

PETER JAMES

HYPNOSE



THRILLER



Peter James

Hypnose

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Benoît Domis

L'Ombre de Bragelonne

À Tim et Renée-Jean

« Je vous en prie, ma mie, pouvez-vous me dire
Si vous connaissez
La fille du régisseur d'Islington ?
— Elle est morte, monsieur, il y a bien longtemps. »

(Ballade)

CHAPITRE PREMIER

Le chien détala sous le portail délabré.

— Peregrine ! l'appela la femme. Peregrine ! Reviens tout de suite !

Personne n'entrait jamais là, à part quelques fournisseurs locaux, et eux-mêmes avouaient en privé que cet endroit leur donnait la chair de poule. Jusqu'alors, son chien, pourtant fouineur et curieux, n'y avait jamais fourré son nez.

— Sois gentil ! Reviens !

Mais le mugissement du seuil du moulin en contrebas couvrit sa voix. Elle attendit un moment.

— Allez ! insista-t-elle. Peregrine !

Leur promenade quotidienne empruntait presque invariablement le même itinéraire : ils marchaient d'abord le long du chemin, puis ils traversaient la passerelle en fer et montaient vers la forêt ; à hauteur de la propriété, elle pressait toujours un peu le pas et n'accordait même pas un regard au moulin abandonné ni, derrière, au jardin et à la maison dont l'étrange propriétaire vivait en recluse.

Elle poussa l'une des grandes portes et jeta un coup d'œil dans l'allée. Son yorkshire-terrier courait déjà en haut du perron. Sans marquer de pause sur le palier, il avança lentement le museau et se faufila par la porte d'entrée restée entrebâillée.

— Peregrine ! hurla-t-elle, consternée. Reviens immédiatement ! Peregrine !

Elle se précipita dans l'allée.

Par contraste avec le grondement de l'eau du petit barrage, le silence de la maison ne paraissait que plus menaçant, et le gravier qui crissait sous ses pieds semblait n'avoir été mis là que pour rendre impossible toute approche discrète. Elle s'arrêta au bas des marches, en nage à cause de la chaleur de

cette matinée de fin d'été. De là où elle se trouvait, la maison apparaissait encore plus imposante.

— Peregrine ! répéta-t-elle, d'un ton devenu plus conciliant. Peregrine !

Le terrier aboyait à l'intérieur, un jappement régulier et insistant, et elle sentit des yeux qui l'observaient derrière l'une des sombres fenêtres à meneaux ; les yeux de la vieille femme au visage hideusement brûlé.

Elle gravit les quelques marches et reprit son souffle. Le chien continuait à japper.

— Peregrine ! fit-elle d'une voix sifflante, jetant un coup d'œil par la porte en chêne entrebâillée dans l'entrée lugubre.

Elle remarqua que le lait s'était accumulé sur le pas de la porte – cinq bouteilles, et une boîte d'œufs. La maison semblait calme. Elle sonna, mais n'entendit rien ; elle essaya encore, mais la sonnerie restait muette. Elle donna un coup avec l'anneau terni du heurtoir, d'abord doucement, puis plus fort ; le bruit mat résonna, les aboiements du chien devenant encore plus insistants.

Elle poussa la porte avec difficulté, afin de l'ouvrir davantage, mais le bourrelet usé coinça contre la montagne de courrier, essentiellement de la publicité, éparpillé sur le parquet en chêne. Elle entra.

Le vestibule était petit, sombre, avec un plafond bas et des murs en pierre ; il s'en dégagait l'odeur désagréable qu'aurait pu laisser quelque chose de pourri. Face à elle, un escalier, avec un couloir sur le côté ; des portes à sa droite et à sa gauche. Un buste ailé sinistre était posé sur une table richement sculptée, et son reflet lui rendait son regard à travers la poussière déposée sur un miroir pailleté accroché au mur. Le chien se trouvait au bout du couloir, dans l'obscurité ; elle l'entendait aboyer, sans le voir.

— Ohé ! appela-t-elle en direction de l'étage. Y a quelqu'un ?

Elle regarda autour d'elle, tâchant de détecter un mouvement, une ombre, et remarqua les photographies encadrées sur les murs. Des photos de femmes distinguées, élégamment vêtues. Mais leurs visages avaient été soigneusement brûlés, leurs cheveux coiffés à la mode des années quarante ou cinquante n'encadrant plus que des trous carbonisés. Très surprise, elle regarda de plus près. Quelle horreur ! La vieille femme était encore plus timbrée qu'elle l'avait pensé.

Les murs du couloir étaient couverts de ces portraits sans visages qui semblaient l'observer. Le terrier grattait à la porte du fond.

— Viens ici tout de suite ! chuchota-t-elle.

Il se tourna vers elle, gémit, puis donna un nouveau coup de patte à la porte. Elle s'agenouilla, attrapa son collier furieusement, puis sentit une ombre s'abattre sur son épaule. Elle se retourna, mais ce n'était que la porte d'entrée, bougeant nerveusement dans la brise. L'odeur était plus forte ici, infecte. Le chien geignit encore et tira sur son collier, comme s'il cherchait à lui dire quelque chose. Elle voulait s'en aller, mais l'insistance de l'animal la tracassait. Elle le relâcha et toqua à la porte. Le chien jappa de plus belle.

Elle tourna la poignée, ouvrit, et le terrier se précipita à l'intérieur. L'odeur, elle, en profita pour sortir. Forte, âcre. Une puanteur dans laquelle se mêlaient toilettes sales, lait tourné et viande terriblement avariée.

— Juste ciel !

Elle se pinça le nez avec les doigts. Elle entendit d'abord le bourdonnement, avant de voir le nuage de mouches, puis elle distingua un autre son, un léger bruissement, comme celui d'une soie de qualité.

Il semblait régner une certaine animation dans la pièce ; pourtant, à première vue, il n'y avait personne. Un séchoir à linge mural était suspendu au-dessus de la cuisinière Aga ; un cendrier rempli de mégots portant des traces de rouge à lèvres était posé sur la table ; sur l'égouttoir, de la moisissure avait commencé à s'échapper d'une boîte de ragoût ouverte. La porte du réfrigérateur était entrebâillée. Voilà qui expliquait l'odeur, songea-t-elle, soulagée.

Puis elle vit les jambes de la vieille femme.

Tout d'abord, elle crut qu'elle respirait. Elle était étendue, la tête la première, dans l'embrasement de la porte donnant apparemment sur la buanderie. Les muscles de ses jambes bougeaient, ainsi que sa bouche et son œil gauche (le seul qu'elle voyait). Ses mains également. Son cou ondulait comme un champ de blé dans le vent.

Elle recula en titubant, horrifiée ; malgré ses haut-le-cœur, l'horreur lui serrait tellement la gorge que rien ne sortit. Devant le cadavre, le chien aboyait avec excitation. Dans l'affolement, elle se cogna contre la porte, puis elle s'enfuit en courant dans le couloir, sortit de la maison et dévala les quelques marches du perron.

Alors qu'elle se précipitait dans l'allée, elle pouvait les sentir sur sa propre chair, qui ondulaient, qui mâchaient ; elle balaya d'un revers de la main les millions d'asticots blancs imaginaires qui se tortillaient sur ses

cuisses, ses poignets, et dégringolaient en cascade sur le gravier, alors qu'elle se ruait chez elle pour appeler les secours. Elle respirait à grandes goulées, essayant de purifier ses poumons ; elle se dépêchait, de crainte que la vieille femme se relève et se lance, chancelante, à sa poursuite, avec les vers qui lui sortaient par les yeux, tombaient de ses joues et de ses mains, comme une pluie blanche. Dans son imagination, elle pouvait presque l'entendre hurler : « *Laissez-moi tranquille ! Laissez-les faire. Qu'ils se régalent de ce corps. Cette prison immonde. Ma prison. Pauvre idiot, vous ne comprenez pas ? Je suis libre ! Enfin libre !* »

CHAPITRE 2

Le vélo de Charley était tombé par terre un peu plus tôt ce jour-là ; depuis, la pédale frottait contre le carter avec un « clac »... « clac »... « clac »... agaçant. Dans ses vêtements trempés, elle pédalait, tête baissée contre la fine pluie de juin qui planait au-dessus des réverbères à sodium, telle une couche de gaze orange. Un flot de voitures la dépassa, puis un camion la frôla, son sillage dégoûtant la poussant vers le bord du trottoir, comme une main invisible ; elle fit une embardée.

Le bruit sourd d'un rythme musical s'éleva à travers la pluie alors qu'un bateau-mouche, drapé de banderoles et illuminé comme un sapin de Noël, glissait sur les eaux noires de la Tamise en contrebas, avant de disparaître.

Elle traversa le rond-point, puis monta vers le calme des Tonsleys et tourna à gauche, passant devant les belles voitures (GTI, BMW, quelques Porsche) rangées en silence dans la rue de style victorien. Quand ils avaient emménagé, quinze ans plus tôt, la majorité des habitants du quartier avait été des personnes âgées, et le parc automobile était plutôt constitué d'épaves. Primo-accédants sans apport personnel, ils n'avaient pas pu s'offrir mieux. Depuis, les agents immobiliers étaient passés par là ; à présent, les maisons avaient des façades sablées et de jolies portes d'entrée, avec des antennes satellites montées sur les toits, comme autant de signes distinctifs d'un club très fermé.

Alors qu'elle descendait de vélo, elle aperçut la voiture de Tom garée un peu plus loin dans la rue et ressentit un frisson d'excitation à la perspective de le retrouver – comme au premier jour, vingt ans plus tôt, alors qu'elle n'avait que seize ans. Plus, peut-être, songeait-elle parfois. En particulier après une de leurs disputes, de plus en plus fréquentes ces derniers temps, quand elle craignait qu'il fasse ses valises et qu'il la quitte en lui laissant simplement un mot d'explication sur la table.

Sur le trottoir sombre, la pluie semblait laisser une couche de vernis. Elle poussa sa bicyclette jusqu'à la porte, l'ouvrit et rangea le vélo sur le parquet en chêne dans l'entrée.

Ben l'accueillit avec une tête en caoutchouc à l'effigie du politicien Neil Kinnock dans la bouche.

— Salut, toi ! dit-elle, s'agenouillant et frottant avec vigueur la poitrine du golden retriever. Je suis si contente de te voir ! Mais si ! Non, ne saute pas ! (Elle ferma la porte.) Bonsoir ! cria-t-elle.

— Bonsoir ! répondit Tom à l'étage.

Charley secoua l'eau de ses cheveux, retira sa cape et la suspendit au noyau d'escalier, puis elle jeta un coup d'œil au miroir.

— Merde !

Une partie de ses cheveux blonds avec des mèches s'était emmêlée sur sa tête et son cou, tandis que l'autre partie avait rebiqué ; son mascara avait coulé sur sa joue droite. Elle se fit une grimace à elle-même, adoptant l'expression d'un féroce guerrier apache, puis elle repoussa doucement ses cheveux avec les doigts.

— Pas terrible, hein ? fit-elle au retriever.

Un filet d'eau de pluie dégouлина à l'intérieur de son pull alors qu'elle montait à l'étage, suivie par Ben.

L'ancre de Tom était au bout du couloir, une pièce sombre, douillette, l'unique source de lumière provenant de la lampe Anglepoise courbée au-dessus du petit bureau. Tom étudiait une liasse de documents. Il tourna la tête.

— Salut.

Il portait un pull à col en V bleu marine par-dessus sa chemise rayée et il avait enlevé sa cravate. Un verre de gin tonic était posé près de sa main droite. Il était bel homme, une beauté épurée, mais sous la surface couvait un caractère soupe au lait qu'il ne laissait que rarement éclater en présence d'autres personnes – juste avec elle. Parfois, ses crises de rage soudaines l'effrayaient, à cause de la distance qu'elles mettaient entre eux ; elle les redoutait d'autant plus qu'elles pouvaient durer des jours, comme une météo instable. Comme en ce moment.

— Tu travailles tard ? demanda-t-elle, tout en allant lui déposer un baiser sur la joue.

— Quelqu'un doit bien faire bouillir la marmite.

— Hé ! protesta-t-elle. C'est injuste, et tu le sais.

Il se replongea dans ses papiers.

Elle l'observa, découragée.

— Tu as joué au squash ?

— Non, j'ai eu une urgence avec une cliente. Le mari a enlevé les enfants ; j'ai dû demander une injonction. Comment s'est passée ta journée ?

— Bien. Je me suis rendue chez l'acuponcteur, j'ai aidé Laura à la boutique, et après on est allées voir *Shirley Valentine* toutes les deux.

— On l'a déjà vu ensemble.

— Pas Laura. Quelqu'un a appelé ?

Il bâilla.

— Non. Comment ça s'est passé, avec l'acuponcteur ?

— Désagréable, comme d'habitude. (Elle s'assit sur ses genoux et lui passa le bras autour du cou.) Ne sois pas de mauvaise humeur.

Il posa la main sur son ventre.

— Est-ce que ton acuponcteur pense que ça va marcher ?

Elle haussa les épaules.

— Oui.

— À 30 livres la séance, tu m'étonnes...

Elle regarda ses ongles propres et soignés. Il avait toujours apporté un soin méticuleux à son apparence ; même quand ils avaient été sans le sou, il avait fait en sorte d'être élégant. Elle jeta un coup d'œil à ses ongles à elle, rongés jusqu'au sang – elle aurait tant voulu avoir assez de volonté pour s'arrêter. Avant, il la harcelait constamment avec ça, maintenant il ne s'en servait que quand autre chose l'irritait.

Il gigota.

— Mais tu es trempée, ma parole !

— La météo s'est trompée.

— Tu ne devrais pas prendre le vélo.

— Ne dis pas de bêtises. Ça m'aide à garder la ligne.

— Ta ligne est parfaite. Faire du vélo à Londres est plutôt stressant, alors que tu es censée te détendre. (Elle ressentit une certaine anxiété en le voyant ouvrir un tiroir d'un coup sec ; il sortit un livre intitulé *Stérilité* et en tapota la couverture.) Il est écrit ici que trop d'exercice physique peut faire empirer les problèmes de stérilité. En résumé : tout se dessèche à l'intérieur. Je peux te retrouver le passage, si tu veux.

Par pitié, pas une nouvelle dispute, pas ce soir, pensa-t-elle. Elle se leva et traversa la pièce. Elle regarda la petite Ferrari qu'elle lui avait offerte pour Noël, un exemplaire d'*Inner Gold*. Elle prit un Rubik's Cube et le fit tourner doucement ; de la poussière s'envola.

— Tu en as discuté avec ton acuponcteur ?

Dehors, une voiture klaxonna ; les cubes pivotèrent avec un léger craquement.

— Il a émis quelques théories assez tordues, dit-elle.

— Toi aussi.

— Les miennes ne sont pas tordues.

— Et cette thérapie bidon que tu as suivie avec Laura. Le *rebirth*, c'est ça ?

— Le *rebirth* m'a fait du bien.

— Génial, dit-il. Il a suffi d'une séance de *rebirth* pour qu'on n'ait plus aucun rapport sexuel pendant deux mois. (Il agita son verre, faisant s'entrechoquer les glaçons.) Pas facile, de faire des bébés sans baiser – mais peut-être qu'on ne t'a jamais expliqué ça ? (Elle resta silencieuse.) Tu devrais essayer cette régression hypnotique dont tu ne cesses de parler. Tu découvriras probablement que tu étais une nonne dans une vie antérieure.

— Laura dit...

— Je me fiche de ce que dit Laura. (Il avala une gorgée de gin.) Tu parles réellement de notre vie sexuelle avec tes amies ?

Trois jaunes alignés d'un côté. Elle tourna de nouveau le cube.

— Tu n'en parles pas avec les tiens ?

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Nous n'avons plus vraiment de vie sexuelle ces derniers temps. J'appellerais plutôt ça des expériences scientifiques. À quand remonte la dernière fois où tu as pris du plaisir en faisant l'amour ?

Elle rangea le cube sur l'étagère, revint vers lui et l'embrassa.

— Ne sois pas comme ça, Tom. Bien sûr que j'y prends du plaisir. C'est juste que... (Elle se mordit la lèvre.) Il ne nous reste plus beaucoup de temps.

Cette fois, un peu de douceur entra dans la voix de Tom.

— Ma chérie, tout le monde dit que si tu n'as pas pu avoir d'enfants jusqu'à présent, c'est parce que tu travaillais trop, à cause du stress. C'est pour cette raison que tu as renoncé à ton travail. Personne n'a dit qu'il fallait renoncer au sexe. (Il prit sa main dans la sienne et la serra.) Écoute, j'ai

trouvé une maison qui m'a tapé dans l'œil. J'ai reçu tous les renseignements aujourd'hui.

Il ouvrit un gros dossier contenant des documents en provenance d'une agence immobilière.

Tandis qu'elle regardait la photographie en couleurs, une brève sensation de familiarité monta en elle, mais elle disparut bien vite, telle une ombre sous la surface de l'eau. L'impression était un peu floue et la vue de la maison était partiellement cachée par des massifs d'arbustes. Style Tudor, plus un grand cottage qu'une maison, la moitié basse en brique rouge, la partie haute en plâtre avec des poutres en bois. La demeure avait des petites fenêtres à meneaux ; le toit en pente raide donnait l'impression d'avoir été enfoncé sur le bâtiment comme un chapeau trop large. L'ensemble semblait fatigué, mal entretenu et assez mélancolique.

« ELMWOOD MILL, ELMWOOD, SUSSEX. Charmant moulin du xv^e siècle rénové en maison d'habitation. Situation isolée remarquable, avec dépendances comprenant le moulin à eau d'origine et une grande grange en brique. Nécessite quelques travaux de modernisation. Surface du terrain : un hectare. À vendre par accord privé ou aux enchères à une date à définir. »

— Je pense que je... que j'ai...

Sa voix s'estompa.

— Tu as quoi ? dit Tom.

Elle secoua la tête.

— Rien. J'ai... L'espace d'un instant, j'ai cru que je connaissais cette maison.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est très joli. (Elle parcourut la description.) Il n'y a pas le prix – ça n'est sans doute pas dans nos moyens.

— J'ai appelé l'agence. (Il sourit triomphalement.) Les propriétaires en veulent 250 000, mais ils seraient prêts à faire un effort à 225.

— Comment ça se fait ?

— C'est une ruine.

— C'est exactement ce qu'on cherche ! cria-t-elle d'une voix perçante, et Tom fut soudain touché par sa joie et son enthousiasme – quelque chose semblait s'être ravivé en elle.

Une goutte d'eau de pluie tomba sur sa joue, mais il la remarqua à peine. Même trempée jusqu'aux os, elle sentait bon. Elle avait une odeur agréable en toute circonstance ; c'était une des premières choses qui l'avait séduit chez elle. Elle avait un joli visage espiègle derrière lequel se dissimulait une ténacité à toute épreuve, et elle avait un côté garçon manqué qui lui avait toujours plu. Son corps était svelte, mais musclé, et elle était aussi sexy en minijupe qu'en jean. Elle n'était pas belle, mais elle possédait un *sex-appeal* brut, animal, qui jouait un rôle important dans l'alchimie entre eux. Et qui n'avait pas faibli depuis qu'ils étaient ensemble. Jusqu'à présent.

Il devrait se montrer patient et compréhensif, il le savait ; c'était maintenant qu'elle avait besoin de son affection et de sa compassion. Au lieu de cela, la culpabilité le rongeaient de l'intérieur. Il lui en voulait de ne pas avoir d'enfants (alors que c'était peut-être sa faute, au moins en partie), et se sentait coupable d'éprouver pareil ressentiment. Partir vivre à la campagne. C'était une décision qu'ils avaient prise à deux. Sortir de Londres – Londres et son *smog*, Londres et ses embouteillages. Tout serait différent à la campagne. Tout finirait par s'arranger.

— J'ai pris rendez-vous demain. Apparemment, il y a un autre acheteur potentiel, dit-il. À 15 heures. Ça va pour toi ?

Elle hocha la tête et regarda de nouveau la photo – encore cette sensation de familiarité.

— Tu as donné à manger à Ben ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et Horace ?

— Zut alors, j'ai oublié.

— Tu ne penses jamais à Horace.

— Tu n'as qu'à lui apprendre à aboyer et je ne l'oublierai plus. (Il bâilla et referma le dossier.) Il faut que je me remette au travail.

— Comment étaient les lasagnes ?

Il s'était déjà replongé dans ses documents.

— Bonnes.

Elle redescendit, Ben la dépassa et l'attendit devant la porte d'entrée.

— Désolé, mon grand, mais je ne sors pas par un temps pareil. Je vais prendre un bain chaud. Tu peux aller te promener dans le jardin tout seul, si tu veux. (Elle alla ouvrir la porte de derrière, dans la cuisine.) Allez, zou ! (Ben s'assit et soupira comme un vieillard.) Bon Dieu, quelle mauviette !

(Elle se dirigea vers le vaisselier.) Bonjour, Horace, toi au moins, tu n'as pas peur de te mouiller, pas vrai ?

Elle approcha son visage du bocal en verre. Le poisson rouge nagea vers elle et la regarda, comme si elle était un bon film, ouvrant et fermant la bouche.

— Tu as passé une bonne journée ? reprit-elle tandis qu'elle ôtait le couvercle de sa boîte de nourriture. Qu'est-ce que tu dirais d'aller habiter à la campagne, Horace ? Londres est vraiment une vieille ville merdique, tu n'es pas d'accord ?

Elle laissa tomber dans le bocal une pincée de nourriture qui se dispersa dans l'eau. Le poisson remonta sans se presser à la surface et avala sa première bouchée sans enthousiasme.

Elmwood Mill.

Quelque chose remua au plus profond de sa mémoire, comme un nom oublié qu'elle aurait eu sur le bout de la langue ; mais cette sensation la quitta aussi vite qu'elle était venue.

Elle monta à la salle de bains. Alors qu'elle ouvrait les robinets et laissait couler l'eau, elle se sentit effrayée, sans savoir pourquoi.

CHAPITRE 3

La propriété était située au bord d'un lac, au bout d'une petite route d'un kilomètre de descente ininterrompue. Ils n'avaient croisé que trois autres maisons, la dernière à plus de cinq cents mètres de distance. Charley aperçut le panneau vert et blanc aux couleurs de l'agence immobilière à travers les arbres, à côté d'un mur en brique croulant surmonté d'éclats de verre cimentés. La lumière du jour brillait à travers les lattes en bois pourri du portail.

Le rendez-vous avait été fixé à 15 heures. L'horloge de la voiture indiquait 15 h 44.

— L'agent immobilier ne nous a probablement pas attendus, dit Tom.

Charley laissa Ben sortir. Le golden retriever passa en trombe devant elle, se secoua et bondit vers le mur où il leva la patte. À huit mois, il se comportait encore comme un chiot. Il était avec eux depuis qu'elle avait cessé de travailler à temps plein.

La voiture cliquetait et il s'en dégagait une odeur d'huile chaude. Charley s'étira – soudain, elle n'avait plus la pêche, et elle ruminait en silence le fait que Tom soit passé la prendre aussi tard. Il y avait toujours quelque chose. Ils cherchaient une maison depuis plus d'un an et, chaque fois, un détail ne collait pas. Les chambres étaient trop petites ou les voisins trop proches, ou un autre acheteur faisait grimper le prix. Ils en parlaient rarement, mais tous les deux avaient conscience qu'ils avaient besoin d'un nouveau départ.

Des nuages noirs comme des locomotives défilèrent dans le ciel bleu. Le vent soufflant en rafales tira sur les racines de ses cheveux. Le feuillage, luxuriant après une longue période de fortes pluies, pliait sous le vent et l'herbe détrempée étincelait sous le soleil agressif. De l'humidité filtra dans ses chaussures.

Le lac s'étendait tel un tapis miteux entre les murs d'arbres qui l'entouraient, lançant ses plis à l'assaut des berges. Une yole solitaire avait été retournée sur un carré de verdure, sous un écriteau à moitié effacé cloué à un arbre. « PROPRIÉTÉ PRIVÉE. PÊCHE INTERDITE. ENTRÉE RÉSERVÉE AUX MEMBRES. » Derrière, une passerelle en fer enjambait un seuil, et un chemin montait vers les bois.

Un vol d'étourneaux passa au-dessus de leurs têtes. Elle sentit la fraîcheur du vent, plutôt surprenante pour un mois de juin, et serra les bras contre sa poitrine. Elle entendit les branches s'agiter, le grincement de scie à bois émit par un corbeau, le grondement de l'eau du seuil. Derrière tous ces sons régnait un calme étrange, surtout après le remue-ménage de Londres. Pas de circulation, aucune voix.

Un bruit aigu retentit quand Tom poussa la porte, la barre en métal frottant sur le gravier de l'allée. Il était arrivé directement du tribunal et, ne s'étant pas changé, portait toujours son costume à fines rayures et son imperméable Burberry. Ils devaient faire un drôle de couple, vus de l'extérieur, elle en jean, pull ample et blouson d'aviateur, lui si élégant.

Puis, alors qu'elle embrassait du regard le groupe de bâtiments nichés dans la cuvette une centaine de mètres plus bas, au bout de l'allée, entre les talus moussus s'élevant dans les bois de chaque côté, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Là se tenaient la maison, sous un angle différent de celui de la photo de l'agent immobilier, une grange et un moulin à eau en bois délabré.

Il y avait peu de signes de vie. Les fenêtres étaient sombres. L'eau se déversait du seuil dans un bassin de retenue aux parois en brique. Elle contournait la roue immobile dans un nuage d'écume et traversait le jardin, le flot étroit et rapide coulant sous un pont en bois ornemental et disparaissant derrière la grange.

Elle contint à grand-peine son excitation, bien que la maison soit plus petite qu'elle ne l'avait pensé, et en moins bon état. Des ombres boxaient sur le toit pentu alors que le vent se servait des arbres en guise de punching-balls ; une extension de plain-pied en forme de L semblait sur le point de s'écrouler sur la réserve de charbon et la citerne à mazout installée juste à côté, sur un lit d'orties. Puis elle se raidit.

Il manquait quelque chose.

Elle regarda autour d'elle, remarquant toutes sortes de choses : une

vasque pour les oiseaux, une remise, une brouette, un poulailler. Deux chênes déracinés étaient appuyés l'un contre l'autre sur la pelouse ; avec leurs branches entrelacées, ils ressemblaient à des dinosaures en train de se battre.

Elle comprit que la cuvette avait été, à une époque, le vallon de la rivière, avant qu'on construise le barrage qui avait donné naissance au lac. À part l'herbe qui semblait avoir été coupée, le reste du jardin avait été abandonné à la nature. Il y avait quelques rhododendrons, des fleurs sauvages par-ci par-là, un petit verger.

Il manquait quelque chose.

Ses yeux furent attirés par une étendue plate, couverte de broussailles, à mi-pente sur la berge, derrière la grange, entre le bief d'amont et les bois. Ses aisselles étaient moites ; elle se sentit prise de vertiges et s'accrocha au bras de Tom.

— Ça ne va pas ? demanda-t-il.

Des mèches de cheveux lui fouettèrent la joue. Un oiseau gazouilla.

Le clapotement des vagues sur le lac. L'eau se déversant par le seuil. Le vent dans les arbres. La tranquillité. Ça l'affectait, ça remuait quelque chose en elle, comme les mesures d'une vieille chanson.

— Charley ? Ma chérie ? (Il la secoua par le bras.) Ohé !

— Hein ? (Elle revint brusquement sur terre et se sentit désorientée pendant un moment.) Désolée, c'est juste que... (Elle sourit.) c'est merveilleux.

— Ne t'enthousiasme pas trop vite. Il y a un autre acheteur sur les rangs et, si ça se trouve, on va détester l'intérieur.

— Impossible !

Ben se précipita dans l'allée et traversa la berge herbue en bondissant.

— Ben ! hurla-t-elle.

— Laisse-le, la maison est vide.

— Pourquoi ne pas appeler l'agent et lui dire qu'on est là ?

— Allons d'abord jeter un coup d'œil.

Le bassin de retenue était froid et profond, le mur couvert de limon. Le grondement de l'eau gagna en volume à mesure qu'ils descendaient et elle sentit un nuage de fines gouttelettes sur son visage.

— On aura envie d'aller pisser sans arrêt, observa Tom.

Plus loin, une eau limpide coulait sous le pont ornemental et Charley songea à leurs futurs dîners en tête à tête au bord du ruisseau, lors des

chaudes soirées d'été. Sa mère pourrait les rejoindre pendant les beaux jours. S'ils aménageaient la grange, le père de Tom pourrait vivre ici – à condition que Tom et lui enterrent la hache de guerre.

À mesure qu'ils approchaient, la maison leur parut plus grande, en partie parce qu'elle se dressait au-dessus d'eux. La façade correspondait à la belle photo du dossier. Élisabéthaine, inclinée d'un côté, droite de l'autre. Le plâtre de l'étage s'effritait, les poutres en bois étaient pourries et le briquetage du rez-de-chaussée se révélait inégal. Les fenêtres étaient petites, et pas toutes de la même taille.

Ils entendirent la portière d'une voiture. Ben fit demi-tour et courut vers le portail en aboyant. Un homme fit son apparition, petit et l'air déterminé, un dossier bleu coincé sous le bras, les mains et les pieds tournés vers l'extérieur, comme un pingouin. Il s'arrêta pour flatter Ben et fut récompensé par des empreintes de pattes boueuses sur son pantalon. Il avança vers eux en haletant, un homme empâté, fringant dans ses mocassins noirs cirés, avec des stylos luisant dans sa poche de poitrine et une peau d'albâtre.

— Monsieur et madame Witney ? Je suis désolé de vous avoir fait attendre.

Il pencha légèrement en arrière, le vent soulevant les cheveux sur son crâne chauve.

— Nous étions nous-mêmes un peu en retard, dit Tom.

— Ah, oui, c'est difficile à trouver la première fois. (Il arborait fièrement un insigne du Rotary au revers de son veston.) Budley, de chez *Jonathan Rolls*. (De ses doigts boudinés, il tira brusquement la main de Charley vers le bas, comme s'il s'agissait d'un cordon de sonnette.) Alors, vous avez décidé de quitter Londres ?

— Oui.

— Des biens de ce genre n'arrivent sur le marché qu'une fois tous les dix ans.

— Les fenêtres ont l'air en mauvais état, observa Tom.

— Le prix en tient compte. Rien ou presque n'a été fait pendant longtemps. (Il fit tourner sa cheville.) La propriété est très ancienne – elle remonte au *Domesday Book*¹. Bien sûr, il y a eu des aménagements depuis.

Charley fixa ses yeux sur l'étendue plate, couverte de broussailles, sur les bois, sur Ben qui jouait d'un air heureux ; puis elle regarda Tom, essayant de lire ses pensées sur son visage, mais il était sans expression, ne laissant rien

paraître.

— Un endroit rêvé pour des enfants, ajouta M. Budley.

Charley croisa le regard de Tom.

Tom attacha Ben au décrottoir au bas du perron et ils suivirent M. Budley. La porte d'entrée était en chêne ; le heurtoir, terni, représentait une tête de lion. Le vent gonfla le blouson de Charley.

— Combien de temps la maison est-elle restée inoccupée ? demanda-t-elle.

— Seulement neuf mois. Mlle Delvine est décédée à la fin de l'été dernier, dit M. Budley.

— Ici, dans la maison ?

— Oh non, je ne crois pas.

— Les maisons où quelqu'un est mort me donnent la chair de poule, expliqua Charley.

— Vous savez qui c'était, bien sûr ?

— Non.

— Nancy Delvine.

Il prononça ce nom dans un souffle révérencieux. Charley le répéta d'un air absent et se tourna vers Tom. Il haussa les épaules.

— La grande couturière, dit M. Budley, leur faisant sentir un moment combien ils le décevaient. Elle a eu son heure de gloire dans les années quarante.

Il se pencha vers eux et précisa, sur le ton de la confidence :

— Elle a habillé la famille royale. (Il leur laissa le temps de digérer cette information avant de pointer du doigt une plaque en cuivre au-dessus de la porte sur laquelle était gravé un soleil.) La plaque d'assurance-incendie d'origine – elle date de 1711. Une maison imprégnée d'histoire, vous pouvez me croire.

Il introduisit la clé dans la serrure et la tourna comme s'il ouvrait une huître perlière.

Le tout petit hall d'entrée était étrangement silencieux et sentait comme l'intérieur d'une église. Il y avait des portes fermées avec des clenches en fer à gauche et à droite, un escalier étroit devant, un couloir sombre à droite de l'escalier. Un buste ailé se dressait sur un guéridon, sous un miroir grêlé.

M. Budley appuya sur un interrupteur. Un petit bruit sec et métallique se fit entendre. Rien ne se produisit. L'abat-jour crasseux était suspendu au

plafond à poutres apparentes au-dessus de la tête de Charley. Elle aurait pu changer l'ampoule sans se mettre sur la pointe des pieds.

— C'est le réseau électrique, expliqua M. Budley. Ça ne cesse de sauter. La boîte à fusibles est à la cave. Autant commencer par là.

Ils avancèrent dans le corridor, les chaussures à bouts ferrés de Tom résonnant sur les lames de parquet nues. Les murs, lambrissés de chêne, avaient grand besoin d'être encaustiqués ; ils semblaient vouloir se refermer sur eux. Des dizaines de clous et de crochets pour tableaux dépassaient des lambris. M. Budley s'arrêta à côté d'une porte et remarqua l'expression de Charley.

— Des toiles de valeur. Impossible de les laisser dans une maison vide – l'assurance, vous comprenez.

Il ouvrit la porte. De gros tuyaux couraient au-dessus.

— Attention, c'est raide, les prévint-il, allumant une petite lampe de poche.

Alors qu'elle descendait l'escalier en bois derrière lui dans le noir complet, Charley sentit un courant d'air ainsi qu'une odeur de charbon et d'humidité. Il braqua le faisceau de sa torche sur un compteur électrique poussiéreux, puis sur une boîte en métal dotée d'une manette et d'une rangée d'anciens fusibles en céramique. Il y eut un crépitement et une gerbe d'étincelles, puis une lumière faible remplit la pièce.

Charley hurla et empoigna Tom. Un groupe de mannequins pour vitrines, nus sur leurs socles, les contemplait.

— Mlle Delvine travaillait en partie chez elle.

— Bon Dieu, ils m'ont flanqué une de ces frousses !

Charley inspecta avec méfiance le reste de la cave. Le sol était en brique, et inégal. Il y avait un casier à bouteilles, un fauteuil roulant en bois et un coffre-fort en fonte. Au-delà d'une ouverture dans le mur du fond régnait une obscurité totale.

Tom se tourna vers les mannequins.

— C'est bon, les enfants, vous pouvez vous asseoir.

Charley rit nerveusement. Les mannequins ne changèrent pas d'expression.

— Cette manette..., indiqua M. Budley. Il y a un disjoncteur intégré. Pour une raison quelconque, des surcharges se produisent sans arrêt dans le circuit.

— Ça semble assez primitif, observa Tom.

— L'installation électrique est à refaire.

Le palier du premier étage était éclairé par deux ampoules bougies dans une applique dorée sur le mur. Une plante verte morte était posée sur un guéridon dans un renforcement étroit. Le plancher était incliné, tout comme la fenêtre avec les rideaux de chintz donnant sur le jardin à l'arrière de la maison. Avec les poutres en bois et le plafond bas, on avait l'impression de se trouver à bord d'un vieux navire.

— Quelqu'un a déjà procédé à une expertise ? demanda Tom.

— Non. Pas encore, répondit M. Budley, mais il n'y a aucun problème. Des maisons comme celle-là penchent peut-être un peu, mais elles sont solides comme un roc. Sous un bombardement, je la préférerais à n'importe laquelle des constructions plus modernes que nous proposons à nos clients.

Avec ses poutres apparentes et ses murs en plâtre, la chambre principale rappela à Charley un manoir reconverti en hôtel où Tom et elle avaient séjourné une fois. Un dessus-de-lit crasseux couleur parchemin couvrait l'énorme lit en chêne sculpté. Il y avait également une armoire en érable ; sur la coiffeuse assortie se trouvaient une brosse à cheveux, un peigne et des flacons en cristal sous une bonne couche de poussière. Il se dégagait de la pièce une forte odeur de tissu en décomposition et, plus discrète, celle d'un parfum musqué.

— La chambre est orientée à l'est, précisa M. Budley. Vous vous réveillerez avec le soleil.

— Bonne surface, dit Charley. Largement de quoi installer des placards encastrés. On se sent bien dans cette pièce.

Elle regarda par la fenêtre à petits carreaux. La vue sur le lac était superbe.

— Les meubles vont être enlevés ? demanda Tom.

Budley hocha la tête.

— Mais si quelque chose vous intéresse, c'est probablement négociable.

Derrière eux se trouvait une petite porte qui obligea même M. Budley à se pencher pour la franchir.

— La salle de bains attenante est un des éléments remarquables de la maison, dit-il. D'un goût exquis, exactement ce à quoi on pouvait s'attendre de la part d'une femme comme Nancy Delvine.

Elle était d'un rose vif hideux, avec des robinets plaqués or. Il y régnait

une désagréable odeur phéniquée, et la moquette était moisie.

— Là, nous avons le placard-séchoir et les toilettes de l'étage. Et voici la plus petite des chambres, idéale pour un enfant en bas âge. (M. Budley continua à avancer.) Celle-là est bien plus grande, reprit-il en entrant dans une pièce au bout du palier. L'atelier de Mlle Delvine, annonça-t-il. Et dire que c'est ici même qu'elle a conçu des vêtements pour la famille royale...

Soudain, sa voix s'éteignit. Il jeta des regards furtifs à la machine à coudre à pédale, au plan de travail sous la fenêtre, couvert de coupons de tissu, de morceaux de craie et d'un patron maintenu à plat par de grands ciseaux, ainsi qu'au bureau avec son bloc à dessin et son vase rempli de pastels. Il y avait deux mannequins de couturier, l'un nu, avec la mention « Stockman 12 » peinte au pochoir sur la taille, l'autre en partie couvert de loques de taffetas noir. Des croquis étaient fixés au hasard sur les murs. Sur une affiche, un mannequin coiffé d'un chapeau orné d'un boa, portant des gants blancs et une robe élégante, était surmonté par une légende en grosses lettres : « CHOISI PAR VOGUE ».

Il faisait froid dans la pièce, un froid glacial. Charley serra sa veste contre elle. Quelques fiches en papier brun se balançaient doucement au bout d'un croc de boucher suspendu à la cimaise.

— Tu pourrais y installer ton bureau, Tom, dit-elle.

Elle s'approcha de la fenêtre. Son regard était attiré par l'étendue broussailleuse sur la berge, derrière la grange.

— Y avait-il des écuries à une époque, monsieur Budley ?

— Des écuries ? répéta M. Budley. Non, je... je ne crois pas. Mais rien ne vous empêche d'en construire.

Il se hâta de les faire sortir de l'atelier.

La cuisine était jaune crème brûlée, la nicotine avait laissé au plafond des taches ocre inégalement réparties et l'abat-jour était rempli de mouches mortes. Il y avait une cuisinière Aga. Noircie et ancienne, coincée dans un renforcement au carrelage hideux, mais une Aga tout de même.

— Un bel endroit pour prendre le petit déjeuner, dit M. Budley.

Il s'y trouvait aussi un évier profond en émail, un égouttoir en bois et des placards encastrés sinistres. Le sol était en brique, ce qui plut à Charley. Un séchoir à linge était suspendu au plafond, un torchon en lambeaux drapé par-dessus. Elle tira sur la corde. Il y eut un grincement et le séchoir trembla de manière précaire.

— Pratique, pour étendre le linge, quand il pleut dehors, observa M. Budley.

— Ce serait pas mal de garder quelques-unes de ces vieilleries, qu'est-ce que tu en dis, Tom ? Comme une sorte de musée.

— C'est la maison tout entière qu'on pourrait garder en l'état – ça nous ferait économiser une fortune.

Tom fit un clin d'œil à M. Budley et se moucha.

— Vous pourriez, admit M. Budley. Tout à fait. (Il ouvrit la porte de la salle à manger avec un grand geste désabusé du bras.) Le propriétaire du moulin était quelqu'un d'important dans la communauté. Cela se reflète dans la taille de cette pièce.

La salle à manger était plus grande que Charley ne s'y attendait ; il y avait dix chaises autour de la table, mais elle aurait pu en accueillir davantage. On les informa que les murs aux poutres apparentes étaient constitués d'un clayonnage enduit de torchis. Un secrétaire avec une chaise était coincé dans un renforcement à côté de la cheminée. Ce serait bien d'avoir des amis à dîner dans cette pièce. Elle se les imaginait déjà, attablés et réchauffés par une bonne flambée.

Ils traversèrent l'entrée.

— Le salon, dit M. Budley.

Il semblait avoir perdu son exubérance.

La salle, dominée par une énorme cheminée à l'ancienne, avait probablement connu des jours meilleurs. Les rideaux des portes-fenêtres diffusaient les rayons du soleil dont la lumière masquait une bonne partie de la saleté et des couleurs passées. Il y avait un canapé couleur pêche, avec des coussins en forme de coquillages, et plusieurs fauteuils assortis, un bar qui aurait pu provenir de la cabine particulière d'un paquebot et un élégant porte-revues en chrome.

Traversant le salon, Charley fut saisie par une curieuse sensation de familiarité et, alors qu'elle écartait les rideaux des portes-fenêtres, elle eut l'impression qu'elle avait déjà contemplé la même vue auparavant. La berge s'élevait sur la droite, l'herbe ondulait sous le vent. Un cheval alezan broutait dans le pré derrière la clôture en bois. Le sentiment s'effaça et elle se demanda ce que cet endroit pouvait bien lui rappeler.

M. Budley regarda sa montre.

— Je... euh... J'ai des clients qui m'attendent. Au risque de vous paraître

terriblement impoli, je vous propose de continuer la visite du parc sans moi ? À moins, bien sûr, que vous ne souhaitiez revoir l'intérieur ?

Tom regarda Charley, puis il se retourna vers l'agent immobilier.

— Vous avez vu beaucoup d'acquéreurs sérieusement intéressés ? Vous avez mentionné que quelqu'un pourrait vous faire une offre cette semaine, n'est-ce pas ?

M. Budley jeta un regard furtif par-dessus son épaule, comme s'il s'inquiétait des oreilles indiscretes.

— Confidentiellement, je pense qu'une offre à 230 000 vous permettrait de conclure.

— Tout est à refaire, dit Tom.

— Oh oui. Je ne le nie pas. (M. Budley leva les mains.) Mais une fois les travaux terminés, c'est un bien qui vaudra entre 400 et 500 000, au moins, et avec un vrai potentiel de développement. Où peut-on trouver une propriété comme celle-ci, à proximité de Londres, mais déjà au calme ? Le prix ne correspond pas à sa vraie valeur. Si ma femme et moi étions plus jeunes, nous l'achèterions sans hésiter. Une telle merveille n'arrive pas souvent sur le marché.

Il regarda de nouveau nerveusement autour de lui.

— Je vous appelle demain, dit Tom.

— Vous prendrez la bonne décision. Je sais reconnaître les gens qui prennent les bonnes décisions.

Ils suivirent l'agent immobilier qui descendait les marches du perron et Charley retint Ben tandis que l'homme s'éloignait rapidement dans l'allée.

Tom gonfla le ventre et couvrit sa bouche de la main.

— Nancy Delvine a vécu ici ! dit-il, imitant M. Budley.

— Mince alors ! Vraiment ? fit-elle, entrant dans son jeu.

— Tu en avais déjà entendu parler ?

— Non.

Charley relâcha Ben. Il bondit en direction du ruisseau. Un corbeau descendit sur lui, volant bas.

— Pourtant, tu as bossé dans la confection.

— Elle ne devait pas être aussi connue que ça.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— M. Budley me donne la chair de poule.

— Je ne pense pas qu'il fasse partie de la transaction.

Charley resta silencieuse un moment.

— C'est une ruine.

— On voulait une ruine !

— Ça te plaît ?

— J'adore cette maison ! Elle est absolument merveilleuse. Je veux vivre ici !

— Je l'aime aussi. C'est juste que...

— Quoi ?

— C'est vraiment loin de tout.

— Bon Dieu, on sera bien plus en sécurité ici qu'au cœur de Londres.

— Je finirai probablement par m'y faire.

— C'est le moment ou jamais, surtout avec ces gens qui sont intéressés par la maison de Wandsworth. Cette baraque est une affaire en or, et si jamais on ne se plaît pas ici, on n'aura aucun mal à la revendre d'ici à un an ou deux, et même avec une plus-value. Mais je suis sûr qu'on va l'adorer. (Il tapa dans les mains.) C'est exactement ce qu'il nous faut : un nouveau départ.

— Oui, dit-elle d'une voix incertaine.

Une ombre traversa le sol à ses pieds. L'espace d'un instant, elle crut qu'il s'agissait du corbeau. Puis elle entendit Tom crier, le vit se jeter sur elle, les mains levées, et la pousser brutalement en arrière. Il y eut un fracas à côté d'elle, comme si une table était tombée, et elle sentit une douleur cuisante à la jambe.

Elle se tourna, blême et tremblante. Une grande tuile en ardoise gisait là où elle s'était trouvée un instant plus tôt, fracassée comme une vitre en verre. Du sang s'écoulait lentement de son jean, déchiré à la jambe, près de sa cheville. Tom l'attrapa par le poignet et l'éloigna de la maison, jusqu'au milieu de l'allée.

— Ça va ? dit-il, tirant son mouchoir de sa poche et s'agenouillant devant elle.

Elle regarda le toit, puis la tuile, son cœur battant la chamade. Elle grimaça quand Tom appuya le mouchoir sur la plaie.

— Merde, si ce truc t'avait touchée...

Elle hocha la tête en silence, levant de nouveau les yeux.

— C'est le vent, c'est tout.

Une autre ombre décrivit des zigzags dans sa direction et elle recula, mais cette fois il ne s'agissait que d'un moineau venu attraper un insecte sur le

gazon.

1 Le *Domesday Book* est un document cadastral du début de l'époque normande en Angleterre qui fut dressé par Guillaume le Conquérant. (Ndt)

CHAPITRE 4

Charley sortit de la cabine avec les deux flacons à échantillon, chauds, et un peu poisseux. Tom la suivait d'un air penaud, le rouge aux joues.

Dans la rangée de fauteuils en Skaiï, les lectures et les conversations murmurées s'interrompirent ; les autres couples, maris et femmes d'une vingtaine, d'une trentaine et même d'une quarantaine d'années, levèrent des visages anxieux et désespérés vers eux, serrant leurs flacons vides et attendant leur tour, tous pleins d'espoir.

D'un pas volontaire, elle traversa le couloir recouvert de moquette et frappa à la porte indiquant « Laboratoire ».

— Entrez.

Assise derrière un petit bureau, une jeune femme écrivait sur un bloc-notes avec un stylo à plume. « Docteur Stentor », disait le revers de sa blouse. Les cheveux blonds et courts, plutôt exubérante, elle devait avoir dans les vingt-cinq ans. Charley lui tendit les flacons.

— Eh bien, tout ça m'a l'air très bien ! dit-elle d'une voix tonitruante. Et la double éjaculation, ça a marché ?

Tom hocha la tête, une seule fois, visiblement gêné. Il détestait ça. Il n'était venu que par devoir, comme lorsqu'on se rendait à l'enterrement d'un parent éloigné.

Le docteur Stentor inclina l'un des flacons de manière à faire glisser le fluide gris sur le côté.

— C'est le premier jet dans celui-là ?

— J'ai bien peur qu'on en ait mis un peu à côté, expliqua Charley en rougissant.

Le docteur Stentor jeta un coup d'œil dans le récipient.

— Oh, ne vous en faites pas. Il y en a assez pour repeupler la moitié de l'Angleterre. (Elle lança à Tom un regard accusateur.) À condition que ces

spermatozoïdes soient en bonne santé, bien sûr. Très bien, asseyez-vous.

Ils prirent place pendant qu'elle s'absentait dans une autre pièce. Le téléphone sonna, une série de trois sonneries, puis il s'arrêta. Le bureau était nu, fonctionnel, tout y était gris et rouge. Un diplôme encadré était accroché au mur.

— C'est aujourd'hui, ta séance de régression hypnotique ? demanda Tom.

— Oui. (Charley vit son petit sourire narquois.) Laura... commença-t-elle.

Tom haussa les sourcils.

— Laura ?

— Elle connaît cette femme qui ne pouvait pas avoir d'enfants. Sous hypnose, elle a découvert qu'elle avait assisté à l'assassinat de ses enfants dans une vie antérieure. Peu après, elle est tombée enceinte.

— Allons donc !

— Il n'y a pas de mal à essayer.

Tom sortit son agenda et consulta une page.

— Non. C'est vrai.

Ils restèrent assis en silence pendant un moment.

— Qu'est-ce que tu penses de la maison, Tom ?

— Que du bien. Et toi ?

— Elle me plaît bien, mais il y a du boulot et je continue de la trouver un peu trop à l'écart du monde.

— C'est justement ça qui est formidable : la paix et le calme ! À quoi bon avoir des voisins ? (Elle le regarda avec incertitude.) Écoute, si on ne se décide pas à vendre, on risque de devoir patienter des mois avant qu'un nouvel acheteur se manifeste. Faisons au moins une offre.

— D'accord.

Le docteur Stentor revint s'asseoir derrière son bureau.

— Bien, ça a augmenté. Autour de quarante millions. Peut-être que c'est grâce aux caleçons.

— Je... (Tom serra les dents.) Je continue aussi à me tremper dans l'eau froide tous les jours.

— De toute évidence, ça y contribue. Avec ce nombre de spermatozoïdes, il vous est possible de concevoir. Vous n'avez qu'une seule trompe de Fallope d'ouverte, madame Witney ; ce n'est pas brillant, mais il y a une chance. Nous pouvons procéder à une nouvelle tentative d'insémination, si

vous le souhaitez, mais je dois vous prévenir que notre planning est complet jusqu'en novembre. Je ferai parvenir un compte-rendu à votre médecin traitant, poursuivit-elle. J'aimerais avoir une solution miracle à vous offrir. Bonne chance.

Ils prirent l'ascenseur pour descendre – une cage cossue et au sol moqueté.

— C'est encourageant, n'est-ce pas ? dit Charley, s'efforçant de rompre le silence gêné qui s'était installé entre eux.

— Encourageant ?

— Au moins ton nombre de spermatozoïdes est en augmentation. (Elle prit sa main et la serra.) J'ai un bon sentiment à propos de la maison. Je suis sûre que je vais m'y plaire. Tu vas appeler l'agent ?

— Oui, fit-il d'un ton sec, dégageant sa main et la plongeant dans la poche de sa veste. J'ai dit que je le ferais.

— Je peux m'en charger, si tu préfères.

— Je vais le faire, je t'ai dit. (Il rentra le cou dans les épaules et s'adossa contre la paroi de la cage d'ascenseur, tel un enfant boudeur.) Je commence à avoir des doutes.

— Pourquoi ? Deux minutes plus tôt, tu frétiltais d'impatience.

Il haussa les épaules.

— Tous les jours, je croise des gens qui ont déménagé en pensant que ça sauverait leur mariage.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Il ne répondit pas et elle regretta d'avoir posé la question, parce qu'elle savait exactement ce qu'il voulait dire.

CHAPITRE 5

Le bolide vrombit alors qu'ils accélèrent. Au bout du capot noir, le bouchon de radiateur chromé luit froidement au clair de lune. Le tuyau d'échappement toussa à deux reprises quand il changea de vitesse et la musique du moteur devint plus douce.

La faible lumière blanche des instruments du tableau de bord vacilla et la fine aiguille du compteur de vitesse franchit progressivement les cent... cent dix... cent vingt. L'excitation de la vitesse, de la nuit, lui donnait le frisson. Alors que défilaient les haies en faction, elle se sentait invincible ; les phares dévoilaient un monde contrasté d'ombre et de lumière à travers le pare-brise étroit.

C'était comme au cinéma, mais pour de vrai – et ça lui arrivait, à *elle*. La voiture vibrait, le vent froid fouettait ses cheveux, les étoiles étaient comme des billes d'acier dans le ciel, et au parfum de la nuit se mêlait l'odeur caractéristique de l'herbe humide.

Elle avait peur d'entendre un dé clic lui annonçant que son tour était passé et qu'il fallait remettre un penny dans la fente. Elle mâchait un chewing-gum ; le goût de la menthe avait disparu, mais elle le gardait en bouche... parce qu'il le lui avait offert... parce que la fille du film qu'ils venaient de voir en avait toujours un... parce que...

— Qui est dans la voiture avec vous ?

Une voix à l'accent américain, lointaine, très lointaine. Elle appartenait à un autre temps.

La musique du moteur changea à nouveau, la route descendit puis remonta, et son estomac avec. Elle vit défiler des arbres, des poteaux télégraphiques et des panneaux de signalisation. Il freina brusquement, bloquant les roues, la voiture dérapa et les pneus hurlèrent alors qu'ils abordaient un virage à gauche serré. Elle se cramponna à la poignée de la

portière, puis se détendit quand il accéléra de plus belle ; elle se cala profondément dans son siège. Cette nuit, sur cette route, son corps et la voiture semblaient ne plus faire qu'un. Quelque chose palpait au creux de son ventre et elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Elle se détourna, gênée, elle ne voulait pas qu'il la voie ainsi – son excitation n'appartenait qu'à elle. Sa main gauche lâcha le volant et vint lui serrer la cuisse, et elle se sentit fondre.

Cette nuit. C'était pour cette nuit.

Il retira sa main et il y eut un grincement alors qu'il changeait de vitesse, puis la main revint, plus audacieuse ; elle commença à remonter sa jupe jusqu'à ce qu'elle sente ses doigts froids sur sa chair nue, au-dessus de ses bas.

— Oh, lâcha-t-elle dans un souffle, feignant la surprise.

Elle se tortilla un peu, parce qu'elle avait le sentiment que c'était la réaction qu'elle aurait dû avoir. Elle ne devait pas trop lui montrer qu'elle en pinçait pour lui.

Cette nuit. Elle était prête.

— Son nom ? Quel est son nom ? Quel est votre nom ?

Ils franchirent un virage avec un crissement sonore et la route s'élargit dans une longue ligne droite qui s'étendait devant eux, telle la surface noire d'un canal. Le moteur qui peinait émit une longue plainte stridente, et l'homme retira à contrecœur ses doigts d'entre ses cuisses humides pour les remettre sur le volant. Elle entendit le bruit sourd de l'embrayage et le moteur cessa de protester. En elle, l'excitation montait, un instinct animal, sauvage, avait été réveillé, un abandon plein d'insouciance.

Sa main revint, un doigt se livrant à une exploration plus profonde ; elle écarta les jambes, pour lui faciliter la tâche, se calant contre le siège en cuir, aveuglée par ses cheveux. Elle changea l'angle de sa tête et le vent emporta sa chevelure derrière elle.

— Où êtes-vous ? Est-ce que vous savez où vous vous trouvez ?

Le doigt ressortit en glissant et ils entamèrent une longue courbe qui la projeta contre le tweed grossier de sa veste, les pneus couinant comme des petits cochons, puis la route redevint droite et elle voulut de nouveau sentir son doigt en elle.

Elle était grisée par une sorte d'énergie à l'état brut. La route fit un autre coude, la voiture semblait avoir des ailes. Un lapin apparut dans le faisceau

des phares et ils l'écrasèrent avec un choc sourd.

— Stop, arrête-toi, s'il te plaît !

— Hein ?

— Stop. Tu as roulé sur un lapin.

— Ne sois pas conne ! cria-t-il.

— S'il te plaît. Il est peut-être blessé. (Elle imagina le lapin, boule de poils baignant dans son sang, remuant la tête, les pattes et le dos écrasés sur le goudron.) Sois gentil.

Il appuya sur les freins et elle fut projetée en avant, ses mains claquant contre le tableau de bord ; les pneus hurlèrent et la voiture dérapa. Elle regarda fixement la voie plongée dans le noir derrière eux, sans rien voir.

— C'était juste une pierre, pauvre conne, dit-il. Une pierre, c'est tout. On n'a pas touché le moindre lapin.

— Je préfère ça, fit-elle.

Il se tourna vers elle, l'embrassa, sa main remontant le long de sa jambe ; il introduisit ses doigts entre ses cuisses et entreprit de reprendre son exploration là où il l'avait laissée, l'obligeant à les ouvrir davantage. Elle sentait l'odeur du caoutchouc brûlé, du cuir, entendait le grondement du pot d'échappement, le cliquetis du moteur. Le tweed de sa veste lui effleura la joue. Leurs lèvres s'étreignirent, leurs langues s'affrontant goulûment, la boule caoutchouteuse de son chewing-gum roulant à l'intérieur de sa bouche. Elle écarta la tête, mit ses doigts dans sa bouche et l'en sortit. Alors que leurs lèvres se retrouvaient, elle tendit la main gauche, vers la portière, tâtonnant à la recherche du lève-vitre. Le doigt s'enfonça encore plus profond et elle gémit doucement ; sa main trouva le tableau de bord, puis la boîte à gants sous laquelle elle colla son chewing-gum, loin des regards.

Le doigt avait adopté un mouvement de va-et-vient et d'étranges sensations de plaisir explosaient dans son corps. À présent, sa main gauche était posée sur la flanelle de son pantalon, sentant la chaleur de sa jambe. Elle se déplaça dans le creux où il faisait encore plus chaud et serra l'érection naissante.

À tâtons, elle saisit la languette en métal de sa braguette et tira. Elle était coincée. Elle tira plus fort et la fermeture Éclair céda ; elle glissa sa main à l'intérieur, palpa la douceur du coton, puis quelque chose d'humide, avant de tenir enfin entre ses doigts son sexe, dur et gros, la chair plus douce qu'elle se l'était imaginé. Elle passa son pouce sur le sommet, sentit quelque chose de

visqueux, de glissant, promena ses doigts sur toute la longueur de son pénis.

Lui soufflant dans le cou, il roula sur elle, tirant sur sa culotte. Elle leva le derrière, voulant lui faciliter la tâche, entendit la boucle de sa ceinture se libérer.

Le machin.

Pas le temps.

Ses mains glissèrent sur sa peau nue, sous son soutien-gorge, lui caressèrent maladroitement les seins ; puis, la tenant par les côtes, il commença à la pénétrer, poussant de plus en plus fort. C'était bien trop gros pour elle ; ça n'entrerait jamais. Elle pensa qu'il allait la déchirer, puis son sexe s'enfonça plus profondément, entrant petit à petit ; sous ses coups de boutoir, elle sentit son estomac trépider.

Oh. Oh. Oh. Elle haletait. Oh. C'était si bon, si bon. Elle s'agrippa à ses épaules, lui toucha le visage, les cheveux, lui tira les oreilles, le sentant plus loin en elle, pompant toujours plus fort. Un million de pompes s'activait en elle, son souffle dans son oreille, sa langue, pantelante.

Elle cria. Puis une seconde fois. Elle explosa, hurlant son extase sauvage dans la nuit.

Ensuite le silence.

Des yeux, tous près, qui l'observaient, des lèvres qui souriaient. Mais pas ses lèvres, celles d'une femme. Une femme qui la regardait.

— Charley ? Ça va ? (Une voix douce, un accent américain.) Ça va ? Eh bien, vous, on peut dire que vous ne faites pas les choses à moitié.

Charley ne dit rien. Elle était terriblement gênée. Son corps tout entier brûlait encore de passion et des gouttes de transpiration coulaient dans ses cheveux.

Plutôt corpulente, l'Américaine avait une grosse tête, elle était trop maquillée. Elle était affublée d'une tignasse brun-roux et les chapelets de boules argentées qui pendaient à ses oreilles auraient pu décorer un sapin de Noël. Elle lui souriait d'un air encourageant.

— Où étiez-vous, Charley ? Avec qui ? Que faisiez-vous ?

— Je... (Charley avait un goût de menthe dans la bouche.) Je mâchais du chewing-gum, répondit-elle.

Elle était allongée sur un lit. Au plafond, une ampoule rouge brillait dans un globe en papier. Elle entendit les accords d'un instrument qui sonnait comme un sitar. La langue de la femme se replia à l'intérieur de ses lèvres

fardées telle l'étamine d'une rose. Flavia. Charley se rappelait son nom à présent. Flavia Montessore. Elle parcourut la grande pièce sombre du regard. Des tapisseries sur les murs. Des étagères remplies de livres. Des sculptures. Une ambiance plutôt orientale, un rien pompeuse.

— Vous étiez en train de faire l'amour, pas vrai ? demanda Flavia Montessore. (Charley hésita, puis elle acquiesça.) C'est super ! fit Flavia, rayonnante. Vous savez quoi ? Vous êtes mon premier orgasme !

Les mains de Charley étaient sous la couverture qui l'enveloppait. Elle constata avec soulagement qu'elle portait toujours ses dessous.

— Ne prenez pas cet air paniqué, dit Flavia Montessore. Vous étiez en train de vous éclater. Revivre ses vies antérieures peut parfois être amusant !

— Je... je n'ai jamais fait de rêve érotique auparavant.

Flavia Montessore secoua la tête, faisant cliqueter ses boucles d'oreilles.

— Ce n'était pas un rêve, Charley, c'était bien réel.

Elle avait les yeux verts et du mascara vert vif. Ses ongles étaient peints en vert également.

— Vous y étiez. Vous avez régressé. Vous reviviez cet épisode. Bon sang, on s'y serait cru !

— Ce n'était qu'un rêve.

— Vous étiez plongée dans une transe profonde, Charley. Vous ne rêviez pas. Vous reviviez une partie d'une vie antérieure. Racontez-moi, ça vous aidera à vous souvenir. Où étiez-vous ?

— Dans une voiture.

— Quel genre de voiture ?

— Une voiture de sport.

— Quelle époque ? Les années vingt ?

— Non. Plus tard.

— Vous connaissez la marque ?

— Non, j'étais à l'intérieur tout le temps – je n'ai rien vu de l'extérieur.

— Où étiez-vous ? Dans quel pays ?

— En Angleterre, dit-elle à contrecœur. À la campagne.

— Et votre nom, vous vous en souvenez ?

— Non.

— L'homme avec qui vous faisiez l'amour. Comment s'appelait-il ?

— Je ne sais pas.

— Vous mâchiez du chewing-gum. Quel parfum ?

— C'était un Wrigley's Doublemint. J'en ai encore le goût dans la bouche. Je l'ai collé sous le tableau de bord.

— Quel âge aviez-vous ?

— J'étais jeune. Une adolescente.

— Avez-vous déjà été sous hypnose régressive avant aujourd'hui ?

— Non.

— Vous êtes un bon sujet. Je pense que si nous travaillons ensemble, vous pourriez être capable de vous souvenir de bien plus. Cet hiver, à mon retour des États-Unis, j'aimerais qu'on se revoie.

— Je croyais que les vies antérieures remontaient à des centaines d'années en arrière, pas à ce siècle, dit-elle.

Des paillettes de lumière dansèrent dans la boucle d'oreille de Flavia Montessore.

— Il n'y a pas de règles, Charley. Chez certaines personnes, il peut s'écouler des centaines, voire des milliers d'années entre chaque vie. Chez d'autres, quelques années ; il arrive même qu'on revienne immédiatement – tout dépend de votre karma.

Elle sourit de nouveau.

Charley avait du mal à la prendre au sérieux. En dépit de l'enthousiasme de Laura, l'idée de la réincarnation avait toujours suscité en elle un profond scepticisme. Avec son visage très maquillé, l'hypnotiseuse lui faisait penser à une diseuse de bonne aventure. Au fond d'elle-même, elle avait le sentiment d'avoir été dupée, de s'être fait avoir.

CHAPITRE 6

— Je crois que j’ai ce qu’il vous faut.

Charley déploya le carré de soie afin de bien montrer l’ensemble du motif, puis elle le drapa sur les épaules de sa cliente. La femme le tint par les coins, comme si elle avait peur de se salir les mains, et se regarda dans la glace. Son visage était crispé, elle avait les cheveux raides. Charley fit un clin d’œil à Laura. Cette dernière fronça les sourcils en guise d’avertissement.

— Cornelia James ?

La femme baissa les yeux vers le foulard pour lire la signature.

— Bien sûr, madame, confirma Charley.

— Il me va plutôt bien, je trouve. Qu’est-ce que vous en dites ?

— Absolument. Et ainsi, vous aurez deux tenues pour le prix d’une, ajouta Charley en retirant le carré de soie avec un grand geste du bras, tel un prestidigitateur. Sans le foulard, une robe toute simple, pour la journée. (Elle remit le carré de soie en place, l’arrangeant de façon plus avantageuse.) Avec, une tenue habillée, idéale pour un cocktail ou une soirée au théâtre. Il est tellement léger qu’il se porte aussi très bien quand il fait chaud.

— Et vous pensez que ce bleu est vraiment une couleur pour moi ?

Charley se livra à sa marche rituelle d’approbation, tournant autour de la cliente comme un Indien autour d’un totem.

— Sans le moindre doute. Votre mari va adorer ce foulard.

— Mon petit ami, corrigea la femme.

— Lui aussi va l’adorer.

Elle paya avec une carte Platinum, assortie à ses cheveux, et sortit comme un bolide sous la bruine de Walton Street, la pochette avec le logo de la boutique de Laura frottant contre les écailles de crocodile de son sac à main Chanel.

Laura ferma la porte derrière elle, rejetant en arrière des cheveux

imaginaires, toujours pas habituée à sa nouvelle coupe à la garçonne. Elle était séduisante, avec des traits d'adolescent, et ses cheveux châains coupés court renforçaient son côté masculin. Sur un portant derrière elle, des vestes en lin se balancèrent dans le courant d'air. Les vitrines aux couleurs de l'été semblaient peu attrayantes par ce mois de juin pluvieux.

Charley attacha la facturette American Express aux autres avec un trombone et les rangea dans la caisse.

— Lady Antonia Hever-Walsh, ma chère, rien que ça, dit-elle. Quelle emmerdeuse.

— C'est une bonne cliente, protesta Laura d'un ton acerbe.

Charley se demanda où était passé le sens de l'humour de son amie ces derniers temps. Elle s'était toujours montrée bien plus grossière que Charley envers les clientes qu'elle n'appréciait pas, ce qui était compréhensible, puisqu'elle devait les supporter six jours par semaine, alors que pour Charley, donner un coup de main à la boutique restait un passe-temps.

Dans la rue, la circulation était à l'arrêt ; un Klaxon protesta. Un passant qui s'abritait sous un parapluie rouge regarda dans la vitrine, puis reprit sa route. Ella Fitzgerald chantait dans les haut-parleurs – pas forcément la meilleure bande-son pour un après-midi morose, songea Charley.

— Ce n'était pas un rêve, Charley – ta régression, je veux dire. Impossible. Tu as forcément revécu une de tes vies antérieures.

— Je me suis surtout sentie affreusement gênée. La première fois de toute ma vie que j'ai un rêve érotique, ou appelle ça comme tu veux, et il faut que ça se passe devant cette femme. (Charley inscrivit la vente dans le livre de comptes et feuilleta quelques pages en arrière.) Les affaires ont été plutôt bonnes ces deux dernières semaines. Peut-être que tu as franchi un cap.

— Flavia Montessore est connue. On raconte qu'elle aurait fait régresser Nancy Reagan. Elle est très demandée, un peu partout aux États-Unis. C'est l'une des spécialistes mondiales de la régression sous hypnose.

— Mais comment distinguer un rêve d'une vie antérieure ? (Les voitures se mirent à avancer lentement. Une contractuelle passa devant la vitrine avec sa sacoche.) Ce n'est pas toi qui m'avais dit que tu avais été un croisé dans une vie antérieure ? Comment sais-tu que ça ne vient pas d'une histoire que tu as lue quand tu étais petite et que tu as oubliée ?

— Parce qu'il y avait bien trop de détails saisissants que je n'aurais certainement pas pu trouver dans un manuel scolaire. (Laura commença à

ranger la pile de vêtements que lady Antonia Hever-Walsh avait essayés et écartés.) Je connais des gens qui, sous régression, ont parlé des langues qu'ils n'avaient jamais apprises.

— Et qui ont baisé avec des inconnus, tu en connais aussi ?

Laura accrocha les bretelles d'une jupe sur un cintre.

— Pas moi, en tout cas.

Elle glissa le cube indiquant la taille au-dessus du crochet.

— Ce n'était pas le passé, observa Charley.

— Tu as dit que tu étais dans une voiture ancienne.

— Pas si vieille que ça. D'après-guerre, je dirais.

Laura resta silencieuse un moment.

— La vitrine ne va pas, je pense qu'on devrait la changer. (Elle suspendit la jupe au portant.) Tu ne sais pas grand-chose de ton passé, n'est-ce pas ? Tu ne sais rien de tes vrais parents, de tes ancêtres ?

— Ma mère biologique est morte en couches, répondit Charley.

Cette pensée continuait à la perturber.

— Et ton père ?

— Il a eu le cœur brisé et ça l'a tué.

— *Hein ?*

— C'est ce que ma mère adoptive m'a toujours dit, expliqua Charley, sur la défensive.

— On peut mourir d'un cœur brisé ?

— Il faut croire.

Le cœur brisé. Pendant toute son enfance, cette explication lui avait paru acceptable, mais le dédain qu'affichait Laura la faisait douter et elle préféra changer de sujet.

— Tu veux savoir ce que je pense de cette histoire de régression ? J'ai fait un rêve érotique, c'est tout. Tom et moi n'avons fait l'amour qu'une seule fois au cours des deux derniers mois, quand nous sommes revenus de notre première visite de la maison. Pas étonnant que je finisse par en rêver, tu ne crois pas ?

— Rester chaste, c'est une idée de ton acuponcteur ?

— Il essaie de restaurer l'équilibre de mon corps pour me rendre plus réceptive. Ne ris pas, Laura. C'est toi qui m'as suggéré l'acuponcture.

— Les médecins ont vraiment des idées bizarres parfois. Tu veux un café ?

— Je n’y ai pas droit. Une autre de ses recommandations.

— Du thé.

— Non plus. Tu as du jus de fruits ?

— Aqua Libra ?

— Parfait. Tu as déjà entendu parler d’une grande couturière nommée Nancy Delvine ?

— Nancy Delvine ? Ça me dit quelque chose. Pourquoi ?

— Elle vivait à Elmwood Mill.

— Elmwood Mill ? Oh, la maison, bien sûr ! Tu as du nouveau ?

— On devrait signer les papiers pour Wandsworth cette semaine et si ça se fait, on signera pour Elmwood.

— Tu es contente ?

— Oui.

— Tu n’en as pas l’air.

— Si, bien sûr. C’est juste que... c’est un grand changement.

— J’adore la campagne. J’y déménagerais immédiatement s’il n’y avait pas cette fichue boutique.

Elle partit dans la petite pièce à l’arrière du magasin et en sortit quelques minutes plus tard avec une tasse de café et un verre. Elle tendit le verre à Charley et remua son café.

— Flavia Montessore est inquiète à ton sujet, dit-elle enfin. Elle m’a appelée avant de prendre l’avion ce matin. Je ne savais pas si je devais t’en parler.

— Comment ça, « inquiète » ?

— Je ne sais pas. Elle n’a pas été plus précise. Elle m’a dit qu’elle percevait de mauvaises vibrations.

— À quel propos ? demanda Charley, soudain soucieuse.

— Elle pense qu’elle devrait de nouveau te faire régresser à son retour.

— Ça sent l’arnaque à plein nez.

— Elle n’est pas comme ça. Elle ne travaille qu’avec des gens dont elle a la certitude qu’ils ont vécu des vies antérieures.

Charley sourit.

— Un peu comme moi alors, qui ne vends une robe à une cliente que si je crois sincèrement qu’elle lui va bien ?

Mais son sourire dissimulait son malaise, comme du papier peint appliqué par-dessus une lézarde dans le mur. Elle s’approcha de la vitrine. Des

silhouettes défilait à l'extérieur, rendues floues par la pluie coulant sur le verre. Floues comme son propre passé.

Son malaise s'était manifesté quand elle s'était réveillée sur le lit de Flavia Montessore, et ne l'avait pas quittée depuis. Comme si des sédiments avaient été remués en elle et refusaient de se déposer.

CHAPITRE 7

Comme chaque semaine, Charley changea les fleurs dans le vase de la chambre de sa mère adoptive. Elle ne pouvait rien faire de plus pour elle.

Elle égoutta les tiges des œillets et jeta le bouquet dans la poubelle. Le soleil entrait à flots par la fenêtre. Il faisait chaud dans la chambre. Une chaleur étouffante. Charley payait un supplément à la maison de retraite pour bénéficier d'une vue sur le parc, une vue que sa mère n'avait jamais remarquée et dont il était peu probable qu'elle profite un jour.

La femme aux cheveux blancs était allongée en silence ; elle ne quittait plus guère son lit, le clignement régulier de ses yeux, environ toutes les trente secondes, étant pratiquement son seul signe de vie.

— Tes fleurs préférées, maman. Elles sont belles, tu ne trouves pas ?

Elle toucha doucement du dos de la main la joue froide et leva les roses pour que sa mère les voie. Il y eut une légère contraction du muscle d'un œil. Quelques mois plus tôt, sa mère était encore capable d'émettre quelques mots incohérents, mais désormais la maladie d'Alzheimer lui avait même pris ça.

Petite et fonctionnelle, la chambre contenait quelques objets personnels. Deux fauteuils venant de son appartement, une commode et la télévision qui n'était jamais allumée. Deux cadres photo triptyques étaient posés sur la table de chevet, l'un montrant Charley prenant son premier bain, Charley sur un âne au bord de la mer à Brighton, Charley en robe de mariée souriant avec exubérance et Tom, plus réservé, en redingote. Il régnait une légère odeur d'urine, masquée par celles, plus fortes, de désinfectant et de linge propre.

Charley porta les roses à son nez. Leur senteur fit remonter en elle un souvenir d'enfance : son père adoptif, taillant les arbustes dans le jardin ; puis un autre : ils se trouvaient à l'intérieur de sa serre, il choisissait une tomate bien mûre et la lui donnait. Elle mordait dedans, les pépins giclaient sur sa chemise et sur sa robe, et ils riaient tous les deux.

Il était mort quand elle avait sept ans. Un cancer. C'étaient ses yeux qu'elle se rappelait le mieux : grands, pâles, qui la regardaient toujours avec une telle gentillesse, des yeux qui lui inspiraient une confiance absolue. Enfoncés dans son visage émacié, alors qu'il était sur son lit de mort, ils avaient continué à la regarder de la même façon. Et elle retrouvait ce regard dans le second cadre photo à côté du lit.

Elle sentit une profonde tristesse l'envahir pour cette femme frêle qui avait pris soin d'elle pendant toutes ces années sans ménager ses efforts et se voyait récompensée par la maladie d'Alzheimer.

Le cancer de son père avait englouti toutes leurs économies et, après sa mort, elles avaient quitté leur maison et emménagé dans un appartement. Sa mère avait réussi à joindre les deux bouts tant bien que mal en fabriquant des peluches à domicile pour une entreprise de Walthamstow, et Charley s'endormait chaque soir au son du ronronnement de la machine à coudre dans le salon. Pendant les vacances, elle leur avait permis de gagner un peu plus d'argent en emballant des rubans pour les cheveux dans des sacs en plastique, pour le même employeur. Une camionnette blanche déposait deux fois par semaine le travail à faire et prenait livraison de ce qui était terminé. Leurs vies tournaient autour des passages de cette camionnette.

Après que sa mère eut été admise en maison de retraite, Charley était allée vider l'appartement de Streatham. Elle avait écouté le bruit de la circulation à l'extérieur et les braillements d'un bébé à l'étage du dessus, alors qu'elle passait en revue le contenu des tiroirs, y trouvant des collants qui sentaient légèrement le parfum, une boîte en métal de cigarettes du Maurier remplie d'épingles à cheveux, une enveloppe brune bourrée de lettres d'amour que s'étaient échangées ses parents adoptifs au début de leur histoire. Elle avait cherché quelque chose, elle n'était pas sûre de savoir quoi ; un signe, même infime, de son passé, un indice concernant ses parents biologiques, peut-être un avis de décès découpé dans un journal, ou une notice nécrologique. Mais il n'y avait rien.

Elle arrangea les roses, leurs pétales carmin et blancs ressemblant à du satin dans la lumière éclatante du soleil.

— Elles sont belles, tu ne trouves pas, maman ? dit-elle.

Puis elle s'assit et tint la main molle et décharnée de sa mère, la serrant fort, essayant d'y trouver un peu de chaleur – elle aurait tant voulu pouvoir de nouveau se blottir dans ses bras.

La vie semblait triste, limitée et vaine quand tout ce que possédait une personne pouvait tenir dans une valise, une malle ou une caisse. Quand on pouvait ranger ainsi toute une existence. Une vie qui, comme la sienne, avait probablement été pleine d'espoir et riche d'une infinité de promesses (comme celles exprimées dans les lettres d'amour), mais n'avait mené nulle part.

Elle chassa ses larmes en clignant des yeux.

— On va déménager, maman, annonça-t-elle avec entrain. Tom et moi avons acheté une maison à la campagne. Elmwood Mill. Un nom romantique, pas vrai ? Il y a un ancien moulin dans le jardin avec un cours d'eau, un bief comme on appelle ça, et on va élever des poules. Je t'apporterai des œufs. Qu'est-ce que tu en dis ? (La main de sa mère tremblait ; elle paraissait être devenue plus froide, moite.) Qu'est-ce qui ne va pas, maman ? Tu n'as pas à t'inquiéter, c'est à peine à trois quarts d'heure de train. Je viendrai te voir aussi souvent que maintenant. (Le tremblement empirait.) Ou alors, tu peux venir vivre avec nous. Ce n'est pas la place qui manque. Ça te plairait ? (Elle regarda la vieille femme avec inquiétude. Elle tremblait, et des gouttes de transpiration coulaient sur son visage devenu encore plus blanc.) Ça va aller, maman, je t'assure ! C'est à deux pas de Londres ! Je ne mettrai pas plus de temps pour venir d'Elmwood que je n'en mets pour faire le trajet depuis Wandsworth.

La porte s'ouvrit et une infirmière entra, une fille bien en chair avec un sourire aux dents proéminentes.

— Puis-je vous offrir une tasse de thé, madame Witney ?

— Ma mère semble un peu fébrile, dit Charley en se levant.

L'infirmière se précipita à son chevet, prit son pouls et appliqua le dos de la main sur son front.

— Elle prend un nouveau médicament. Je vais prévenir le médecin.

Charley baissa la voix.

— Je pense que je l'ai bouleversée. Je lui ai dit que mon mari et moi avions l'intention de déménager à la campagne, alors peut-être qu'elle croit que je ne viendrai pas la voir aussi souvent.

L'infirmière lui adressa un sourire rassurant.

— Non, je ne pense pas qu'elle comprenne grand-chose de ce qu'on lui dit en ce moment. Je suis sûre qu'il s'agit d'un simple refroidissement ou d'une réaction au traitement. Je vais faire venir le médecin aussi vite que possible.

L'infirmière se précipita hors de la chambre et Charley attendit avec anxiété. Dans le parc, une femme poussait un bébé dans un vieux landau noir ; elle entendait le grondement de la circulation et les coups de Klaxon. Charley se retourna. Les yeux de sa mère étaient clos, le tremblement se calmait. Elle dormait.

CHAPITRE 8

Ils déménagèrent le mercredi 12 septembre.

Pour Charley, le trajet depuis Londres eut quelque chose d'irréel. Toute sa vie, elle avait voulu s'installer à la campagne, mais elle n'arrivait pas à se faire à l'idée que cette fois, contrairement à la demi-douzaine d'autres occasions où M. Budley leur avait prêté les clés, elle ne venait pas en tant que simple visiteuse.

Le moteur de la Citroën était bruyant et, par cette chaude journée de fin d'été, l'air qui s'engouffrait par le toit ouvrant ne suffisait pas à rafraîchir son visage. Après avoir dépassé un tracteur, elle ralentit en haut de la côte, jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, afin de laisser le temps au camion de déménagement de les rattraper. Devant, l'Audi de Tom freina également.

ELMWOOD. VILLAGE JUMELÉ AVEC BEIZE-LES AIX.

Un gardien roulait le *pitch* du terrain de cricket. Un gamin sortit de chez le marchand de journaux, un Coca à la main ; derrière lui, un panneau publicitaire pour les glaces Miko se balançait au vent. Le petit rond-point à côté de la station-service lui était déjà familier ; plus haut, au bout d'une route étroite et raide se dressait l'église ; à droite, la rue principale, grouillante d'activité, avec sa brocante à même le trottoir, devant l'atelier du restaurateur d'antiquités. Elle avait repéré un boucher qui lui semblait prometteur et trouvé un magasin bien achalandé qui vendait des produits de la ferme.

Un kilomètre après le village, Tom quitta la grand-route et s'engagea dans l'entrée d'un groupe de bâtiments d'exploitation d'une ferme. Plusieurs écriteaux étaient accrochés, les uns sous les autres, sur l'un des poteaux d'angle : « *MANOR HOUSE* » ; « *THADWELL'S BARN* » ; « *ROSE COTTAGE* » ; « *CLUB DE PÊCHE D'ELMWOOD* ». Le dernier, tout en bas, pourri et à peine lisible, indiquait : « *ELMWOOD MILL* ».

Le camion de déménagement apparut dans le rétroviseur de Charley et elle tourna dans le nuage de poussière soulevé par l'Audi. La petite Citroën roula dans un nid-de-poule et la secousse projeta Charley contre sa ceinture de sécurité ; elle lança un regard inquiet vers la boîte en carton posée sur le sol du côté du passager.

Le chemin commença à descendre en pente raide, avant de s'aplanir devant une maison en brique rouge, entourée par un jardin aux plantations récentes. Une femme blonde portant des bottes en caoutchouc et un Bikini sortit d'un box à chevaux et se dirigea vers un Range Rover. Des bustes entièrement blancs montés sur des colonnes grecques entouraient une piscine. C'était complètement tarte. Tom avait baptisé cette propriété *Yuppie Towers*.

Après une mare d'eau stagnante, ils passèrent devant une grange en bois qui avait été joliment aménagée en maison d'habitation, avec un atelier délabré en tôle ondulée attenant qui dépassait un peu sur le bord du chemin. Une berline plus très jeune était garée devant et, à travers les portes entrouvertes de l'atelier, elle vit une paire de pieds sous une voiture levée avec un cric. La traînée de poussière de l'Audi lui piqua les yeux. Le camion de déménagement peinait derrière elle.

Il restait un dernier bâtiment, un cottage en pierre grise avec une palissade blanche et un jardin bien entretenu. Une vieille bicyclette était appuyée contre le mur et une Morris Minor encore plus âgée se trouvait dans l'allée. Le chemin devint plus étroit et la pente redevint raide, les grandes haies hirsutes de part et d'autre pressant contre les flancs de la Citroën comme les brosses d'un portique de lavage automatique. Elle ressentit un bref accès de claustrophobie. En l'espace de trois semaines, les haies étaient devenues luxuriantes. Un roncier griffa la vitre et l'antenne de la radio vibra.

À côté de la baignoire qui lui tenait lieu d'abreuvoir, une vache la regarda passer, puis la lumière baissa alors que le soleil était masqué par les branches entremêlées des arbres qui bordaient le chemin en compagnie de poteaux télégraphiques. Charley se mordit un ongle. Elle avait vu trop de films avec des maisons isolées où le téléphone avait été coupé.

Elle sortit son doigt de la bouche. Ben gémit. Il commençait à se sentir trop loin de chez lui.

— C'est bon, Ben ! On est presque arrivés... (Elle hésita.) On est presque arrivés à la maison !

À la maison.

Ç'avait été étrange la veille, avec les tapis roulés et les rideaux décrochés. Triste aussi. Triste qu'une maison que vous aviez considérée comme votre foyer puisse, du jour au lendemain, appartenir à un inconnu. Fini. Trop tard pour changer d'avis. Ils avaient brûlé leurs vaisseaux. Cette nuit, d'autres gens dormiraient au 14 Apstead Road, de nouvelles voix y résonneraient, de nouveaux rires et de nouvelles larmes. Ils changeraient probablement la couleur de la porte d'entrée et mettraient des pavés à la place du jardin de devant. Et quand, quelques années plus tard, elle et Tom passeraient devant la maison, ils la reconnaîtraient à peine.

Au virage suivant, elle constata que des branches couvertes de feuilles et des ronces jonchaient le chemin. La haie avait été taillée dans un style coupe en brosse impeccable. Au creux de la déclivité, un petit homme avec une casquette en tweed baissa son taille-haie et se colla contre la paroi végétale pour la laisser passer. Elle le remercia d'un signe de la main et Ben aboya.

Tom était en train de sortir la glacière du coffre de l'Audi quand elle arriva, suivie par le camion de déménagement qui négociait difficilement le passage entre les piliers du portail. Alors qu'elle descendait de voiture, elle entendit le grondement régulier du seuil et l'eau du bief tombant sur la roue du moulin. Ben courait dans tous les sens, tout excité.

Elle ouvrit le couvercle de sa boîte en carton et regarda à l'intérieur. Le film alimentaire perforé était toujours en place au-dessus du col du bocal et Horace nageait, apparemment heureux. Elle ressentit un profond soulagement. Elle avait eu peur que le poisson ne survive pas au voyage. Elle préférait éviter les mauvais présages.

Le moteur du camion s'arrêta et ce fut le silence complet, uniquement troublé par le bruit de l'eau tumultueuse. Le vent tomba et l'air immobile était chaud sous le soleil. Au loin, des moutons bêlèrent et il y eut deux détonations étouffées, probablement des coups de fusil de chasse. Un oiseau trilla. Ses pas crissèrent sur le gravier. Ben recommença à aboyer.

Une porte en métal claqua. Des voix. Un bourdon vrombit dans sa direction et elle eut un mouvement de recul. Tom héla les déménageurs :

— Je peux vous offrir une bière, les gars ?

Elle marcha jusqu'au bord du ruisseau. Large d'un peu moins d'un mètre, il devait faire une cinquantaine de centimètres de profondeur – facile de sauter par-dessus. Le courant était rapide, l'eau limpide et fraîche, et le lit tapissé de galets. L'ombre d'un oiseau traversa la surface.

— Une Corona ? J'dis pas non, fit une voix.

Une canette de bière qu'on décapsulait laissa échapper un sifflement. Elle regarda de l'autre côté de la berge, là où il n'y avait que des broussailles.

Des écuries.

À chacune de ses visites, elle avait eu ce même sentiment, qui la rongait depuis un recoin sombre de son esprit, une obsession qui restait hors de portée.

Les exécuteurs testamentaires de Nancy Delvine avaient emporté toutes les ampoules électriques, même celle de la cave.

— Bande d'enfoirés ! s'emporta Tom, avant de partir pour le village en quête d'un électricien.

Pour leur pause-déjeuner, les déménageurs allèrent s'asseoir au bord de l'eau avec leurs sandwiches.

Charley porta Horace à l'intérieur de la maison et le posa sur l'égouttoir, en lieu sûr.

— Ta nouvelle maison te plaît ? (Elle fit une grimace en voyant les murs crème brûlée.) Je pense qu'on changera la couleur. Tu as une préférence ?

Elle fit le tour de la maison, ses chaussons de gymnastique couinant sur le bois nu. Sans meubles, les pièces semblaient plus petites et plus lugubres, les plafonds plus bas aussi. Sur les murs, des rectangles clairs marquaient les anciens emplacements de cadres ou de placards. Ils lui rappelèrent ce film sur Hiroshima que sa mère l'avait emmenée voir quand elle était encore une enfant. Dans le film, les ombres sur les murs étaient tout ce qui restait des gens qui avaient fini pulvérisés quand la bombe avait été lâchée.

Elle gravit l'escalier raide qui menait au grenier. La poussière en suspension dans l'air était aussi épaisse que de la neige fondue et lui chatouilla le nez et la gorge. Des rayons de lumière parvenaient malgré tout à se frayer un chemin à travers la seule petite fenêtre. Elle sentit une odeur de décomposition légèrement désagréable. Il faisait une chaleur atroce et un calme étrange régnait, un silence complet seulement troublé par le bruit régulier d'une goutte d'eau s'écrasant sur une surface métallique. La pièce était vide, débarrassée des cartons remplis de vieilleries. Elle se dirigea vers la fenêtre, les panneaux en fibre de bois du sol ployant sous son pas avant de se remettre en place avec un bruit sourd en soulevant de petits tourbillons de poussière.

La poussière des maisons était essentiellement composée de lambeaux de peau humaine.

Elle avait vraiment de drôles d'idées. Curieuses, les pensées qui lui passaient par la tête. Peut-être un effet du déménagement. Tom lui avait expliqué que le déménagement figurait en deuxième position sur la liste des événements les plus traumatisants dans la vie d'un couple. Ou en troisième, elle ne se souvenait plus très bien.

La fenêtre offrait une belle vue sur le lac et au-delà. À environ deux kilomètres après les bois, au fond de la vallée, elle apercevait le toit et les cheminées d'une grande maison.

Tout allait bien se passer. Tom avait raison. C'était un endroit magnifique. Magnifique et paisible.

Une ombre dansa sur le mur, comme si quelqu'un avait marché derrière elle. Elle se retourna, mais le grenier était vide. *Probablement un oiseau passant devant la fenêtre*, pensa-t-elle. Sauf que l'ombre était venue d'une autre direction. Elle sentit un picotement de malaise et fit un pas à gauche, puis à droite, afin de s'assurer que l'ombre n'avait pas été la sienne.

Un bruit au-dessus de sa tête, comme des dés qui s'entrechoquaient, la fit sursauter. Puis elle entendit le gazouillis d'un oiseau. Un homme cria, une voix étouffée. Un autre lui répondit.

« Voumf ».

Le plancher avait fait le même bruit que lorsqu'elle avait marché dessus. Elle regarda autour d'elle. Probablement les derniers panneaux qui se remettaient en place suite à son passage. Mais elle se dépêcha tout de même de quitter le grenier.

Quand elle arriva sur le palier du premier étage, un bruit sourd résonna dans toute la maison, suivi par un enchaînement rapide de plusieurs autres.

Le heurtoir.

Elle descendit l'escalier quatre à quatre. Un homme l'attendait à la porte ; il était grand et portait un bleu de travail crasseux par-dessus un col râpé et une cravate effilochée. Elle lui donna une quarantaine d'années. Il avait une barbe peu soignée et des traces de graisse sur ses joues hautes et creuses. Ses cheveux couleur paille semblaient avoir été coiffés par un ouragan. Elle aima son visage immédiatement. Il inspirait confiance comme seuls le peuvent les gens simples, mais il avait également cette touche de noblesse qui lui rappelait l'aristocratie russe. Bien qu'il ait les yeux perçants, une lueur

espiègle et pleine de chaleur y dansait, tel le pâle soleil d'hiver.

— Je me présente : Hugh Boxer. Nous sommes voisins, j'habite un peu plus haut sur le chemin. J'ai eu envie de venir vous souhaiter la bienvenue.

Sa voix était raffinée, agréable à entendre.

Elle lui tendit la main.

— Charley Witney.

Il essuya sa grosse paluche crasseuse sur sa jambe de pantalon et la gratifia d'une solide poignée de main.

— Bienvenue dans le quartier.

— Merci. (Elle sourit.) Quelle est votre maison ?

— La grange. Thadwell's Barn.

— Celle avec les vieilles voitures ?

Ses sourcils ressemblaient à des bottes de foin miniatures, et son visage se froissa quand il lui rendit son sourire.

— À la campagne, la plupart des gens élèvent des animaux, moi je préfère les automobiles. Pas besoin de les traire.

Elle rit.

— Elle est belle, votre grange. Pardon : votre maison.

— Pas mal pour une étable, hein ? En fait, je suis aussi venu vous voir à cause de la voiture. Je voulais vous demander si je pouvais encore la laisser là un jour ou deux.

— Je ne vous suis pas : quelle voiture ?

— La vieille Triumph Roadster de Nancy Delvine. Je l'ai achetée à la succession. Elle est dans la grange, derrière les balles de paille.

— J'ignorais qu'il y avait une voiture là-dedans. C'est un modèle très rare ?

Les déménageurs étaient en train de décharger un canapé du camion.

— Non, dit Hugh Boxer, pas vraiment. Il en existe quelques-unes en circulation. Vous avez déjà vu *Bergerac* ² ? (Elle hocha la tête.) C'est la même voiture. Je crois qu'elle n'a pas roulé depuis près de trente ans.

— Vous en faites collection ?

— On peut dire ça.

L'espace d'un instant, ses yeux l'étudièrent plus sérieusement, comme s'ils cherchaient quelque chose. Ça la mit mal à l'aise.

Les déménageurs portaient le canapé sur les marches derrière lui.

— Il faut compter une bonne journée pour déplacer toutes les balles de

paille. J'essaierai de m'y mettre à un moment ou à un autre la semaine prochaine.

— Aucun problème. Nous n'utilisons pas cette grange pour l'instant.

Ils s'écartèrent. Un accoudoir du canapé cogna contre un montant de la porte.

— Vous voulez qu'on vous mette ça où, ma p'tite dame ?

Elle pointa du doigt le salon.

— Là-dedans, n'importe où.

— Je ne vais pas vous déranger plus longtemps, dit Hugh Boxer. Si je peux vous être d'une quelconque utilité, si vous avez besoin de savoir quoi que ce soit, vous savez où me trouver.

— C'est très gentil à vous... Oh, j'y pense, j'ai aperçu quelqu'un qui taillait la haie le long du chemin, vous savez qui c'est ?

— Gédéon. Il travaille pour tout le monde ici. Vous ne devriez pas tarder à recevoir sa visite.

— On nous avait prévenus.

— Si vous avez faim, *The George and Dragon* est le pub qui a la meilleure cuisine. Tournez à droite au bout du chemin et après, allez tout droit pendant un kilomètre.

— Merci. Il faudra venir prendre un verre quand nous serons installés.

— Vous avez beaucoup de travaux à faire ?

Il jeta un coup d'œil derrière elle, à l'intérieur de la maison.

— Plus qu'il n'en faut.

— C'est une belle maison. Elle m'a toujours beaucoup plu.

Il hésita, comme s'il s'apprêtait à ajouter quelque chose, puis il se retourna. Elle le suivit jusqu'au bas des marches et Ben bondit vers lui.

— Salut, toi ! dit-il, prenant le temps de le flatter. Tu n'es pas vraiment un chien de garde, pas vrai ?

Il salua gaiement Charley et s'éloigna.

La grange avait une porte à deux battants, aussi vétustes l'un que l'autre, maintenus fermés par des briques. Elle tira sur l'un des panneaux en bois pour l'ouvrir. Quelque chose de petit déguerpit sur le sol en béton et disparut dans l'ombre. Ça sentait la paille et l'huile de moteur. Elle vit la vieille tondeuse autoportée qu'ils avaient rachetée aux exécuteurs testamentaires, son bac à herbe posé contre le mur juste à côté. C'était le seul objet de la

succession qui les avait intéressés et dont le prix avait été raisonnable.

À mi-chemin à l'intérieur de la grange s'élevait un mur de bottes de paille, avec un étroit passage sur la droite qu'elle n'avait jamais remarqué auparavant. En approchant, elle repéra un vieil établi. Elle se faufila dans ce qui ressemblait à un atelier abandonné. Il y faisait sombre, un rideau de crasse empêchant une bonne partie de la lumière d'entrer par l'unique fenêtre.

Au milieu de l'atelier, sous une bâche ancienne et couverte d'une épaisse couche de poussière, on devinait la silhouette d'une voiture. Elle eut la sensation d'avoir le cœur dans la gorge. Cette scène avait quelque chose qui la faisait hésiter, elle avait l'impression de se trouver devant un monstre endormi qu'il valait mieux ne pas déranger.

Elle entendit un grattement dans les poutres et un filet de poussière tomba. Des rats ? Des chauves-souris ? Le mur de paille l'écrasait. D'autres formes devinrent plus nettes dans l'obscurité : une vieille table en métal, un rouleau de jardin à la poignée cassée.

Laisse tomber, chuchota une voix dans sa tête.

Je ne vais tout de même pas me laisser effrayer par ma propre grange !

Elle souleva un coin de la bâche, révélant le chrome terne et piqué de rouille d'un pare-chocs avec un feu de position monté par-dessus. Elle essaya d'en voir un peu plus, mais la bâche était lourde. Marchant en crabe, elle la tira par-dessus le capot et vit la calandre verticale, prise en sandwich entre deux phares gigantesques. Un bouchon en chrome trônait au sommet du radiateur et une petite plaque ronde avec un globe terrestre en couleurs et les mots « Triumph Motors » en lettres minuscules était visible sur le devant.

Elle recula de quelques pas, traînant la bâche par-dessus la carrosserie et le toit en toile. Enfin, elle arriva au bout et la laissa glisser au sol, où elle forma une pile chiffonnée. Ses narines se remplirent d'une odeur de métal, de toile moisie et d'essence éventée.

La voiture lui semblait familière.

À cause de *Bergerac*, à la télévision. Elle avait vu la série policière, elle connaissait ce modèle. Elle tourna autour du véhicule. Une grosse voiture de sport décapotable, avec des marchepieds et un nez court. Il y avait une petite fenêtre à l'arrière du toit, et deux vitres au niveau du coffre rabattable aménagé pour recevoir des passagers. La peinture noire était couverte d'une épaisse couche de poussière et les pneus étaient à plat. Une toile d'araignée était déployée dans un coin du pare-brise, et une vignette était visible derrière

elle. Elle se pencha plus près et distingua à peine les caractères presque effacés. « Nov 53 ».

Elle appuya sur la poignée de la portière du côté du passager et tira ; elle s'ouvrit avec un craquement, comme si un sceau apposé par le temps avait été rompu, et une odeur de vieux cuir et de toile pourrie s'échappa de l'habitacle, engloutissant Charley.

Le silence était absolu. Elle avait le sentiment d'être une intruse. Elle se faufila par la portière entrouverte et s'assit sur la banquette dure et droite. Des boutons moletés noirs dépassaient du tableau de bord en bois au bout de tiges en métal. Deux cadrans blancs et ronds étaient montés au milieu, le compteur de vitesse se trouvant de son côté. Le volant à deux rayons touchait presque son bras droit ; le petit levier de vitesse, se dressant sur la colonne de direction, ressemblait à une antenne radio greffée au volant. Elle ferma la portière avec un bruit sourd et eut immédiatement l'impression d'être confinée, le toit à quelques centimètres de sa tête, le pare-brise juste sous son nez.

Elle se cala plus profondément dans la banquette et resta assise un moment, mal à l'aise, terriblement consciente du silence qui régnait. À travers la poussière du pare-brise, elle devinait les lignes du capot et le bouchon du radiateur au bout. Elle toucha un des boutons du tableau de bord, puis le serra entre ses doigts et tourna ; il était récalcitrant et, pendant un moment, il refusa de bouger. Elle tourna plus fort, et le balai d'essuie-glace se souleva de quelques centimètres, déchirant la toile d'araignée en plusieurs endroits. Elle lâcha le bouton, surprise, et le balai retomba. L'araignée courut se réfugier en haut de la vitre et elle crut presque sentir sa mauvaise humeur dans ce mouvement. Elle posa la main sur ses genoux d'un air coupable.

Elle tremblait. La banquette grinça, craqua, un ressort vibra.

Quelque part en elle, elle sentit aussi un ressort se détendre.

Elle connaissait cette voiture. Pas seulement pour l'avoir vue dans une série télévisée. Elle avait déjà roulé dans un modèle identique. Elle était certaine que c'était bien dans un véhicule comme celui-là qu'elle avait fait l'amour lors de sa régression sous hypnose.

Elle se souvenait de tout : la rudesse de la veste en tweed de son amant, le grondement du moteur, le vent battant ses cheveux, la route accidentée, le moteur qui peinait, le vacarme du pot d'échappement quand son compagnon changeait de vitesse, le goût de menthe du chewing-gum dans sa bouche.

Elle se rappela la sensation érotique de son doigt qui la pénétrait. La voiture qui s'arrêtait en dérapant. L'odeur du caoutchouc brûlé, du cuir neuf, le grondement du pot d'échappement, le cliquetis du moteur, le capot qui tremblait, vibrait, le tissu de sa veste effleurant son visage, ses lèvres sur les siennes, alors qu'ils s'embrassaient goulûment. La boule de chewing-gum caoutchouteuse qu'elle avait retirée de sa bouche pour la coller sous la boîte à gants.

Il y eut une détonation, comme un tir de pistolet.

Elle se redressa brusquement, elle était en nage et un profond sentiment de peur s'était installé au creux de son estomac. Elle secoua la tête, mais ses cheveux, emmêlés à cause de la transpiration, bougèrent à peine. De petits ruisseaux coulaient à l'arrière de son cou, sous ses aisselles ; elle frissonna. Elle eut l'impression que la voiture se contractait autour d'elle, que l'air se raréfiait dans l'habitacle, comme si quelque chose l'aspirait.

Elle tâtonna à la recherche de la poignée de la portière et, ce faisant, elle prit conscience qu'elle tenait quelque chose dans sa main, quelque chose de petit et de dur.

Elle tituba hors du véhicule, remarquant à peine qu'elle s'éraflait la jambe sur le bas de caisse. Fixant le regard sur ce qu'elle tenait au creux de sa main, elle l'approcha de la fenêtre, mais il faisait trop sombre pour y voir.

Elle traversa la grange et se précipita à l'extérieur, plissant les paupières pour ne pas être éblouie par la lumière aveuglante. Elle baissa les yeux. L'objet faisait environ un centimètre de long, gris foncé et grêlé comme un tout petit cerveau ratatiné. Une minuscule bande de placage en bois était collée sur un des côtés.

C'était un vieux chewing-gum tout sec.

Sa main trembla, faisant danser le chewing-gum comme de la salive sur une plaque chauffante. Puis il tomba. Elle regarda par terre, essaya de le retrouver, s'agenouilla, examina le gravier, fouilla avec ses mains dans tous les sens. Du côté de la maison, elle entendit un cri, un claquement métallique, des pas qui crissaient, un rire. Elle continua ses fouilles, agrandit le périmètre, mais il avait disparu, avalé par les galets, de la même manière que la mer finit par effacer une empreinte sur le sable.

Une voix l'appela :

— Madame Witney ? Vous êtes là ? Faudrait nous dire où mettre tous ces cartons !

— J'arrive ! cria-t-elle.

Des centaines de personnes mâchent du chewing-gum en voiture. Des milliers. Des millions. Sa découverte n'avait rien d'exceptionnel.

Rien du tout.

[2](#) Série télévisée britannique (1981-1991). (*NdT*)

CHAPITRE 9

Tom et Charley dînèrent à l'extérieur, sur le patio abrité, à l'arrière de la maison, de plats préparés chinois accompagnés d'une bouteille de champagne, et ils contemplèrent la boule rouge du soleil s'enfoncer derrière l'enclos des chevaux, laissant sa chaleur derrière elle dans le crépuscule.

Les jours devenaient sensiblement plus courts ; dans quelques semaines, les montres reviendraient en arrière, mais pour l'instant, par cette douce soirée, l'hiver semblait encore bien loin.

L'alezan qui broutait se transforma en une silhouette, avant de se fondre lentement dans le noir. Les étoiles apparurent dans le ciel métallique, des chauves-souris voletèrent et les lumières des avions atterrissant à Gatwick clignotèrent.

Ils picorèrent les derniers grains de riz et les quelques nouilles qui restaient, et en profitèrent pour dresser une liste des tâches qui les attendaient.

Plus tard, au lit, ils firent l'amour. Mais, curieusement, cela relevait plus du rituel que d'un acte passionnel et spontané. Cela lui rappela leur nuit de noces, quand ils avaient fait l'amour après déjà deux années de vie commune. Tous deux étaient fatigués, complètement à plat, mais ils savaient qu'ils devaient le faire. La consommation de leur union.

Cette nuit, ils avaient consommé leur déménagement, chacun pour satisfaire ses propres besoins inavoués ; elle, parce qu'elle voulait être serrée dans ses bras, mais aussi parce qu'elle avait besoin de se raccrocher à quelque chose de réel, de sentir Tom, de sentir la vie après l'étrangeté de sa découverte, d'abord de la voiture dans la grange, puis du chewing-gum. La réalité, voilà ce qu'il lui fallait.

Elle se demanda quelle était la motivation de Tom, ce qui lui passait par la tête quand il faisait l'amour avec elle de manière aussi machinale, aussi distante. À qui pensait-il ? Qui imaginait-il tenir entre ses bras à sa place ?

Les bruits vinrent après, par la fenêtre ouverte. Les bruits de la nuit. C'était l'obscurité totale dehors.

Elle avait le goût du chewing-gum à la menthe dans sa bouche.

Agité, Ben allait et venait à pas de loup dans la chambre, répondant par des grognements aux cris perçants, aux hurlements et aux gémissements lugubres des renardes.

À 2 heures du matin, elle se glissa hors du lit et alla se poster devant la fenêtre sans rideaux. Sous la nouvelle lune, le lac miroitait faiblement. Quelque part dans le noir, une petite créature laissa échapper un cri de terreur, suivi par une succession rapide de plusieurs autres, et enfin un dernier, plus fort et plus long ; il y eut un bruissement dans le sous-bois, puis le silence. Mère nature, Gaia, la déesse de la Terre redistribuait les cartes et le grand cycle continuait. La vie et la mort. Un renouvellement perpétuel. Le recyclage méthodique des vivants et des morts.

Des tueurs en série rôdaient en silence dans le noir d'encre.

Tom avait pris deux semaines de congé pour le déménagement, mais il devait se rendre à Londres le lendemain matin. Une épouse avait versé du décapant sur la belle voiture toute neuve de son mari et avait crevé les yeux de ses pigeons voyageurs de compétition. Chaque jour, Tom rentrait à la maison avec des récits incroyablement cruels. Parfois, Charley se disait que peu d'actes dépassaient en cruauté ceux qui étaient accomplis dans les liens sacrés du mariage.

L'eau coulait inexorablement par-dessus le briquetage visqueux du seuil, se déversant avec fracas dans l'écume noire du canal. Elle semblait résonner dans le silence, irréaliste ; tout paraissait irréel. Elle avait peur. Elle voulait rentrer chez elle.

Elle devait sans cesse se rappeler qu'elle était chez elle.

— Mince alors ! Qu'est-ce que vous faites marcher ici ? Une station spatiale ou quoi ?

L'homme de l'Office régional de l'électricité avait les yeux exorbités à la suite d'une affection thyroïdienne et son front bombé suait abondamment à cause de la chaleur. Il tapota ses dents avec son stylo à bille.

— Comment ça ? demanda Charley.

Des bruits de pas en provenance de l'entrée, au-dessus, résonnaient dans toute la cave. Quelque part, une perceuse gémit. Elle regarda l'homme avec

irritation. Elle était fatiguée.

Il lui montra les notes qu'il avait prises sur son bloc.

— L'an passé, la moyenne de consommation trimestrielle a été de cinq cents kilowattheures. Ce trimestre, c'est monté à sept *mille*.

— C'est impossible. La maison est vide depuis un an et nous n'avons emménagé qu'hier. (Elle observa le disque en métal qui tournait.) Peut-être que le compteur est défectueux ?

— Non, j'ai vérifié. Pas de problème de ce côté-là. Voyez vous-même : il tourne lentement, vous ne consommez pas beaucoup de jus.

— Est-ce qu'un court-circuit pourrait... ?

— Probablement. Vous avez une fuite quelque part. Je vous conseille de faire venir un électricien pour tirer ça au clair. Autrement, ça risque de vous coûter une fortune.

— L'installation électrique de la maison va être entièrement refaite. Les travaux commencent aujourd'hui.

Elle n'était pas sûre qu'il l'ait entendue. Il s'était de nouveau tourné vers le compteur avec un froncement de sourcils perplexe.

De la fumée s'échappait par tous les orifices de l'Aga et les yeux de Charley la piquaient. Un téléphone tout neuf était posé sur le buffet en pin, à côté du répondeur, un appareil qui avait obtenu l'agrément de British Telecom comme le prouvait, l'étiquette ronde et verte pendant au bout d'un fil. Le téléphone était rouge – en prévision de la nouvelle Aga, quand Tom et elle seraient en mesure de se l'offrir. Pour l'instant, son espoir de remplacer le vieux modèle à charbon figurait à la quarante-troisième (ou était-ce cinquante-troisième ?) place sur la liste des aménagements qu'ils avaient dressée la nuit dernière. « Chauffage central » était tout en haut et « Billard dans la grange » tout en bas (numéro cent quarante-sept). Au cours des douze prochains mois, s'ils ne découvraient pas quelque monstrueux vice caché dans la maison, ils comptaient bien parvenir au numéro vingt et un, « Remplacer les châssis des fenêtres ». Dans l'hypothèse où Charley reprendrait un travail à plein-temps, ils pourraient se montrer plus ambitieux (numéro vingt-deux, « Double vitrage »). Pour l'heure, ils ne regrettaient pas leurs sacrifices. C'était un bon investissement. M. Budley, l'agent immobilier, avait eu raison sur ce point.

Le technicien du téléphone passa la tête par la porte de la cuisine.

— Celui du salon, je vous l’installe au même endroit que l’ancien ?

— Oui, avec une longue rallonge, répondit-elle, grattant ce qui ressemblait à une piqûre de moustique sur son épaule.

— Le sans-fil dans la chambre ?

Il avait un instrument attaché à sa ceinture, avec une sorte de grand cadran.

Elle hocha la tête et toussa.

Le technicien regarda l’Aga.

— Il lui faut beaucoup d’air. Laissez la porte ouverte, le temps que le feu prenne. Ma mère avait le même modèle.

— La porte ouverte ? D’accord, merci, je vais essayer. Je fais du thé, vous en voulez ? À moins que vous préféreriez un café ?

— Non, un thé, ce sera très bien. Avec un nuage de lait, sans sucre.

Elle ouvrit la porte du four comme il le lui avait suggéré et recula devant le panache de fumée qui s’en éleva en tourbillons. Elle saisit la bouilloire et ouvrit le robinet qui vomit une grosse goutte d’eau brunâtre dans l’évier taché, éclaboussant par la même occasion son tee-shirt. Le robinet siffla, émit un bref bruit d’aspiration et redevint silencieux.

Merde. Elle se rappela que le plombier venait de lui demander où se trouvait le robinet d’arrêt. Elle chassa la fumée en battant des mains. Avec, en plus, le soleil qui entrait à flots, il faisait une chaleur atroce dans la cuisine. Il faudrait installer des stores (*numéro cent quarante-huit*, ajouta-t-elle mentalement à la liste).

Il y avait un carton ouvert par terre, avec de vieux journaux froissés tout autour, portant la mention « Cuisine » – c’était son écriture. Sur la table, la pile de vaisselle grandissait. Une flamme crépita dans l’Aga. Elle jeta un coup d’œil dans le bocal à poissons.

— Salut, Horace, ça boume ? dit-elle, se sentant à plat.

Ben entra à pas feutrés et la regarda d’un air triste et délaissé.

— Ça te dirait une petite balade ? (Elle caressa son poil doux couleur crème et il lui lécha la main.) Tu t’en es donné à cœur joie ce matin, hein ? Entre les maçons, l’électricien, le technicien du téléphone et le plombier, tu n’as pas cessé d’aboyer.

Elle remplit la bouilloire d’eau du bief, assez limpide pour inspirer confiance, et la fit bouillir deux fois.

La fumée de l’Aga se dissipait peu à peu et les flammes gagnaient du

terrain. Pendant que le thé infusait, elle admira les fleurs que Laura lui avait envoyées et les trois cartes qu'elle avait reçues d'autres amis ; un message de Michael Ohm, l'un des associés de Tom, était également arrivé ce matin.

Rien de la part du père veuf de Tom, chauffeur de taxi londonien, qui avait toujours désespérément voulu que son fils unique exerce une profession libérale et ne soit surtout pas comme lui. Quand Tom avait réussi, son père n'avait pas pu l'accepter ; la réussite de son fils lui était restée en travers de la gorge, comme tout ce qu'il ne comprenait pas. Il avait vécu à Hackney toute sa vie, dans une maison située à deux rues de l'endroit où il était né. Quand Tom lui avait annoncé qu'ils déménageaient à la campagne, il l'avait traité de cinglé.

Ben s'éloigna en bondissant dans l'allée. Les maçons déchargeaient des matériaux de construction depuis un camion à plateau, et une échelle en aluminium était posée contre le mur sur le côté de la maison. Un écureuil traversa le gravier et courut se mettre à l'ombre, entre la maison et la grange. Charley entendait les meuglements du bétail, le ronronnement d'un tracteur, le grondement incessant de l'eau et les coups de marteau acharnés en provenance de l'étage.

Au bout de l'allée, elle sentit le nuage de gouttelettes rafraîchissantes. L'eau écumait à la sortie du seuil, mais le lac était aussi plat que la peau d'un tambour. Près de la rive se tenait un groupe de colverts et non loin de là un pic-vert s'attaquait au tronc d'un arbre.

Elle franchit la passerelle en fer, baissant les yeux d'un air inquiet vers le bassin de retenue circulaire en brique qui lui rappelait un puits de mine. De l'autre côté du pont l'attendaient des ronciers et les vestiges d'une clôture qui avait grand besoin d'être réparée. C'était dangereux : quelqu'un pouvait trébucher et tomber dans le bassin. Elle accéléra le pas et se retourna pour attendre que Ben soit en sécurité de l'autre côté.

Le sentier, sec et dur, montait en courbe, vers la gauche, traversant la forêt au-dessus du lac. Le sous-bois devint de plus en plus dense, les arbres se firent plus minces – essentiellement des charmes, des bouleaux et des ormes. Un grand nombre d'entre eux étaient déracinés, probablement à la suite des tempêtes hivernales ou peut-être de l'ouragan de 1987. Ils gisaient là où ils étaient tombés, appuyés contre d'autres arbres ou ensevelis sous les plantes rampantes, les ronciers et les orties d'une nature sauvage qui avait reconquis

son territoire.

Elle ne parvenait pas complètement à chasser de son esprit les traces du cauchemar qui avait troublé son sommeil la nuit précédente : un cheval qui se cabrait, ouvrant la bouche en montrant les dents, révélant des crocs en train de mâcher une boule de chewing-gum de la taille d'une balle de tennis, l'haleine chaude et mentholée, et le hennissement, qui avait tout d'un rire moqueur. Elle s'était réveillée avec un goût de menthe dans la bouche.

Du chewing-gum. Dans la voiture. C'était...

Le fil de ses pensées s'interrompit brusquement alors que Ben s'arrêtait devant elle, manquant de la faire trébucher. Il commença à aboyer, de manière plus menaçante que d'habitude, et elle ressentit une soudaine sensation de malaise. L'aboiement se transforma en grondement féroce et il y eut un mouvement un peu plus loin sur le chemin.

Un homme apparut, visiblement pressé et agité, une canne à pêche à la main et un sac en bandoulière. Il portait un costume en tweed usé, avec des pièces de cuir aux manches et des bottes en caoutchouc. Il avait un sparadrap au-dessus de son œil droit et une goutte de sueur solitaire coulait sur son visage, telle une larme. Il avait la soixantaine, grand et plutôt distingué, mais son état d'anxiété était tel qu'il faisait plus vieux. Ben gronda plus fort. Elle saisit son collier.

— Vous voulez bien aller prévenir Viola que je serai un peu en retard ? dit l'homme sans se présenter. J'ai perdu ma fichue montre et je dois retourner la chercher.

— Viola ? répéta Charley, interdite.

L'homme cligna des yeux avec emportement.

— Ma femme ! expliqua-t-il. Mme Letters. (Elle se demanda s'il n'était pas un peu gâteux.) Je dois retrouver ma montre avant de me la faire chiper. Elle a une valeur sentimentale, vous comprenez.

— Je suis désolée, dit Charley. Mon mari et moi venons à peine d'emménager.

Ben la tira en avant.

— Rose Cottage, au bout du chemin ! Je vous en serai très reconnaissant. Contentez-vous de lui dire que j'aurai un peu de retard.

Il leva un doigt en guise de salut, puis il tourna les talons et repartit.

Charley continua à tenir Ben. Il grondait toujours, les poils de son cou étaient hérissés et ses yeux semblaient lancer des étincelles.

— Qu'est-ce qui se passe, Ben ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle l'entraîna à sa suite et il obtempéra à contrecœur. Elle attendit que l'homme soit complètement hors de vue avant de relâcher le chien.

Rose Cottage. Elle avait vu ce nom sur un des panneaux à l'entrée du chemin. Il s'agissait probablement du cottage en pierre. Ben courait devant, flairant tout ce qui lui tombait sous le nez d'un air joyeux, son accès de mauvaise humeur déjà oublié.

Elle sortit de l'ombre et la soudaine lumière du soleil sur son visage l'éblouit. Ben leva la patte contre un buisson. Le sol accidenté était sec et poussiéreux, et les haies bourdonnaient d'insectes. Un essaim de moucheron voltigea autour de sa tête ; elle identifia plusieurs odeurs : la plus forte, celle des vaches ; une autre, âcre, celle du liseron ; et enfin, la plus douce, celle de l'herbe coupée.

Le toit du cottage apparut entre les arbres et un chien se mit à japper. La portière d'une voiture claqua, puis une voix de femme retentit – une voix de stentor.

— Silence, Peregrine !

Charley tourna au coin. La vieille Morris Minor Traveller était garée dans l'allée, derrière la palissade. À côté de la voiture, une femme âgée tenait un carton de provisions sous un bras et la laisse d'un petit yorkshire-terrier de l'autre main.

D'humeur joueuse, Ben bondit, mais le terrier répondit par une nouvelle volée de jappements. Charley attrapa Ben par son collier et le força à s'asseoir.

— Madame Letters ? cria-t-elle pour se faire entendre par-dessus les glapissements du terrier.

— C'est moi, confirma la femme en criant, elle aussi.

Dans ses robustes chaussures brunes, sa jupe en tweed et son pull à grosses mailles, elle était l'image même de la campagnarde pleine de bon sens. Petite et grassouillette, elle avait un visage rose et des cheveux gris, raides, séparés par une raie qui lui donnait un style nettement masculin.

— Charley Witney. Mon mari et moi venons d'emménager au moulin.

— Ah, oui. Je savais que vous deviez arriver cette semaine.

Elle fusilla son chien du regard et brailla d'une voix capable d'intimider un cuirassé :

— Peregrine ! (L'animal redevint silencieux et elle se tourna de nouveau vers Charley.) Viola Letters. J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous serrer la main.

— J'ai un message de la part de votre mari.

Une expression clairement hostile s'afficha sur le visage de la femme et Charley se sentit sur la défensive. Elle pointa du doigt en direction de la vallée.

— Je viens de le croiser et il m'a demandé de vous prévenir : il a perdu sa montre et il aura un peu de retard.

— Mon mari ?

— Oui. Costume en tweed ? Matériel de pêche ? Je ne me suis pas trompé de maison, j'espère ?

— Il a dit qu'il avait perdu sa montre ?

— Oui... Je... (Charley hésita. Elle sentait plus qu'une simple hostilité à présent, une certaine violence.) Il m'a paru un peu embrouillé. Je pense qu'il s'était peut-être blessé. Il avait un sparadrap sur la tête.

Le terrier jappa de plus belle, la femme fit brusquement volte-face et rentra chez elle, tirant sur la laisse de l'animal qui glissa sur les dalles. Elle claqua la porte derrière elle.

CHAPITRE 10

Le jardinier, un petit homme à l'air enjoué et affublé d'un bec-de-lièvre, se présenta dans l'après-midi, tirant sur la visière de sa casquette avec respect.

— Je m'appelle Gédéon, dit-il en parlant du nez, comme dans la Bible.

Charley lui sourit.

— J'ai vu ce que vous avez fait avec les haies. C'est du bon travail.

— Je voulais que ce soit joli à votre arrivée, expliqua-t-il, visiblement touché par le compliment. L'ancienne propriétaire, elle voulait jamais rien faire.

— Pourquoi ?

— J'sais pas ; je l'ai pas vue souvent. De temps en temps, elle me laissait l'argent pour tondre le gazon et tailler les haies, près de la porte de derrière.

— Elle ne sortait pas ?

— Non. Elle se faisait tout livrer chez elle.

— Pourquoi ?

— C'était une solitaire. Remarquez, ça m'dérangeait pas vraiment. Je suis peut-être pas Robert Redford, mais elle était vraiment pas belle à voir. (Il jeta un coup d'œil à la maison.) Vous avez besoin de moi pour le jardin ?

Plutôt deux fois qu'une.

Ils en firent le tour ensemble et choisirent un emplacement pour le potager, entre le poulailler et l'enclos des chevaux. Dans un sol humide et sablonneux comme celui-là, lui expliqua-t-il, presque tout poussait. Elle pourrait acheter des plants de brocolis et de choux de printemps, et il lui restait quelques poireaux. Il lui promit qu'avant la fin de l'hiver, Tom et elle mangeraient leurs propres légumes.

Elle se tira avec les honneurs d'une discussion sur les poules, alors qu'elle ne devait ses connaissances qu'à un livre récemment emprunté à la

bibliothèque de Wandsworth. Gédéon connaissait une adresse où se procurer de bonnes pondeuses, mais il fallait avant tout réparer le poulailler afin d'empêcher les renards d'entrer – il proposa de s'y mettre sans plus tarder. Il demandait 3 livres de l'heure et elle le paya pour le travail déjà accompli sur la haie. Huit heures, ce qui lui parut raisonnable.

Elle essaya de lui tirer les vers du nez concernant Nancy Delvine, mais il n'avait apparemment pas très envie d'en parler. Il ne l'avait vue que deux fois en dix ans, et ça lui avait suffi. Elle ne parvint pas à lui faire dire pourquoi.

Après le départ du technicien venu installer le téléphone, Charley reçut son premier coup de fil ; c'était Laura.

Le technicien avait eu raison à propos de l'Aga. Elle avait chauffé et la fumée était partie. La cuisine sentait un peu moins le renfermé à présent, et il y régnait surtout l'odeur des emballages de plats chinois à emporter jetés dans le sac-poubelle. Elle avait consacré les trois dernières heures au déballage des cartons ; elle s'était aussi essayée à disposer les meubles. Rien de définitif, bien sûr, puisqu'il faudrait les déplacer de nouveau pour les décorateurs et la pose des tapis, mais au moins commençait-elle ainsi à avoir vaguement la sensation d'être chez elle.

— Tes fleurs sont merveilleuses, dit Charley, caressant les pétales d'une orchidée rose.

— Alors, tu as sorti tes bottes en caoutchouc ?

— Il fait trop chaud.

— Tu as de la chance de ne pas être à Londres. On étouffe ici. Personne ne veut acheter des vêtements d'hiver. Comment s'est passé le déménagement ?

— Bien. Très bien. On fête l'anniversaire de Tom, samedi en quinze. On fera probablement un barbecue, si le temps le permet. Je compte sur toi.

— Il y a des célibataires sexy dans le quartier ?

— En fait, un type plutôt sympa habite pas très loin de chez nous.

— C'est vrai ?

— J'ai l'impression qu'il est célibataire. Si c'est le cas, je l'inviterai.

— Tom va avoir trente-huit ans, c'est ça ?

— Et ça ne le réjouit pas vraiment. Surtout depuis que quelqu'un lui a dit que la cinquantaine commençait à quarante ans.

— Il ne les fait pas.

Des coups de marteau résonnaient dans toute la maison.

— Laura, est-ce que tu sais quand Flavia Montessore sera de retour en Angleterre ?

— À l'automne. (Laura parut surprise.) Pourquoi ?

Charley joua avec l'étiquette verte accrochée au téléphone.

— Je... Simple question. (Il y eut un bruit métallique près de la fenêtre, et les barreaux d'une échelle en aluminium apparurent à l'extérieur.) Quand je t'ai raconté ma régression, je t'ai dit que j'étais en voiture, tu te souviens ?

— En train de t'envoyer en l'air. Oui.

— Je mâchais un chewing-gum. Et à un moment, je l'ai collé sous le tableau de bord... (Une paire de jambes grimpa devant la fenêtre.) J'ai trouvé...

Sa voix s'estompa – elle se faisait l'effet d'une idiote.

— Quoi, Charley ? Qu'est-ce que tu as trouvé ?

L'échelle tremblait.

— À l'automne. En octobre, tu veux dire ? Le mois prochain ?

— D'habitude, elle m'appelle en rentrant. Je te tiendrai au courant.

Quel manque de courtoisie, songea soudain Charley, repensant à Mme Letters. Rose Cottage. Elle lui avait claqué la porte au nez.

— Si tu ne veux pas attendre, je connais quelqu'un de très bien qui peut la remplacer : Ernest Gibbon. Il fait des séances privées.

Elle avait fait l'effort de transmettre le message de son mari à Mme Letters, et cette dernière lui avait tourné le dos. Mais sur le moment, elle n'avait pas eu l'impression que sa voisine se montrait impolie. Elle avait trouvé ça bizarre. Mme Letters avait paru toute retournée – on ne se mettait pas dans des états pareils juste pour un mari en retard.

— Je te donne son numéro, si tu veux, proposa Laura. Il habite au sud de Londres.

— Il est aussi bon qu'elle ?

— Il est génial. Tu n'as qu'à essayer.

— Peut-être bien, dit-elle, l'esprit ailleurs, et elle nota le numéro au dos d'une enveloppe.

Tom rentra dans la soirée et se changea, enfilant un jean et un tee-shirt. Il trouva que 3 livres de l'heure était un tarif raisonnable pour un jardinier, mais décida qu'il s'occuperait personnellement du gazon – à quoi bon venir vivre à

la campagne, dit-il, si c'était pour se priver de ses joies.

Il alla dans la grange et réussit à faire démarrer l'ancienne tondeuse autoportée, un monstre, puis il s'assit aux commandes et roula sur le gravier dans un vacarme assourdissant. La machine expulsait dans son sillage une fumée noire et grasse, et le moteur marchait par saccades, secouant son conducteur comme un clown dans un cirque. Puis, après une ultime détonation, le moteur s'arrêta pour de bon. Tom descendit de son engin, plié en deux de rire et, pour la première fois, Charley se dit que tout allait bien se passer.

— Allons nous trouver un pub, proposa Tom. J'ai envie d'une bière et d'un steak.

— Le type qui habite au bout du chemin m'a conseillé le *George and Dragon*.

Elle écarta les cheveux tombés sur son front, et le soleil du soir dansa dans ses yeux bleu ardoise. Il ne faisait pas ses trente-huit ans ; elle n'avait pas non plus l'impression d'en avoir trente-six, mais plutôt vingt-six, ou peut-être seize, comme la première fois où elle avait vu ces yeux, levant la tête depuis le tapis poisseux de ce pub sur lequel elle s'était écroulée, complètement bourrée. « Salut, Joe Cool ³ », avait-elle dit au bel inconnu, avant de s'effondrer, sans connaissance, sur ses Chelsea boots brillants.

Le *George and Dragon* était un ancien relais de poste et le panneau vitré de la porte affichait ses références : « Relais Routiers », « Egon Ronay », « Good Pub Guide », « Good Beer Guide ». Au-dessus du linteau, la licence de l'établissement proclamait que le propriétaire était un certain Victor L. Lubbin.

Une explosion de rires s'interrompit à leur entrée. Les têtes d'un groupe d'ouvriers agricoles réunis autour d'une table se levèrent ; l'un d'eux dit quelque chose et les rires reprirent de plus belle. Une machine à sous solitaire était collée contre un mur. Elle faisait clignoter ses lumières, changeait de couleur et répétait une série de notes de musique à intervalles réguliers, le tout pour le seul bénéfice d'un chien de berger étendu sur le sol qui la regardait d'un œil endormi, comme un impresario tenu d'assister à une audition particulièrement ennuyeuse.

Le plafond de la salle était bas, jauni par l'âge et le tabac, avec des poutres apparentes massives. Du matériel agricole ancien avait été accroché au mur, ainsi qu'une cible pour jouer aux fléchettes. Il y avait des pompes à

bière à l'ancienne, et une grande cheminée – éteinte. À côté de la cible, se trouvaient des petites annonces pour une vente de charité, un rassemblement de véhicules à vapeur, un festival de danse folklorique.

Au bout du bar se tenaient trois personnes parmi lesquelles Charley reconnut la grande silhouette de Hugh Boxer, leur voisin. Il leva une courte pipe en guise de salut.

— Bonsoir ! dit-il.

Il portait une chemise à carreaux chiffonnée, une cravate en tricot et un sourire aimable illuminait son visage barbu, mais la forte présence, qui lui avait inspiré confiance un peu plus tôt, était toujours là. Les taches de graisse, elles, avaient disparu et il était un peu mieux coiffé.

Charley lui présenta Tom, et Hugh Boxer leur commanda une tournée et les présenta à son tour au couple qui était en sa compagnie : Julian et Zoe Garfield-Hampsen. Ils habitaient la maison en brique rouge avec les colonnes grecques autour de la piscine. *Yuppie Towers*. Julian Garfield-Hampsen était grand, il avait une voix de stentor et le visage rougeaud d'un buveur. Il portait une chemise à rayures Jermyn Street avec des boutons de manchette style corde et se lissait les cheveux de la main chaque fois qu'il prenait la parole. Il avait probablement le même âge que Tom, mais paraissait dix ans de plus.

— Enfin un autre jeune couple qui vient s'installer ici ! C'est vraiment formidable ! dit Zoe.

Elle avait une petite voix aiguë et parlait lentement, avec précision, ce qui donnait l'impression de se trouver face à une écolière pendant un cours de diction. C'était elle que Charley avait vue sortir du box, simplement vêtue d'un Bikini et de bottes en caoutchouc.

— Julian et moi avons toujours été *dingues* d'Elmwood Mill, ajouta-t-elle.

— Ça nous plaît beaucoup, dit Charley.

— C'est un endroit génial ! Et nous l'aurions probablement acheté si la maison n'avait pas été située aussi bas – le soleil n'arrive pas jusque-là en hiver.

— Une Jacqueline. (Hugh Boxer tendit son verre à Charley.) Et une pinte de la meilleure bière de Vic.

— Santé.

Tom leva sa bière brune à la lumière, l'examina pendant un moment, but

une gorgée et gratifia le patron d'un hochement de tête approbateur.

Le propriétaire, un homme trapu à l'air sévère et au crâne dégarni, ne réagit pas immédiatement. Il se tourna pour prendre un verre droit dans le petit évier en aluminium, puis il dit, avec l'accent sec des Midlands :

— Vous jouez au cricket ?

— J'y ai joué un peu, à une époque, fit Tom, surpris.

Le patron essuya le verre avec un torchon.

— Dimanche en huit, dit-il. Dix heures, Elmwood Green. On dispute un match de charité contre Rodmell et il nous manque deux joueurs.

— Je suis un peu rouillé. Ça remonte à quelques années déjà...

— Batteur ou lanceur ?

— À l'époque, je ne me débrouillais pas trop mal comme batteur.

— Je vous inscris comme premier batteur ?

— Eh bien, je ne sais pas... euh...

Mais l'autre homme avait déjà commencé à écrire son nom sur la liste.

— Witney ? Avec ou sans H ?

— Sans, répondit Tom. Je n'ai aucun équipement.

— Vous vous y ferez, commenta Hugh. Ici, tout le monde finit par se laisser embringuer. Je vous donne moins d'un mois pour siéger à tous les comités du coin.

— Viola Letters s'occupe du thé, poursuivit le patron du pub. Elle devrait prendre contact avec vous, madame Witney.

— D'accord, dit Charley, prise au dépourvu, mais souriante.

— Vous servez à manger, le soir ? demanda Tom, plongeant d'un geste affamé les doigts dans un grand bol de cacahouètes posé sur le bar.

— Le restaurant est par là. (Le patron lui indiqua où se trouvait la salle.)
Dernières commandes à 21 h 45.

Tom engloutit une autre poignée de cacahouètes. Ils avaient une demi-heure devant eux.

— Julian a joué l'an passé, mais il s'est blessé à l'épaule, dit Zoe. Vous avez des enfants ? demanda-t-elle à Charley.

— Non, pas pour l'instant. (Cette question ne manquait jamais de faire rougir Charley.) Nous... nous espérons bien fonder une famille ici.

— Génial !

L'expression sur le visage de Zoe disait, *À votre âge ?*

Les Garfield-Hampsen avaient trois enfants : Orlando, Gervais et

Camilla. Julian (Ju-Ju) travaillait dans l'informatique, dans les logiciels pour être précis. Zoe était dans l'événementiel sur tout ce qui touchait aux chevaux. Et elle trouvait tout *génial*.

Charley croisa le regard de Hugh Boxer.

— La magnifique Jaguar dehors, elle est à vous ? Tom n'a pas cessé de la reluquer depuis notre première visite de la maison.

— Qu'il n'hésite surtout pas à faire un saut si la porte de l'atelier est ouverte. Je suis en train de travailler sur une vieille Bristol – une merveille.

Il tapota sa pipe contre le rebord d'un cendrier en terre cuite. Ce son avait quelque chose d'intime. Il se tamponna le front du dos de sa grande main.

— Il fait lourd, ce soir.

Elle aussi sentait la chaleur moite.

— Ça se couvre. La météo prévoit un orage.

Il craqua une allumette et tira plusieurs fois sur sa pipe, puis il éteignit l'allumette en la secouant. Il avait toujours de la graisse sous les ongles.

— Vous gagnez votre vie en réparant de vieilles voitures ? demanda Charley.

Il tira sur sa pipe et fit sortir la fumée par ses narines. Elle forma un épais nuage autour de lui.

— Non. Je suis un spécialiste des lignes de Ley ⁴, dit-il, et il but une gorgée de son whisky, tenant délicatement son verre dans sa main.

— Un spécialiste des lignes de Ley ?

Ses yeux pétillaient comme le soleil du matin sur un étang gelé. Mais Charley eut l'impression que, sous la glace, il y avait une grande profondeur.

— Hugh est vraiment très connu. C'est notre célébrité locale, dit Zoe.

Il agita sa pipe avec dédain.

— Ce n'est pas vrai. Ne l'écoutez pas.

— Mais si ! (Elle se tourna vers Charley.) Il est passé à la télévision et à la radio, on a même parlé de lui dans les journaux. Il a eu droit à une demi-page, avec sa photo, dans l'*Independent*. Les journalistes l'ont présenté comme le principal expert britannique des lignes de Ley.

Hugh continua à fumer sa pipe, comme si cette conversation ne le concernait pas.

— Et il a publié deux livres.

— Quels sont leurs titres ?

La fumée avait une odeur riche et douce. Charley aimait l'arôme des

pipes.

— Vous n'en avez probablement pas entendu parler, dit Hugh. *Paysages secrets, et Rhabdomancie – les faits.*

— Il est absolument brillant. Ses livres sont fascinants.

Tom et Julian Garfield-Hampson parlaient immobilier.

— On essaie d'obtenir un permis de construire pour nous étendre, dit Julian, et l'attention de Zoe changea de camp.

— Vos livres ont été des succès de librairie ? demanda Charley.

Il tira de nouveau sur sa pipe.

— Non. (Il sourit et haussa ses sourcils en bottes de foin.) C'est un sujet très pointu. Je ne vends que quelques exemplaires.

— Et vous en vivez ?

— Je gagne ma croûte à l'université. J'enseigne.

— Dans quelle université ?

— Du Sussex.

— Je me disais bien que vous n'aviez pas l'air d'un mécano. Vous donnez des cours sur les lignes de Ley ?

— Non. Je suis prof de psychologie. Les lignes de Ley sont un passe-temps – pour ma santé mentale.

— Et les voitures anciennes ?

— Je m'intéresse à tout ce qui est ancien : les voitures, les bâtiments, les paysages. (Il haussa les épaules et lui lança un regard plus pénétrant.) Les esprits.

Il tassa le tabac dans sa pipe à l'aide de son pouce. Lui aussi rongea ses ongles, remarqua-t-elle avec surprise. Ses yeux revinrent se poser sur elle, avec une intensité qui donnait l'impression qu'ils cherchaient quelque chose, qu'ils essayaient de voir au-delà des apparences.

— Les esprits ? Que voulez-vous dire ?

— Les vies antérieures. Je sais immédiatement quand quelqu'un a vécu une vie antérieure.

— Comment ?

— Il suffit d'un regard.

Elle sentit quelque chose de froid s'insinuer en elle, la picotant tel un courant électrique.

— Vous parlez de réincarnation ? (Il hocha la tête.) Vous y croyez ?

— Pas vous ?

— Non, je n’y crois pas. C’est impossible, d’après moi.

— Je ne crois pas au divorce, dit-il d’une voix douce. Mais ma femme m’a quand même quitté.

Un silence s’installa entre eux.

— Je suis désolée, dit-elle enfin.

Il sourit, mais elle vit la peine derrière le masque.

— Que pensez-vous de la régression ? demanda-t-elle, sirotant sa Jacqueline.

— La régression hypnotique ?

— Oui.

Il sortit une allumette de la boîte.

— C’est un domaine dans lequel exercent beaucoup de dilettantes, d’amateurs. N’importe qui peut s’installer comme hypnotiseur.

— La Triumph dans notre grange, dit-elle, évitant son regard. Elle date de quand ?

— Sans les documents d’origine, je vais devoir vérifier les numéros du châssis et du moteur. Les premiers modèles ont été produits en 1948. (Il craqua une autre allumette.) Avez-vous déjà fait la connaissance de Viola Letters, une des figures de notre petite communauté ?

Il y eut un éclair. Dans le pub, les conversations s’interrompirent brièvement avant de reprendre.

— La propriétaire de Rose Cottage ?

Il aspira la flamme dans le fourneau de sa pipe.

— C’est bien elle. Rien de ce qui se passe ici n’échappe à son regard d’aigle.

Trois autres éclairs.

— Elle et son mari s’entendent bien ?

Il sembla perplexe, puis légèrement amusé.

— Je ne savais pas qu’ils communiquaient.

Charley se sentit rougir.

— Que voulez-vous dire ?

Dehors, un coup de tonnerre retentit.

Hugh fit tourner son whisky à l’intérieur de son verre, puis il en but une gorgée.

— Elle est veuve, annonça-t-il. Son mari est mort il y a quarante ans.

3 Un des surnoms de Snoopy, quand ce dernier porte des lunettes de soleil et se contente de ne rien faire. (*NdT*)

4 Lignes tracées par des alignements de grands sites préhistoriques. Notion controversée, et même totalement farfelue pour certains. (*NdT*)

CHAPITRE 11

Le lendemain matin, le ciel était de nouveau dégagé et l'air frais après l'orage. De l'eau ruisselait des arbres, un « flocc »... « flocc »... « flocc » intermittent, et des volutes de brume planaient au-dessus du lac. Il était un peu plus de 11 heures.

Alors qu'elle marchait, Charley entendit un grondement un peu plus loin sur le chemin ; un tracteur apparut dans le virage, tirant une remorque vide. Elle s'écarta dans les ronciers afin de le laisser passer et sourit au conducteur, un vieil homme ratatiné. Ce dernier continua à regarder droit devant lui et la dépassa comme si elle n'était pas là. Elle le vit s'engager dans la descente, surprise.

La Morris Minor était dans l'allée et le yorkshire-terrier commença à japper avant même que Charley ait franchi la palissade. Elle approcha d'un pas hésitant. Une cloche de marine était fixée au mur à côté de la porte d'entrée. Ne voyant pas de heurtoir, elle se servit de la cloche. Les jappements s'intensifièrent et une voix venue de l'intérieur y mit bon ordre.

La porte s'ouvrit sur Viola Letters, accroupie, tenant le terrier par le collier ; elle portait les mêmes chaussures que la veille, ainsi qu'une jupe en tweed bien trop chaude pour la saison, la même observation valant pour son chemisier. Elle leva la tête vers Charley d'un air méfiant.

— Je suis venue m'excuser, dit Charley.

Les yeux de la vieille dame la scrutaient par-dessus ses joues rebondies, comme un crabe enterré sous le sable humide observant sa proie ; les yeux du chien, eux, étaient des billes noires étincelantes de rage.

— Je m'en veux terriblement. Je ne me moquais pas de vous. Je ne savais pas que votre mari était décédé.

Elle obligea le chien à reculer.

— Vous voulez entrer ? gronda-t-elle.

Charley pénétra dans le vestibule et le chien la foudroya du regard dans un silence inconfortable.

— Fermez la porte. Ça le calmera.

Charley obéit et le chien jappa avec colère.

— Toi, à la cuisine !

Mme Letters traîna l'animal dans une pièce au fond, lui donna une petite claque amicale sur le derrière et ferma derrière lui.

— Il faut l'excuser. D'habitude, il sait se conduire quand on a de la visite. Il devient un peu irascible avec l'âge.

Quand elle parlait, sa bouche s'ouvrait et se fermait, telle une porte secrète dans les plis de chair.

— Il sent probablement notre chien.

La femme la regarda, son visage affichant de nouveau une certaine méfiance.

— Vous êtes madame Witney, c'est ça ?

— Oui. (Charley sentit une forte bouffée d'alcool.) Je crains d'avoir commis une terrible erreur hier. Je ne sais pas comment ça a pu se produire. J'ai dû mal comprendre ce que m'a dit cet homme.

Viola Letters resta silencieuse un moment.

— Je peux vous offrir quelque chose à boire ? demanda-t-elle enfin.

Il régnait une odeur d'huile de lin et d'encaustique dans cette maison. On sentait qu'elle était bien entretenue. Les murs étaient peints avec des couleurs chaudes, contrastant avec les boiseries blanches. Il y avait de beaux meubles anciens et les murs étaient presque entièrement couverts de tableaux, essentiellement des marines et des portraits, ainsi qu'un certain nombre de paysages dans des cadres bon marché, les œuvres d'un amateur.

Charley suivit Mme Letters au salon. Un exemplaire du *Daily Telegraph* était posé sur une table de style Pembroke, grille de mots croisés terminée. Viola Letters lui désigna un petit fauteuil Chesterfield.

— Gin tonic ? aboya-t-elle. Whisky dry ? Sherry ?

Elle parlait en élevant la voix, comme pour se faire entendre par-dessus un vacarme imaginaire.

Il y avait des tapis persans sur le sol et les tables étaient recouvertes de nappes en dentelle, maintenues en place par des tabatières en argent, des animaux en ivoire et des cadres photo. Sur la tablette de la cheminée trônait une photo sépia d'un homme barbu, en uniforme de la Marine du début du

siècle, la poitrine parée de décorations ; par terre, près du seau à charbon en cuivre, se trouvait un petit tambour militaire.

— En fait, je préférerais quelque chose de non alcoolisé, ou de l'eau minérale si vous avez. Sinon, un verre d'eau du robinet fera l'affaire.

Elle avait un curieux goût métallique dans la bouche, qu'elle avait remarqué plus tôt.

— De l'eau ? (Viola Letters prononça le mot comme s'il s'agissait d'une maladie.) Ne dites pas de bêtises ! C'est presque l'heure de l'apéritif. Bière ? Scotch ? À quoi vous carburez ?

— Peut-être un petit sherry alors ? dit Charley, ne voulant pas la vexer.

Elle s'assit.

— On devrait avoir ça à bord, fit Viola Letters, se dirigeant vers un meuble en acajou.

Quelque chose frôla la jambe de Charley et miaula. Elle tendit la main pour caresser l'animal, le chatouilla entre les oreilles et dans le cou ; quand elle baissa les yeux, la tête du chat était levée vers elle, une orbite vide sur le côté du visage.

— Nous nous serrons les coudes dans notre petite communauté. Si je peux vous aider en quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler ou à passer me voir. On n'est pas si nombreux. Alors j'essaie d'ouvrir l'œil. On ne voit pas trop d'étrangers, mais ça risque de changer : un idiot de journaliste nous a mis dans son livre sur les promenades à la campagne. C'est un sentier public autour du lac, vous le saviez ?

— Il n'a pas l'air très fréquenté.

— Plus pour longtemps. Attendez de voir débarquer les hordes de ces foutus randonneurs.

La vieille dame avait quelque chose de vaguement familier, mais Charley n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

— Depuis combien de temps vivez-vous ici ? demanda-t-elle.

— Depuis 1950, mais on ne me considère toujours pas comme quelqu'un du coin. Ils sont bizarres, les fermiers, par ici. Ils se méfient de tous ceux qui viennent s'installer dans les parages. Pour eux, il faut être né dans la région. J'en connais deux qui ne me saluent toujours pas le matin, alors que je les croise chaque jour depuis bientôt quarante ans.

— J'en ai rencontré un en venant aujourd'hui.

— C'est vraiment curieux. (Elle baissa la voix.) Il y a beaucoup de

consanguinité dans le coin, vous savez. (Elle éleva de nouveau la voix.) Vous êtes de Londres ?

— Oui.

— Eh bien, vous ne tarderez pas à découvrir que la vie à la campagne est bien différente. Si vous avez besoin d'un renseignement (l'adresse d'un médecin, d'un vétérinaire, ce genre de choses...), n'hésitez pas.

— Merci. Je me demandais s'il était possible de se faire livrer les journaux et le lait.

— Je vous donnerai le numéro de la crèmerie. Il y a un marchand de journaux bien fourni à Elmwood et qui accepte de livrer à domicile – des moricauds, bien sûr, mais qu'est-ce qu'on y peut.

Le chat frotta son orbite vide contre la jambe de Charley. Elle essaya de ne pas le regarder.

— Nelson ! Allez, ouste ! (Viola Letters traversa la pièce, tenant un grand verre rempli à ras bord.) Voilà pour vous. (Elle retourna au bar, se versa un verre de gin sans eau, ajouta un peu d'angustura, et vint s'asseoir en face de Charley.) Santé !

— Santé.

Charley but son sherry à petites gorgées.

— Votre mari n'est pas dans la Marine, je suppose ?

— Il est avocat. Les divorces, c'est sa spécialité.

Il y eut un silence. Dans la cuisine, le terrier commença à japper.

Mme Letters la regarda attentivement.

— Je suis navrée si j'ai pu vous paraître impolie hier, mais vous m'avez flanqué un sacré choc.

Charley but encore un peu de sherry pour se donner du courage.

— J'ai dû mal comprendre ; je me suis probablement trompée d'adresse, de nom...

Sa voix s'estompa.

Les yeux de crabe glissèrent au-dessus des joues.

— Non. Je pense que vous avez effectivement vu mon cher vieux mari. (Elle se pencha en avant, son visage s'éclairant.) Vous ne seriez pas un peu médium ?

— Non, je ne pense pas.

Viola Letters alla chercher un cadre en argent dans une autre pièce et le montra à Charley. C'était la photo en noir et blanc d'un homme grand, l'air

sérieux, au garde-à-vous dans son uniforme d'officier de marine. Le visage était net, et la ressemblance avec celui qu'elle avait vu hier frappante. Brusquement, elle dut détourner les yeux : son regard la mettait mal à l'aise. Du sherry déborda par-dessus le bord de son verre et sur sa main.

— C'est le sparadrap qui m'a convaincue, dit Viola Letters, revenant s'asseoir. Avant de partir pour la pêche, il s'était cogné à une étagère, juste au-dessus de l'œil droit.

Charley frissonna. Précisément là où elle avait vu le pansement.

— Nous étions invités à un déjeuner et il était tout de même parti pêcher, promettant d'être de retour de bonne heure. Apparemment, il avait perdu sa montre. Elle lui venait de son père à qui elle avait été remise après la bataille du Jütland – elle avait une très grande valeur sentimentale. Lui aussi avait été capitaine de frégate. (Elle but une gorgée de gin et l'avala comme s'il s'agissait d'un carburant.) Il avait demandé à quelqu'un de descendre et de me prévenir qu'il serait en retard, comme il l'a fait avec vous. (Elle cligna des yeux et sourit faiblement.) Il était en bonne santé et n'avait jamais eu de problème cardiaque auparavant. Je l'ai trouvé sur la berge, deux heures plus tard. Le médecin a dit qu'à ce moment-là, il était déjà mort depuis une bonne heure.

Charley sentit une brume glacée tourbillonner en elle.

— Est-ce que... quelqu'un l'a déjà vu ? Avant moi, je veux dire.

— Non. Environ un an après sa mort, je suis allée consulter un médium, je crois que c'est comme ça qu'on appelle ces gens, mais ça n'a rien donné. J'espérais découvrir s'il avait quelque chose à me dire. (Elle avala son gin d'un trait.) Cet orage hier... Peut-être qu'il y avait quelque chose dans l'atmosphère... Enfin, je suis rudement contente de voir arriver du sang neuf dans notre petite communauté, ajouta-t-elle, essayant de faire bonne figure et de ravalier ses larmes. Dimanche en huit, nous disputons un match de cricket au profit du NSPCC ⁵. Vous pourriez préparer deux ou trois gâteaux ?

— Oui, bien sûr.

Elle voulait continuer à discuter du mari de Mme Letters, mais ne savait pas quoi dire.

— Vous avez déjà rencontré tous les habitants du chemin ?

— Je crois.

— Il y a ce couple charmant, tout au bout, dans cette maison horriblement vulgaire, Julian et Zoe Garfield-Hampsen. Et Hugh Boxer, mon voisin, dans

sa grange. C'est un amour. Un homme brillant, mais un peu cinglé. (Elle se tapota la tête.) Comme tous les professeurs d'université. Il passe la moitié de son temps à errer dans la campagne, avec deux cintres, à la recherche d'alignements ou de je ne sais quelles âneries. Santé !

Elle vida son verre.

— J'aime beaucoup vos tableaux, dit Charley pour combler le silence.

— Mon mari en a peint plusieurs. Il adorait cette région qui l'a beaucoup inspiré.

— Je me disais bien qu'ils semblaient familiers.

— J'en garde un à l'étage qui devrait vous intéresser. Donnez-moi une minute, je vais vous le chercher. Il représente Elmwood Mill.

Elle examina son verre, les yeux de crabe clignant lentement.

— Vous connaissiez Nancy Delvine ? demanda Charley.

— Non. Pas du tout.

— De quoi est-elle morte ?

— Elle a eu une attaque.

— Elle est restée à l'hôpital longtemps ?

— À l'hôpital ? (La vieille femme la regarda.) Non, elle est morte chez elle. C'est moi qui ai trouvé le corps. Dans la cuisine.

L'esprit de Charley s'emballa. Elle se rappela ce je-ne-sais-quoi d'indéfinissable sur le visage de l'agent immobilier. « *Ici, dans la maison ?* » Puis la voix de M. Budley. « *Oh non, je ne crois pas.* »

— Elle était mariée ?

Viola Letters se leva, *plutôt précipitamment*, songea Charley.

— Je vous ressers ?

— Non, merci. Je dois encore...

La femme lui prit le verre de la main.

— Allons donc, il ne reste pas une goutte là-dedans, pas une goutte.

Elle remplit de nouveau le verre de Charley et le lui rapporta, plein à ras bord.

Charley le contempla avec horreur.

— C'est vraiment un peu... (Mais la vieille femme l'avait déjà posé à côté d'elle et était repartie en direction du bar.) Merci.

Viola Letters versa généreusement de l'angustura dans son gin et remua bruyamment. Le nez de Charley plongea involontairement vers son sherry. Elle commençait à se sentir un peu soûle.

— Dick adorait la campagne. C’était un homme d’une grande sensibilité, même s’il avait la réputation d’être un dur dans la Marine. Je vais vous chercher ce tableau.

Charley l’entendit monter l’escalier, puis traverser la pièce au-dessus d’elle. Le terrier se remit à japper, plus pour se plaindre de son sort que pour exprimer sa colère. Elle pensa au visage sur la photographie, à l’homme croisé la veille dans les bois. Tom lui avait ri au nez, lui opposant les arguments qu’elle venait de servir à Viola Letters – elle avait dû mal interpréter ce que l’homme avait dit. Mais au fond d’elle-même, elle savait qu’elle n’avait rien compris de travers. Ni le nom (Letters), ni la montre, ni l’adresse.

Elle n’avait pas parlé du chewing-gum à Tom. Elle savait qu’il se serait montré encore plus dédaigneux à ce propos.

Viola Letters revint au salon, un petit tableau à la main.

— Le voilà.

Charley saisit le cadre. C’était une peinture à l’huile d’Elmwood Mill, vu depuis la passerelle. Un travail de bonne qualité, avec un grand sens du détail. Elle étudia la maison et le moulin, notant au passage que le toit était en bien meilleur état à l’époque. Soudain, l’image devint floue et elle plissa les yeux, essayant d’accommoder. Il y avait quelque chose de bizarre, de différent. Quelque chose qui ne collait pas.

— De quand date cette toile ? demanda-t-elle, un frisson dans la voix.

— Bon sang ! Laissez-moi réfléchir. Il est mort en 1953, alors avant ça. Avant l’incendie.

Charley regarda de nouveau la peinture, le cadre tremblant si fort entre ses doigts qu’elle avait du mal à y voir clair. Elle essaya de se reprendre, de se concentrer ; elle l’approcha plus près de son visage, examinant avec attention le bâtiment situé au-delà de la grange, de l’autre côté du bief, à mi-hauteur de la berge, sur l’actuelle parcelle broussailleuse. Une grande et belle écurie.

L’écurie qui manquait.

CHAPITRE 12

Beldale Avenue rappelait à Charley la rue de Finchley où elle avait vécu sa petite enfance, avant que la mort de son père adoptif les oblige à déménager, elle et sa mère. Un quartier tranquille du sud de Londres, avec des maisons mitoyennes sans prétention aux murs couverts d'un crépi granité. Tout était propre. Ordonné. Deux livreurs déchargeaient une machine à laver neuve d'une camionnette jaune. Une maman poussait un bébé dans un landau. Trois enfants faisaient la course en VTT sur le trottoir.

Elle était surprise – tout était si banal. Elle s'était attendue à quelque chose de différent, même si elle n'aurait pas su dire exactement quoi. Quelque chose de plus mystérieux, de plus sinistre.

Le numéro 39 avait des murs brunâtres, des fenêtres à double vitrage et un jardin entretenu avec la fierté du travail bien fait sur lequel régnait un nain en céramique arborant, sur le visage, le large sourire d'un enfant en bas âge qui vient fièrement de remplir sa couche. Un vieux break aux suspensions fatiguées était garé devant, la vitre arrière tapissée de fanions décolorés des comtés d'Angleterre.

Il n'avait pas fallu longtemps pour que la circulation fasse regretter à Charley d'être de retour à Londres. Elle stationna du côté ombragé de la rue et verrouilla la Citroën en laissant les vitres baissées et le toit en partie ouvert pour Ben qui aboya en guise de protestation devant un abandon aussi scandaleux.

Tom avait réagi avec son mépris coutumier quand Charley lui avait parlé du mari de Mme Letters. D'après lui, Charley avait fait erreur sur la personne et Viola Letters prenait ses désirs pour des réalités. Ajoutez à cela une vague ressemblance avec une ancienne photo, et le tour était joué.

« Les fantômes hantent les couloirs des maisons tard dans la nuit, agitant leurs chaînes. Ils ne se promènent pas dans les bois à 11 heures du matin

avec des cannes à pêche », avait-il dit.

Il n'avait pas été plus convaincu par l'écurie. Toutes les vieilles demeures de ce genre avaient des écuries, avait-il observé. Dans le passé, Elmwood Mill avait forcément eu la sienne.

Pendant le week-end, ils avaient travaillé ensemble dans la maison. À eux deux, ils avaient fini de décaper les murs de la chambre à coucher et choisi la peinture. Tom avait une préférence pour un bleu Wedgwood. Charley pensait que ça leur paraîtrait froid en hiver. Ils tombèrent d'accord sur un rose pâle, avant de s'attaquer à la plus grande des autres chambres, l'ancien atelier de Nancy Delvine et futur bureau de Tom. Ils avaient décidé de ne pas s'occuper du rez-de-chaussée avant l'anniversaire de Tom.

Quelqu'un écarta le rideau d'une fenêtre juste au-dessus de sa tête et elle hésita : il était encore temps de retourner à la voiture et de faire demi-tour. Laura l'avait persuadée de venir. Ou peut-être s'était-elle persuadée elle-même. Elle n'était pas sûre. Elle avait peur ; en fait, elle ressentait un mélange de peur, de curiosité et de quelque chose d'indéfinissable. Elle se sentait moite, et elle avait de nouveau ce goût métallique dans la bouche. Sa montre indiquait 12 h 05. Elle avait cinq minutes de retard.

Au téléphone, Ernest Gibbon avait semblé très différent de ce à quoi elle s'attendait. Très posé, il n'avait rien à voir avec la comédie de Flavia Montessore. En fait, il lui avait fait l'effet d'un homme ordinaire, interrompu au beau milieu de la retransmission d'un match de cricket à la télévision. Elle l'avait appelé le vendredi après-midi, après avoir discuté avec Laura, et avait été surprise qu'il lui trouve un créneau dans son agenda dès le lundi matin.

Après un seul coup de sonnette, un homme grand et corpulent approchant de la soixantaine vint lui ouvrir. Il était accompagné par une odeur de chou bouilli qui ne fit qu'accentuer sa nausée.

— Monsieur Gibbon ? dit-elle.

Il avait un air de chien battu, la chair pendait sur ses joues et disparaissait dans des rouflaquettes de chaque côté de son menton ; ses cheveux noirs et mous, un peu trop longs, étaient séparés par une raie au milieu. Il ressemblait à un personnage de Dickens. Il baissa sur elle des yeux déformés par les verres épais de ses lunettes à monture d'écaille. Son costume noir semblait avoir connu des jours meilleurs et le nœud de sa cravate écossaise était trop serré, soulevant légèrement les pointes du col de sa chemise ; malgré la chaleur, il portait un cardigan. Par habitude, elle jeta un coup d'œil à ses

chaussures. Sa mère lui avait appris qu'on pouvait toujours juger un homme à ses chaussures – en l'occurrence, des mules en velours côtelé lie-de-vin.

— Oui. Vous êtes madame Witney ? récita-t-il d'une voix plate et soporifique, sans la moindre trace d'émotion.

Il aurait pu utiliser le même ton pour parler de la pluie et du beau temps ou des problèmes de ponctualité des trains.

Il lui tint la porte et la referma dès qu'elle fut entrée. Elle commença à ressentir un certain malaise quand il mit la chaîne de sûreté.

Le sol de l'entrée était couvert par une moquette à motifs orange et bruns ; devant elle, un âne espagnol en porcelaine, coiffé d'un chapeau de paille, tirait une charrette en cuivre. Un crucifix en bois était accroché au mur, juste au-dessus.

— C'est tout en haut, si vous voulez bien me suivre.

Elle discerna un sifflement à peine perceptible après qu'il eut parlé, comme s'il souffrait d'emphysème léger. Et alors qu'ils montaient l'escalier, le sifflement ne fit qu'empirer.

— Vous venez de loin, n'est-ce pas ?

— Du Sussex.

Des assiettes en bois décorées de scènes de la campagne suisse égayaient un peu les sinistres murs en crépi de l'escalier. Il s'arrêta sur le palier pour reprendre son souffle. À cet étage, la maison sentait le vieux, une version plus douce de l'odeur qui régnait à Elmwood Mill en ce moment ; elle trouvait ça déprimant. Elle avait l'estomac noué et se sentait mal à l'aise, de plus en plus nerveuse. Une partie d'elle-même mourait d'envie de le payer immédiatement, pour le temps qu'elle lui avait fait perdre, et de tourner les talons.

Il avança de quelques pas vers une porte, l'ouvrit et passa la tête à l'intérieur.

— Ma cliente est arrivée, maman. Je ne pourrai pas t'aider à préparer le thé. J'ai sorti ton déjeuner à la cuisine ; j'ai aussi fermé la porte à clé, en bas, si jamais on sonne. À plus tard.

Elle était dans un remake de *Psychose*. Maman n'existait pas. Il lui jouait la comédie.

Bon sang, calme-toi !

Ernest Gibbon monta l'étage suivant, les marches grinçant sous son pas lourd, puis un troisième qui les mena dans une mansarde meublée de façon

spartiate, et dotée de la même moquette orange et brun que le reste de la maison. Il y avait un divan, surmonté par un micro au bout d'une perche, un fauteuil de bureau sur roulettes, du matériel hi-fi et des câbles empilés en désordre. Il faisait chaud, étouffant.

— Allongez-vous sur le canapé, je vous prie, dit-il. Mettez-vous à l'aise. Enlevez vos chaussures, desserrez tout ce qui pourrait vous causer une gêne.

Il donnait ses instructions comme s'il lisait une liste de courses.

Elle retira ses ballerines blanches.

— Est-ce qu'on pourrait ouvrir un tout petit peu la fenêtre ?

— Ne vous en faites pas, vous allez vous rafraîchir bien assez tôt. La température de votre corps va beaucoup baisser.

Il sortit et revint avec une couverture pliée qu'il posa sur le divan, toujours sans précipitation. Il se dirigea vers la fenêtre et tira les fins rideaux ; la pièce s'assombrit.

— C'est votre première régression sous hypnose, madame Witney ?

Elle s'étira, se sentant gênée. Elle regretta de s'être déchaussée, elle avait l'impression que ça ne la rendait que plus vulnérable. L'oreiller était plein de bosses.

— Non, la deuxième.

— Mes honoraires sont de 35 livres si nous réussissons, et de 15 dans le cas contraire. Un patient sur huit ne parvient pas à régresser. La séance va durer deux heures et nous devrions trouver deux ou trois vies antérieures la première fois. Elles sont normalement séparées de trente à trois cents ans.

Toujours la liste de courses.

Il leva les yeux vers le micro au-dessus de son visage, coiffé de son petit bonnet en mousse. Le divan sentait le vinyle.

— J'enregistre chaque séance et je vous remets une copie de l'enregistrement, sans supplément de prix. Mettez-vous à l'aise. C'est très important que vous soyez confortablement installée, puisque vous allez rester dans la même position pendant longtemps.

Elle était dans *Psychose*. Elle céda brièvement à la panique : la mère était un squelette en décomposition et il allait la... puis elle entendit le bruit d'une chasse d'eau à l'étage du dessous et elle se détendit un peu.

— Avez-vous des questions avant que nous commençons ? Vous êtes nerveuse, je m'en rends compte. (Il s'activa sur son matériel d'enregistrement, bataillant avec un enchevêtrement de câbles.) C'est tout à

fait naturel. Retourner dans une vie antérieure revient à ouvrir une boîte de Pandore au plus profond de nous.

— Tout le monde a des vies antérieures ?

Il continua à démêler les câbles.

— Jésus-Christ a existé avant de venir sur terre. Il nous a dit, « Avant qu'Abraham fût, je suis. » La Bible en fait plusieurs fois mention. Le christianisme est fondé sur la vie éternelle. « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures. » Dans nos propres existences sont enfouies de nombreuses vies passées. (Il tira un jack et le rebrancha dans une autre prise.) Nos incarnations présentes font partie d'un processus en cours. Certaines personnes portent en elles le poids de traumatismes importants vécus dans des vies antérieures. Dès qu'elles en comprennent la cause, ils disparaissent. (Il défit l'emballage d'une cassette vierge, écrivit lentement quelque chose sur la boîte, puis la regarda.) Souffrez-vous d'un trauma en particulier ? D'une phobie ?

— J'ai le vertige.

— Vous êtes probablement morte dans une chute lors d'une existence précédente. Nous verrons ça.

La simplicité de son commentaire éveilla sa méfiance. Ça sentait trop l'explication toute prête.

Il glissa la cassette dans le magnétophone.

— Avez-vous une raison particulière d'entreprendre cette régression, madame Witney ?

— Je... J'ai eu un sentiment de déjà-vu à propos d'un endroit.

— Vous avez l'impression d'y avoir déjà été ?

Elle hésita.

— Oui.

Il ajusta le témoin lumineux vacillant du volume sonore.

— Parfois, nous avons accès aux vestiges de souvenirs à travers nos gènes. Parfois, nous transcendons le temps. Parfois, nous parvenons à établir un lien avec le monde des esprits. L'important, c'est de se sentir libre. Détendez-vous. Profitez de cette expérience. Si vous n'êtes pas à l'aise ou que vous avez peur de quoi que ce soit, vous devez me le dire.

— Pourquoi ?

L'hypnotiseur appuya sur un bouton. Il y eut un déclic, suivi d'un grand gémissement. Sa voix et la sienne répétèrent : « ... *peur de quoi que ce soit,*

vous devez me le dire. » « Pourquoi ? »

Il appuya sur un autre bouton ; la bande se rembobina, puis elle entendit de nouveau un dé clic. Il se pencha afin d'inspecter la machine.

— Parce que vous allez revivre tout ce qui se passe. Ça vous paraîtra très réel. La douleur vous semblera réelle. Le danger aussi. Tout sera bien réel. (Il se redressa.) Vous êtes bien installée ? N'oubliez pas vos mains.

Charley gigota et il étala doucement la couverture sur elle.

— Je vais vous plonger dans un état de conscience altéré. Vous ne serez pas endormie, même si vous en aurez l'impression. Quand vous en sortirez, vous vous sentirez comme après un bon repas dominical, indolente et détendue.

Pour la première fois, il s'autorisa l'ombre d'un sourire ; cette manifestation d'humanité la rassura. Il marcha pesamment vers la porte et tourna un cadran sur le mur.

Le plafonnier s'éteignit, remplacé par une lumière rouge plus faible. L'hypnotiseur toussa et s'assit dans le fauteuil à côté d'elle. Un train passa au loin ; il marqua une pause, comme s'il attendait qu'il soit passé, puis il s'inclina vers elle.

— Quel est votre prénom ?

— Charley.

— Je veux que vous regardiez le microphone. Concentrez-vous sur lui. Faites abstraction de tout le reste, Charley.

Elle fixa longuement son regard sur le micro, consciente du silence, attendant que Gibbon reprenne la parole, qu'il se produise quelque chose. Le silence se prolongea. Le micro devint flou, elle en vit deux, puis un de nouveau. Elle se demanda depuis combien de temps elle l'observait. Une minute ? Deux minutes ? Cinq ? Un autre train passa.

— Du velours, Charley. Je veux que vous pensiez à du velours, tellement doux, partout autour de vous. Vous vous trouvez sous une tente en velours. Vos yeux sont lourds. Tout est doux, Charley, dit-il de sa voix monocorde. Vous êtes en sécurité.

Elle essaya de s'imaginer dans un cocon de velours.

— Quel âge avez-vous, Charley ?

La banalité de la question la prit au dépourvu. Elle lui jeta un coup d'œil, le vit froncer les sourcils d'un air désapprobateur, et se retourna vers le micro.

— Trente-six ans.

— Maintenant, fermez les yeux. Pensez à votre trentième anniversaire. Êtes-vous capable de vous rappeler ce que vous avez fait le jour de vos trente ans ?

Elle se creusa la tête. Trente ans. Oui, elle s'en souvenait – comment aurait-elle pu l'oublier. Elle ouvrit la bouche, mais avait des difficultés à parler, elle s'exprimait lentement, en articulant mal, presque comme si quelqu'un d'autre prononçait les mots.

Tom l'avait invitée à dîner dans un nouveau restaurant italien à Clapham. Ils s'étaient disputés, une de leurs pires querelles, et Tom était parti en claquant la porte, la laissant seule – avec la note. Encore aujourd'hui, six ans plus tard, elle ressentait la honte de ce moment, elle voyait les visages des autres clients ; une femme aux longs cheveux blonds qui l'observait d'un air méprisant depuis l'autre bout de la salle, comme si elle était un animal dans un zoo, avait chuchoté à l'oreille d'un des convives et toute la table avait gloussé. Mais le pire restait à venir. Quand elle avait ouvert son sac, elle s'était rendu compte qu'elle avait oublié son porte-monnaie. Le patron ne l'avait pas laissée sortir ; il avait fermé la porte du restaurant à clé et monté la garde à côté d'elle pendant qu'elle appelait Tom.

— Il est revenu ?

— Oui.

Le micro sembla la considérer avec bienveillance.

— Remontez dans le temps, Charley. Remontez à votre vingtième anniversaire. Vous vous souvenez ?

Ses paupières s'abaissèrent. Elle se força à les rouvrir. Lentement, elles se refermèrent, et elle se sentit lentement sombrer, à travers une obscurité soyeuse, vers le sommeil.

— Camping.

Le mot lui parut lourd. Il roula hors de sa bouche et tomba dans un abîme.

— Tom et moi. Au pays de Galles. Dans le parc national des Brecon Beacons. Il pleuvait et le feu refusait de prendre. On a bu du champagne... Toute une bouteille, dans la tente. On riait et la tente s'est effondrée. C'est là qu'il m'a demandée en mariage.

— Retournez à vos seize ans maintenant, Charley. Je veux que vous vous sentiez comme à seize ans. (Silence.) Vous avez seize ans. Regardez-vous, décrivez-moi ce que vous portez.

— Une minijupe rouge. Des bottes blanches.
— Et vos cheveux ?
— Ils sont longs.
— Ça vous plaît d’avoir seize ans ?
— Oui.
— Pourquoi ?
— Parce que je sors avec Tom.
— Vous avez des projets pour ce soir ?
— Oui.
— Qu’est-ce que vous allez faire ?
Charley se mit à trembler.
— Il se passe quelque chose de terrible.
— Qu’est-ce que vous voyez ?
— Sharon Tate. Tous ces gens assassinés. C’est horrible.
— Vous assistez à la scène ?
— Non.
— Qu’est-ce que vous faites ?
— Je lis le journal. Nous allons au cinéma.
— Quel film avez-vous choisi ?
— *Easy Rider*.
— Tom est votre petit ami ?
— Oui ?
— Quand avez-vous fait sa connaissance ?
— À mon anniversaire.
— Pour vos seize ans ?
— Oui.
— Alors retournons à votre seizième anniversaire. Vous vous le rappelez ?
— Oui.
Sa voix lui parut pâtreuse.
— Vous avez organisé une fête ?
— Dans un pub, avec Laura et d’autres amies. Je suis complètement bourrée.
— Qu’est-ce que vous buvez ?
— Des *Cuba libre*. Il rit en me voyant.
— Qui ?

— Ce type. Avec sa coupe à la Beatles. (Elle gloussa.) Il se croit tellement cool. Joe Cool ! Il se moque de moi. Je ne me sens pas bien, j'ai la nausée.

Elle avait la tête qui tournait.

Silence.

— Je veux que vous retourniez à votre dixième anniversaire, Charley. Vous rappelez-vous votre dixième anniversaire ?

Des images de son enfance lui traversèrent brièvement l'esprit, avant de disparaître, tels des panneaux de signalisation dans la nuit. L'emballage des rubans pour les cheveux dans ses sacs en plastique ; sa mère, cousant des peluches ; la télévision, toujours allumée et le volume beaucoup trop fort : *Emergency – Ward 10*, le Vietnam, Tony Hancock, Alf Garnett, *Juke Box Jury*, *Bonanza*, *Peyton Place*, l'assassinat de Kennedy, les funérailles de Churchill ; des Chinois, brûlant des livres en hurlant ; le premier homme sur la Lune. Elle sentait l'odeur du tapis du salon sur lequel elle avait passé des heures, habillant sa poupée, la soignant quand elle était malade. Sa poupée avait besoin d'elle, elle comptait sur elle, elle roulait docilement des yeux, reconnaissante. Florence, elle s'appelait. La princesse Margaret avait épousé Anthony Armstrong Jones. Florence s'était mariée, elle aussi. Avec son ours en peluche, qui était président du monde. Même qu'ils avaient eu une cérémonie encore plus grandiose.

— Votre dixième anniversaire, Charley.

Son souvenir était vague. Elle avait de nouveau conscience de la pièce où elle se trouvait, de l'hypnotiseur, et elle ressentit une légère déception. Elle resta étendue en silence pendant un moment, puis elle dit :

— Je pense que je suis réveillée.

— Votre dixième anniversaire, Charley, répéta-t-il.

Des odeurs d'animaux humides lui remplirent les narines.

— Le zoo. Le zoo de Londres...

Sa voix s'estompa. Elle flotta de nouveau dans le silence. Elle ouvrit les yeux. Le micro était flou et son corps tout entier semblait lesté par des sacs de sable.

— Vous souvenez-vous de votre quatrième anniversaire ?

« *Espèce de petite maladroite ! Tu ne fais jamais attention à rien, tu es vraiment trop bête !* »

— Il me gronde.

— Qui ça ?

— Mon papa.

— Pourquoi en a-t-il après vous ?

— Mon vélo... J'ai reçu un vélo rouge... Et j'ai roulé dans un buisson. Il va me donner une fessée et m'enfermer dans ma chambre. Maman pleure, elle lui dit que c'est mon anniversaire, mais il ne veut rien entendre. C'est à cause des médicaments qu'il prend pour sa maladie. Maman dit que les médicaments le mettent en colère.

Elle était épuisée. Elle avait perdu la notion du temps et elle dérivait dans un noir d'encre. Elle avait peur. Elle essaya de se réveiller. En vain. Elle tenta de se redresser. Rien ne bougea.

— Détendez-vous, Charley. (Son corps parut fusionner avec l'obscurité.) Nous allons revenir en arrière maintenant, encore beaucoup plus loin. (Sa voix calme semblait former une sorte de cocon protecteur autour d'elle.) Nous allons revenir avant votre naissance. Vous flottez dans le noir, dans l'espace et le vide, tout est calme, paisible, et vous n'avez aucune inquiétude à avoir, Charley, vous êtes un pur esprit à présent, libre, léger comme l'air, libéré des contraintes de la vie.

Un silence noir la portait.

— Vous êtes un pur esprit. Vous disposez de tous vos souvenirs. L'horloge marche à rebours. Vous êtes libre de vous arrêter sur un souvenir de n'importe quelle époque.

Les ténèbres tourbillonnèrent.

— Maintenant, je veux que vous pensiez à votre vie antérieure, Charley. Rappelez-vous votre mort. Rappelez-vous comment vous êtes morte.

Elle sentit les griffes de la peur se refermer sur elle. Elle commença à tourner sur elle-même, impuissante, comme un insecte entraîné vers le trou d'un évier avec l'eau tourbillonnante ; elle luttait, se débattait, mais rien n'y faisait, elle était aspirée toujours plus bas, toujours plus fort.

Puis vint une lumière blanche éclatante. Le soleil, accablant, qui la plaquait contre la colline, qui l'écrasait, comme une cigarette qu'on aurait voulu éteindre. La tristesse l'envahit. Un immense fardeau, de tristesse et de désespoir.

— Où êtes-vous ?

— Sur une colline.

— Quel âge avez-vous ?

— J’sais pas.

— Quel est votre nom ?

— J’sais pas.

— Vous avez des frères et sœurs ? Des parents ?

— J’sais pas.

— Reconnaissez-vous cette colline ?

— Non.

— Quelle est la couleur de vos cheveux ?

Elle prit quelques mèches entre ses doigts.

— Châtain.

— Vous travaillez ? Vous faites des études ?

— J’sais pas. J’veux pas rester là.

— Je suppose que vous avez reçu une éducation. Où êtes-vous allée à l’école ?

Elle leva les yeux et vit des nuages à travers les arbres. Des larmes coulaient sur son visage.

— Pourquoi pleurez-vous ?

Le sol était mou sous ses pieds, trop mou. Elle s’y enlisait. Elle fit un pas en avant et son pied gauche se libéra avec un bruit de succion. Son pied droit était embourbé. Elle parvint à se dégager, mais laissa sa chaussure derrière elle. Elle s’agenouilla et plongea la main dans la boue pour la récupérer.

— Ma chaussure. J’ai pas les bonnes chaussures. J’aurais dû mettre des bottes.

— Pourquoi pleurez-vous ? Où êtes-vous ?

— J’sais pas.

— Quel âge avez-vous ? Donnez-moi votre âge. Quand avez-vous eu votre dernier anniversaire ?

— J’sais pas.

Elle remit sa chaussure et continua à avancer en trébuchant. Elle tenait quelque chose dans sa main, un objet coupant, aux contours nets, qu’elle refusait de lâcher. Elle tomba et sentit une douleur aiguë dans sa paume quand l’objet s’y enfonça ; elle le changea de main : il s’agissait d’une petite boîte en métal. Elle se releva, malgré le poids du ciel qui semblait peser sur ses épaules – elle avait l’impression qu’une tente s’était écroulée sur elle. Quelque chose cognait à l’intérieur de la boîte. Plus haut, elle entendit de l’eau qui coulait, fraîche, rebelle, et elle se força à reprendre sa route,

pataugeant à travers les arbres.

— Que tenez-vous dans votre main ?

La voix était distante, loin derrière les sons de la forêt. Elle s'arrêta et scruta l'obscurité du sous-bois. Un lapin l'observait, lui aussi. Un corbeau. Soudain, alors que le jacassement des oiseaux s'interrompait, il régna un silence absolu. Elle eut l'impression d'être devenue le centre d'attention de tout le règne animal. Le sentier bifurquait, et elle savait qu'elle devait prendre à droite. Elle continua, écrasant d'épaisses fougères sous ses pas.

Le rocher se dessina à travers les arbres, une vision brouillée par les larmes qui lui remplissaient les yeux et coulaient sur ses joues.

Elle arriva au pied du rocher ; le sentier était sec à cet endroit, d'un accès plus facile. Alors qu'elle le contournait, elle aperçut un autre rocher, plus étrange celui-là, dressé à la verticale et avec une entaille en son centre, ce qui lui donnait la forme d'un cœur.

Elle grimpa dans sa direction, soufflant sous l'effort, sanglotant doucement. L'énorme rocher en granit se dressait au bout d'un petit promontoire, comme s'il était susceptible de basculer à tout moment.

Le sentier passait sous le surplomb, puis derrière le promontoire, avant de monter vers le sommet. Vu de ce côté, le rocher ressemblait toujours à un cœur, même si c'était moins évident, et il semblait encore plus gros. Il faisait bien deux mètres cinquante de haut sur deux de large. Elle le connaissait bien. Il était couvert d'initiales et de messages gravés, et elle les connaissait aussi. « P aime E. Chris

— Reconnaissez-vous certaines de ces initiales ?

Elle avala, incapable de détourner le regard de « D aime BJ », et serra la boîte plus fort entre ses mains. Puis elle avança jusqu'aux arbustes derrière le rocher, s'agenouilla et, l'espace d'un instant, fut aveuglée par ses larmes.

Écartant les feuilles mortes, elle dégagea le sol et se mit à creuser un trou dans la terre sablonneuse et humide. Arrivée à une trentaine de centimètres de profondeur, elle y mit la boîte et le reboucha, éparpillant les feuilles par-dessus.

— Pourquoi l'enterrez-vous ?

Elle se redressa, aplatit la terre avec son pied ; puis, traversant les arbustes, elle descendit une berge escarpée en direction d'une petite cascade. Elle commença à sentir l'eau sur son visage, sur ses bras et, alors qu'elle s'approchait, tendant ses mains sales devant elle, les quelques gouttes se

transformèrent en une légère pluie fine ; enfin, elle se retrouva sous la cascade elle-même, trempée jusqu'aux os, les petites aiguilles d'eau tombant de plus en plus fort, jusqu'à lui faire mal.

Elle essaya de s'éloigner, mais se heurta à un mur. Elle fit volte-face. Son visage la regardait depuis un miroir. « Pièce », articula-t-elle en silence, mais, curieusement, le visage dans le miroir ne bougea pas, lui.

— Je n'aime pas cette pièce, dit-elle.

— Quelle pièce ? Où êtes-vous ?

— Je n'aime pas cette pièce. Je ne veux pas être ici.

— Où êtes-vous ?

— Je n'aime pas cet endroit. Je veux être ailleurs. Je vous en prie, je ne veux pas être là. Faites-moi sortir, s'il vous plaît. (Une silhouette apparut dans le miroir derrière elle.) Non ! (Le miroir se lézarda, comme une toile d'araignée. Un éclat de verre déchiqueté atterrit à ses pieds.) faites-moi sortir d'ici ! faites-moi sortir d'ici ! faites-moi sortir d'ici ! je vous en supplie, faites-moi sortir d'ici !

Elle tambourina de ses poings. D'une voix étranglée par la terreur, elle poursuivit :

— vite ! faites-moi sortir d'ici ! je vous en supplie, faites-moi sortir d'ici ! s'il vous plaît !

Un visage la regarda avec inquiétude.

— Charley. Réveillez-vous, maintenant. Tout va bien.

La terreur continuait à monter en elle. Elle se débattait furieusement.

— Charley, tout va bien.

Un visage étrange. La raie au milieu. Les rouflaquettes. Les yeux comme des têtes d'épingle derrière les verres épais. Il disparut. Il y eut un déclic et une lumière vive inonda la pièce. Puis son visage réapparut.

— Tout va bien, Charley. Vous êtes en sécurité.

Elle avait l'impression d'être allongée dans un cours d'eau. Des ruisselets lui coulaient sur le visage, dans le cou, sur les épaules, sur le ventre. Elle repoussa la couverture et eut tout de suite moins chaud. Elle resta immobile ; épuisée, elle leva la tête et croisa le regard myope.

— Que... (Le simple fait de parler exigeait un effort de sa part.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous avez revécu un événement déplaisant d'une vie antérieure, une mauvaise expérience, expliqua-t-il avec douceur. C'est une bonne chose.

C'est uniquement de cette façon que nous pouvons nous libérer des traumatismes dont nous souffrons dans cette incarnation.

La peur lui avait laissé une boule dans la gorge.

— C'était affreux, dit-elle. Horrible. Je n'y comprenais rien, c'était comme un mauvais rêve.

— Ce n'était pas un rêve. Vous étiez dans une vie antérieure. (Il consulta sa montre.) Je crains qu'il ne nous faille en rester là. Nous avons pris du retard et j'ai un autre rendez-vous. Je vais vous donner les bandes.

— Je croyais... Je croyais que j'avais deux heures.

— Il est 15 heures.

— Hein ? C'est impossible. Ça a duré presque trois heures ? Mais je n'ai été là que quelques minutes, dix tout au plus, c'est...

— Retourner dans une vie antérieure prend du temps ; vous y êtes demeurée longtemps.

Elle secoua la tête, abasourdie ; elle essaya de se lever, mais elle se sentait complètement vidée.

— Il faut prévoir une autre séance, dit-il. Nous ne devrions pas laisser les choses ainsi, avec cette plaie ouverte. Il reste beaucoup à apprendre. (Elle le regarda fixement, l'esprit embrouillé.) Votre voix était différente. Nous ne savons pas qui vous étiez et ce que vous avez enterré près de ce rocher. Il faut découvrir ce qui vous terrifiait à ce point.

— Pourquoi ?

Ce n'était pas vraiment une question, cela ressemblait plus au glapissement de terreur d'une créature de la forêt, qui s'est laissé surprendre par le chasseur, en pleine nuit, loin de son nid, de sa tanière ou de sa mère.

— Nos vies antérieures font partie de notre psyché, Charley. Quand nous régressons vers elles, nous réveillons tout ça, nous transcendons les couches temporelles. Nous voulons vous épargner de soudaines frayeurs inexplicables, ou des souvenirs semblant venir de nulle part. Vous découvrirez peut-être que bon nombre de vos peurs actuelles découlent de cet incident. Si nous parvenons à voir ce qui s'est passé, à en identifier les causes, ça pourrait vous aider.

— Et si ça ne marche pas ?

— Nous ne devrions pas laisser les choses ainsi, dit-il. Pas comme ça. Je pense que ce ne serait pas judicieux.

Il sourit avec une suffisance qui la troubla. Elle frissonna tandis que la

peur courait dans ses veines.

— Je ne comprends toujours pas.

— Ça viendra, fit-il. Ça viendra.

CHAPITRE 13

— Nous nous sommes déjà rencontrés, dit-elle. Dans une vie antérieure. (Elle inclina son verre en direction de ses lèvres et le regarda droit dans les yeux.) Nous étions amants.

Il rougit, détourna le regard un court instant ; elle avait toujours les yeux rivés sur lui. Il leva son verre et sourit.

— Quand ?

— Le vin est excellent, bredouilla-t-elle.

— On n'a trente-huit ans qu'une fois.

— Tu en es sûr ?

Elle trinqua avec lui.

Charley observait Tom et Laura en pleine conversation à l'ombre des lampes tempête, à l'extrémité des deux tables qu'ils avaient mises bout à bout, et se demanda de quoi ils pouvaient bien parler. Laura, vêtue d'une veste blanche ornée d'une grosse broche en quartz, était penchée vers lui, les coudes sur la table. Elle était vraiment belle. En comparaison, Charley se sentait mal fagotée. Elle avait pris du poids depuis le déménagement, pas beaucoup, mais suffisamment pour que ça l'agace.

La fumée du barbecue flottait au-dessus de la table et la voix de Bob Dylan chantait doucement dans le haut-parleur que Tom avait branché depuis le salon. Il passait toujours de vieux disques le jour de son anniversaire.

— Les chauves-souris s'envoient en l'air la tête en bas. Vous le saviez ?

Elle entendit vaguement la voix de Richard Howorth au milieu des bavardages.

— C'est vraiment courageux de votre part, de recevoir aussi tôt, dit Michael Ohm, assis à sa droite.

Sa moustache à la Zapata semblait devenir plus épaisse à chacune de leurs rencontres, comme pour compenser un crâne qui se dégarnissait à vue d'œil.

Il repoussa ses lunettes à monture rouge sur son nez busqué. C'était l'un des associés de Tom et il soignait son look branché. Les avocats commençaient à ressembler à des architectes. Et les architectes à des banquiers. C'était le changement. La vie évoluait, en silence, comme du sable se mouvant sous vos pieds.

Elle frissonna. La chaleur de cette journée d'été indien s'était dissipée et un froid humide avait envahi l'obscurité. Les invités mettaient des pull-overs, se frottaient les mains. Bientôt, ils devraient poursuivre la soirée dans la maison.

Richard Howorth, le témoin de Tom le jour du mariage, était venu avec sa petite amie, Louisa, une décoratrice d'intérieur. John Orpen, le comptable de Tom, et sa femme, Sue, essayaient désespérément d'avoir une conversation cohérente avec un Julian Garfield-Hampsen soûl comme un Polonais. Charley avait suggéré d'inviter Hugh pour Laura, et Tom avait pensé que ce serait une bonne idée d'avoir également Julian et Zoe. Elle se réjouissait qu'il veuille établir des relations amicales avec leurs voisins.

Laura ignorait Hugh. Jouer les entremetteuses pour elle était toujours compliqué. Elle-même ne semblait pas savoir ce qu'elle voulait. Elle avait gâché un mariage qu'elle aurait aisément pu sauver, sans jamais vraiment donner d'explication satisfaisante à Charley, et elle s'était battue comme une tigresse pour la garde de ses deux filles, qu'elle s'était empressée d'envoyer en pension parce que sa boutique exigeait toute son attention.

Michael Ohm essuya de la soupe sur sa moustache.

— Alors, quel effet ça fait de ne plus habiter Londres ? demanda-t-il.

— Je me sens un peu dépaysée, répondit Charley. Mais c'est bon de retrouver mère nature. Ce matin, au petit déjeuner, nous avons mangé les œufs de nos poules – enfin, il n'y en avait qu'un, mais c'est un début. Nous plantons différents légumes en ce moment. Certains commerçants du village sont incroyables. L'épicier ne vend qu'une sorte de pain – blanc, tranché.

— Geller est un escroc ! Un imposteur fini ! s'emporta Hugh Boxer, à l'autre bout de la table.

Il se redressa, les épaules rentrées dans sa veste en lin froissée, le regard furieux, de noires crevasses marquant son visage émacié.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? s'indigna Zoe Garfield-Hampsen du haut de sa voix de petite fille, ses seins manquant de dépasser de son décolleté. Je l'ai vu faire de mes propres yeux. J'étais là !

La flamme d'une lampe tempête vacilla, mourut une seconde, puis l'appareil se remit à vrombir de plus belle ; Bob Dylan cessa brutalement de jouer au milieu d'un accord et la table s'assombrit. Charley regarda la maison. Toutes les lumières étaient éteintes. Puis les lampes tempête déclarèrent forfait à leur tour, les plongeant dans un noir complet. Elle sentit une rafale d'air frais, comme si on venait d'ouvrir la porte d'un congélateur derrière elle. Quelqu'un hurla, la plainte d'un spectre.

— Les plombs ont sauté, expliqua Tom. Je m'en occupe. J'en ai pour une minute. (Il y eut un bruit de verre brisé.) Et merde, jura-t-il.

John Orpen alluma son briquet et souleva le couvercle en verre de la lampe tempête devant lui.

— La mèche est trop courte.

Il la ralluma et tourna le bouton.

Bob Dylan se remit à chanter, plusieurs lumières dans la maison revinrent à la vie en même temps et tout le monde poussa des hourras. Tom réapparut.

— L'installation électrique a pourtant été entièrement refaite, dit-il. Les ouvriers ont dû merder quelque part.

— Le disjoncteur est peut-être trop sensible, murmura Michael Ohm.

— La soupe était absolument délicieuse, dit Sue. Vous pourrez me donner la recette ?

Charley se leva et commença à débarrasser la table.

Laura la suivit dans la cuisine, des assiettes plein les bras ; elle les posa en équilibre précaire sur la pile de Charley. Elle regarda le séchoir à linge suspendu et joua avec le cordon. Charley nota qu'elle avait l'air pompette ; ça la surprit : Laura buvait rarement autant.

— Quelle belle maison ! Tu en as de la chance ! Je t'envie terriblement. (Elle tira de nouveau sur le cordon, faisant monter et descendre la grille, ce que Charley trouva un rien irritant.) Alors, comment ça s'est passé avec Ernest Gibbon ? Qu'est-ce que tu as pensé de lui ?

L'ombre des tringles d'étendage traversa le sol tandis que Charley mettait les assiettes dans le lave-vaisselle.

— Ce type m'a donné la chair de poule.

— Il est gentil ! s'indigna Laura, ayant visiblement du mal à articuler. C'est un brave homme !

— Tom a écouté les bandes – une partie, en tout cas. Il dit qu'il m'a influencée.

— Il ne ferait jamais une chose pareille. Il a une excellente réputation.

— Plutôt bonne, sa combine : il te flanque une frousse de tous les diables pour te donner envie de revenir et d'en savoir plus.

Laura tira encore une fois sur le cordon.

— Non, je n'y crois pas, il n'est pas comme ça.

Il y eut un grincement suivi d'un claquement, comme un coup de tonnerre, mais à l'intérieur de la cuisine.

Laura sursauta et tomba à la renverse contre le réfrigérateur.

Muette de stupéfaction, Charley avait les yeux rivés sur le séchoir à linge qui gisait entre elles, par terre.

— Désolée, dit Laura, regardant le cordon sans conviction. J'ai oublié de le raccrocher.

Tom retourna les côtelettes de porc et les saucisses sur le barbecue. De la graisse gicla et grésilla sur les charbons de bois rougis. Il poussa doucement quelques-unes des pommes de terre en robe des champs, donna un demi-tour aux épis de maïs. Clignant des yeux à cause de la chaleur torride et de la fumée, il recula d'un pas mal assuré et but une gorgée de son vin. Malgré la lueur des lampes à une cinquantaine de mètres de là, l'obscurité et l'alcool l'empêchaient de bien distinguer les silhouettes réunies autour de la table.

Des mains se glissèrent autour de sa taille.

— Comment ça se passe, dit leur propriétaire, doucement, simplement.

Il sentit son parfum, la légère pression de ses mains.

— Ce n'est pas encore tout à fait prêt, dit-il en se retournant.

Les yeux de Laura étaient rivés aux siens, elle lui souriait d'un air interrogateur dans le rougeoiement des braises.

— J'aime te regarder, chuchota-t-elle. (Il eut un sourire embarrassé.) Et j'ai remarqué ta façon de me regarder, dans les soirées. J'aime ça.

Elle frôla sa main du bout des doigts, puis ses doigts s'enroulèrent autour des siens, les serrant avec douceur. Il jeta un coup d'œil en direction de la table. Des formes, des ombres ; vus de là-bas, lui et Laura ne seraient, eux aussi, que des ombres – du moins l'espérait-il.

Laura se dressa sur la pointe des pieds et posa ses lèvres douces (*bien plus douces que celles de Charley*, pensa-t-il) sur les siennes. Puis elle s'écarta, le prit par le poignet et l'entraîna derrière un arbre. Ils s'embrassèrent, plus longuement cette fois, et il la pressa contre le tronc, en

proie à un désir qu'il imputait à l'alcool. Il glissa sa main à l'intérieur de sa veste, dans son chemisier, et lui caressa les seins tandis qu'elle écrasait son bassin contre son érection naissante. Il eut un mouvement de recul et lui lança un regard malicieux.

— C'est quoi, la suite des événements ?

— On se bécote, rien de plus.

Elle sourit avec insolence, puis l'attrapa par la nuque et l'embrassa de nouveau. La main de Tom s'aventura sous sa jupe, au-dessus du collant en Nylon et de la peau douce de son ventre, avant de plonger sous le collant et vers ses fesses. Il commença à essayer de baisser son collant.

Ses lèvres toujours collées aux siennes, elle secoua la tête, murmurant :

— Hé, non, pas ça !

Il s'écarta et jeta un regard furtif derrière l'arbre.

— Allez quoi, un petit coup vite fait.

— Non !

Il tripota le collant.

— Arrête ! dit-elle. Ça sent le brûlé.

Il se tourna vers le barbecue. Des flammes jaillissaient autour des côtelettes.

— Merde !

— Je pense que je ferais mieux de rejoindre les autres invités, dit Laura. Où sont les toilettes ?

— Les moins délabrées sont au premier ; prends à gauche sur le palier, c'est la deuxième porte à droite.

Ils commencèrent à chanter « joyeux anniversaire » quand Charley apporta le gâteau. Ils avaient fait appel au boulanger du village. Sur le dessus, les mots « JOYEUX ANNIVERSAIRE TOM » avaient été écrits sur une banderole à l'allure juridique, visible à travers une forêt de bougies. Le vent en souffla la plupart, et Tom le resta sous un tonnerre d'applaudissements. Puis les invités exigèrent un discours.

Son visage devint une tache confuse.

Charley ressentit un profond sentiment de malaise. L'odeur du barbecue la perturbait. Les braises. Les flammes léchant l'obscurité d'un noir d'encre. Le silence pesait sur elle. Les visages souriants, les cris et les rires s'estompèrent.

Elle était déjà venue. Elle avait déjà vu des flammes ici même.

Elle vit le vieil homme sortant de la forêt et trébuchant vers elle. L'adolescente en pleurs, montant vers le rocher, avec la boîte dans la main.

— À quoi pensez-vous ?

Elle revint au présent, surprise. Hugh était assis à la place de Michael Ohm et lui souriait.

— Désolée, dit-elle. (Elle frissonna, se frotta les bras.) Il fait froid. Peut-être qu'on devrait rentrer, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Pas encore, mais bientôt.

— Vous vous souvenez de ce que vous disiez au pub, à propos des esprits anciens ?

— Oui, fit-il, sortant sa pipe. Ça ne vous dérange pas si... ?

— J'aime beaucoup l'odeur de la pipe, dit-elle. Vous avez déjà régressé dans des vies antérieures ?

— Sous hypnose ?

— Oui.

Il mordit le tuyau et pencha légèrement la tête, plissant les yeux. Il baissa la voix.

— Je vous ai prévenue : il y a beaucoup d'amateurs dans ce domaine. Ne vous lancez pas là-dedans.

— Je pensais que vous croyiez à la réincarnation.

— Je crois surtout qu'il ne faut pas plaisanter avec le surnaturel.

— Plaisanter ?

Elle avait l'impression d'avoir des volutes de neige carbonique dans les veines. Hugh regarda autour de lui d'un air gêné.

— Je m'excuse encore pour la voiture, dit-il, changeant brusquement de sujet.

La voiture. La Triumph. La voiture avec le chewing-gum. Elle tendit le bras en direction de son verre, mais elle tremblait tellement fort qu'elle faillit le renverser. Le rouge lui monta aux joues.

— Je devrais vous dédommager pour me laisser la garer dans votre grange, reprit-il.

— Non. Pas du tout. C'est... Vous pouvez la laisser là. Vraiment.

Elle avait un goût de menthe dans la bouche. Un goût de chewing-gum.

Il y eut un bruit sourd. Un cliquetis. Hugh se baissa et ramassa la fourchette de Charley.

— Oh, merci. (Elle l’essuya avec sa serviette.) Laissez la voiture dans la grange aussi longtemps qu’il le faudra.

— Quelques jours de plus suffiront.

Il alluma sa pipe avec un vieux Zippo. Une bourrasque emporta quelques cendres chaudes et il couvrit le fourneau de sa main.

— Vous avez commencé à explorer la région ?

— Non, pas vraiment.

— C’est une partie du monde très intéressante, qui grouille d’anciennes lignes d’énergie. Longtemps considérée comme propice à la magie.

— Quoi ? Des sorcières chevauchant leur balai ?

— Ce genre de choses. (Il sourit et tira sur sa pipe.) Vous êtes déjà allée à la Roche aux souhaits ?

— Où est-ce ?

— C’est une jolie promenade. Vous montez à travers bois de l’autre côté du lac, vous prenez à droite après la zone marécageuse et ensuite, tout droit.

— Pourquoi l’appelle-t-on « la Roche aux souhaits » ?

— Il s’agit de vieilles pierres païennes sacrées ; j’ignore comment elles sont arrivées là, à moins qu’elles aient été extraites de la colline elle-même. Selon une vieille superstition, les gens du pays croyaient que si vous vouliez vraiment quelque chose très fort, il suffisait d’apporter un cadeau à la roche pour voir son vœu exaucé.

— Un sacrifice ?

Sa pipe s’était éteinte.

— Pas un sacrifice humain, bien sûr, mais un objet personnel. (Son briquet cliqueta et il aspira la flamme dans le fourneau de la pipe. Elle renifla discrètement l’épaisse fumée bleue qui flottait au-dessus de sa tête.) Et ceux qui voulaient que leur amour dure toujours gravaient leurs noms sur le rocher des Amoureux. Et si jamais leur passion déclinait, il suffisait d’apporter un cadeau au rocher pour que tout redevienne comme avant.

Elle garda le silence un moment.

— À quoi ressemble ce rocher ? demanda-t-elle.

— Vous ne pouvez pas le rater. Il a la forme d’un cœur.

CHAPITRE 14

Charley dort mal. La cacophonie des oiseaux, le grondement de l'eau du seuil et les pensées qui se bousculaient sous son crâne la tinrent éveillée.

Tom n'arrivait pas à trouver le sommeil non plus ; il remuait à côté d'elle. Il se leva pour aller aux toilettes. Un peu plus tard, il se releva et disparut dans la salle de bains cette fois, revenant avec un verre rempli d'eau en effervescence.

— Ça va ?

Le lit s'affaissa lorsqu'il s'assit.

— Bon sang. C'était plus calme à Londres. Y a pas moyen de clouer le bec à ces foutus piafs ?

Le ciel était gris, orageux, et un vent fort soufflait. Ils entendirent le cliquetis d'une bicyclette et un crissement de pneus sur le gravier. Ben courut à la porte de la chambre à coucher en aboyant.

— Les journaux, dit Tom.

— Ça t'a plu, hier soir ?

— Je me suis bien amusé.

Il plissa les yeux.

— Vous avez beaucoup parlé, toi et Laura. (Il remua l'Alka-Seltzer avec le manche de sa brosse à dents, en but un peu et fit la grimace.) De quoi vous avez discuté ?

Après un moment de silence, il marmonna :

— De rien de particulier.

La fenêtre trembla et une rafale d'air froid lui balaya le visage.

— Pas vraiment le temps idéal pour ton match de cricket, dit-elle.

— Ça va peut-être s'éclaircir.

— Qu'est-ce que tu fais ce matin ?

— J'ai prévu de décaper le salon. Pas la peine de commencer à peindre

tant que les ouvriers n'en ont pas terminé avec les parquets.

Charley bâilla et regarda les murs nus, les poutres en bois brut et le plafond bas qui n'était pas droit. Elle se sentait toujours une étrangère dans cette pièce ; chaque matin, elle avait l'impression de se réveiller dans un hôtel, pas *chez elle*.

— Tu reprends le travail demain, dit-elle. C'est la fin des vacances.

Tom hocha la tête.

— Tu vas à Londres cette semaine ?

— Demain. Je vais rendre visite à maman, et j'ai promis à Laura de l'aider quelques heures – c'est toujours bon à prendre, ajouta-t-elle, sur la défensive.

— Ce qu'elle te paie ne couvre même pas ton billet de train.

Il alla fermer la fenêtre.

— J'ai repéré des éléments de cuisine vraiment pas chers. Je voulais t'en toucher un mot.

— Tu crois vraiment que c'est le moment ? On ferait mieux d'attendre un peu.

— La cuisine est vraiment sinistre pour l'instant, et il faudra des années avant que...

Il passa dans la salle de bains. De l'eau jaillit des robinets de la baignoire, puis vint le sifflement de la douche.

Elle éleva la voix.

— Je regrette vraiment de ne plus travailler.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on est tout le temps fauchés et que j'en ai assez de me sentir coupable à la moindre dépense.

Il passa la tête par la porte de la salle de bains.

— Ça n'a rien de définitif. Après que... (Il hésita.) Dès que les enfants seront nés, tu pourras reprendre le travail.

— Pas mon ancien job.

— Tu étais tout le temps crevée.

— Mais ça me plaisait.

Elle avait aimé la pression. Son patron, qui créait des accessoires de mode, était un bourreau de travail – et c'était contagieux. Elle arrivait au bureau à 7 heures du matin et repartait rarement avant 20 heures. Ils voyageaient en Europe au moins une fois tous les quinze jours, aux États-

Unis deux fois par an, parfois même en Extrême-Orient, pour acheter de la marchandise, participer à des salons, s'informer sur les nouveautés. Elle s'éclatait – et c'était bien payé.

— Quelques éléments neufs, un petit coup de peinture, et la cuisine sera très bien jusqu'à ce qu'on ait les moyens de la refaire pour de bon.

— Si tu acceptais de mettre ta mère dans un établissement un peu moins cher, on pourrait se permettre beaucoup plus de choses.

— Garde ça en mémoire pour le jour où ton père sera vieux et infirme, rétorqua-t-elle avec colère.

Le premier rocher se dessina dans la forêt un peu plus haut. Elle enjamba un bouleau abattu et s'arrêta à l'orée d'une petite clairière afin de reprendre son souffle. Il faisait sombre dans ces bois ; elle se sentait oppressée, elle les trouvait effrayants. Ben s'immobilisa, flairant peut-être lui aussi quelque chose, et fourra son nez contre sa jambe.

Elle n'était jamais allée aussi haut, elle avait dépassé l'endroit où elle avait croisé le vieil homme, le capitaine Letters... à moins qu'elle l'ait inventé de toutes pièces... ou qu'elle ait été témoin d'un glissement de temps, ou d'un phénomène atmosphérique bizarre. Mais peut-être qu'elle avait rencontré quelqu'un d'autre, un drôle de vieux bonhomme innocent avec sa canne à pêche, et qu'elle avait transmis son message à la mauvaise personne.

Elle craignait de tomber de nouveau sur lui.

Une ombre bougea dans l'obscurité entre les arbres, avançant droit sur elle ; elle eut un mouvement de recul, le temps de comprendre qu'il ne s'agissait que d'un buisson derrière un arbre, agité par le vent.

Deux yeux l'observaient, dissimulés sous une patience. Puis le lapin fit demi-tour et détala dans le sous-bois. Ben ne le remarqua même pas. Elle flatta le golden retriever, sa présence la rassurait. Son poil, son corps chaud étaient un réconfort.

— Bon chien, murmura-t-elle.

Plus haut, le sentier continuait à travers les fougères. Elle reprit sa route, passa sous le surplomb du rocher, puis à côté d'une crevasse étroite qui puait l'urine et sur le sol de laquelle gisait un préservatif usagé. Loin derrière, elle pensa entendre un enfant crier et une voix de femme lui répondre.

Puis, droit devant, elle aperçut le second rocher et se figea. Impossible de se cacher la vérité et de prétendre qu'il ne s'agissait que d'un rocher parmi

d'autres...

En forme de cœur. Pas d'erreur possible. Il se dressait au sommet d'un petit escarpement, se découpant contre le ciel orageux.

C'était bien le rocher qu'elle avait vu au cours de sa régression.

Elle le regarda longuement, essayant de se souvenir, de penser à son enfance, aux sorties avec sa mère. Le dimanche, elles prenaient le bus ou le train pour la campagne. Même quand elles avaient touché le fond, financièrement, sa mère avait toujours refusé de sacrifier leur excursion hebdomadaire. Peut-être étaient-elles venues ici un dimanche ? À moins qu'elle ait vu ce rocher au cinéma ? À la télévision ? Dans un livre ? Hugh avait dit que c'était un ancien monument, un site religieux. Peut-être l'avait-elle aperçu dans un magazine ou un documentaire ?

Elle se mordit la lèvre et gravit un couloir étroit menant à l'escarpement, progressant sur plusieurs autres pierres plus petites en s'aidant des pieds et des mains. Elle arriva au sommet et se tint debout, au grand air, sur un monticule couvert de fougères, avec le rocher en forme de cœur face à elle et des arbustes derrière.

Elle respira à fond, admirant la vue. Avec ce vent, il n'était pas facile de rester immobile. Au-dessus de la cime des arbres, le panorama se déployait dans toutes les directions, excepté droit devant, où le rocher bouchait la vue. Des champs et des bois, des pylônes et des fermes, plusieurs grandes maisons, dont une avec piscine et un court de tennis. Elle voyait une partie du lac ; les colonnes blanches et le jardin d'hiver de *Yuppie Towers*.

Le cœur était un énorme bloc de granit, s'élevant sur un lit de fougères séchées, avec des fissures profondes et des taches de lichen. Il était couvert de noms, d'initiales et de messages grossièrement gravés, bon nombre d'entre eux en partie effacés par les intempéries et à peine lisibles. « P aime E. Chris □ Lena. Mary-Wilf, Dan-Rosie. Arthur Edward aime Gwennie. D aime BJ. »

« D aime BJ. »

Elle regarda de plus près.

« D aime BJ. »

Les initiales qui avaient attiré son attention lors de sa régression, comme si elle les connaissait.

Elle toucha la surface lisse et froide. Silencieuse. Plus bas, Ben courait et bondissait à travers les fougères. Mais là-haut, seul le vent osait troubler le silence. Elle relut les initiales.

Une coïncidence ? À moins que son esprit ne lui joue des tours ? Comme avec le chewing-gum ? L'écurie ? L'homme à la canne à pêche ?

« D aime BJ. »

La boîte. La boîte qu'elle avait apportée jusqu'ici dans sa régression. Et si elle était là, elle aussi ? Son cœur battait la chamade.

Avec un sourire, Tom lui avait parlé de ce mets chinois très délicat, dont la préparation consistait à enterrer une boîte remplie d'asticots, sans rien leur laisser pour se nourrir. Quand on la déterrait, quinze jours plus tard, les asticots s'étaient entre-dévorés, et il n'en restait plus qu'un, gros et succulent, le survivant. Qu'on mangeait.

Elle se rappelait l'endroit précis. À moins de trois mètres de distance, elle vit un objet brillant. Son excitation était à son comble. Elle écarta les buissons : des tessons de bouteille. Déçue, elle déblaya le sol et se mit à genoux.

C'était là.

Elle se releva et s'éloigna de quelques pas – elle se sentait stupide. Mais, incapable de lutter contre l'attraction qu'il exerçait sur elle, elle retourna lentement s'agenouiller au même endroit. Cette fois, elle commença à creuser à mains nues, la terre sablonneuse s'accumulant sous ses ongles. Ben la rejoignit et lui lécha le visage, pensant qu'elle avait trouvé un nouveau jeu.

— D'accord, Ben, aide-moi ! Il y a un gros os enterré là !

Il s'assit et se gratta.

Elle creusa plusieurs centimètres avant de sentir quelque chose de dur effleurer ses doigts ; elle dégagea la terre autour de sa trouvaille : un silex.

Elle élargit le trou, grimaça de douleur quand elle s'érafla la main sur une pierre coupante. Elle continua à creuser, et un ver visqueux et froid s'accrocha à ses doigts ; elle secoua la main pour s'en débarrasser avec une grimace de dégoût.

Quelle idiote, pensa-t-elle. Elle n'avait pas été très maligne. Elle aurait dû apporter une pelle. Elle avait besoin d'une pelle. Elle frotta ses mains, enlevant le plus gros de la boue sablonneuse, et contempla la taupinière qu'elle avait faite. Sa montre lui apprit qu'il était onze heures moins le quart. Une goutte de pluie tomba sur son visage. À l'aide de sa botte, elle remit la terre dans le trou et l'aplatit, puis elle se dépêcha de rentrer à la maison, pas tout à fait au pas de course, mais presque.

Il était plus de midi quand elle fut de retour au rocher ; ses poumons la faisaient souffrir, elle était en nage.

Elle s'assit pendant quelques minutes et écouta le silence, le vent. Des crevasses bleues apparaissaient dans le ciel gris et le temps s'éclaircissait. Elle retourna le déplantoir entre ses mains ; c'était un vieil outil rouillé, légèrement tordu avec une croûte de terre sur la lame.

Elle regarda autour d'elle. Elle avait eu la compagnie de randonneurs en imperméables orange, mais ils s'étaient séparés quand le sentier avait bifurqué. Ses cheveux fouettaient son visage. Une voix en elle chuchota : *Va-t'en ! Oublie ça !*

Elle alla s'agenouiller dans les broussailles. Son pouls la tirait à la base de son pouce droit, comme si quelqu'un lui pinçait la peau. Elle sentit un curieux élanement dans son bras droit et un chatouillement dans sa gorge. Après un dernier coup d'œil aux alentours, elle se mit au travail.

Une demi-heure plus tard, le ciel s'était encore éclairci. Elle avait creusé un cratère d'environ quarante-cinq centimètres de profondeur et se demandait à qui appartenait cette forêt et si les gens avaient le droit de débarquer ainsi et d'y faire des trous. Se trouvait-elle sur les terres d'un fermier ? Ou sur un domaine protégé par le National Trust ? Et si un garde-chasse en colère surgissait soudain des bois ?

Ben était parti se promener et elle se sentait bien seule. Vulnérable. Le silence était sinistre. *Oublie ça, il n'y a rien ici. Aucune boîte.* Elle enfonça le déplantoir dans la terre, plus par frustration que mue par l'intention de continuer à creuser, et un bruit métallique retentit.

Elle se figea.

Elle leva l'outil de quelques centimètres et poussa de nouveau. Le même bruit. Plus sourd.

Elle dégagea la terre autour de l'objet avec plus de précaution, puis elle abandonna le déplantoir et utilisa ses mains. Quelque chose de coupant érafla son doigt et une goutte de sang se mêla à la boue. Elle reprit le déplantoir, évacuant la terre de chaque côté.

Quand elle l'eut complètement dégagé, elle découvrit un petit objet couvert de boue séchée. Léger, il pesait à peine plus que la croûte de terre qui l'entourait. Quelque chose faisait du bruit à l'intérieur ; elle était incapable de le tenir sans trembler.

Elle racla la boue à l'aide de la lame du déplantoir. Une surface

métallique piquée de rouille apparut. Une petite boîte carrée, sept centimètres de côté sur deux de profondeur. Par endroits, la rouille avait presque tout dévoré. Elle referma sa main dessus, sentit l'arête. Elle entendait la voix d'Ernest Gibbon, qui l'interrogeait : « *Que tenez-vous dans votre main ? Pourquoi l'enterrez-vous ?* »

C'était la boîte qu'elle avait serrée dans sa main. Brillante et en meilleur état, mais c'était bien la même. Elle en était certaine. Et elle avait peur de l'ouvrir.

Elle regarda dans le cratère. Deux moitiés d'un ver se tortillaient au fond.

« *Parfois, quand tu ouvres la boîte, l'asticot est plus gros que tu le penses.* »

Le couvercle était maintenu par la pression. Elle essaya de le forcer, mais il refusait obstinément de bouger. Elle utilisa la lame du déplantoir comme levier ; le bord se recourba avant de céder avec un petit bruit sec. L'air resté prisonnier à l'intérieur s'échappa en sifflant et le couvercle tomba dans le trou.

La boîte contenait un médaillon en forme de cœur.

Elle le regarda fixement, clouée sur place. Un cœur en émail de deux centimètres, rouge rubis. Une chaîne en or ternie glissa hors de la boîte et sur son poignet ; elle était glacée. Le cœur luisait faiblement au soleil qui perçait les nuages. Elle cligna des yeux.

Elle connaissait ce médaillon.

Elle savait ce qu'elle trouverait à l'intérieur : un billet, soigneusement plié. Sa tête l'élança et sa vision devint floue. Lentement, avec des doigts qui semblaient avoir doublé de volume, elle sortit le médaillon de la boîte. Il y avait une petite charnière et un fermoir encore plus petit qui, bien que rouillé, bougea sous la pression de l'ongle de son pouce. Un minuscule bout de papier était niché à l'intérieur, friable, plié plusieurs fois. Le vent joua avec lui et elle ferma le médaillon, de crainte que le mot soit emporté. La tête lui tournait.

Elle se mouilla les doigts avec de la salive et les nettoya de son mieux sur son jean. Puis, le protégeant du vent, elle sortit le petit carré de papier et le déplia. L'encre avait bavé, bruni avec l'âge et le papier semblait tellement fragile qu'elle avait peur qu'il se désagrège. L'écriture était tout juste lisible.

« Cher rocher, je l'aime. Fais qu'il me revienne. Barbara. »

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle eut l'impression que quelqu'un venait de tirer sur une manette en elle, faisant passer sa circulation sanguine de lente à rapide. Un petit garçon aux cheveux bruns la regardait, une expression sérieuse sur son visage couvert de taches de rousseur. Il avait environ sept ans.

— Tu fais un vœu ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête et parvint même à sourire faiblement.

— Timothy ! Ne t'éloigne pas, mon chéri ! cria une voix de femme.

Il détala hors de sa vue.

— Maman ! Maman ! Il y a une dame qui fait un vœu !

Elle était rouge de honte. Et elle se sentait coupable : ce médaillon n'était pas le sien, elle n'avait pas écrit ce billet. Elle n'avait aucun droit de se mêler ainsi des affaires des autres.

Elle le replia, le rangea dans le médaillon et referma ce dernier. Puis elle le déposa dans la boîte, ferma le couvercle et la remit dans le trou qu'elle reboucha. Quand elle se retourna, le garçon était de nouveau là.

— C'est ton chien ? demanda-t-il.

— Oui.

— Comment il s'appelle ?

— Ben.

— J'ai fait un vœu ici, dit-il.

— Qu'est-ce que tu as fait comme vœu ?

— J'ai demandé au rocher de guérir mon papa.

— Et ça a marché ? dit-elle en souriant, presque soulagée d'avoir de la compagnie.

— Non. (Son visage se plissa.) Il est mort.

CHAPITRE 15

Tom marqua quatre *runs* à la première balle.

— J'ai tout de suite vu que c'était un bon batteur, commenta Vic, le patron du *George and Dragon*, d'un air sombre, comme si Tom avait été éliminé. Je sais comment les reconnaître.

— Bien joué, mon chéri ! hurla Charley, applaudissant plus fort que tout le monde.

Elle se tenait à côté de la table où on servait le thé, observant le lanceur qui mesurait sa course d'élan en comptant ses pas, frottant la balle contre sa fesse gauche. Il commença à courir, prit de la vitesse et la balle glissa dans les airs. Tom essaya de taper la balle avec sa batte, la manqua et dépassa le gardien du guichet.

— Allez ! Vas-y ! cria l'autre batteur, ayant déjà franchi la moitié de la distance qui le séparait de la ligne blanche.

Tom s'élança et atteignit la ligne blanche à l'autre bout du *pitch* avant même qu'un chasseur ait touché la balle. Le public applaudit. Les chasseurs attendirent que le deuxième batteur soit en position.

Charley sentit une goutte de pluie sur son visage. Sur les tables à tréteaux, les napperons sous les gâteaux claquèrent dans le vent. Le terrier de Viola Letters courait un peu partout entre les pieds des tables en jappant.

Charley s'accroupit, caressa le chien et lui chatouilla la poitrine.

— Hé, toi, tu veux pas qu'on devienne copains ?

Il lui lécha la main avec hésitation.

Hugh Boxer la rejoignit, une batte usée sous le bras ; avec ses jambières, sa casquette enfoncée sur le crâne, son pull de cricket universitaire traditionnel et son ample pantalon blanc, il était fin prêt. Sa tenue seyait à merveille à son aura d'ancienne noblesse.

— Sacré coup de batte, dit-il. Et qui ne manque pas d'audace, surtout en

ouverture. Votre mari semble être une recrue de choix.

— Il jouait vraiment bien à une époque.

— Il est toujours très bon. À propos, je ne vous ai pas remerciée pour votre invitation hier soir, dit-il.

— J’espère que vous vous êtes bien amusé.

— Beaucoup. J’ai passé une très bonne soirée. Laura est une fille intelligente.

Son regard était inquisiteur.

— Oui, c’est vrai, dit-elle. Je suis allée voir la Roche aux souhaits ce matin.

— Tiens donc ?

— Vous avez raison. C’est une belle promenade. (Elle jeta un coup d’œil à ses ongles, sous lesquels il restait de la boue, puis se tourna de nouveau vers Hugh.) Cette coutume... celle qui consiste à enterrer des objets... elle est toujours pratiquée ?

— Peut-être qu’un ado y va de temps en temps, mais je pense que, de nos jours, les gens sont plus cyniques à propos de ce genre de choses.

Il se baissa pour resserrer une sangle sur une de ses jambières.

Il y eut un craquement et le silence tomba sur le *pitch*. Le piquet du milieu était penché en arrière, derrière le batteur. Tom se trouvait de l’autre côté du *pitch*, constata-t-elle avec soulagement.

— À moi de jouer, dit Hugh, et il sourit.

— Bonne chance !

— Je vais en avoir besoin.

Il entra sur le terrain, tirant sur ses gants.

Charley estima que l’événement avait attiré environ deux cents personnes, entre le stand de la vente de charité, la tombola, et les spectateurs assis sur les bancs devant la petite tente des vestiaires. Plusieurs familles avaient étalé des nappes de pique-nique aux limites du terrain, et deux vieux fossiles étaient assis sur des chaises longues devant le panneau d’affichage en bois, observant le match sous leurs visières vertes.

Sur un terrain d’entraînement bordé de filets, un batteur renvoyait avec beaucoup d’aisance les balles que lui lançaient à tour de rôle deux autres joueurs. Un groupe d’enfants jouaient à leur propre jeu, avec une petite batte et une balle en caoutchouc. Hamburgers et hot dogs grésillaient sur une plaque, et la banderole « MATCH DE CHARITÉ EN FAVEUR DU

NSPCC » tremblait dangereusement dans le vent.

— C'est combien les cupcakes ? demanda un des enfants.

— Vingt pence.

Il lui tendit une pièce pas très propre qu'elle déposa dans la cagnotte, et il en prit un rose.

Viola Letters était debout sur un tabouret de traite derrière une table à tréteaux couverte de tasses retournées sur leurs soucoupes, et regardait à l'intérieur d'une gigantesque bouilloire électrique en acier. Une vague d'applaudissements qui manquaient de conviction salua l'arrivée de Hugh à la ligne blanche, et le batteur malchanceux rejoignit les autres membres de son équipe.

— T'as pas eu de chance, Johnny !

— La balle a rebondi pratiquement sur ma ligne, y avait rien à faire. On m'a dit que le lanceur était un ancien pro.

Charley regarda Hugh et Tom. La balle arriva avec force sur Hugh et il la renvoya sans coup férir. Un arbitre cria « *Over !* »

Ah, le cricket... Les beaux jours. Que de bons souvenirs... Tom jouait régulièrement à l'époque où ils s'étaient connus, et elle avait passé de nombreuses heures allongée au soleil, heureuse, regardant le match, lisant et relisant sans fin la même page d'un livre de poche, mâchant des brins d'herbe.

La bouilloire dégagea de la vapeur en sifflant. Viola Letters souleva une grande théière en métal de sous la table et la remplit d'eau bouillante.

— Soyez un ange, Charley. Laissez infuser deux minutes et commencez à servir.

Charley tituba sous le poids de la théière. Elle la posa sur le bord de la table et patienta. Tom marqua un autre *run*. Hugh en mit quatre. C'était un joli pré communal, bordé sur deux côtés par des habitations, et par la nature sauvage sur les deux autres. Elle était contente que Tom joue, contente d'être ici elle-même, d'aider à servir le thé. De faire partie de quelque chose. Elle était contente que Tom se débrouille bien.

La boîte et le médaillon vinrent soudain tourbillonner dans son esprit, et la peur suivit, telle une vague qui l'emportait. Le terrier jappa.

— Oh, Peregrine, je suis désolée ! Je ne voulais pas t'effrayer.

Elle tendit la main pour le caresser, mais il fila après un dernier jappement.

*« Cher rocher, je l'aime. Fais qu'il me revienne. Barbara. »
Le chewing-gum, l'écurie, le vieil homme : des coïncidences.
Mais pas la boîte.*

Un frisson glacé la parcourut et elle sentit un étrange parfum musqué, fort, très fort, comme si la femme qui le portait se trouvait à côté d'elle ; ça ne dura qu'un instant, telle une volute de fumée emportée par le vent. Elle regarda autour d'elle, cherchant à déterminer sa provenance, puis elle souleva la lourde théière, tenant l'anse à deux mains, et l'inclina vers la première tasse.

Tout alla très vite. Il y eut une secousse, une seule, et l'anse devint légère pendant une fraction de seconde, alors que son extrémité se détachait de la théière, qui se retourna, déversant dix litres de thé bouillant sur le terrier.

Elle entendit le hurlement presque avant de comprendre ce qui venait de se passer, avant que le métal brûlant frappe violemment ses jambes, avant même de sentir la brûlure du liquide sur ses pieds.

Le chien tomba sur le côté, roula sur son dos en se convulsant, de la vapeur s'élevant autour de lui. Son hurlement se transforma en un cri strident et tendu.

Viola Letters s'agenouilla à côté de lui pour l'aider, mais il montra les dents et lui mordit sauvagement la main. Puis il se traîna un peu plus loin dans l'herbe, sur le ventre, tenta de se relever et tomba, hurlant, essayant de mordre l'herbe et même une de ses pattes. Il se frotta le visage sur l'herbe et perdit la plus grande partie de la peau de son museau.

Un enfant cria.

— Peregrine ! hurla Viola Letters, au désespoir, les doigts en sang, alors qu'elle lui courait après.

Le petit chien se roulait par terre, terrassé par la douleur, de l'écume à la gueule ; avec la vapeur qui s'élevait de son pelage, il ressemblait à quelque bête grotesque sortie tout droit de l'enfer.

La douche coulait à l'étage, la tuyauterie grinçait alors que l'eau jaillissait des conduites. Grâce à la chaleur de l'Aga, la cuisine était douillette. Le vent s'était calmé et un crachin persistant s'était mis à tomber.

Le match de cricket avait repris son cours normal, avec un changement d'ambiance à peine perceptible, comme si quelqu'un avait baissé le volume et peut-être aussi ajusté le contraste. Les enfants étaient retournés à leur propre

jeu, sauf pour les plus petits qui étaient restés auprès de leurs mères, pleurant, leurs pouces en bouche.

Le chien avait été enveloppé dans des torchons, afin d'éviter qu'il morde quelqu'un d'autre, mais à ce stade, il avait cessé de lutter et gisait, sans défense, tremblant et gémissant. Une fille des ambulances St John avait mis un pansement sur le doigt de Viola Letters et quelqu'un les avait conduits, elle et son chien, chez le vétérinaire. Charley avait proposé de les accompagner, mais Viola Letters lui avait stoïquement demandé de rester pour s'occuper du stand.

— Ce n'est pas votre faute, ma petite dame, lui avait gentiment dit un homme avec une moustache en guidon de vélo. (Il avait levé la théière, son anse tordue et ne tenant plus que par un boulon, et montré les trous où les vis supérieures s'étaient détachées.) Fatigue du métal. Ça arrive même dans les avions.

Plus tard, une femme portant des caoutchoucs annonça qu'ils avaient réuni 342 livres et 11 pence au profit du NSPCC, ce qui lui valut quelques hourras dispersés. Tom avait marqué quarante-deux points et éliminé deux batteurs de l'équipe adverse. Il fut élu meilleur joueur de la rencontre et se vit remettre une chope en étain ; Charley en avait eu les larmes aux yeux, la fierté venant dissiper quelque peu l'horreur qu'avait suscitée en elle l'incident avec Peregrine.

Au retour, deux messages les attendaient sur le répondeur. Le premier, de la part de Holly Ohm qui les remerciait pour la soirée ; le second, de la part du partenaire de squash de Tom, Paul Lerond. « Tom, j'ai bien reçu ton message concernant l'annulation de notre partie de demain. Qu'est-ce que tu dirais de remettre ça à mercredi, 18 h 15 ? »

Charley laissa tomber deux pincées de nourriture dans le bocal de Horace et hacha le cœur de bœuf pour le dîner de Ben, fronçant le nez à cause de l'odeur nauséabonde du sang séché.

Tom était allongé sur le lit, enveloppé dans une serviette, les journaux du dimanche éparpillés autour de lui. La télévision était allumée, diffusant : *Only Fools And Horses* ⁶.

— Qu'est-ce que tu veux pour dîner ?

Il peigna ses cheveux humides en arrière.

— Qu'est-ce qu'on a ?

— Des tonnes de restes.

— Très bien. Tu as l'air gelée.

— Je suis gelée.

Elle enleva ses vêtements et examina les taches brunes laissées par le thé sur son pantalon blanc. Le liquide bouillant avait provoqué une éruption de petites cloques sur ses pieds ; elle avait aussi des ampoules au talon, là où ses bottes avaient frotté au cours de son escapade dans les bois, un peu plus tôt.

Elle passa dans la salle de bains.

— J'hésite entre appeler Mme Letters ou carrément aller la voir. Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle se regarda dans le miroir embué. Son visage était pâle comme un linge, ses yeux ressemblaient à des perles noires.

— Passe-lui un coup de fil.

— Si son chien est mort, je... (Elle mordit la peau sous l'ongle de son pouce.) Peut-être que je devrais lui envoyer des fleurs.

— Sinon, tu peux faire un don à une organisation caritative de protection des animaux. Je suis sûr que c'est ce que son toutou aurait voulu.

— Ne plaisante pas avec ça. C'est affreux.

Grosse. C'était un fait : elle prenait du poids et perdait en tonus musculaire. Ses seins étaient plus gros. Un des avantages de la maturité ? Tom se plaignait toujours qu'ils étaient trop petits.

— Bernie, le maçon, m'a dit qu'il était d'accord pour surveiller Ben demain. Tu veux qu'on se retrouve à Londres ? demanda-t-elle.

— Je ne vais pas avoir le temps. Après deux semaines d'absence, ça va être la folie au boulot, et je joue au squash.

— Avec Paul ?

— Oui.

Il y eut une explosion de rires en provenance de la télévision.

— Il a laissé un message sur le répondeur, disant que tu avais annulé.

Nouveaux rires, plus fiévreux cette fois.

— Oh, ah... oui, dit Tom, d'une voix qu'elle trouva plutôt curieuse. J'ai oublié. J'ai une réunion avec les autres associés.

Ses taches de naissance se détachaient sur sa peau ce soir, deux lignes fines et droites, chacune longue d'environ cinq centimètres, une sur le ventre, l'autre sur la cuisse droite. Elles étaient rouges, livides, comme des zébrures. Elles semblaient plus marquées que d'habitude. Elle les toucha avec précaution.

Elle entendit le cliquetis du médaillon, le revit en pensée, posé dans la boîte. En elle aussi, quelque chose cognait, quelque chose de noir et de froid, d'inquiétant. Elle leva de nouveau les yeux vers le miroir, qui lui rendit son regard.

Effrayé.

Elle n'arrivait pas à dormir. Impossible de chasser de son esprit l'écho des hurlements pitoyables du chien de Viola Letters et l'image de ce petit corps battant l'air de ses pattes tandis que la vapeur s'en élevait.

Elle essaya de penser à quelque chose d'agréable, mais ce fut le souvenir de la boîte chinoise, remplie d'asticots, qui s'imposa à elle. Elle les entendait, les sentait, luttant entre eux, suant, se grimant les uns sur les autres avec leurs griffes acérées, tirant en avant leurs corps en accordéon, dévorant les jours et les nuits dans une obscurité interminable. Manger ou être mangés. Ils mâchaient, mâchaient, mâchaient, chaque coup de mâchoire résonnant à l'intérieur de la boîte, un grondement sourd.

Le plus gros avait le visage plat d'un carlin montrant les dents. Il était plus rapide, plus laid et plus vorace que le reste de ses congénères. Il se tortilla dans le noir, son corps gonflant au fur et à mesure qu'il engloutissait les formes blanches qui se tordaient autour de lui, impuissantes, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à manger, plus rien à faire que de lécher proprement la boîte et d'attendre.

De l'attendre, elle.

À l'intérieur du bout de papier plié qui se trouvait dans le cœur brillant couleur rubis, lui-même dans la boîte, il y avait un minuscule point noir. C'était juste un point, parce qu'il était très loin, dans une dimension qu'elle ne comprenait pas. Un point de fuite sur un horizon lointain. Alors qu'elle ouvrait la boîte, puis le cœur, qu'elle déplaçait le papier, la tache avança vers elle. Énorme, noire, avec des dents comme des lames rouillées ; des flammes surgirent du noir tunnel de sa gorge, une éruption volcanique violente qui puait le chewing-gum à la menthe et fit fondre la peau de son visage.

Tom se retourna et grogna.

Dehors, les tueries de la nuit se poursuivaient sous un clair de lune voilé par la brume. Les cris, les hurlements, les craquements dans le sous-bois. L'écosystème prenant soin de lui-même.

L'eau bouillonnante du barrage. L'eau bouillante de la théière. Le

hurlement du chien de Viola Letters vint se joindre aux bruits de la nuit.

Les dents de l'asticot se refermèrent, la coupant en dessous des épaules. Elle s'agita, s'entortilla dans les draps, essayant de chasser cette image de son esprit.

— Arrête de gigoter comme ça, bon sang, dit Tom avec humeur. (Elle se blottit contre lui, le prit dans ses bras, l'embrassa, fit glisser ses mains le long de son corps.) Charley, pour l'amour du ciel ! Je dois me lever tôt demain. Laisse-moi dormir.

Il se détourna.

Elle posa la tête au creux de ses reins, sentit sa peau, sa chaleur, pressa la joue contre lui alors que des larmes chaudes et salées coulaient sur sa bouche.

[6](#) Série télévisée humoristique britannique diffusée par la BBC entre 1981 et 1991. (NdT)

CHAPITRE 16

Les soucis avaient fané. Charley les jeta dans la poubelle et changea l'eau du vase en cristal taillé.

— Je suis désolée de n'être pas venue la semaine dernière, maman, mais il y avait beaucoup à faire à la maison. Elle est en mauvais état – pire qu'on l'avait imaginé. Les maçons nous ont conseillé de refaire la toiture.

Elle montra les fleurs à la vieille femme au regard absent.

— Des asters d'automne. Ils sont du jardin. (Elle arrangea les asters et les fougères dans le vase près de la fenêtre.) On va planter beaucoup de fleurs.

Une jeune aveugle passa dans le parc avec son chien.

— Mensonges, mort.

Elle se retourna, mais sa mère fixait toujours son regard sur le vide, sans bouger. Elle ne donnait pas l'impression d'avoir parlé ou d'avoir fait le moindre geste.

— Quoi ? fit Charley. Qu'est-ce que tu as dit ?

La vieille femme cligna des yeux.

— « Mensonges, mort »... ? (Pas de réponse.) C'est bien ce que tu as dit, maman ? (Charley s'assit à côté d'elle, prit sa main décharnée dans la sienne. Elle ne l'avait pas entendue parler depuis des mois. Depuis avant Noël.) Quoi, maman ? Qu'est-ce que ça signifie ?

Silence.

Elle frotta la main de sa mère.

— Qu'est-ce que tu voulais dire, maman ? Explique-moi, s'il te plaît.

Aucune réaction. Charley patienta. Cinq minutes passèrent, dix, une demi-heure s'écoula. Sa mère ne bougeait pas. Charley lui caressa doucement la main.

— Je suis allée voir un hypnotiseur l'autre jour. Pour retourner dans mes vies antérieures. Tu en as eu, toi, des vies antérieures ? Tu y crois ? (Elle ne

s'attendait pas à une réponse. Il régnait une légère odeur d'urine.) Moi pas. Enfin, je ne pense pas, dit-elle avec plus de conviction qu'elle n'en ressentait réellement. Mais il m'a fait revivre mon enfance. J'ai dû lui raconter ce que j'avais fait pour l'anniversaire de mes seize ans, et pour mes dix ans aussi. Tu m'as emmenée au zoo, tu te rappelles ? J'ai même fait un tour à dos de chameau. Et mon quatrième anniversaire. Je m'en suis souvenue dans les moindres détails, c'était incroyable. Papa m'avait donné une fessée parce que j'avais roulé dans ses rhododendrons avec le vélo que tu m'avais offert. C'était une bicyclette rouge, une Raleigh, avec des pneus à flancs blancs et une selle blanche ; elle avait aussi un avertisseur à la place de la sonnette, deux grosses roues, et deux petites à l'arrière pour garder l'équilibre. Il ne m'avait jamais frappée auparavant. Tu as dit qu'il se conduisait bizarrement à cause de ses médicaments.

Elle pensa sentir une légère pression de la main de sa mère, mais elle prenait probablement ses désirs pour des réalités.

— J'ai beaucoup réfléchi à mon enfance récemment. Peut-être à cause de tous les efforts que je fais pour avoir un enfant, ou alors à cause du déménagement. Tout le monde me dit que c'est une expérience assez traumatisante. Pas mal d'idées bizarres me sont passées par la tête. C'est vraiment bruyant, la campagne, tu sais ? Bien plus que Londres. La plupart des nuits, je reste éveillée, j'écoute les animaux, je regarde la lune, et je me remémore ces moments avec toi, passés à jouer à la poupée et à emballer les rubans pour les cheveux. Je me sentais vraiment en sécurité à cette époque, avec toi. (Elle regarda les draps, les grosses mailles de la couverture qui se soulevait et descendait doucement, comme la houle sur une mer calme.) Plus maintenant.

Alors qu'elle prenait congé, elle entendit une dernière fois la voix derrière elle.

— Mensonges, mort...

— À mon avis, tu devrais retourner le voir.

— J'ai peur.

Devant la vitrine, deux femmes montraient du doigt un manteau. L'une dit quelque chose et l'autre hocha la tête. Elles s'éloignèrent.

— Je trouve ça incroyable ! fit Laura.

Elle appuya sur le bouton stop du magnétophone.

— Bien sûr, dit Charley. Ce n'est pas à toi que ça arrive.

— Laisse-moi réécouter cette partie.

La bande se rembobina pendant quelques secondes, puis la voix d'Ernest Gibbon dit :

« *Pourquoi pleurez-vous ? Où êtes-vous ?* »

Il y eut un long silence, tandis que la bande sifflait. Une jeune femme en jupe-culotte poussa la porte du magasin, puis se ravisa et ressortit.

« *J'sais pas.* » La voix était étrange, ce n'était pas la sienne. Elle avait l'accent d'une fille de la campagne.

« *Où allez-vous ?* » poursuivit Gibbon, d'une voix calme, apathique.

Une minute s'écoula.

« *Au sommet de la colline. Je vois un rocher.*

— *Pouvez-vous me le décrire ?*

— *Il ressemble à un cœur. Il y a des initiales dessus. Comme les initiales des amoureux.*

— *Reconnaissez-vous certaines des initiales ?*

— *D aime BJ. C'est lui qui l'a écrit.* »

Laura arrêta la bande.

— BJ ! Tu as bien dit que le billet dans le médaillon était signé Barbara, non ? (Charley hocha la tête.) Alors, tu vois ?

— Ça ne veut rien dire.

— Ça marche, Charley. Pourquoi tu refuses de l'admettre ?

Laura paraissait irritée.

— Admettre quoi ?

— Oh, je t'en prie ! *Barbara J.*

— Laura, j'ai juste déterré le médaillon de quelqu'un.

— Ton médaillon ! C'est ton médaillon !

— Ce n'était pas mon écriture.

Une femme entra dans la boutique. Elle se dirigea vers le présentoir des chemisiers et commença à les passer en revue.

Laura baissa la voix.

— C'est normal, que tu n'aies pas la même écriture.

— Je ne veux pas retourner voir Gibbon.

— Mais pourquoi ? Bon sang, Charley, tu dois absolument y retourner !
Vraiment !

Charley se tourna vers la cliente.

— Je peux vous aider, madame ?

La femme leva un corsage pour mieux le voir ; à son expression, on aurait dit qu'il s'agissait de chou moisi. « Pfff... » fit-elle, et elle le remit à sa place avant d'en sortir un autre.

Charley se tourna vers Laura.

— Qu'est-ce que tu as prévu après le boulot ? Tu veux qu'on aille prendre un verre ?

— Ce serait avec plaisir, mais j'ai... euh... je dois... J'ai un dîner. J'ai des invités ce soir.

— Des personnes que je connais ?

Charley se demanda pourquoi Laura rougissait. S'en voulait-elle de ne pas les avoir conviés, elle et Tom ?

— Non, juste des gens que j'ai rencontrés en vacances et que je n'ai pas vus depuis longtemps. Je ne crois pas que tu les connaisses.

— Et mercredi ? proposa Charley. On pourrait se faire une toile. Il y a plusieurs films à l'affiche en ce moment qui m'intéressent.

— Mercredi ? Oui, excellente idée. Je vérifierai dans mon agenda.

La cliente tint plusieurs chemisiers au niveau de son visage, jugeant des couleurs en contraste avec sa peau. Elle les suspendit à la tringle sans le moindre soin ; l'un d'eux tomba sur le sol et elle fit comme si de rien n'était.

— Pourquoi tu refuses d'aller plus loin dans ta régression ?

— Parce que quelque chose me dit que je ferais mieux d'en rester là, voilà pourquoi. (Elle haussa les épaules.) J'ai eu la sensation curieuse que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas.

— Mais tu ne vas pas nier l'évidence ? insista Laura. (La cliente fit mine de s'intéresser au rayon des robes.) Qu'est-ce que Tom a pensé de cette fameuse boîte en fer-blanc ?

— Il est encore plus sceptique que moi.

— Comment peux-tu encore être sceptique ?

— Peut-être que tout ça n'est que le fruit de mon imagination. Je ne sais pas. Je suis persuadée qu'il existe une explication parfaitement rationnelle.

— Il y en a une. (Laura sourit et la regarda intensément.) Cette vie n'est pas ta première.

Peu avant 19 heures, Charley s'engagea dans leur chemin. La Citroën passa sur un nid-de-poule profond qui la fit bondir sur son siège.

On racontait des histoires de sportifs qui finissaient un match avec les jambes cassées. L'esprit humain était étrange. Il vous permettait de tenir le coup, ou de croire n'importe quoi, pour un temps au moins. Il suffisait d'y mettre du sien.

L'été indien touchait à sa fin. Le soleil du soir brillait par le toit ouvert, mais l'air avait déjà cette fraîcheur automnale et le froid semblait s'être emparé d'elle et ne plus vouloir la quitter. Charley savait qu'elle voulait croire que la découverte de la boîte en fer-blanc était une coïncidence, de la même manière qu'un footballeur croit que sa jambe est simplement contusionnée, ou qu'un ivrogne croit qu'il se sentira mieux le lendemain matin.

Elle avait peur.

Alors qu'elle passait devant chez Hugh Boxer, elle entendit le bruit d'un outil électrique dans son atelier. Viola Letters enlevait les fleurs fanées des rosiers de son jardin. Charley s'arrêta et sortit de la voiture.

La vieille dame approcha du portail, les yeux rouges, un sourire un peu forcé sur son visage blafard, son haleine empestant assez le gin pour anesthésier un éléphant. Son doigt était toujours bandé.

— Merci beaucoup pour les fleurs, dit-elle. C'était vraiment gentil à vous.

— Je suis désolée, dit Charley. Je m'en veux tellement.

— Je vous offre un petit alcool ?

— Merci, mais les tâches ménagères m'attendent. Je dois rentrer, j'ai été à Londres toute la journée.

— Je n'y vais presque plus ces derniers temps. Toutes mes vieilles copines sont mortes ou gâteuses.

Elle sourit avec tristesse. Le chat fusilla Charley du regard et garda ses distances, comme si elle était porteuse de quelque horrible maladie.

— Ce n'était pas votre faute. J'avais remarqué qu'il y avait du jeu dans l'anse de la théière. J'espère que vous n'avez pas été blessée ?

— Je n'ai reçu que quelques éclaboussures. Presque rien. Je suis navrée, je me sens terriblement coupable.

— Il ne faut pas. J'aurais dû me débarrasser de cette fichue théière depuis longtemps. (Elle parcourut le jardin du regard.) Les roses sont vraiment belles cette année, vous ne trouvez pas ?

— Magnifiques. De quelle variété est celle-là ?

Charley pointa du doigt un bouton rose en forme de tricorne.

— C'est une Admiral Rodney. Aucun lien de parenté avec le personnage, j'en ai peur. (Il y eut un silence.) Je... je me demandais si vous accepteriez de me rendre un service ?

— Oui, bien sûr.

— Mercredi après-midi, nous organisons une vente de charité à la salle paroissiale. D'habitude, Doreen Baxter est là pour m'aider, mais elle est malade.

— J'avais prévu de travailler dans la boutique d'une amie, à Londres, ce jour-là, mais je devrais pouvoir remettre ça à plus tard. Je vais l'appeler en rentrant et je vous tiens au courant.

— C'est gentil à vous. Ne vous en faites pas si c'est impossible.

— Je suis sûre que tout ira bien.

Viola Letters cligna des yeux.

— Kipling avait raison. Donner son cœur à un chien, c'est être sûr de souffrir ; mais on a beau faire, on tombe dans le panneau chaque fois. (Son visage se chiffonna alors qu'elle luttait pour garder son sang-froid.) Mais je n'en reprendrai pas un autre, pas à mon âge. Ce ne serait pas juste. Peregrine avait treize ans. Kipling a dit beaucoup de choses pleines de sagesse. Dommage qu'il soit passé de mode. (Elle s'efforça de nouveau de sourire.) J'aimerais vous inviter à dîner un soir, vous et votre mari.

— C'est à nous de vous inviter. (Charley fit courir son doigt sur le dessus de la clôture.) Jusqu'à présent, j'ai l'impression de ne vous avoir apporté que des ennuis.

Viola Letters lui lança un regard curieux, comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose, mais elle changea d'avis. À ce moment-là, Charley eut la sensation qu'elle s'était déjà trouvée devant cette même clôture en train de parler à cette femme. Elle leva les yeux vers le mur en pierre noire, aux crénelures se détachant sur le ciel bleu métallique, aux petites fenêtres à meneaux, qui rappelaient celles d'une forteresse, et la sensation devint plus forte.

— Je ferais mieux d'y aller. Je vous appelle pour mercredi.

— Merci, dit Viola Letters, et Charley eut l'impression qu'elle avait ressenti la même chose. Et ne manquez pas de remercier Tom pour les fleurs, d'accord ?

Charley promit qu'elle le ferait.

Le téléphone cessa de sonner alors qu'elle tentait maladroitement d'introduire la clé dans la serrure ; à l'intérieur, Ben aboyait avec agitation. Poussant la porte, elle ramassa les provisions qu'elle avait achetées sur le chemin du retour et trébucha dans l'entrée mal éclairée, tandis qu'elle entendait le déclic du répondeur. La moitié du plancher était ouverte et des tuyaux traînaient un peu partout.

Une voix dans la cuisine résonna dans toute la maison. Elle courut dans le couloir.

« ... vraiment un bon moment. La bouffe était super et vous avez assuré pour l'animation. À bientôt, au revoir ! » C'était Richard Howorth. Puis il y eut un bruit sourd. Elle posa les courses sur la table de la cuisine, se précipita vers le répondeur et souleva le combiné, mais Richard avait déjà raccroché. Le voyant lumineux lui fit un clin d'œil zélé : six messages. Ben l'accueillit à grands coups de patte contre sa taille.

— Bonsoir, mon grand, bonsoir, mon grand ! Oui, oui, oui, moi aussi je suis contente de te voir ! (Elle s'agenouilla et serra le chien dans ses bras pendant qu'il lui manifestait son affection avec sa langue.) Comment s'est passée ta journée ? Pas terrible, hein ? Je sais, ce n'est pas drôle de rester enfermé. Bernie t'a laissé sortir ? Qu'est-ce que tu dirais d'une petite promenade ? Allez, on y va !

À peine avait-elle eu le temps de le lui proposer qu'il détalait déjà par la porte d'entrée, droit sur un canard qui se dandinait près du bief. Pris de panique, le canard s'envola.

— Ben ! Méchant ! Méchant chien ! le gronda-t-elle.

Ben remua la queue. Les ombres s'allongeaient sur la pelouse et l'allée. Il faisait nuit d'ici une heure. Elle leva les yeux en direction de la forêt. De la colline. La colline avec le rocher en forme de cœur au sommet et le médaillon enterré dans le sol sablonneux.

Brièvement, elle crut de nouveau reconnaître cet endroit, mais l'impression de familiarité disparut aussi vite qu'elle était venue. Le grondement de l'eau semblait moins fort. Le gazouillement, les trilles et le croassement lointain des oiseaux évoquaient un orchestre en train de s'accorder pour le concert de la soirée. Une grive fondit sur l'herbe près d'elle et commença à picorer.

Elle traversa le pont de bois, s'arrêtant pour regarder le cours d'eau limpide, brune dans la lumière pâlissante, puis elle grimpa la petite berge

couverte de mousse jusqu'à l'ancien emplacement de l'écurie. Elle fouilla les broussailles avec les pieds, à la recherche de traces de pierres, de fondations, mais elle ne vit rien. Elle renifla, pensant avoir senti le brûlé, mais l'odeur avait disparu ; elle parcourut la parcelle dans le sens de la longueur et de la largeur, en diagonale, mais rien ne laissait soupçonner qu'il y ait jamais eu là autre chose que de mauvaises herbes et de la terre.

Sur la rive opposée, la maison baignait dans l'embrasement du soleil couchant. Des briques et des matériaux de construction s'empilaient près des marches du perron, recouverts par une bâche ; deux échelles étaient étalées dans l'herbe, juste à côté.

Plus haut, à l'orée des bois, il y avait les vieilles cabanes : un abri pour les ânes, des lieux d'aisances, et un bûcher ouvert sur un côté. Puis, le long de l'enclos, le poulailler et le potager.

Elle entendit les vaches beugler et un mouton laissa échapper un unique bêlement alors qu'elle retraversait le pont en sens inverse et passait devant la grange. Viola Letters avait paru si triste. Elle aurait tant voulu en faire plus pour la vieille dame.

Les ampoules laissées par ses bottes et le thé bouillant la firent légèrement boiter alors qu'elle remontait la berge. Dans l'enclos, deux juments alezanes se détachaient sur l'orbe rouge du soleil ; elle aurait aimé les prendre en photo, mais son appareil était quelque part au fond d'un carton de déménagement. Rien ne pressait. Elle aurait largement le temps de faire des photos plus tard.

Les poules gloussèrent dans l'enceinte que Gédéon avait réparée. Molly, une poule blanche, courait en décrivant un petit cercle, effrayée par la proximité de Ben. Daisy, blanche tachetée de noir, sortit du poulailler en se dandinant comme une grosse dame alourdie par des sacs de course et picora un peu de maïs. Clémentine, la plus jolie, brune avec un collier doré, donna un coup de bec à travers le grillage, comme si elle avait quelque chose à lui dire en privé. Ben se contenta de les regarder, ne sachant pas encore trop quoi penser de ces curieux volatiles.

Charley remplit la trémie avec des granulés, fit couler de l'eau du robinet dans l'arrosoir et en versa dans l'auge. Elle alla à l'arrière du poulailler, s'accroupit et ouvrit l'abattant des pondoirs. Elle glissa la main à l'intérieur. La poule naine rousse qu'ils avaient baptisée Boadicée poussa un cri indigné et s'éloigna en battant des ailes, laissant derrière elle deux œufs bruns, encore

chauds. Les autres pondoirs ne contenaient toujours que des œufs en plâtre.

Elle referma l'abattant et retourna dans l'enclos.

— C'est l'heure d'aller au lit, mesdames !

Elle fit entrer les poules à l'intérieur du poulailler, ferma la porte, prenant bien soin de verrouiller en haut et en bas ; elle s'éloigna avec un sentiment de satisfaction, mettant la main dans sa poche afin de toucher les deux œufs blottis à l'intérieur. Elle aimait manger les produits de sa ferme. C'était un début, Tom et elle n'en étaient qu'aux premiers jours.

L'horloge de la cuisine indiquait 19 h 45. Elle posa les œufs dans le panier sur la table, décrocha le combiné du téléphone et commença à composer un numéro.

CHAPITRE 17

Tom était couché sur elle ; il respirait bruyamment, sa poitrine se soulevait, son cœur battait la chamade et de la sueur coulait le long de son corps. Il roula doucement sur le côté, tenant délicatement ses petites épaules dans son bras, et il fit courir ses doigts dans ses cheveux courts coupés au rasoir.

Elle se tourna vers lui, et il se demanda ce qu'elle pensait. Ses yeux avaient l'air sérieux ; elle ouvrit la bouche, puis la referma, continuant à l'étudier.

Il regarda par la fenêtre le ciel qui s'assombrissait derrière elle. *Il va pleuvoir*, pensa-t-il, observant au loin les lumières clignotantes sur le toit de la Chelsea Harbour Tower. La chambre était douillette et ravissante – moquette blanche à poils longs, mobilier en osier, blanc également : en fait tout était blanc, à part quelques plantes vertes. La chambre d'une autre femme. Des odeurs inconnues, agréables : des savons, des crèmes et des parfums différents. La sensualité du fruit défendu.

Il caressa la peau douce de son dos, ses doigts suivant les contours de son épaule.

— Samedi, au dîner, tu as dit qu'on avait été amants dans une autre vie. Tu peux m'expliquer ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Je suis persuadée que nous avons déjà été amants. Et que nous pourrions le redevenir dans une autre vie.

Tom ne savait pas trop comment réagir.

— Alors j'espère que tu auras toujours la peau aussi douce, fut tout ce qu'il trouva à dire.

Elle l'embrassa légèrement.

— Charley a beaucoup de chance.

— Ah bon ?

— De t'avoir comme mari.

Elle s'écarta et roula sur le ventre. Il fit lentement descendre un doigt dans le creux de ses reins ; il s'apprêtait à répondre quand il comprit que ce qu'il dirait semblerait banal.

Elle l'embrassa doucement sur un œil.

— Tu ne devrais pas être là. Et on ne devrait pas faire ça.

Tom ne dit rien.

Sur le mur, un CD tournait dans le lecteur. De petites colonnes de lumière bleue montaient et descendaient au rythme de la musique qui sortait des enceintes. La voix pleine d'assurance de Tanita Tikaram. Des mots sans queue ni tête, chantés avec conviction. Tom avait entendu des paroles du même genre au travail toute la journée. Son esprit fit abstraction de la musique pour se concentrer sur le bruit de la circulation qui montait de King's Road. Ses couilles ratatinées l'élançaient, lui infligeant une douleur sourde.

Il était rongé par la culpabilité.

Derrière son bureau, il voyait défiler des hommes dans sa situation toute la semaine. Des types en tout genre, beaux, laids, intelligents, stupides. De braves types et des salauds. Il n'avait jamais envisagé qu'il puisse un jour figurer au nombre d'entre eux. Ne jamais commencer quelque chose, si tu n'es pas sûr d'aller jusqu'au bout. C'était une règle, une maxime, selon laquelle il avait toujours vécu. C'était la seule façon de garder de l'ordre dans sa vie, de la maîtriser. Les tribunaux étaient remplis de ces gens qui avaient commencé quelque chose qu'ils n'étaient pas capables de mener à bien.

Une goutte de transpiration coula dans son dos. Laura recoiffa ses cheveux, les ébouriffa, les recoiffa.

— Tu n'as pas remarqué quelque chose de bizarre dans ta nouvelle maison ? demanda-t-elle.

— Comment ça, « bizarre » ?

— Une présence.

Tom sourit.

— À part ce violeur qui s'est invité au barbecue, tu veux dire ?

— Je suis sérieuse. Tu n'as rien senti ?

— Non. Pourquoi ?

— Quand je suis allée aux toilettes à l'étage, j'ai eu... une drôle

d'impression.

— Charley t'a encore raconté des âneries, c'est ça ?

Elle se glissa hors du lit.

— Non. Je ne sais pas ce que c'est. Je crois que je n'aimerais pas passer la nuit là-bas toute seule.

Elle entra dans la salle de bains. Alors qu'elle fermait la porte derrière elle, un son mélodieux à côté du lit le fit sursauter. Il s'interrompit, puis reprit plus fort.

— Réponds, Tom, j'attends un coup de fil du plombier, cria Laura.

À tâtons, il décrocha le téléphone.

— Allô ? fit-il d'une voix joviale. Vous êtes bien chez Laura Tennent.

— Tom ?

C'était Charley.

Il eut l'impression de se trouver dans une cabine d'ascenseur dont le câble avait cédé. Pendant un moment, il envisagea de raccrocher. De jouer sur le doute : elle n'aurait jamais l'absolue certitude de l'avoir entendu. Mais il était trop tard, il avait attendu trop longtemps.

— Bonsoir, ma chérie.

— Tom ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai fait un saut chez Laura. Elle a reçu une lettre pas vraiment gentille de... euh... de Bob.

Bob était le mari de Laura.

— Bob ?

— Oui, il a certaines exigences concernant... euh... leur maison. Je vais appeler Laura. Elle est en pleine discussion avec son plombier, je crois.

— Elle n'organise pas un dîner ce soir ? dit-elle, dissimulant à peine son hostilité.

— Un dîner ? Non, pas que je sache.

Il y eut un silence.

— Et toi, tu avais une réunion avec tes associés, non ?

— Je... euh... quand Laura a appelé, elle semblait vraiment bouleversée... Je...

— Quand est-ce que tu rentres ? Tu as faim ?

— Oui, j'allais partir. Je prendrai le prochain train. (La porte de la salle de bains s'ouvrit et Laura apparut.) Ne quitte pas, je crois que je les entends. (Il plaqua sa main sur le microphone.) C'est Charley, souffla-t-il. Je lui ai dit

que j'étais venu jeter un coup d'œil à une lettre de Bob. À propos de la maison.

Laura prit le combiné.

— Salut, Charley. Un dîner ? Oui, bien sûr. Tom a eu la gentillesse de passer. En rentrant chez moi, j'ai trouvé cette lettre absolument horrible de Bob.

Tom alla regarder par la fenêtre. *Merde*, se dit-il. L'air chaud et les gaz d'échappement de la circulation sur King's Road flottaient autour de lui. Il vit passer un taxi dans un bruit de ferraille, puis un flot de voitures, un bus. *Merde. Merde.* Et Laura qui continuait à jacasser.

C'est bon, ma grande, vas-y, continue comme ça.

— Non, il allait partir. C'était vraiment sympa de sa part, ça m'a bien aidée. Des problèmes de plomberie ? Tu as bien dit plomberie ? Un plombier ? Chez moi ? Non, quand j'ai entendu la sonnerie du téléphone, j'ai cru que c'était le plombier.

Le cœur de Tom se serra.

— Tu veux que je te le repasse ? D'accord, on se voit toujours mercredi ? Non ? Bon, tant pis. À bientôt !

Elle s'assit sur le lit à côté de Tom, et baissa la tête. Aucun d'eux ne parla pendant un moment. Il passa son bras autour d'elle.

— Comment j'étais ? demanda-t-elle, se tournant vers lui.

Il la regarda à son tour, d'un air sombre.

— Super. Vraiment super.

CHAPITRE 18

– La garce ! J’espère qu’elle baise bien au moins ?

Il y avait forcément une explication parfaitement raisonnable. Forcément. Elle s’obligea à sourire et inclina la tête.

— Bonsoir, mon chéri ! Comment s’est passée ta réunion ?

Ben la dévisagea d’un air perplexe.

Il faisait noir dehors à présent. Une obscurité écœurante se pressait contre les vitres. Laura l’avait prévenue, et à juste titre : à la campagne, le noir était un million de fois plus noir qu’à Londres.

Les fleurs de Laura étaient dans un vase à côté de Horace. Il nageait dans son bocal, ouvrant et fermant la bouche, éternel spectateur du film projeté de l’autre côté de la paroi de verre courbe. Charley se demanda s’il se rendait compte qu’il voyait le monde de manière déformée, comme s’il regardait la vie à travers les reflets d’une galerie des glaces. Elle se demanda si sa propre vision n’était pas faussée, elle aussi.

Il y avait une légère odeur de lessive dans la cuisine, provenant des torchons, des chaussettes, des sous-vêtements et des chemises rayées de Tom suspendus au séchoir.

— Et Laura ? Comment était Laura ? Elle va bien, j’espère ? Parce qu’elle allait bien quand je l’ai vue, elle tenait la forme ! Mais il n’était que 17 heures et elle ne pouvait pas venir prendre un verre avec moi parce qu’elle devait se dépêcher de rentrer pour préparer à dîner pour ses amis.

Ben remua la queue. Il laissa tomber l’os qu’il mastiquait bruyamment et trottina vers elle avec l’air d’attendre quelque chose.

— Ce n’est pas pour toi, mon grand, dit-elle, regardant fixement les morceaux de steak sur la planche à découper.

Elle n’avait aucun souci à se faire. Aucun souci.

« Tom a eu la gentillesse de passer. En rentrant chez moi, j’ai trouvé

cette lettre absolument horrible de Bob. »

Laura avait très bien pu recevoir une lettre de Bob. Ce dernier ne cessait de lui mener la vie dure. Une explication parfaitement raisonnable. Oui-oui-oui. Tom était passé chez elle parce que...

La garce ! J'espère qu'elle baise bien au moins ?

Charley resta immobile pendant un moment. L'idée la frappa de plein fouet. Les mots. Comme prononcés par une autre voix, chuchotés à son oreille. Puis répétés plus fort, avec plus d'insistance. Pas Laura. Non. Tom avait peut-être d'autres maîtresses, mais pas Laura. Elle en avait la certitude.

La certitude absolue.

Une amie ne ferait jamais une chose pareille. Pas une amie de vingt ans !

L'eau se mit à bouillir et elle en versa dans sa tasse. Elle remua son café. Le steak de Tom était épais, rouge, énorme ; elle avait demandé à la bouchère de le couper ainsi et la commerçante ne s'était pas moquée d'elle : c'était un beau morceau d'ailou. Elle le poussa du doigt et sa consistance grasse lui donna soudain mal au cœur.

Une chaussette bleu marine tomba silencieusement sur la viande.

Elle leva les yeux vers le séchoir. Il était immobile. L'autre chaussette pendait toujours à l'une des tringles en bois. Ben gronda. Elle plissa les yeux, son cœur battant un peu plus vite qu'il aurait dû. Elle ramassa la chaussette sur le steak et vit que quelques fibres de coton étaient restées collées à la viande.

Elle n'avait plus mal au cœur du tout. Le steak lui semblait appétissant en l'état, cru. De la chair. De la viande rouge. Gorgée de sang. Elle avait envie de la manger, de l'enfourner dans sa bouche et de le mâcher, comme un animal. Elle se rappela vaguement un livre qu'elle avait lu à propos d'une femme qui avait un besoin impérieux de viande crue.

Elle prit son steak, coupé plus fin que celui de Tom et en mordit une bouchée. Elle plissa les yeux et eut un haut-le-cœur. Elle se pencha vers l'évier et y recracha la viande. Puis elle fit couler l'eau et se rinça la bouche au robinet.

Grands dieux.

Qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Le goût persistait, un mélange de sang, de chair, de quelque chose de rance, quelque chose... Elle avala une gorgée de café et la recracha également. Puis, prise de nausée, elle courut à l'étage, traversa leur chambre et alla se brosser les dents dans la salle de

bains.

Elle s'appuya contre le lavabo. Dans la glace, ses yeux étaient rouges et gonflés d'avoir pleuré. Elle pleurait parce qu'elle savait... Elle savait que Tom n'était pas allé chez Laura pour lire une lettre de Bob.

Sa bouche avait déjà meilleur goût, un goût de menthe. Elle retourna dans la chambre, s'assit devant la coiffeuse et se repoudra le visage, puis elle arrangea son mascara qui avait coulé. La colère monta de nouveau en elle.

La porte d'entrée s'ouvrit, se referma et elle s'étonna de ne pas entendre Ben aboyer. *Probablement trop absorbé par son os*, pensa-t-elle ; elle essaya de remettre un peu de vie dans sa coiffure.

L'escalier craqua ; les pas de Tom étaient lents, comme s'il était fatigué ou craignait une altercation.

Du calme. Garde ton sang-froid. Elle rejeta la tête en arrière et s'efforça de se concentrer sur ses cheveux, faisant mine de ne pas l'entendre pénétrer dans la pièce, de ne pas sentir sa présence derrière elle.

L'air froid était entré avec lui. Un froid mordant. Elle avait l'impression de se trouver dans un congélateur. Ses yeux ne quittèrent pas le miroir.

Mais il n'y était pas.

Elle sentit un souffle glacé dans son cou et respira un parfum musqué. Elle se retourna vivement.

Personne. La chambre était vide.

Mais l'odeur du parfum flottait dans l'air. Forte. Elle eut des frissons dans le creux des reins. Elle connaissait ce parfum, l'avait déjà senti auparavant. Ça empestait, comme si la personne qui le portait était présente dans la chambre. Elle décocha des regards un peu partout autour d'elle.

— Tom ? appela-t-elle. Tom ?

Elle alla jeter un coup d'œil dans la salle de bains, regarda la baignoire, le rideau de la douche, puis elle revint dans la chambre et tendit l'oreille.

Elle sortit sur le palier. L'air froid parut la suivre.

— Tom ? (Elle renifla, mais il n'y avait plus rien, aucune odeur. Elle avait la chair de poule.) Tom ? C'est toi ?

Lentement, avec une certaine nervosité, elle descendit l'escalier.

— Tom ?

Elle parcourut le couloir sombre, passant devant la porte de la cave, et entra dans la cuisine. Ben était très occupé à ronger son os. Elle s'immobilisa, écouta de nouveau. La porte. Elle était certaine d'avoir entendu la porte

d'entrée et les pas sur les marches. Et elle n'avait pas imaginé ce parfum. Elle leva les yeux vers le séchoir ; pour une raison qui lui échappait, il la rendait nerveuse. Elle regarda la chaussette bleue solitaire, puis abaissa lentement la grille qui grinçait, et suspendit la seconde chaussette.

Elle aperçut des lumières vives par la fenêtre. Une voiture arrivait en crissant dans l'allée. La voiture de Tom.

Elle se sentit soulagée, sa colère n'était plus qu'un mauvais souvenir.

Les yeux tournés vers la fenêtre sans rideaux, Charley regardait la nuit noire et sans étoiles. Tom dormait à côté d'elle, la respiration bruyante. Il sentait bon, une agréable odeur de propre et de shampooing à l'huile de pin.

Elle lui avait cuit son steak, exactement comme il l'aimait et il s'était assis à la table de la cuisine et l'avait mangé en silence, face à elle, machinalement, comme s'il fallait bien reprendre des forces.

Au cours de leur mariage, ils avaient eu maintes fois l'occasion de dîner en silence, quand Tom avait été de mauvaise humeur, et ça pouvait durer des jours. Mais ce soir, il ne faisait pas la tête ; Charley aurait presque préféré qu'il en soit ainsi, parce qu'elle savait que, dans ce cas, le retour à la normale n'était qu'une question de patience.

Ce soir, il y avait quelque chose de changé entre eux.

Elle aurait voulu être de retour à Londres, dans leur petite maison avec les réverbères et les voitures à l'extérieur, et les voisins, la maison où ils avaient commencé leur vie de jeune couple marié et s'étaient sentis chez eux. Où ils avaient été heureux.

Ben marchait à pas feutrés dans la chambre, sa plaque d'identité tintant au bout de son collier. Il ne tenait pas en place.

Un cri, dehors. Comme une femme en proie au désespoir. Ben aboya et Tom remua un peu.

Ben gémit et donna des coups de patte sur la porte.

— Des renards, grogna Tom. Des renardes.

Elle somnola. Des images défilèrent dans son esprit et l'empêchèrent de trouver le sommeil. Elle écouta le grondement de l'eau, entendit le sifflement de la bouilloire, les hurlements du chien de Viola Letters. Des cris perçants, des hurlements.

— Nom de Dieu !

Le lit bougea, craqua. Elle ouvrit les yeux. La silhouette de Tom se

détachait, debout devant la fenêtre. Son radioréveil indiquait « 4 :35 ». Puis elle se rendit compte d'une chose.

Le bruit était bien réel.

Il venait de l'extérieur. Des cris perçants épouvantables, paniqués. Ben aboyait comme un forcené. Tom enfila son peignoir et courut au rez-de-chaussée. Elle le suivit à la cuisine où elle enfonça ses pieds nus dans ses bottes en caoutchouc.

Ils traversèrent l'herbe humide sous le ciel marbré, le bruit empirant à mesure qu'ils approchaient du poulailler, une épouvantable cacophonie de gloussements, de battements d'ailes, de cris rauques et de chocs contre le grillage. Elle sentit une boule monter dans sa gorge. Ben s'arrêta, incapable de comprendre ce qui se passait.

Elle ne comprit pas immédiatement non plus. Elle crut que les poules étaient simplement prises de panique. Boadicée, Daisy, Clémentine et Molly s'agitaient dans tous les sens en battant des ailes, entrant en collision les unes avec les autres ou avec le grillage. On aurait pu les croire ivres : elles ne tenaient plus debout et se traînaient sur le sol par les ailes, tels des vieillards incapables de se déplacer sans béquilles. C'était comme si quelqu'un secouait le poulailler comme s'il s'agissait d'une boîte. Boadicée s'éleva dans les airs, s'écrasa sur le treillis métallique et retomba, la tête la première ; elle se tordit le cou, ouvrant et fermant le bec, agitant ses pattes terminées par des moignons sanglants.

Charley serra le bras de Tom. Molly roula sur elle-même, les plumes blanches de son ventre barbouillées de sang. Sa course fut interrompue par le grillage devant Charley, au travers duquel elle tenta de passer la tête, comme pour lancer un appel à l'aide.

— Bon Dieu, dit Tom. Salopard. Le salopard !

Charley regarda avec horreur une brindille sur le sol, une brindille fine et noueuse, sauf qu'il ne s'agissait pas d'une brindille, mais bien de la patte d'une des poules. Puis elle en aperçut une autre.

Les poules avaient toutes eu les pattes tranchées.

Boadicée essayait de tenir debout sur ses moignons en sang ; elle qui avait été si fière, elle s'effondra sur le côté, donnant des coups de bec contre la terre.

Charley se détourna pour vomir, les oreilles pleines de la souffrance pitoyable des gloussements et des battements d'ailes. Tom entra dans le

poulailler. Il s'agenouilla et, saisissant Boadicée avec fermeté, il donna un brusque tour de poignet ; il y eut un craquement et le corps de la poule se relâcha. Du sang dégoutta.

La cacophonie sembla s'amplifier. Une des poules battit violemment des ailes contre le visage de Charley, l'éclaboussant. C'était Clémentine. Charley la souleva, mais elle se tortilla et parvint à se dégager, retombant sur le sol dans une pluie de sang et de plumes. Charley essaya à nouveau, raffermissant sa prise et plaçant sa main sur le cou de la poule. L'espace d'un instant, Clémentine cessa de bouger, la regardant droit dans les yeux, ouvrant et fermant le bec comme si elle voulait lui dire quelque chose. Charley la posa et se détourna.

Elle sortit du poulailler en trébuchant et alla s'asseoir dans l'herbe humide de la berge, écoutant Ben aboyer et les cris des poules s'éteindre à mesure que Tom passait parmi elles, suivant toujours le même scénario (une vague de gloussements, un craquement, un bref silence). Puis vint un silence définitif, total, même de la part de Ben et du chœur des oiseaux de l'aube – le seuil lui-même parut se taire.

Tom vint s'asseoir à côté d'elle, son visage et son peignoir éclaboussés de sang, d'excréments et de plumes, et s'essuya les mains sur l'herbe.

— Je pensais que les hommes étaient les seules créatures qui tuaient pour s'amuser, dit-il.

Dans l'air se mêlaient l'odeur cuivrée du sang, celle, suave, de la rosée du matin et la puanteur des plumes humides. Au-dessus du lac, le ciel était strié de bandes roses, jaunes et grises. Elle le regarda fixement, d'un air morne, à travers un voile de larmes. La journée s'annonçait magnifique.

CHAPITRE 19

Charley était assise au soleil du matin, tenant la main de sa mère, comme elle en avait l'habitude, les yeux rivés sur les fleurs dans le vase en cristal posé sur la commode en chêne qui contenait presque tout ce que possédait sa mère.

Quelques vêtements, des photographies, des bibelots, un passeport aux pages vierges, à l'exception d'un unique tampon violet, « 10 jul. 1978, Entrada A Barcelona », la seule fois où sa mère avait voyagé à l'étranger. Charley et Tom l'avaient emmenée en vacances avec eux, dans une villa qu'ils avaient louée en Espagne. Sa mère ne s'y était pas tellement plu – il faisait trop chaud, avait-elle expliqué d'un air contrit, et les toilettes avaient une odeur bizarre.

— Nous avons perdu nos poules, lundi soir. C'était horrible. Le renard ne les a pas tuées, il leur a juste arraché les pattes d'un coup de dent. Je voulais les enterrer, mais Tom a dit que c'était ridicule et il s'est fâché. Il a ajouté que, de toute façon, on aurait fini par les manger. Mais je n'ai pas pu m'y résoudre. Je les ai enterrées dans les bois, puis j'ai acheté quatre poulets chez *Safeways* et je les ai mis au congélateur pour qu'il ne se doute de rien.

Les ongles de sa mère devenaient trop longs, il faudrait bientôt les couper.

— Je pense que Tom a une liaison. Mais je n'ose rien lui dire, j'ai trop peur de me tromper. J'aurais l'air maligne. (Elle hésita.) Tu sais avec qui, d'après moi ? Laura.

Laura. Ce nom lui restait en travers de la gorge.

— Papa ne t'a sans doute jamais fait une chose pareille ?

Pas de réaction. Elles restèrent assises toutes les deux, en silence, pendant un moment.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit, lundi dernier ? « Mensonges,

mort » ? Qu'est-ce que ça signifiait ?

Sa mère laissa échapper un souffle râpeux, différent de sa respiration habituelle. Elle tremblait, et de la sueur coulait sur son visage.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman ? Tu te sens bien ?

Dehors, un enfant cria et de la musique trop forte jaillit soudain d'un autoradio. Sa robe en gabardine crème lui semblait trop serrée et lui collait à la peau. Il faisait toujours une chaleur étouffante ici, été comme hiver.

— J'aimerais tant qu'on puisse se parler comme avant, maman. J'ai tellement de choses à te demander. J'ai besoin de tes conseils et je n'ai personne vers qui me tourner.

Il y eut un autre silence. Au bout d'un moment, Charley poursuivit :

— Horace est en pleine forme. Mon poisson rouge, tu te souviens de lui ? Il a onze ans maintenant. Tom l'avait gagné à la foire, en tirant sur des balles de ping-pong. Il avait l'air tellement vulnérable dans son petit sachet en plastique ; c'est un vrai miracle qu'on ait réussi à le ramener chez nous intact. Et dire qu'il est toujours là, onze ans plus tard.

Elle scruta le visage de sa mère, espérant surprendre une lueur dans son regard, mais elle ne vit rien. Elle lui caressa la main avec douceur.

— C'est drôle comme on s'attache. Même un stupide poisson dans un bocal peut devenir un ami.

— La vérité, dit soudain sa mère. Retourne là-bas.

Charley la regarda, surprise, mais sa mère avait de nouveau cet air absent.

— « La vérité », maman ? « Retourne là-bas » ? (Aucune réaction.) Qu'est-ce que ça signifie ? (Elle se pencha plus près.) Quelle vérité ? Retourner où ?

Rien. Charley écouta le bruit de la circulation à l'extérieur. Un téléphone sonna dans une autre chambre. Sa mère tremblait encore.

— Hier, j'ai donné un coup de main pour une vente de charité à la salle paroissiale à Elmwood. C'était pour rendre service à une voisine, une vieille dame qui s'appelle Viola Letters. Viola, c'est un prénom qu'on n'utilise plus beaucoup de nos jours. Grâce à elle, je deviens un membre de plus en plus actif de la population locale. C'est un drôle de numéro. Elle n'a pas d'enfants. Elle est veuve depuis des années, comme toi. Dis-moi, tu aurais aimé te remarier ? J'espère que je n'ai pas été un obstacle ? Je m'en voudrais, si tu n'avais pas pu refaire ta vie à cause de moi.

S'efforçant de garder un ton jovial bien qu'elle ait le cœur gros, Charley

continua à parler, de la soirée à laquelle Tom et elle étaient invités le samedi soir, des couleurs qu'ils avaient choisies pour certaines des pièces et des tapis qu'ils avaient prévu d'aller voir. Ils pensaient mettre un petit tapis dans la chambre à coucher, et garder le parquet nu plutôt que de poser de la moquette – ça aurait plus de cachet.

Sa mère n'émit pas d'autre son et, petit à petit, son tremblement se calma au cours des deux heures suivantes. Elle avait toujours le regard perdu dans le vide quand Charley prit congé, lui soufflant un dernier baiser plein d'espoir depuis la porte.

— Tom, si je voulais retrouver mes vrais parents, quelle serait la procédure à suivre ?

Il piqua avec indifférence dans sa salade, les coudes sur la table de la cuisine, col de chemise ouvert et manches retroussées. Il porta à sa bouche une pleine fourchette de haricots et de pousses vertes de luzerne qu'il regarda d'un air dubitatif.

— Je croyais que ça ne t'intéressait pas.

Un petit vent s'invita par la fenêtre ouverte et un oiseau pépia. Elle prit plusieurs *conchiglie* avec sa fourchette.

— Maintenant si. Enfin, un peu. Je me suis dit que si nous avons un jour des enfants, ce serait bien qu'ils connaissent leurs aïeux.

— Tes parents sont morts.

Elle avala une bouchée.

— Peut-être qu'il me reste des oncles et des tantes.

Il mâcha ses pousses de luzerne en faisant la grimace.

— Bon sang, ça a vraiment un goût de vieux sac à patates.

Il s'était rapidement débarbouillé au robinet en rentrant de Londres, mais la crasse de la ville restait visible sur sa peau blafarde. Il semblait fatigué, tendu. Ce qui reflétait précisément son propre état d'esprit.

— Charley, quand un enfant est adopté, c'est généralement parce que personne dans sa famille ne peut ou ne veut prendre en charge le bébé.

— Je n'ai pas dit que j'avais l'intention de reprendre contact. Mais j'aimerais en avoir le cœur net. Je sais déjà que je ne suis pas la conséquence d'une liaison sans lendemain, puisque mes parents étaient mariés.

— Ta mère est morte en couches, et ton père est décédé parce qu'il avait le cœur brisé, c'est bien ça ?

— C'est ce que maman m'a toujours dit.

— Il est probablement mort d'autre chose. (Il fronça les sourcils.) Et d'ailleurs, comment ta mère adoptive aurait-elle pu le savoir ?

— Quoi ? Qu'il est mort d'avoir eu le cœur brisé ? (Elle haussa les épaules.) Aucune idée. Je n'y ai jamais réfléchi.

— Tu as été adoptée dans les jours qui ont suivi ta naissance, n'est-ce pas ?

— Oui.

— On ne meurt pas aussi vite d'un cœur brisé. Et, en général, les parents adoptifs restent en contact avec les parents biologiques.

— Peut-être qu'il a fait une crise cardiaque, dit Charley.

— Est-ce que ta mère t'a jamais raconté quoi que ce soit sur eux ?

— Pas vraiment. Ils étaient jeunes, mariés depuis peu – un an, environ.

Elle but un peu de vin, mais il lui donna la nausée.

— Tu sais au moins comment ils s'appelaient ?

— Non.

— Et le nom de l'hôpital où tu es née ?

— Non plus.

Elle revit sa mère adoptive, tremblant dans son lit.

— S'ils avaient un nom répandu, ça risque d'être très difficile. J'ai connu des cas où ça prenait des années – et où ça coûtait une fortune.

— Quelle est la procédure ? insista-t-elle, d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

— Tu dois faire une demande afin d'obtenir ton acte de naissance auprès de St Catherine's House, à Londres.

— C'est long ?

Elle avait l'impression d'entendre parler quelqu'un d'autre.

« *Mensonges, mort.* »

Mensonges.

Des mensonges sur la mort de ses parents ? Qu'est-ce que sa mère avait essayé de lui faire comprendre ? Qu'elle lui avait menti à propos de leur mort ?

« *La vérité. Retourne là-bas.* »

Elle se souvint de l'agitation soudaine de sa mère quand elle lui avait annoncé que Tom et elle déménageaient. Qu'est-ce qui avait pu en être la cause ? Le déménagement en lui-même ou l'endroit où ils s'installaient ?

« *Retourne là-bas.* »

Où ça ?

Elle vit défiler un gros hamburger, des cornichons et du ketchup s'en écoulant comme d'une plaie ouverte. Il était suivi par une assiette d'œufs au bacon, puis par une jeune femme rejetant en arrière dans le vent ses longs cheveux châains.

« Alpha, travail temporaire. Rejoignez les meilleurs ! »

Coincée parmi la foule, Charley attendait patiemment que l'escalier mécanique la porte vers le haut, telle une épave flottante rejetée par les vagues.

L'heure de pointe. Après à peine quelques semaines de vie à la campagne, elle se sentait de plus en plus une étrangère à Londres. Elle sortit à la lumière du jour, s'orienta et tourna à droite sur le Strand.

Elle n'était pas retournée à la boutique et n'avait pas parlé à Laura depuis ce fameux lundi soir. Le simple fait de penser à Laura la mettait mal à l'aise. La nuit dernière, Tom était rentré tard, et elle était persuadée qu'elle avait senti le parfum de Laura sur lui.

Les mots « ST CATHERINE'S HOUSE » étaient bien visibles en face de la station de métro d'Aldwych. Sur le bâtiment aux grandes portes vitrées, un panneau indiquait « Peinture fraîche – Utilisez l'autre entrée ».

À l'intérieur, il y avait deux bureaux de renseignements et un tableau en liège sur lequel avaient été punaisés plusieurs formulaires vierges ; une volée de marches conduisait à une vaste salle remplie de rangées d'étagères métalliques. Bien que cet endroit grouille de monde, il y régnait l'atmosphère calme et studieuse d'une bibliothèque municipale.

Elle rejoignit la courte file d'attente devant le bureau marqué « Demandes de renseignements uniquement », et patienta.

— J'ai été adoptée, dit-elle, ayant l'impression d'avouer qu'elle avait la lèpre. J'aurais besoin d'un extrait de naissance.

L'employé, un petit homme doté d'un sourire aimable, lui répondit :

— Il vous faudra votre numéro de référence. Les étagères sur votre droite concernent les adoptions.

Elle parcourut le couloir bien éclairé. C'était étrange, d'avoir son identité cachée derrière un numéro. Elle s'arrêta devant des étagères surmontées par la mention « Adoptions, 1927 - ... ».

Elle était tentée de rebrousser chemin, de laisser tomber toute cette histoire. Et si ? Si ?

« *Mensonges, mort.* » Et si sa mère lui avait menti ?

Et alors ? Quelle importance ? Elle avait rencontré une femme, adoptée elle aussi, qui avait retrouvé ses parents et découvert qu'elle était le fruit d'une liaison sans lendemain sur la banquette arrière d'un camion militaire. Mais ça n'avait fait aucune différence, son univers ne s'était pas écroulé. Elle disait toujours qu'elle était contente de savoir, qu'elle se sentait mieux dans sa vie ainsi.

Et si elle faisait une découverte similaire, rien ne l'obligeait à en informer ses enfants (à moins que son père soit de la noblesse, éventuellement). Et si elle était la fille d'une prostituée ou d'un criminel (pas un cinglé échappé d'un asile, tout mais pas ça), ce serait un choc, bien sûr. Et peut-être un secret. Mais au moins, elle saurait.

« 1952. 1953. 1954. »

Elle souleva le volume relié ocre. Il était plus lourd qu'il paraissait. Elle le posa sur la tablette de lecture et l'ouvrit. Les pages étaient sèches et tournaient avec un froissement distinct. Elle avait peur de les déchirer. Boone. Boot. Booth.

Il y avait une quinzaine de Booth, tous tapés sur de vieux rubans de machines à écrire. Elle parcourut la liste, puis s'interrompit, ressentant presque une certaine gêne à la vue de son nom de jeune fille sur cette page.

« Booth. Charlotte Lesley. 12.8.53. N° de dossier : 5A0712. Vol. n° 388. »

C'était tout. Elle s'attendait à plus, à quelque chose qui aurait donné un caractère exceptionnel à sa naissance. Mais il n'y avait rien. L'encre était plus épaisse pour certaines inscriptions, là où des erreurs avaient été commises.

Elle lut la note plusieurs fois, jeta un coup d'œil aux autres Booth, se demandant qui ils étaient et où ils avaient fini, et aussi combien parmi eux, ayant entrepris la même démarche, avaient ressenti ce vide au lieu de l'excitation à laquelle ils s'attendaient.

Elle emporta le registre au bureau des renseignements.

— Vous devez remplir un de ces formulaires, dit l'employé en lui désignant une feuille jaune sur le tableau en liège. Vous en trouverez à tous les guichets. Avez-vous été adoptée avant le 12 novembre 1975 ?

— Oui.

— Alors vous devez envoyer un exemplaire du formulaire au service de l'état civil, jugea-t-il utile de préciser devant son visage vide d'expression. L'adresse figure au dos. On vous enverra un formulaire de demande pour personne adoptée et prendra contact avec vous pour une assistance sociopsychologique.

— Une assistance ?

— C'est la loi, j'en ai peur. Vous ne pouvez pas y échapper. Vous pouvez remplir le formulaire que je vous ai donné ici, si vous voulez, et je l'enverrai pour vous.

Elle alla s'installer dans un box, prit le stylo Scheaffer que Tom lui avait offert pour son anniversaire et pressa légèrement la plume sur le papier.

Soudain, elle sentit l'odeur forte et piquante d'un parfum musqué. Elle commença à écrire. L'odeur devint plus entêtante, l'engloutissant comme si la femme qui portait ce parfum était penchée par-dessus son épaule. Elle se retourna, mais il n'y avait personne derrière elle, rien à part le box vide de l'autre côté de l'étroit couloir.

CHAPITRE 20

Elle était allongée, une expression de contentement sur le visage ; sa tête était blottie contre sa poitrine, les restes d'un pique-nique sans prétention étalés à côté d'eux. Elle respirait les douces senteurs d'herbe et de fleurs.

Il passa ses doigts dans ses cheveux, le soleil cognait dur à travers les arbres. Elle ferma les yeux et regarda les taches rouges et chaudes danser dans l'obscurité. Même le jacassement des oiseaux semblait nonchalant ; le vent faisait bruire les feuilles telles des vagues clapotant sur le rivage. Le sol paraissait osciller un peu, et elle imagina qu'ils étaient des naufragés sur un radeau, perdus au beau milieu d'un océan bleu et étale.

Quelque part au loin, elle entendit les sabots d'un cheval.

Ses doigts lui touchèrent la joue, puis les lèvres et elle en mordilla un avec douceur. Son estomac gargouilla bruyamment et le bébé à l'intérieur de son ventre donna quelques petits coups. Elle ouvrit les yeux et vit une vanesse raser les campanules.

Il changea de position et son visage se trouva brusquement au-dessus du sien. Il l'embrassa – son haleine sentait la bière et les saucisses. Elle prit son menton dans sa main, sentit le poil rêche de sa barbe de plusieurs jours, et la caressa.

— Votre nom ? Quel est votre nom ? dit une voix.

De sa main, il suivit la courbe de son cou, avant de la glisser dans sa robe, dans son soutien-gorge, et de commencer à la peloter. Il saisit un mamelon entre le pouce et un doigt, et elle tressaillit.

— Aïe ! Attention ! C'est douloureux !

— Votre nom ? Dites-moi votre nom !

À proximité, un cheval hennit.

— J'sais pas.

— Qui est cet homme avec vous ? Votre petit ami ? Votre mari ?

Une main se posa sur son genou, puis remonta le long de sa cuisse, des doigts grossiers sur sa peau nue.

— Savez-vous où vous êtes ?

— Campanules, murmura-t-elle, irritée par cette intrusion, souhaitant que la voix s'en aille.

Les branches s'agitèrent, les taches de lumières du soleil se frayant un passage entre les feuilles. Une abeille passa près d'eux en bourdonnant, un oiseau vola dans le ciel, puis le visage de l'homme masqua la lumière alors que ses lèvres écrasaient de nouveau les siennes ; il fit courir sa langue sur ses dents, explora goulûment l'intérieur de sa bouche. Ses doigts s'introduisirent dans son slip, tirant sur ses poils pubiens. Elle se raidit, le repoussant avec fermeté.

— Non. Pense au bébé. Il ne faut pas.

— Mais bien sûr que si.

La main reprit sa progression.

— Non ! protesta-t-elle en gloussant. Arrête !

— Ça ne peut pas faire de mal.

— Si. Il ne faut pas.

— Soit pas conne.

— Dick, s'il te plaît.

Elle serra ses genoux l'un contre l'autre. Il s'écarta en roulant sur le dos et elle sentit sa colère.

Il resta immobile. Elle avait le cœur gros et elle ne savait pas pourquoi. Elle leva le médaillon qui reposait sur sa poitrine et regarda la pierre en forme de cœur brillant au soleil, rouge rubis, la chaîne en or scintillant de mille feux. Puis une ombre tomba sur le médaillon. Un cheval tapa de son pied droit derrière elle.

Elle leva les yeux.

Découpée contre le ciel, une femme chevauchant un alezan les observait. Elle avait des traits fins, beaux mais sévères, des cheveux de jais ramenés sous son chapeau, et elle portait une veste et un pantalon d'équitation d'une grande élégance ainsi que des bottes brillantes.

La visière de sa bombe laissait ses yeux dans l'ombre, mais ils semblaient brûler comme le soleil à travers la brume. Elle sentit du mépris, du dégoût, et quelque chose d'autre, quelque chose qui l'effraya.

Sans lui donner le temps de réagir, la cavalière fit faire demi-tour à sa

monture et s'éloigna, mais impossible d'oublier ces yeux, ce regard qui lui avait brûlé les rétines comme des taches de soleil.

Sa robe était remontée sur son ventre et elle tira dessus en riant nerveusement, un gloussement solitaire qui céda bien vite la place au silence.

— Cette femme a dû nous voir. Pourquoi elle n'a rien dit ? (Il se leva brusquement, enlevant l'herbe de son pantalon.) Elle était bien habillée. Je ne l'ai jamais vue avant. Elle habite sans doute au manoir.

— Elle vient de Londres, fit-il avec rudesse. C'est une lady. Elle a loué la maison du vieux Markham pour l'été.

— Le moulin ?

— Il se pourrait bien qu'elle l'achète, à ce qu'on raconte.

— Alors c'est elle ? Tout le monde en parle au village, et d'après ce qu'on dit, c'est pas vraiment une lady. (Elle ne parvenait pas à chasser de son esprit le venin qu'elle avait aperçu dans les yeux de cette femme.) C'était Jemma qu'elle montait, non ?

— Elle m'a grassement payé pour seller la jument pour elle.

— Jemma est mon cheval. Tu avais promis.

— Après l'été. De toute façon, tu ne devrais pas monter à cheval dans ton état.

— C'est une femme facile, j'ai entendu dire.

— C'est une lady, répéta-t-il, élevant la voix.

— Tu la trouves jolie ? (Comme il ne répondait pas, elle lui tendit la main.) Dick, tu m'aimes, pas vrai ? (Tout à coup, il faisait noir. Elle avait froid, elle tremblait.) Dick ? Dick ?

Ça sentait le brûlé. Des flammes léchaient les ténèbres. Des flammes, partout. Des chevaux hennissaient. Une détonation, quelque chose se lézardait et une poutre tombait sur elle.

Elle hurla. Elle courut. Une autre poutre s'abattit et lui coupa la route, il en tombait de plus en plus. Des flammes, de toutes parts. Une silhouette trébucha vers elle, un être humain, une torche humaine. Elle hurla encore, se retourna et courut... courut droit dans un mur de flammes.

Les flammes disparurent, remplacées par une lueur rouge.

Des yeux la regardaient, un regard myope, derrière des verres épais. Un regard anxieux. Une voix débita d'un ton monotone :

— Charley, réveillez-vous, maintenant, s'il vous plaît. Vous êtes de retour dans le présent. Vous n'êtes plus en transe. Vous êtes de retour parmi

nous. En sécurité.

Elle vit le visage avec son air de chien battu, la raie au milieu, les rouflaquettes, le cardigan couleur moutarde. Les pattes-d’oie d’Ernest Gibbon se plissèrent dans l’ombre d’un sourire et ses bajoues se soulevèrent. Dans son bonnet en caoutchouc mousse, le micro était pointé vers elle, tel un oiseau particulièrement curieux.

— Tout va bien, Charley, dit-il de sa voix soporifique. Vous êtes de retour parmi nous.

Mais elle était toujours en proie à une angoisse qu’elle avait l’impression de ressentir jusque dans sa chair. Son cœur battait la chamade et elle avait des palpitations.

— Dick, dit l’hypnotiseur. Vous avez appelé l’homme Dick. Et votre nom, vous vous en souvenez ?

Elle resta allongée, immobile, pendant un moment, puis elle secoua la tête.

— Savez-vous où vous étiez ? Avez-vous reconnu cet endroit ?

Elle réfléchit bien avant de répondre, essayant de mettre de l’ordre dans ses pensées et de réunir assez d’énergie pour parler.

— La forêt, près de la nouvelle maison. Je pense que j’étais endormie, je rêvais – c’est ça, un mauvais rêve. J’ai une amie qui... (Elle hésita, en partie à cause de la fatigue, en partie parce qu’elle se sentait gênée, et sourit sans conviction.) Je suis jalouse d’elle. Je me fais probablement des idées, mais je n’arrive pas à me sortir de la tête qu’elle a des vues sur mon mari. Je pense que j’ai rêvé d’elle.

— Non, vous étiez dans une précédente incarnation, dit-il aussi platement que s’il parlait de la pluie et du beau temps.

Le mouvement de ses bajoues donnait l’impression qu’il chiquait du tabac.

Une vague odeur de cuisine s’infiltrait dans la pièce. Viande, pommes de terre, sauce au jus de viande. Elle en avait la nausée. Dehors, elle entendit le hurlement d’une sirène ; la pluie tapotait contre la fenêtre. Des odeurs et des sons qui auraient dû être normaux lui semblaient étrangers.

— Qu’avez-vous retenu de l’homme avec qui vous étiez, Charley ?

— Je... je l’ai déjà vu auparavant.

— Vous pouvez préciser à quelle occasion ?

— Je vous ai dit que j’avais déjà suivi une régression avant de venir vous

voir. Je crois que c'est la même personne.

— Pouvez-vous décrire cet homme ?

— Plutôt beau garçon. Le visage taillé à coups de serpe. Cheveux courts, bruns. Mince, large d'épaules. Un peu comme... l'acteur Bruce Willis, mais en plus fruste. Il était séduisant.

Gibbon sortit un grand mouchoir à pois et commença à essuyer ses lunettes.

— Un fermier ?

— Oui.

Puis, avec moins de conviction :

— Je n'ai aucune certitude. Je suppose que oui.

— Vous viviez avec lui ?

— Oui.

— Portiez-vous une alliance ?

— Je ne sais pas. Un médaillon, dit-elle. J'avais un médaillon, le même que j'ai trouvé dans la boîte que j'ai déterrée. Celle que j'ai enterrée la dernière fois...

Il l'étudia.

— Et vous étiez enceinte ?

Elle hocha la tête.

— De quel autre détail vous souvenez-vous ? Vos vêtements, par exemple ?

Elle réfléchit.

— Une robe. En mousseline, je crois.

Il finit de nettoyer ses lunettes, et les remit sans se presser, prenant le temps de les ajuster confortablement, d'abord d'un côté, puis de l'autre.

— Avez-vous une idée de l'époque à laquelle vous étiez ? Dans quel siècle ?

— Ça ne m'a pas paru si éloigné.

— Soyez plus précise.

— Ça m'a semblé assez récent.

— Toutes les vies antérieures donnent cette impression, Charley.

Il respirait lentement, avec régularité - on aurait pu le croire endormi.

— C'était forcément récent, dit-elle, soudain pleine d'espoir. La femme montait à califourchon. Elle portait un pantalon. Alors il se peut que je sois allée à la Roche aux souhaits il y a quelques années, que j'aie vu quelqu'un y

enterrer la boîte et que j'aie oublié entre-temps. Il y a un mot pour ça, je crois, crypto machin, quand on oublie quelque chose qu'on a fait ou lu pendant l'enfance.

— Cryptomnésie, dit-il, les yeux ternes, comme si débiter les mêmes arguments usés face aux mêmes objections éculées l'épuisait. Quel genre de preuve faut-il pour vous convaincre ?

Sa voix semblait exaspérée.

— Je ne sais pas, fit-elle, découragée.

— Vous avez peur ?

— Un peu.

— De quoi ?

— Je n'en suis pas certaine.

Il sourit, le sourire suffisant d'un monsieur je-sais-tout.

— C'est la perspective d'avoir vécu d'autres vies qui vous effraie ?

— J'ai toujours fait preuve de scepticisme face au surnaturel. Je n'arrive pas à croire que...

Son sourire suffisant la dérangeait, l'agaçait.

— Vous n'arrivez pas à croire ou vous ne *voulez* pas croire ?

Elle ne dit rien.

— Les gens qui viennent me consulter souffrent souvent de nombreux traumatismes qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Ils sont causés par des événements déplaisants survenus au cours de vies antérieures. Il suffit alors de connaître la raison d'un traumatisme pour qu'il disparaisse. (Sa voix monocorde aurait aussi bien pu lire la notice d'une machine à laver le linge.) Vous voulez avoir des enfants, mais vous n'y parvenez pas. Et voilà que dans cette précédente incarnation, nous découvrons que vous avez été enceinte et victime d'un événement traumatique, quelque chose qui vous effraie au point de m'obliger à vous tirer de votre transe parce que vous êtes incapable d'y faire face. Il se peut que le souvenir de ce traumatisme vous empêche d'avoir des enfants.

Ses paroles avaient touché un point sensible. Un léger frisson de doute se fraya un chemin le long de ses nerfs.

— J'ai fait régresser des milliers de personnes, Charley, poursuivit l'hypnotiseur. D'autres que vous ont su obtenir la preuve que leur régression ne pouvait pas être attribuée à une simple cryptomnésie : un nom dans un livre, un paysage... Mais trouver un objet, un objet enfoui... ça ne m'était

jamais arrivé auparavant, vous comprenez ? Nous devons aller plus loin, avoir une autre session. C'est très important.

— Vous pensez pouvoir dénicher un autre trésor enterré ? dit-elle avec plus d'entrain qu'elle n'en ressentait.

Il ne lui rendit pas son sourire.

— Ce n'est pas le médaillon qui est important, Charley. C'est ce que nous avons découvert en vous. C'est le lien. (La tension se lut sur son visage alors qu'il se concentrait, tremblant.) Il y a quelque chose dans votre passé qui...

— Qui quoi ? l'encouragea-t-elle, rendue nerveuse par son expression.

— Qui est plus qu'un souvenir.

— Je ne comprends pas.

— C'est... Vous avez dû vous rendre coupable d'un acte de malveillance terrible dans votre précédente incarnation et je crois que vous l'avez emporté avec vous, dans cette vie.

— Emporté quoi ?

— C'est ce qu'il nous faut découvrir.

— Je ne veux plus continuer.

— Je ne pense pas que la décision vous appartienne.

— Que voulez-vous dire ?

Cet homme étrange et suffisant commençait à sérieusement l'énerver. Il lui faisait froid dans le dos.

— Vous pouvez retourner sur la colline et remettre le médaillon là où vous l'avez trouvé, mais vous ne pouvez pas refermer la porte que vous avez ouverte dans votre esprit. C'est vraiment quelque chose de très puissant, vous comprenez ? Nous ferions mieux de prendre un autre rendez-vous.

Espèce de fumier, pensa-t-elle. Je vois clair dans ton jeu. C'est une belle arnaque.

— Je vais y réfléchir. (Elle ouvrit son sac à main et sortit son porte-monnaie.) 35 livres, c'est bien ça ?

Il secoua la tête et refusa son argent d'un geste de la main dédaigneux.

— Faites-en don à une organisation caritative. Je soutiens l'Association des chiens guides d'aveugles.

Elle le regarda, stupéfaite.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas que vous pensiez que je suis un filou.

Et avec un autre de ses sourires de monsieur je-sais-tout, il se leva d'un

air las et se dirigea vers la porte.

CHAPITRE 21

« Surprenez-le ! Au retour de son travail, accueillez-le dans un négligé sexy avec un verre de sa boisson préférée à la main et de la musique d'ambiance. Préparez-lui ses plats favoris pour un dîner aux chandelles ; à table, dorlotez-le, soyez aux petits soins avec lui. Ne rompez pas le charme... la vaisselle peut bien attendre le lendemain ! »

Dans le compartiment bondé, Charley s'efforçait de maintenir la couverture du magazine aussi bas que possible sur ses genoux, afin que personne ne voie l'accroche provocante qui l'avait poussée à l'acheter au kiosque à journaux.

« FAITES-EN UN HOMME HEUREUX ! »

Le train roulait en direction du sud dans un bruit de ferraille, la pluie striant les fenêtres ; il traversa l'aéroport de Gatwick, avec ses voyageurs qui patientaient sur le quai tels des réfugiés, ses hangars et ses appareils à l'arrêt. Dans le ciel, un avion se préparait à atterrir et elle le suivit du regard jusqu'à ce qu'un entrepôt lui bouche la vue, regrettant que Tom et elle aient annulé leurs vacances en Grèce à cause du déménagement. Ces derniers temps, les vacances étaient les seuls moments où ils semblaient proches l'un de l'autre.

Elle avait écouté la bande de sa régression à maintes reprises quand Tom n'était pas là, ne voulant pas qu'il sache qu'elle était retournée faire une séance, qu'elle avait encore dépensé de l'argent pour ça. Chaque fois qu'elle se repassait l'enregistrement, elle se sentait partagée entre un scepticisme croissant et une peur grandissante.

Elle avait travaillé à la boutique ce jour-là, mais elle n'avait pas vu Laura qui était en France pour deux jours, partie faire des achats. Elles ne s'étaient pas revues depuis la fois où elle avait appelé Laura et que Tom avait décroché. Quand elles avaient parlé au téléphone, quelques jours plus tôt, la gaieté dans la voix de Laura lui avait paru sonner faux.

Elle avait quitté le magasin à 16 heures, laissant une autre vendeuse à temps partiel prendre le relais, et était allée rendre visite à sa mère adoptive, à la maison de retraite. Elle lui avait dit qu'elle avait entamé la procédure afin de découvrir l'identité de ses parents biologiques, s'attendant presque à une réaction de colère, mais il n'en avait rien été. Au contraire (mais elle pouvait très bien l'avoir imaginé), elle pensait avoir noté une légère expression de soulagement.

La campagne du Sussex défilait, et la nuit tombait rapidement. Un bel homme d'environ vingt-cinq ans la dévisageait. Elle n'avait rien contre ce genre d'attentions, ça renforçait sa confiance en soi. Et en ce moment, elle en avait bien besoin.

Puis elle se demanda s'il n'avait pas aperçu la couverture du magazine, ce qui pourrait expliquer son sourire.

Elle se sentit de nouveau déprimée. Elle et Tom n'avaient fait l'amour qu'une fois depuis qu'ils avaient emménagé dans la nouvelle maison – la première nuit. Pendant longtemps, ils ne l'avaient fait qu'une fois par mois, mais ç'avait été volontaire, ils avaient suivi les instructions de son acuponcteur. Un acuponcteur recommandé par Laura, dont les aiguilles lui faisaient un mal de chien (même si Laura prétendait le contraire) et qui affirmait qu'elle serait rapidement enceinte.

Aucun problème... aucun problème... aucun problème. Son cerveau battait au rythme du train, au rythme des spécialistes que Tom et elle avaient consultés au fil des ans.

Aucun problème, aucun problème, aucun problème.

Elle avait laissé tomber l'acuponcteur, ce drôle de petit homme avec ses idées pour le moins curieuses sur l'abstinence sexuelle, l'équilibre et l'énergie du corps, les herbes médicinales à l'odeur âcre qu'il brûlait de temps à autre et appliquait sur sa peau.

« À quoi ça rime ? Vous essayez de faire apparaître un bébé par magie noire ? » lui avait-elle dit sur le ton de la plaisanterie, mais il n'avait pas paru amusé.

Maintenant elle avait envie de faire l'amour avec Tom, plus que jamais, mais ça ne semblait plus l'intéresser.

Dimanche, il était parti toute la journée, prétextant une urgence au bureau. Le soir, à son retour, elle avait senti le parfum de Laura sur lui.

Les toits de Haywards Heath apparurent et le train ralentit. Elle se leva et

prit l'élégant sac Janet Reger sur le porte-bagages. Il ne pesait presque rien et, l'espace d'un instant, elle craignit d'avoir laissé tomber le négligé. Elle regarda à l'intérieur et vit la dentelle noire, ainsi que le ticket de caisse et le reçu de sa carte Access. 145 livres.

Elle commença à sourire alors qu'elle descendait du train et se joignait à la file d'attente devant le portillon automatique. Tom serait furieux. Tant mieux. Il n'avait pas pété les plombs depuis des lustres. Le moment était peut-être bien choisi. Parfois, leurs ébats étaient d'autant plus tendres que Tom venait de piquer sa crise.

Devant la gare, des voitures attendaient, moteurs en marche, essuie-glaces chassant la pluie ; au volant, des épouses dévouées dans leurs Volvo, leurs Range Rover et leurs petites Japonaises, avec des autocollants « Bébé à bord » et des visages d'enfants pressés contre les vitres.

Elle éprouva une certaine tristesse, comme si toutes ces familles formaient un club dont elle était exclue.

Il était presque 19 h 45 quand elle tourna dans leur chemin. Elle s'était arrêtée au *Safeways* de Lewes pour acheter des steaks, et elle en avait profité pour prendre des coquilles Saint-Jacques. Tout ce qu'il aimait, comme le lui avait recommandé l'article dans le magazine. Coquilles Saint-Jacques, steaks, puis glace à la vanille avec sauce au caramel chaud.

Et au diable l'avarice.

Le souvenir d'Apstead Road, Wandsworth, commençait à s'estomper. La femme qui y vivait à présent avait appelé deux ou trois fois pour transmettre des messages téléphoniques, mais elle n'avait pas été très communicative, elle n'avait pas dit si sa famille se plaisait là-bas. En fait, elle avait semblé lui en vouloir un peu. Peut-être que les nouveaux propriétaires avaient découvert des traces d'humidité ou de moisissure. Charley savait qu'il n'y avait rien de grave, juste une fuite au niveau du toit de la buanderie qu'elle avait omis de signaler. Elle se sentait coupable, mais l'eau ne traversait qu'en cas de fortes pluies. Comme en ce moment.

Des phares sortirent de *Yuppie Towers*. C'était Zoe dans son Range Rover.

— Charley, comment ça va ? (Elle baissa sa vitre et fit la grimace en voyant le temps.) On a prévu d'aller au *George* demain. Ça vous dit de vous joindre à nous ?

— Avec plaisir, c'est gentil d'avoir pensé à nous. J'espère juste que Tom ne rentrera pas trop tard.

Zoe mit sa main devant son visage pour se protéger de la pluie.

— À vous de voir. Je vous laisse, je dois aller chercher les enfants !

Charley poursuivit sa route. Les portes de l'atelier de Hugh étaient bien fermées, et une télévision scintillait derrière la fenêtre du salon de Rose Cottage.

Elle se sentit seule alors qu'elle descendait la pente raide sous la voûte ombragée tissée par les arbres de la forêt. Tom jouait au squash et il ne serait pas de retour avant 21 heures. Ses phares éclairèrent la coque verte du skiff retourné et l'écriteau « PROPRIÉTÉ PRIVÉE. PÊCHE INTERDITE. ENTRÉE RÉSERVÉE AUX MEMBRES. » cloué sur le tronc d'un arbre. Elle avait aperçu quelques pêcheurs le week-end, et un ou deux en début de soirée parfois. Il y avait une petite carte dans la vitrine de l'épicerie à Elmwood, avec le nom et les coordonnées téléphoniques de la personne à appeler pour devenir membre.

La pluie martelait la surface du lac, et un arc d'écume sale venait lécher la rive. Elle remarqua la présence de paille sur le gravier ; d'abord étonnée, elle se rappela que ce jour-là Hugh avait sorti la vieille voiture de la grange. La pluie s'intensifia, des stalactites d'eau dégringolant du ciel et se fracassant en minuscules gouttelettes sur le sol. Son sac à la main, elle courut en direction de la porte d'entrée. Elle entendit Ben aboyer à l'intérieur.

— Je suis là ! C'est moi ! hurla-t-elle en pénétrant dans le vestibule et en allumant la lumière.

Puis elle s'immobilisa, les yeux rivés sur la table du couloir.

Elle était renversée sur le côté, le courrier était éparpillé sur le sol.

Ben avait-il pu la faire tomber ? Elle scruta le couloir sombre. Il y eut un claquement terrible derrière elle. Elle fit volte-face. Le vent avait fermé la porte d'entrée.

Bon sang. Elle avait les nerfs en pelote. Elle alluma la lumière du couloir et, le visage ruisselant et les vêtements trempés, elle entra dans la cuisine. Ben se précipita vers elle, se dressant sur ses pattes arrière.

— Bernie s'est bien occupé de toi ? Tu as fait une promenade avec lui ? Allez, on sort !

Il bondit hors de la cuisine. Elle le suivit et jeta un coup d'œil ennuyé à la table du couloir. Comment était-elle tombée ? Bernie, les autres maçons, le

plombier ou l'électricien auraient tout de même pu avoir assez de bon sens pour la relever. Les maladroits. Elle leur en toucherait un mot dans la matinée.

Elle laissa Ben sortir ; il dévala les marches du perron et leva la patte sur la bâche en plastique dont les ouvriers avaient recouvert leurs matériaux. Elle alla prendre ses courses dans le coffre de la Citroën et se dépêcha de rentrer, imitée par Ben.

La pluie s'écrasa sur les fenêtres comme une volée de chevrotine. Le vent descendit en hurlant par la cheminée et quelque chose frotta à l'intérieur du manteau. *Les branchages d'un nid délogé par le vent*, se dit-elle, soufflant un peu en les entendant glisser le long du conduit. Le vent gémit.

Ben trottina dans le couloir avec insouciance, faisant tinter son collier. Elle remit la lourde table d'aplomb et étudia ses pieds robustes. Rien à signaler de ce côté-là. Elle n'était pas tombée toute seule et personne n'avait pu la faire basculer sans s'en rendre compte.

Elle entendit un grincement à l'étage et resta figée. Elle leva la tête en direction de l'escalier plongé dans le noir et tendit l'oreille. Ben but dans sa gamelle en lapant bruyamment. Il y eut une autre salve de pluie. Un bruit sec et métallique.

« Woumph. »

Juste la nouvelle chaudière. L'eau circulant dans les conduites. Le plombier avait recommandé de la laisser tourner pendant quelques jours, afin de vérifier que tout le système fonctionnait bien. À en juger par le froid humide qui régnait dans la maison, elle était probablement réglée en position basse. Elle remit le courrier sur la table, un autre gros paquet de lettres réexpédiées depuis Londres, des factures, des prospectus, une enveloppe écrite à la main qu'elle ouvrit (des remerciements tardifs de la part des Orpen).

Elle porta les provisions dans la cuisine et les posa sur la table. Grâce à l'Aga, il faisait chaud dans cette pièce. La lumière rouge du répondeur ne clignotait pas : aucun message. Le poisson rouge vaquait à ses occupations circulaires dans son bocal. Elle donna à manger à Ben, puis elle mit de l'eau à chauffer et prit la grande tasse que Tom lui avait offerte quelques années plus tôt, avec « Joyeux Noël Charley » marqué dessus. Elle se montra plus généreuse que d'habitude pour le café (peut-être qu'elle cesserait de bâiller), versa l'eau et posa la tasse fumante sur la table ; elle sortit les coquilles Saint-

Jacques de leur sac en plastique blanc et les déposa dans l'évier.

Ben laissa échapper un grondement grave.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Ben ?

Une bouffée d'air froid, plus froid qu'un courant d'air au cœur de l'hiver, l'enveloppa.

Ben aboya en direction du plafond, puis vers elle, et de nouveau vers le plafond. Le séchoir oscilla. La sensation de froid passa aussi brusquement qu'elle était venue, la laissant les bras serrés autour du corps, tentant de se réchauffer.

— Tais-toi, Ben ! dit-elle d'une voix sifflante, s'efforçant de parler à voix basse, comme un enfant gardant les yeux bien fermés dans le noir.

Elle porta sa main à sa bouche et se mordit la peau du pouce, scrutant du regard tour à tour le plafond, le séchoir et les poulies ; mais elle eut beau tendre l'oreille, il n'y avait rien à entendre.

Elle souleva sa tasse, but une gorgée et grimaça : le café était complètement froid. C'était pourtant la bonne tasse : « Joyeux Noël Charley ».

Ben renifla le sol et la plinthe en gémissant. Elle toucha le côté de la bouilloire. Il était chaud. Elle souleva le couvercle et de la vapeur en sortit. Elle trempa un doigt dans la tasse afin de s'assurer qu'elle n'avait pas rêvé, mais le liquide était froid, glacé même. *Cinglée. Je suis en train de devenir cinglée. Ou alors j'ai dû me servir au robinet d'eau froide.* Elle fronça les sourcils, essayant de mettre de l'ordre dans ses idées, mais elle ne savait plus où elle en était. Elle avait utilisé la bouilloire. Elle en avait la certitude. La certitude, vraiment ?

Ben gronda. Les yeux braqués sur le couloir, il avait le poil hérissé. Elle aussi sentait les poils de son corps se dresser. Ben sortit de la cuisine en trotinant et elle le suivit. Il s'arrêta au pied de l'escalier et gronda de nouveau.

— Tom ? appela-t-elle, sachant pertinemment qu'il n'était pas là. Il y a quelqu'un ?

Sa voix était montée d'une octave.

Ben montra les dents, dressant les oreilles. Elle alluma la lumière dans l'escalier.

« Woumph. »

Encore la chaudière. Elle prit son sac en plastique et monta, essayant de

ne pas avancer trop lentement, pour ne pas donner l'impression d'avoir peur, mais assez lentement pour entendre si... si quoi ?

Si quelque chose l'attendait en haut ?

Elle arriva sur le palier. Les ampoules des appliques projetaient leur pénombre le long des murs. Les lames du parquet craquaient et les poutres semblaient en faire autant, comme un vieux navire en bois naviguant par gros temps.

Les portes étaient toutes fermées et elle entra dans chaque pièce, l'une après l'autre. Rien, rien, rien. Chaque fois qu'elle éteignait la lumière, elle claquait la porte d'un air de défi. Elle vérifia même au grenier, mais sans s'éterniser (les greniers lui avaient toujours donné la chair de poule), puis elle redescendit dans leur chambre.

Elle songea vaguement qu'il manquait quelque chose ; tout semblait mieux rangé que d'habitude. Elle inspecta la salle de bains attenante, puis sortit le négligé en soie noire de son sac, approcha de la coiffeuse et le tint devant elle, à hauteur du cou.

Ce faisant, elle remarqua l'enveloppe posée à plat sur la tablette, maintenue en place par sa brosse à cheveux. Elle n'était pas là ce matin. De son écriture soignée, Tom avait simplement marqué « Charley ».

Elle la prit entre ses doigts tremblants, puis la laissa retomber sur la table avec un bruit qui ressemblait à une gifle. Elle l'ouvrit en la déchirant avec son index.

« Ma chérie,

Je t'aime de tout mon cœur, mais rien ne semble se passer comme c'était prévu depuis le déménagement.

J'ai besoin de quelques jours pour réfléchir, seul. Je suis navré, mais je n'ai pas eu le courage de te le dire en face. Tu as un carnet de chèques et des cartes de crédit, il y a de l'argent sur le compte ; je t'ai aussi laissé 500 livres en liquide dans le tiroir de la commode, sous mes chaussettes. Je t'appellerai.

Désolé si cette lettre te paraît maladroite, mais tu sais que je n'ai jamais été très doué pour exprimer mes sentiments. J'ai besoin de faire le point sur ce que j'attends vraiment de la vie.

Je sais que ça va te faire du mal. Crois-moi, je souffre aussi, plus que je ne saurai jamais l'écrire, et tu ne mérites pas de souffrir. J'ai pris quelques affaires à moi.

Je t'aime,
Tom »

CHAPITRE 22

Le soleil entrait à flots par la fenêtre, comme M. Budley le leur avait formellement promis et, l'espace d'un instant, elle se sentit bien. Elle huma l'air doux du matin et écouta le cui-cui des oiseaux, avant que le souvenir des événements de la veille ne commence à remuer en elle.

Une odeur de papier brûlé flottait dans la pièce.

Elle se redressa, désorientée et en nage. Près d'elle, les oreillers de Tom étaient toujours bien gonflés, son côté du lit était resté intact. Une vague de tristesse la parcourut.

« *Ma chérie, je t'aime de tout mon cœur.* »

Elle avait rêvé. C'était un mauvais rêve. Tout allait bien. Tom était dans la salle de bains, il se rasait, se brossait les dents.

— Tom ? appela-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse. Ses mains la piquaient ; elle les tira de sous les draps et écarquilla les yeux en les voyant.

Elles étaient couvertes de boue et d'entailles.

Une des coupures descendait le long d'un de ses doigts de haut en bas, et un mélange de sang coagulé et de terre s'était formé autour de la plaie. La peau avait été éraflée au sommet de trois de ses articulations. D'autres lacérations s'entrecroisaient au dos de ses mains. Elles lui faisaient terriblement mal. Elle les retourna. Les paumes n'étaient pas en meilleur état. Ben ? Ben l'avait-il attaquée ? Jamais. Un rêve. Juste un rêve. Juste...

Elle balançait ses jambes hors du lit, les posa sur le parquet et cligna des yeux d'un air stupéfait en remarquant l'état de ses pieds. Une bourrasque de peur indéterminée souffla dans ses veines. Elle avait de la boue séchée entre les orteils, ses pieds en étaient couverts et même ses jambes avaient été éclaboussées. Elle se pencha, les toucha. La terre était humide ; une partie lui resta même sur les doigts. Sa chemise de nuit était dégoûtante, elle aussi,

boueuse, trempée et striée de sang.

Elle essaya de se rappeler la nuit précédente. Assise devant la coiffeuse. C'est ça : elle avait été assise devant la coiffeuse. Et puis... plus rien. Le vide.

Un muscle se contracta convulsivement dans sa gorge. Elle parcourut désespérément la chambre du regard, comme si la réponse s'y trouvait. La coiffeuse. Elle avait pleuré. Longtemps. Peut-être qu'elle avait cassé quelque chose, un miroir, un verre, ça expliquerait... ? Elle secoua la tête. La boue. D'où venait la boue ? Et pourquoi ses mains et ses pieds endoloris lui faisaient-ils si mal ?

Regardant la coiffeuse, elle remarqua le petit objet couvert de boue à côté de sa brosse à cheveux.

Elle avança d'un pas chancelant. On devinait du fer-blanc rouillé sous la croûte de terre. Lentement, d'un geste hésitant, elle tendit la main vers l'objet comme s'il s'agissait d'un insecte venimeux et s'en empara.

À l'intérieur, quelque chose cliqueta, glissa. Elle gratta la boue avec ses doigts à vif, sans tenir compte de la douleur, jusqu'à ce qu'elle puisse en voir suffisamment pour s'assurer de la nature de l'objet.

Elle attendit, paralysée par la peur, puis elle appuya les pouces contre le couvercle de la boîte. Il céda avec un petit bruit sec, révélant le médaillon en forme de cœur blotti à l'intérieur. Le même que celui qu'elle avait déterré, avant de le remettre à sa place, à la Roche aux souhaits.

Ben vint se mettre à côté d'elle. Le médaillon tremblait entre ses mains. Elle reposa la boîte, s'agenouilla et caressa le chien, passa ses bras autour de lui et le serra contre elle ; elle avait besoin de sentir quelque chose de réel, de vivant.

Son poil était humide. Ses pattes également ; elles étaient humides et boueuses. Il remua la queue.

— Bon chien, dit-elle distraitement. Bon chien.

Elle se leva. La tête lui tournait. Elle sortit le bijou de sa boîte et la chaîne ternie glissa le long de son poignet. Elle appuya sur le fermoir et ouvrit le cœur.

Une traînée de fine poudre noire en tomba. D'abord, elle crut qu'il s'agissait de terre, pulvérisée. Puis de tout petits bouts de papier voltigèrent en zigzaguant jusqu'au sol.

« *Cher rocher, je t'aime. Fais qu'il me revienne. Barbara.* »

Quelqu'un avait brûlé le billet.

Le désinfectant lui piquait les mains. La peinture lui irritait les yeux. Elle plongea le rouleau dans le bac à peinture, l'appliqua contre le mur, un coup vers le haut, un coup vers le bas, couvrant un peu plus de peinture couleur crème le papier d'apprêt posé sur les panneaux entre les poutres en chêne. Elle avait besoin de s'occuper. Coûte que coûte.

— Vous feriez mieux de commencer par le plafond.

Laura. Laura la garce.

Elle l'avait appelée, mais elle était tombée sur son répondeur, chez elle comme à la boutique. Pas de réponse non plus sur la ligne directe de Tom, et quand elle avait essayé le numéro du bureau, elle avait raccroché dès qu'elle avait entendu la voix de la standardiste. Était-il à Paris avec cette garce de Laura ?

— Sinon, ça risque de couler sur les murs, vous croyez pas ?

Bernie le maçon était debout dans l'embrasement de la porte, dans son bleu de travail crasseux, avec son unique anneau d'or à l'oreille et son sourire effronté.

— Par le plafond ? Je... Oui, je suppose.

Bernie fit glisser ses mains sur le papier d'apprêt.

— Pas mal. Vous feriez une bonne professionnelle. Si vous avez besoin d'un job, vous savez où me trouver.

Elle se força à sourire.

— Ouais, pas mal du tout pour un amateur ! (Il frota ses doigts sur une fente entre deux raccords.) Vous avez un chevauchement là, mieux vaut éviter. Après, ça fait des bosses dans la peinture.

— Je ne crois pas que ça change grand-chose sur des murs comme ceux-là, dit-elle d'une voix faible.

Elle serra les poings, essayant de faire cesser la douleur.

— Bon sang, qu'est-ce qui est arrivé à vos mains ?

— Du verre. J'ai cassé... du verre.

Il jeta un coup d'œil aux poutres.

— Si vous voulez leur redonner leur couleur naturelle, il existe de bons produits sur le marché. J'me rappelle plus la marque. Faudra que j'demande à Pete. (Il tira sur sa boucle d'oreille.) À propos de votre table. (Il fit un geste du doigt en direction du couloir.) Celle qui a été renversée, vous avez dit.

Après le passage du facteur, c'est moi qui ai posé le courrier dessus.

— Et qui est resté là après votre départ ?

— Personne. J'ai enfermé le chien à la cuisine, comme vous me l'avez demandé.

— Le plombier n'était plus là ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Il est parti tôt.

— Vous avez vu mon mari quand il est passé ?

— Oui, vers 15 heures. Parti en voyage d'affaires, pas vrai ? Sous les cocotiers, je parie, en vous laissant tout le boulot. C'est bien les hommes, ça...

Il y eut un coup de heurtoir. Ben aboya. Charley s'essuya les mains sur un chiffon et alla ouvrir.

Gédéon se tenait sur le perron, l'air nerveux. Il effleura sa casquette.

— Bonjour, madame Witney. Je vais plus pouvoir venir travailler chez vous. (Il lui tendit une enveloppe pas très propre.) Ce sont mes heures pour la semaine dernière.

Elle prit l'enveloppe, surprise.

— Ce n'est pas cette histoire de poules, j'espère ? Parce que vous n'êtes absolument pas responsable, Gédéon. Vous n'y êtes pour rien. Votre travail n'est pas en cause.

Il haussa les épaules et fuit son regard.

— Je croyais que ce serait différent maintenant qu'elle était plus là, mais ça n'a rien changé.

— Vous pouvez m'expliquer ?

Machinalement, elle ouvrit l'enveloppe.

— Je préfère pas, si ça vous dérange pas.

— Et moi j'aimerais comprendre.

Sa nervosité augmenta.

— Vous trouverez facilement quelqu'un pour me remplacer, dit-il, alors qu'elle tirait la facture écrite à la main de l'enveloppe. J'ai fait huit heures et demie la semaine dernière.

— On vous a offert plus d'argent ailleurs ? Je suis sûre que ça pourrait s'arranger.

Il secoua la tête, perdu dans la contemplation de ses bottes.

- Non, c'est pas une question d'argent.
- Je ne comprends pas. Quel est le problème ?
- J'ai pris ma décision. Je veux vraiment pas en dire plus.
- Je vais chercher mon sac, fit-elle, partagée entre la colère et la perplexité.

Elle passait en revue le courrier du matin sur la table du couloir. Elle ouvrit une enveloppe couleur chamois à l'allure officielle qui lui était adressée. À l'intérieur, elle trouva une courte lettre d'accompagnement, un dépliant intitulé « Accès aux certificats de naissance – Information destiné aux personnes adoptées », et un formulaire. Elle parcourut rapidement le dépliant, jeta un coup d'œil au formulaire, avant de remettre le tout dans l'enveloppe, un mélange d'excitation et d'espoir venant la distraire à point nommé de sa tristesse.

L'électricien descendit l'escalier, un petit homme blafard avec un bouc.

— Excusez-moi, madame Witney. Vous auriez pas utilisé un appareil électrique inhabituel dans la maison ?

— Inhabituel ? Dans quel sens ?

— Quelque chose de très gourmand en énergie, pas prévu pour un usage domestique.

— L'homme qui est venu relever le compteur a dit qu'on consommait trop d'électricité. Il pensait qu'il y avait un court-circuit quelque part. Mon mari ne vous en a pas parlé ?

— On n'a trouvé aucun court-circuit. On a refait l'électricité dans toute la maison et on a tout testé. (Il tapota le petit tournevis accroché à sa poche de poitrine, comme pour souligner ce qu'il venait de dire, puis il essaya de retirer une écharde de son doigt.) Y a quelque chose de trop puissant qui est branché dans cette maison. Certains des nouveaux fils ont commencé à fondre.

— « À fondre » ?

Il extirpa un bout de l'écharde avec ses dents.

— J'ai vérifié vos appareils ménagers. Aucun problème de ce côté-là. Je vais devoir remplacer une partie des nouveaux fils que j'ai installés. (Il secoua la tête.) Y a un truc qui colle pas. Je passerai un coup de fil à l'Office régional de l'électricité, histoire de m'assurer qu'il n'y a pas de câbles souterrains dans les environs.

— Ça ne pourrait pas être causé par autre chose ?

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas, moi. L'humidité. Les fortes pluies.

— L'électricité peut être affectée par pas mal de facteurs. Je vais continuer à chercher.

— Merci.

Elle alla à la cuisine, mit de l'eau à chauffer et s'assit à la table pour étudier le formulaire de demande de son certificat de naissance. Elle prit un stylo à bille.

Le formulaire devint flou ; son esprit s'embrouilla. Elle commença à écrire, décidée, oh oui, bien décidée à remplir les différents champs. Elle écrivit en grosses lettres, en lettres énormes ; à deux reprises, le stylo à bille troua le papier, et elle dut s'arrêter et reprendre à côté du trou qu'elle avait laissé.

Quand l'eau eut fini de bouillir, la bouilloire s'éteignit avec un déclic et le formulaire redevint net. Les yeux écarquillés, elle lut ce qu'elle venait d'écrire. Sauf que ce n'était pas son écriture.

Sa main avait griffonné en grands caractères gras :

« LAISSE TOMBER, SALE GARCE. »

— Y a quelqu'un ?

Hugh Boxer était debout dans l'embrasement de la porte de la cuisine, portant une plante de la taille d'un petit arbre. Elle retourna le formulaire sur la table, espérant ne pas avoir attiré son attention.

Le sommet de la plante était courbé, et les feuilles poussaient dans toutes les directions, un peu à l'image des cheveux de Hugh.

— Ma façon de vous remercier pour m'avoir laissé utiliser votre grange comme garage, dit-il. Et un cadeau de bienvenue par la même occasion, ajouta-t-il.

« *LAISSE TOMBER, SALE GARCE.* »

L'estomac noué, elle se leva en titubant.

— Elle est magnifique. Qu'est-ce que c'est ?

Il baissa les yeux vers la plante comme s'il essayait de se rappeler ce qu'il était censé en faire. Son visage était strié de cambouis et il portait une salopette crasseuse par-dessus une chemise avec cravate.

— Elle a un nom latin, et il y a un paquet de nourriture à lui donner. Je

crois qu'elle mange de la viande rouge.

Elle sourit faiblement et toucha l'une des feuilles. Elle était douce et pelucheuse.

— Merci, je l'adore. C'est très gentil à vous.

— Qu'est-ce que vous avez fait à vos mains ?

— Ça ? Oh, du verre, je me suis coupée. Des égratignures, rien de grave. (Elle se détourna de son regard inquisiteur.) C'est une très belle plante.

— Dites-moi où la poser. Elle est lourde.

— Sur la table, ça ira très bien.

— Elle a besoin de lumière.

— Peut-être qu'elle appréciera la vue, dit-elle, s'efforçant de mettre un peu d'entrain dans sa voix.

Il sourit.

— Ce genre de variété attache une grande importance à la vue, à ce que j'ai cru comprendre.

Ses yeux se posèrent doucement sur elle et elle remarqua qu'il fronçait les sourcils de manière presque imperceptible.

— J'allais faire du café.

— Merci, mais je ne voudrais surtout pas...

— Je me serais contentée d'un café soluble, mais, en votre honneur, je vais en faire un vrai.

Elle avait besoin de compagnie. Elle ne voulait pas qu'il la voie malheureuse, mais elle avait envie qu'il reste, qu'ils parlent. Il avait quelque chose de rassurant – son visage, son comportement, elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. À l'intérieur de la maison, il paraissait même plus grand, sa tête touchait presque le plafond.

Elle posa le formulaire de demande de certificat de naissance sur le rebord de la fenêtre, le maintenant sous le cadre photo en Plexiglas comprenant plusieurs instantanés d'elle et de Tom. Hugh posa la plante sur la table. Des coups de marteau résonnaient directement au-dessus de leurs têtes.

Il approcha du buffet.

— J'aime bien les poissons rouges.

Il se pencha au-dessus du bocal de Horace, ouvrit et ferma la bouche, singeant le poisson. Charley sourit, s'efforçant de retenir ses larmes. Il la rendait triste. Sa gentillesse la rendait triste.

Alors qu'il se penchait, le bout de sa cravate effilée dépassa du haut de

son bleu et tomba dans l'eau. Il ne fit rien pour le retirer quand le poisson manifesta son intérêt.

— Ma cravate lui plaît. De toute évidence, cet animal a du goût.

— Il sait se tenir en toute circonstance, dit-elle, détournant la tête afin de cacher ses larmes. Vous portez toujours une cravate ? demanda-t-elle, sa voix se brisant alors qu'elle dosait le café.

Elle s'essuya les yeux avec un torchon de cuisine.

— Oui. (Il essora le bout de sa cravate.) Mon père était un maniaque de la respectabilité. (Il défroissa la bande de tissu et la remit sous sa salopette.) C'était l'un de ces Britanniques capables de porter un costume en tweed, une chemise et une cravate, même en plein désert, par 60° à l'ombre.

— Qu'est-ce qu'il faisait dans la vie ?

Il se passa la main dans les cheveux.

— Il était archéologue. Une sorte d'Indiana Jones, mais en moins fringant. Il était obsédé par le Saint-Graal. Il a passé une bonne partie de sa vie à fouiller des tombeaux.

— Et toujours en cravate ?

— Il craignait qu'on ne le prenne pas au sérieux, alors il aimait donner l'image de la respectabilité. Il croyait que les gens feraient plus confiance à un homme portant une cravate. Le pauvre. Il ne cessait de courir après l'argent pour ses expéditions, essayant de convaincre d'éventuels commanditaires. (Il toucha sa cravate.) C'est probablement pour cette raison que je porte toujours une cravate. C'est dans mes gènes. (Il sourit.) Nous sommes tous prisonniers de notre passé.

— Il a fait des découvertes ?

— Oh, oui. Il n'a jamais trouvé ce qu'il cherchait, mais il a quelques trouvailles à son actif.

Des découvertes. Des fouilles. Elle se demanda si son père avait un jour déterré un médaillon. Des voiles de fatigue dansèrent devant ses yeux, flottèrent dans son champ de vision.

— Vous êtes sûre que ça va ? (Elle hocha la tête.) Vous êtes toute pâle.

Les gènes. Ce que nos parents nous léguaient. Peu de gens prenaient le temps d'y réfléchir. Elle se demanda quel trait de caractère elle tenait de ses parents. Son père avait-il toujours porté une cravate, lui aussi ? Quel avait été le parfum de sa mère biologique ? Elle ne s'était jamais interrogée sur des détails de ce genre auparavant.

— Je suis un peu fatiguée. Avec toute la déco à faire...

— J'espère que je n'ai pas fait trop de saletés en sortant la voiture de la grange. La paille était pratiquement pourrie. Elle devait être là depuis des années.

Au-dessus, les coups de marteau redoublèrent d'intensité. Il jeta un coup d'œil à la chope en étain de Tom sur le buffet.

— Comment va notre champion ?

— Oh, il est... (Elle eut l'impression qu'un nuage était soudain venu masquer le soleil.) Il est en voyage d'affaires. (Ravalant ses larmes, elle versa le café dans la cafetière, tenant maladroitement le bras du percolateur, essayant de ne pas trop le serrer entre ses doigts.) Vous avez des nouvelles de Viola Letters ? demanda-t-elle, sortant une boîte à biscuits du placard.

— Elle va bien. Elle était très attachée à ce chien. Personnellement, je ne suis pas fou des yorkshires, mais il ne méritait pas ce qui lui est arrivé.

Il tira sur la cordelette du séchoir. La grille se leva et se baissa de quelques centimètres en grinçant. Puis il approcha de l'évier et regarda par la fenêtre. Deux cygnes dérivait sur le lac.

— Une vue superbe.

— Gédéon ne viendra plus travailler chez nous, dit-elle.

— Ah bon ?

— Il a refusé de m'expliquer pourquoi. Je pense qu'il se sent responsable après l'épisode du poulailler.

— Il ne va plus entretenir le chemin ?

Elle haussa les épaules.

— Je l'ignore. Sa décision m'a un peu prise au dépourvu.

Hugh porta le plateau avec le café et les biscuits sur le petit patio à l'arrière de la maison. Ils s'assirent à la table en chêne. Ben engloutit un sablé, puis il s'étendit sur le ventre sur les dalles à côté d'eux. Charley se gratta une piqûre d'insecte au cou.

— Quel plaisir ! Pouvoir prendre le café dehors en plein mois d'octobre..., dit Hugh, ajoutant une cuillerée de sucre dans sa tasse. Il faut en profiter tant que ça dure. Comment va votre amie Laura ?

— Oh, elle va bien, se hâta de répondre Charley.

Il remua son café, faisant tinter sa cuillère. Dans la forêt, un oiseau poussa un cri qui ressemblait au bruit d'une semelle en caoutchouc sur du linoléum.

— Hugh, lors de notre barbecue, vous m’avez dit que vous aviez pu observer des preuves de réincarnation, mais que vous ne croyiez pas à la régression sous hypnose. Vous croyez vraiment à la réincarnation ?

Il sortit sa pipe de sa poche et regarda à l’intérieur du fourneau.

— Je ne mets pas tout le monde dans le même panier. Il y a eu quelques cas convaincants de régression sous hypnose.

Un tintement sembla provenir de l’intérieur de la maison, un bruit de verre brisé ou un objet tombant sur de la tôle. Ils levèrent tous les deux la tête, pendant une seconde, puis elle tourna de nouveau son attention vers lui. Il affichait une expression soucieuse qui la troublait.

— Mais comme je vous l’ai dit, ajouta-t-il, je pense qu’il ne faut pas plaisanter avec le surnaturel.

— Et pour vous, la régression est une plaisanterie ?

— Tout dépend de la façon dont elle est pratiquée. Ou de qui la pratique. La technique en elle-même est parfaitement acceptable, et très dangereuse. Beaucoup d’hypnotiseurs s’en servent comme s’il s’agissait d’un jeu, ce qui est encore plus risqué.

Il plongea son regard dans le sien.

« *LASSE TOMBER, SALE GARCE.* »

Elle cligna des yeux ; ils ne devaient pas être beaux à voir, elle aurait préféré qu’il cesse de les regarder. Elle toucha sa tasse et la chaleur relança la douleur de ses coupures.

— Quel est le danger ?

— Les hypnotiseurs sont comme des médiums. Ils plongent les gens dans des états de conscience altérés, ils essaient de leur faire atteindre des niveaux de conscience différents, d’autres dimensions, et d’entrer en contact avec des choses qui ne souhaitent pas nécessairement être appelées, ni même dérangées. Des choses qu’il ne leur appartient pas de remuer.

Il alluma son briquet et mit sa main devant la flamme, la protégeant du vent.

Elle sentit un frisson la parcourir.

— Comment peut-on savoir avec certitude qu’on a connu une vie antérieure ?

— Il faut des preuves.

— Quel genre de preuves ?

Il tassa le tabac dans le fourneau avec son pouce.

— Par exemple, être le seul détenteur d'une information concernant un événement qui s'est produit au cours d'une vie antérieure. Quelque chose d'impossible à connaître sans l'avoir vécu. (Il leva les yeux.) Ça n'a pas besoin d'être important. D'une certaine manière, les détails mineurs sont plus convaincants parce qu'ils sont moins susceptibles d'être relatés dans les livres d'histoire.

Les détails.

Comme un médaillon.

Un médaillon dont tout le monde ignorait l'existence ?

— On m'a dit que la régression pouvait, dans certains cas, aider à faire disparaître un traumatisme. C'est vrai ?

— Quel genre de traumatisme ? Comme quelqu'un qui aurait peur de l'eau parce qu'il se serait noyé dans une vie précédente ?

— Oui, par exemple.

— Apprendre à nager est une bien meilleure solution pour lutter contre sa peur de l'eau que se souvenir qu'on s'est noyé du temps de l'Invincible Armada.

Il prit un sablé, le cassa en deux, puis en quatre. Elle se demanda s'il allait faire un diagramme, mais il se contenta de tremper chaque morceau dans son café avant de le manger.

Il poursuivit, entre deux bouchées :

— Je pense que la régression sous hypnose présente toutes sortes de dangers. C'est une technique qui touche à des pensées et à des émotions en latence dans l'esprit, et généralement celui-ci les a mises de côté pour de bonnes raisons. Vous prenez le risque de réveiller tout ça.

Elle croisa les bras sur sa poitrine. Un vent vif souffla, entraînant une feuille brune.

— Tout ce qui touche au monde spirituel est dangereux, dit Hugh. Les êtres humains ne sont pas les seuls à avoir des souvenirs. Les lieux se souviennent aussi.

Il croisa de nouveau son regard et elle détourna les yeux.

Elle but une petite gorgée de café et faillit la recracher, brusquement prise de nausée. Perplexe, elle baissa le nez et renifla. Le café sentait bon, mais le goût qu'elle avait dans la bouche était infect.

— Les lieux se souviennent ? dit-elle.

— Oui, je le crois. Vous savez, ces maisons où il règne une certaine

atmosphère ? Sur la durée, les lieux sont affectés par les événements qui s'y déroulent. Si une maison a été le théâtre d'une grande tragédie ou de beaucoup de tristesse, il n'est pas rare qu'il s'en dégage une atmosphère déprimante ou qu'il y fasse froid même. Ça peut très bien ne concerner qu'une seule pièce. (Il haussa les épaules.) Peut-être y a-t-il même une explication scientifique ; les particules atomiques dans les murs enregistreraient ces événements, comme un magnétoscope, et certaines personnes particulièrement sensibles déclencheraient la relecture par leur seule présence. C'est une des théories actuelles concernant l'existence des fantômes : ils seraient des sortes d'enregistrements qu'on se repasse.

Hugh regarda la maison, ses yeux sautant d'une fenêtre à une autre, au premier étage puis au rez-de-chaussée, avant de revenir sur elle, puis de nouveau sur la maison.

Il proposa de rapporter le plateau dans la cuisine, mais elle refusa, expliquant qu'elle s'en sentait tout à fait capable. Alors qu'il prenait congé, il dit à voix basse (comme s'il craignait d'être entendu par des oreilles indiscretes, songea-t-elle) :

— Soyez prudente.

Après une dernière caresse à Ben, il traversa le jardin et remonta l'allée.

Le plateau entre les mains, elle passa par la buanderie sombre pour rejoindre la cuisine.

Quelque chose crissa sous ses pieds.

Le bocal de Horace n'était pas sur le buffet et, l'espace d'un instant, elle se demanda qui l'avait déplacé. Il y eut un autre crissement. Elle baissa les yeux. Le sol était trempé, et couvert d'éclats de verre, de petits galets de couleur et de brins d'herbe.

Elle eut à peine conscience de la cafetière en porcelaine qui glissait en travers du plateau, cognait contre le bord treillissé avant de disparaître de son champ de vision pour aller se fracasser à ses pieds.

Horace ?

Son cœur menaçant de sortir de sa poitrine, ses yeux explorèrent le sol, fouillant les éclats de verre et de porcelaine à l'affût d'une petite tache dorée.
Ne me laisse pas tomber, Horace.

Tiens bon, je t'en supplie.

Elle posa le plateau sur la table de la cuisine et elle allait se mettre à genoux pour regarder sous le buffet quand ses yeux suivirent un petit ruisseau

de café noir qui s'était frayé un passage parmi les débris, entraînant Horace avec lui sur quelques centimètres, jusqu'à ce qu'il se retrouve coincé entre un pied de la table et le bec de la cafetière. Sa queue remuait dans ce qui restait de café et, l'espace d'un instant, elle crut que le poisson était toujours en vie.

— Horace, articula-t-elle en silence, le prenant dans sa main.

Il était immobile, il se raidissait déjà, les yeux aveugles, la bouche ouverte. Léger, si léger. Il semblait ne peser guère plus que l'emballage en aluminium d'un bonbon.

Il y eut une autre salve de coups de marteau et le buffet trembla, la vaisselle s'entrechoquant à l'intérieur. Elle mit le bouchon dans l'évier, ouvrit le robinet d'eau froide et y déposa Horace ; elle le regarda tourbillonner, espérant le voir frétiller et s'élancer vers le fond.

Mais il continua à tourner à la surface, s'élevant au rythme de l'eau. Elle le sortit de l'évier. L'eau froide lui fit mal aux doigts. Le poisson était devenu encore plus raide.

Le concert de coups de marteau se poursuivit et le séchoir en bois oscilla entre ses poulies en grinçant ; elle-même se balança d'avant en arrière, berçant Horace en émettant un grincement aigu, alors qu'elle s'efforçait de ne pas pleurer pour un poisson mort.

Elle l'enterra dans un sachet en plastique, au bord du lac, dans les bois, là où elle avait déjà enterré les poules, et elle plaça une petite pierre au-dessus du minuscule monticule de terre.

Elle rentra chez elle en longeant la rive et les chevaux qui broutaient dans l'enclos lui rappelèrent la cavalière élégante qui l'avait regardée avec un tel mépris dans sa dernière régression. Et le malaise qu'elle avait ressenti.

« *Mensonges, mort. La vérité. Retourne là-bas* », avait dit sa mère.

Mais où ça ?

Il devait bien y avoir quelqu'un qui pourrait la renseigner. Elle se creusa la tête, réfléchissant au passé. Sa mère adoptive n'avait plus aucun parent en vie. Peut-être s'était-elle confiée à une amie ? Irene Willis. Elle avait très bien pu faire des confidences à Irene Willis. Une flambée d'espoir qui se révéla un feu de paille. Mme Willis avait succombé à un cancer, quatre ans plus tôt.

Elle retourna dans la cuisine.

« *LAISSE TOMBER, SALE GARCE.* »

Elle regarda fixement le formulaire qu'elle avait saccagé, toujours rangé sous le cadre en Plexiglas. *Je deviens dingue. Je parle toute seule. Je suis somnambule. Je déterre des médailles au milieu de la nuit. J'écris sans m'en rendre compte, et je me donne des ordres.*

Le *rebirth*. Une expérience étrange qu'elle avait vécue avec Laura et au cours de laquelle on avait essayé de lui apprendre à se montrer plus sûre d'elle-même. On lui avait donné des phrases à répéter devant la glace, une demi-heure chaque jour.

« Moi, Charley, n'ai rien à craindre de mes sentiments ; mon intelligence est mon alliée.

Moi, Charley, suis aimée et désirée en tant que femme. »

Laura. La garce. La salope.

Elle s'assit à la table et respira à fond, ravalant un sanglot. Elle contempla l'espace vide sur le buffet où s'était trouvé le bocal de Horace, puis l'humidité sur le sol. Elle s'agita, patienta aussi longtemps que possible, attendant que le téléphone sonne.

Attendant un appel de Tom.

À l'étage, la radio des maçons beuglait. Elle feuilleta les journaux du matin, ses yeux parcourant avec apathie les colonnes, une masse indistincte d'encre noire et de photographies, dénuée de sens (les attentats de l'IRA, le divorce d'un milliardaire, une starlette sur un vélo, une voiture accidentée). Puis elle se leva et erra dans la maison.

Dans leur chambre, elle prit le médaillon et caressa l'idée de rédiger sa propre note. « Cher rocher, j'aime Tom. Fais qu'il me revienne. Charley. »

Elle laissa tomber le médaillon dans sa boîte en fer-blanc, puis la rangea au fond d'un tiroir qu'elle referma. Elle pénétra dans la petite pièce qui aurait été idéale pour accueillir le lit de leur premier enfant et regarda par la fenêtre la grange, le moulin et les bois. Le ciel commençait à se couvrir, reflétant parfaitement son état d'esprit. Elle ne put retenir ses larmes.

Elle descendit à la cuisine, mit de l'ordre dans ses pensées et composa la ligne directe de Tom. Occupée. Elle attendit, au cas où il aurait été en train d'essayer de l'appeler, puis elle refit le numéro. Toujours occupé. Elle appela le standard, mais raccrocha dès qu'elle entendit la voix de la réceptionniste.

De toute façon, lui téléphoner était un aveu de faiblesse. Il voulait du temps, de l'espace, pour réfléchir. C'était ce qu'il avait écrit dans sa lettre. Parfait. Qu'il réfléchisse. Un peu de réflexion ne lui ferait pas de mal à elle

non plus. Elle n'allait pas faire preuve de faiblesse. Ça, jamais. Elle était bien décidée à s'en sortir, à être forte, à garder son calme.

Elle n'était pas aussi calme quand elle vit Laura par la devanture de sa boutique, en train de montrer une robe à une cliente. Elle entra, furibonde.

— Elle vous irait à merveille. Essayez-la. Vous verrez...

La voix de Laura s'éteignit quand elle aperçut Charley près de la vitrine, passant en revue plusieurs robes sur une tringle.

— La coupe est vraiment épatante. Trop souvent, ce genre de modèle ne tombe pas aussi bien sur les hanches.

Charley fit mine de s'intéresser aux chemisiers.

— Et bien sûr, avec un foulard, et peut-être une paire de gants...

Charley s'assit derrière la caisse et tapa des chiffres sur la calculatrice, les multiplia, les divisa, en calcula la racine carrée. Une autre cliente entra dans le magasin, toucha le col d'une veste, regarda le prix et ressortit. Laura lança un regard nerveux en direction de Charley, puis se concentra de nouveau sur sa cliente. Mais sa voix avait perdu toute conviction, elle était en train de laisser échapper la vente.

— Je vais y réfléchir, dit la femme, et elle partit.

Charley tapa une autre série de chiffres sur la calculatrice.

— Salut !

Laura afficha un sourire comme elle aurait pu se mettre du rouge à lèvres.

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe, Laura ? dit Charley, sans lever les yeux de l'écran sur lequel s'alignaient les chiffres.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ne fais pas l'innocente ! s'écria Charley, sur un ton d'avertissement.

Laura haussa les épaules.

— Je suis désolée, Charley.

— Désolée ? Tu es désolée ? Tu n'as pas trouvé mieux ?

Laura se détourna et tripota un panneau publicitaire.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Charley se leva.

— Garce. Sale garce.

Elle traversa la boutique comme un ouragan, ouvrit la porte d'un coup sec et sortit. Une fois dans la rue, elle continua à marcher sur le trottoir, en colère contre elle-même. Elle s'en voulait parce qu'elle avait fait preuve de faiblesse

en venant là, et parce qu'elle avait agi exactement comme elle s'était juré de ne pas le faire.

CHAPITRE 23

Elle prit conscience qu'elle marchait dans l'obscurité ; sauf qu'il ne faisait pas vraiment noir. Elle avançait entre deux grandes haies, sur un chemin qui s'éboulait. Elle trébucha sur une pierre branlante.

— Merde !

— Où êtes-vous ?

— Sur un chemin.

— Quel est votre nom ?

— J'sais pas.

— Quel âge avez-vous ?

— J'sais pas non plus.

— Décrivez-moi ce que vous portez.

— Une robe. Couleur crème, avec un motif.

— De quelle longueur est-elle ?

— Elle m'arrive jusqu'aux genoux.

— Quelles chaussures portez-vous ?

— Brunes. Avec des talons trop hauts. J'aurais pas dû mettre des talons.

— Pourquoi ?

— Parce que j'attends un enfant.

— Qui est le père ?

— Dick.

— Vous semblez effrayée. De quoi avez-vous peur ?

— J'sais pas. J'ai un mauvais pressentiment.

Elle passa devant Thadwell's Farm, avec sa cour pavée, son tracteur et sa charrette à foin dans la grange délabrée, puis devant la mare.

Un homme qu'elle reconnut était assis devant un chevalet, en train de peindre, sur le chemin, devant Rose Cottage. Il était très soigné, l'air bien comme il faut, et il se leva poliment à son approche.

— Bonjour, dit-il, d'un ton clair et martial.

— Bonjour, marmonna-t-elle en réponse.

— À qui parlez-vous ? demanda une voix en bruit de fond, une voix qu'elle ne reconnaissait plus.

— Belle journée, n'est-ce pas ? dit l'homme.

Il était dans la Marine, crut-elle se souvenir.

Elle atteignit le portail et s'arrêta, les yeux rivés sur Elmwood Mill, en contrebas. Dans l'écurie, un cheval hennit, comme s'il savait qu'elle était là. Un cheval. Un nuage noir l'engloutit. Elle sortit un paquet de Woodbine de son sac et alluma une cigarette.

— Ce cheval vous préoccupe. Qu'est-ce qui vous ennue ? dit une voix faible, distante, comme une radio qu'on aurait oublié d'éteindre dans une autre pièce.

— Jemma est à moi. Elle a pris mon cheval. Il m'avait promis.

Sa voix se brisait ; elle pleurait. Elle tira nerveusement sur sa cigarette, puis elle ouvrit le portail et marqua une pause, tendant l'oreille, essayant de repérer l'éventuelle présence du chien. Il n'était pas dans sa niche. Elle commença à descendre l'allée, effrayée, fatiguée, l'enfant à naître pesant de tout son poids dans son ventre.

La voiture était là. La voiture de Dick. La Triumph noire avec le toit rabattu, garée négligemment devant la grange. Le cheval hennit de nouveau et, les yeux voilés de larmes, elle regarda en direction de l'écurie récemment construite et vit la tête d'une jument alezane qui pointait dehors.

Tout était flambant neuf. La grange avait un nouveau toit, les portes avaient été repeintes. Les boiseries de la maison étincelaient. Elle jeta sa cigarette, traversa le gravier et monta les marches du perron où elle hésita, découragée. Elle regarda la sonnette, le heurtoir en cuivre en forme de tête de lion, puis de nouveau la sonnette. Elle appuya sur le bouton.

Un seul aboiement sourd résonna à l'intérieur de la maison et la porte fut ouverte presque immédiatement, comme si elle était attendue. Une femme la toisait, grande, élégante, distante, vêtue d'une veste et d'un pantalon d'équitation, et de bottes de cheval. Ses cheveux noirs pendaient d'un côté de son visage avec une négligence affectée. Elle pinça les lèvres, la transperçant d'un regard plein de mépris.

— Je vous ai dit de ne plus jamais remettre les pieds chez moi, lâcha-t-elle froidement.

— S'il vous plaît, je veux juste le voir. Laissez-moi le voir, c'est tout ce que je demande.

La femme eut un sourire cruel, menaçant. Elle se retourna, traversa le couloir et ouvrit une porte. Elle claqua les doigts de sa main droite, une seule fois, et ne prononça qu'un mot :

— Prince.

Dès qu'il l'aperçut, le mastiff lui lança le regard hostile qu'il réservait à de vieilles connaissances ; baissant la tête, il gronda en montrant les dents.

Elle recula, fit demi-tour et commença à courir, manquant de tomber sur les marches du perron. Elle entendit le chien derrière elle avant de sentir une douleur fulgurante quand il lui mordit la jambe.

— Non ! Lâche-moi ! cria-t-elle, battant des bras et donnant des coups de pied pour se dégager.

Le chien secoua sa jambe entre ses mâchoires puissantes, comme un os. Elle perdit l'équilibre et, se protégeant le ventre le mieux possible, elle dégringola au bas des marches.

L'animal était sur elle.

— Non ! Va-t'en ! Rappelez-le ! cria-t-elle, tentant de lui échapper en roulant sur elle-même. Je vous en supplie, rappelez-le ! Non ! Dick ! Non ! Le bébé ! Ne faites pas de mal à mon bébé !

Au-dessus d'elle, elle voyait le visage de la femme en veste d'équitation qui assistait au spectacle, les bras croisés.

Elle se releva péniblement et essaya de courir, mais le chien revint à la charge et elle retomba sur le gravier. Elle poussa un hurlement de douleur.

— Prince, ça suffit. Prince !

Le chien lâcha prise.

Elle était étendue sur le sol, en pleurs, sa jambe et ses mains en proie à une douleur atroce, et elle vit Dick, en pantalon ample et chemise sans col, le visage cramoisi de rage.

— Fiche le camp ! Fiche le camp, je t'ai dit ! Je ne veux plus te voir ici. Dehors !

Elle leva les yeux vers la femme qui la regardait comme si elle était une moins-que-rien, comme si elle n'existait pas.

— Tu m'as compris ? hurla-t-il. Tu as compris ce que je viens de te dire ? Parce que la prochaine fois, je ne rappellerai pas le chien.

Elle se mit à genoux.

— Aide-moi. Il faut que tu m'aides. S'il te plaît, il faut que tu m'aides.
Ils la dévisagèrent dans un profond silence.

— Aide-moi ! (Elle criait à présent.) Il faut que tu m'aides !
Leurs visages s'effacèrent.

Une sirène au loin. Le bruit du vent agitant du verre. Le grincement d'une chaise. Une respiration sifflante.

— Tout va bien, Charley. Tout va bien. Vous êtes en sécurité. Vous êtes libre de vous déplacer dans le temps. Restez encore, mais avancez un tout petit peu, avancez.

Elle ouvrit les yeux, vit le visage d'Ernest Gibbon, presque sans le reconnaître. Elle les referma et se sentit sombrer dans l'obscurité.

Un grondement. De l'eau. Le seuil. Il faisait noir, c'était la nuit. Elle avançait d'un pas décidé. Elle tenait quelque chose de lourd et visqueux dans sa main gauche. Elle marcha sur la pelouse, l'herbe humide de rosée à côté de l'allée de gravier. Le chien grogna.

— Chut, siffla-t-elle.

Elle tremblait ; elle craignait que le chien ne soit pas enchaîné. Le bief coulait dans le noir. Le chien poussa un nouveau grognement et elle essaya de ne pas avoir peur, de se concentrer sur la haine qu'elle éprouvait. Il aboya et la chaîne cliqueta dans l'anneau en fer. Elle regarda la silhouette silencieuse de la maison, s'attendant à tout moment à voir une lumière s'allumer ou le faisceau d'une torche électrique jaillir dans sa direction.

Vite. Elle devait faire vite. La grange se dessinait droit devant. Elle braqua sa lampe de poche sur la niche et vit une lueur rouge dans les yeux du mastiff qui lui lançait un regard mauvais. Il tira sur sa chaîne en grognant. Son cœur cognait contre sa poitrine ; le grondement féroce de l'animal ne fit qu'alimenter sa colère, la rendit soudain plus forte – plus forte que le chien.

— Prince, chut ! ordonna-t-elle d'une voix sifflante.

Il hésita devant le ton qu'elle employait, il hésita également à cause d'une odeur, celle de l'os qu'elle lui tendait tout en le flattant :

— Bon chien ! Tiens, c'est pour toi !

Elle le tenait à bonne hauteur, juste hors de sa portée, et alors qu'il tentait vainement de s'en emparer, claquant des mâchoires, sa chaîne le tira en arrière et il perdit l'équilibre. Elle fit un pas en avant, tenant l'os encore plus haut, de manière à l'obliger à tendre la tête vers le haut et à exposer son cou.

Alors qu'il attrapait goulûment le gros os entre ses mâchoires, elle fit

glisser la lame en dents de scie du couteau qu'elle tenait dans sa main droite en travers de sa gorge, appuyant de toutes ses forces, pesant de tout son poids ; elle la sentit pénétrer, tranchante comme un rasoir, coupant à travers la chair, le muscle et l'os.

Avec un soupir, le chien sembla s'affaïsser. Du sang lui arrosa les mains, le visage, ses vêtements. Le mastiff émit un gargouillis. Il y eut une sorte de sifflement, comme de l'air qui s'échappait d'un pneu crevé. Il gémit, l'os tomba de sa bouche et il toussa ; il vacilla sur le côté, ses pattes refusèrent de le porter et il s'écroula en avant, haletant, vomissant du sang sur sa poitrine et ses pattes. Ses halètements commencèrent à diminuer.

Elle traversa le pont au-dessus du bief en courant et monta la berge en direction des bois ; elle resta accrochée à un buisson épineux. Elle s'arrêta, son cœur battant si fort qu'elle pensait l'entendre résonner dans la forêt qui l'entourait, dans la nuit, jusqu'à des millions de kilomètres. Elle jeta le couteau dans un massif d'arbustes et entendit le bruissement des feuilles quand il tomba. Non loin de là, un animal poussa un petit cri.

Espèce d'idiot. Ils pourraient retrouver le couteau dans les buissons. Le lac. Pourquoi n'avait-elle pas pensé à s'en débarrasser dans le lac ? Elle essaya d'allumer sa lampe de poche, mais celle-ci glissa de ses mains couvertes de sang et tomba dans le sous-bois. Elle s'agenouilla pour la retrouver, la chercha à tâtons, mais interrompit ses recherches quand, paralysée par la peur, elle sentit une présence derrière elle.

Elle se retourna. Une lumière était allumée dans la maison. Dans la chambre à coucher. Quelqu'un était à la fenêtre, une ombre derrière le rideau. Le rideau s'écarta, et la fenêtre s'ouvrit avec un grincement.

Sauf qu'il ne s'agissait pas d'une fenêtre ; c'était un miroir. Elle regardait son propre visage dans un miroir, et une silhouette apparaissait indistinctement derrière elle. Elle sentit une odeur de fumée, de bois en train de brûler, de paille.

De chair carbonisée.

Elle vit les yeux, juste les yeux. À vif à travers la peau noircie. Il y eut une grosse détonation et le miroir se fendit. Un éclat de verre tomba à ses pieds, et elle hurla alors que la silhouette avançait vers elle.

L'obscurité devint rouge. Une lumière rouge. Le visage d'Ernest Gibbon, myope derrière ses verres épais ; ses bajoues se soulevant et retombant comme si elles étaient animées par de minuscules moteurs. Elle était en nage.

— Ça s’est reproduit, dit-il. Comme la dernière fois.

Il resta assis un moment, respirant bruyamment, l’étudiant avec la même pointe d’humour déconcertante qu’elle avait déjà remarquée lors de leur précédente session.

— Il faut dépasser ce stade, reprit-il. La réponse est au-delà.

— Il y a un parallèle, dit Charley.

Elle se sentait épuisée.

— Ah bon ?

— Entre la relation que j’entretiens dans la vraie vie avec mon mari et celle que j’ai avec cet homme, Dick. Vous ne trouvez pas que c’est un peu fort comme coïncidence ?

— Il n’est pas rare de revenir et de revivre des situations similaires à celles d’une incarnation antérieure. Certaines personnes croient que cela vient du fait qu’elles n’ont pas su gérer ces situations la première fois. (Il retira ses lunettes et les essuya avec un mouchoir à pois.) Qui est cette femme désagréable ? Vous connaissez son nom ?

— Non.

— Pourrait-il s’agir de la personne qui se présente derrière vous dans le miroir ?

Il remit ses lunettes.

— La personne dans le miroir est hideuse, défigurée – son visage est brûlé.

— C’est un homme ou une femme ?

— Je ne sais pas.

— Et si, lors de notre prochaine session, je vous proposais de ne pas vous sortir de la transe au moment où la silhouette approche derrière vous ?

Elle sentit la peur l’envahir.

— Que... Qu’est-ce qui m’arriverait ?

Il réfléchit un moment.

— Vous pourriez découvrir que vous êtes capable de l’affronter. Nous devrions essayer. Je pense que ce serait dangereux de ne pas essayer.

— Dangereux de ne pas essayer ? répéta-t-elle.

Il hocha la tête comme un sage.

— Quand on défriche le subconscient comme nous le faisons, il y a toujours un risque de régression spontanée.

— Comment ça ?

— Ici, je fais mon possible pour tout maîtriser. Si vous vous sentez mal à l'aise ou que vous avez peur, je peux vous ramener, rapidement. Si vous deviez commencer à régresser seule, ailleurs qu'ici, et que la silhouette dans le miroir prenait les rênes...

Il haussa les épaules.

— Je ne vois pas pourquoi cela se produirait. Ce n'est qu'un souvenir après tout.

L'incertitude qu'elle lut dans son regard l'effraya. Elle aurait voulu ne pas se trouver sur ce canapé, ne pas s'être laissé embarquer là-dedans. Elle aurait voulu pouvoir se fier davantage au jugement de cet homme.

— Je n'en sais pas plus que vous, Charley. Ce n'est peut-être pas un simple souvenir. Comme je vous l'ai dit la dernière fois : c'est très puissant.

— Mais vous ne m'avez pas dit ce que c'était.

Son sourire de monsieur je-sais-tout était plus hésitant à présent, il avait perdu un peu de son assurance.

— Parce que je n'en sais rien. Ce genre de situation est une première pour moi. Je vais faire quelques recherches, pour voir si on a déjà signalé des cas comparables, similaires au vôtre.

— On m'avait dit que vous étiez un spécialiste, observa-t-elle, avec plus d'acrimonie qu'elle n'en avait eu l'intention.

Il la regarda et cligna lentement des yeux, l'air sérieux. Son sourire avait disparu.

— Face au surnaturel, nous sommes tous des amateurs, Charley.

CHAPITRE 24

Elle longea le quai de la gare parmi la foule des banlieusards. Après une journée de travail à Londres, ils rentraient chez eux. Élégants ou débraillés, empressés ou abattus, ils allaient retrouver qui sa petite femme, qui son petit mari, parfois des enfants bruyants ; pour certains, seule une maison vide et plongée dans l'obscurité les attendait. Tous, ils retournaient auprès d'êtres chers ou détestés, infirmes ou mourants, morts même.

Et réincarnés.

Quand on ne cesse de revenir, on ne meurt pas. On change, tout simplement. On est reconstitué. Recyclé. Les connaissances, les expériences, tout est recyclé.

Après qu'elle eut passé le portillon, ses chaussures résonnèrent sur le béton des marches menant au tunnel. Au-dessus de leurs têtes, un train s'ébranla avec fracas. Parmi tous ces gens qui se pressaient autour d'elle, combien avaient connu des vies antérieures ? Combien étaient revenus plusieurs fois dans cette vie, après leur mort, comme ils revenaient dans cette gare, soir après soir ?

Quelle importance ?

Cette pensée l'incita à marcher plus vite, à courir dans l'escalier à l'autre bout du tunnel. Dehors, elle lutta contre le vent soufflant en rafales sous le ciel gris et couvert afin de rejoindre sa petite Citroën et sa peinture deux tons sur le parking.

Ses mains lui faisaient encore mal, mais elle le remarqua à peine alors qu'elle s'installait derrière le volant et démarrait, allumant aussi la radio par habitude. Il y eut une explosion de rires. Frank Muir racontait une blague. Pas maintenant, elle n'avait vraiment pas le cœur à rire. Elle glissa une cassette dans le lecteur. Rachmaninov, une musique solennelle, sombre, ancienne, trop ancienne. Elle eut l'impression de sentir l'archet de violoniste sur ses

nerfs tendus ; elle éjecta la cassette et laissa de nouveau vagabonder ses pensées.

À la sortie de Haywards Heath, elle s'engagea sur la petite route de campagne et mit le pied au plancher, souhaitant que la voiture aille plus vite, l'adjurant presque d'aller plus vite. Elle voulait rentrer chez elle.

Pour en avoir le cœur net.

Sa voiture fit une embardée quand elle prit un virage à trop vive allure, dans un crissement de pneus. Un autre véhicule arrivait en face ; le conducteur lui lança un regard inquiet, croyant, l'espace d'un instant, qu'ils allaient entrer en collision, mais la Citroën tint bon. Puis la route tourna à nouveau, mais de l'autre côté, et Charley donna un coup de volant, le pied sur le frein, coupant le virage et évitant de justesse un cycliste qui fit un écart en agitant le poing en l'air. *Ralenti, bon sang.* Elle serra le volant entre ses doigts, son visage était brûlant.

Le ciel s'assombrissait quand elle s'arrêta devant la grange. Apparemment, un orage se préparait.

Elle descendit de voiture et ferma la portière, puis elle traversa le pont enjambant le bief et courut en direction de la forêt, suivant l'itinéraire qu'elle avait emprunté lors de sa régression. Une bourrasque agita les branches et elle sentit les premières gouttes de pluie.

Écartant quelques fougères, elle marcha sur le sol moussu et leva la tête vers les arbres, de grands charmes qui poussaient de travers dans le sous-bois sauvage. Leurs branches étaient enchevêtrées, certaines d'entre elles supportant le poids d'arbres déracinés lors de précédentes tempêtes ; ils gisaient là, tels des espars, et resteraient probablement ainsi jusqu'à ce qu'ils pourrissent et retournent à la terre. Biodégradables. Comme les humains.

Au cours de la régression, il faisait nuit, mais elle connaissait le chemin. Il y avait une petite tranchée dans le sol, devant un mûrier sauvage couvert de fruits en train de moisir. Elle fit quelques mètres sur la gauche et se fraya un passage à travers des fougères très denses. Un oiseau sauta dans les branches, pépiançant comme un robinet qui goutte. Un chien aboya au loin. Un tracteur vrombit. Autour d'elle, les bois devenaient plus sombres, avalant les arbres, se refermant sur elle.

Elle haletait et elle tremblait, moite de sueur. Soudain, elle ne voulait plus se trouver là, elle n'avait qu'une envie : tourner les talons, courir jusqu'à la maison et fermer la porte, oublier la nuit, oublier le mûrier sauvage qui

semblait l'appeler ; il paraissait grandir sous ses yeux, lui tresser une couronne autour des cheveux, grimper le long de ses jambes. Des commutateurs changeaient de position en elle, modifiant la vitesse à laquelle circulait son sang, le réacheminant dans ses veines, le faisant bouillonner et couler sur des blocs de glace, absorbant sa chaleur, le réfrigérant.

Elle s'enfonça dans les broussailles, écartant les branches ; les ronces s'accrochaient à ses vêtements. Quelque chose attira son regard ; d'abord, elle crut qu'il s'agissait d'un bout de bois pourri ou d'une racine plate.

Une pierre. Peut-être une pierre. Elle espérait que c'était une pierre. À quatre pattes, elle tâtonna en direction de cet objet qui semblait l'attendre, sans tenir compte de la douleur cuisante que lui infligeaient les ronces. Elle saisit le manche, le serra comme si elle tenait un levier capable de soulever le monde, puis elle recula et se releva, entraînant quelques branches avec elle, les laissant lacérer ses vêtements et la peau de ses bras.

Elle retourna l'objet entre ses mains, touchant le métal froid. Un couteau, avec un manche en os noirci par les années et érodé par les intempéries, et une longue lame en dents de scie rongée par la rouille.

Le couteau de sa régression. Le couteau avec lequel elle avait tué le mastiff.

Elle ressentit une sensation de douleur au doigt, comme si elle venait de se piquer ; elle baissa les yeux. Un mince filet de sang commença à couler du bout de son index jusqu'à la première articulation. Elle laissa tomber le couteau, fourra son doigt dans sa bouche et aspira fort. Elle s'était coupée jusqu'à l'os.

Elle eut l'impression que les milliers d'yeux de la nuit tombante étaient braqués sur elle. À cause du vent, ses cheveux étaient en désordre. Et dans sa tête, la situation n'était guère plus brillante.

Elle enroula son mouchoir autour de la plaie. Ses pensées se bousculaient dans son esprit, essayant de trouver une meilleure réponse que celle qu'elle avait pour l'instant.

Elle avait tué un chien. Avec ce couteau. Dans une autre vie.

Sa robe en lin était fichue. Charley se dégagea des mûriers sauvages et tituba à travers bois en direction du lac. Une explication. Il y avait forcément une explication. Quelque chose.

Une goutte d'eau frappa sa joue, puis une autre. Elle atteignit la berge, entendit le clapotis d'une vague et vit le lac, noir et agité sous le vent qui se

levait. Baissant la tête, elle regarda fixement le couteau ; elle en avait peur : peut-être qu'à la prochaine entaille il ne se contenterait pas d'un doigt.

S'assurant de l'absence de pêcheurs, elle le jeta de toutes ses forces en direction du lac. Assez loin et assez profond pour qu'elle ne puisse pas aller barboter dans son sommeil afin de le récupérer. Il tournoya dans les airs, à peine visible, puis il tomba dans l'eau en faisant « flocc », comme une truite remontant à la surface. Disparu. Il n'existait plus.

Il n'avait jamais existé.

Elle se dirigea vers la maison, serrant son doigt à travers son mouchoir, pensant, espérant, voulant se convaincre qu'elle s'était coupée sur une ronce ; pas sur la lame d'un couteau trouvé sous un buisson. Personne n'abandonnait un couteau sous un buisson. Jamais.

Elle prit son sac à main dans la Citroën et regarda le mur de la grange auquel le mastiff avait été enchaîné dans sa régression. Elle s'approcha, ses pieds traînant sur le gravier, et scruta le mur. Dans la nuit tombante, il se fondait aux briques et il lui fallut un moment pour le repérer. Elle se pencha plus près, tendit la main et toucha l'arceau. La rouille l'avait presque entièrement rongé ; un morceau s'effrita et tomba en poussière entre ses doigts.

Dingue. Je deviens dingue. J'ai vécu des vies antérieures.

J'ai tué un chien.

Il pleuvait plus fort, mais elle s'en aperçut à peine alors qu'elle contemplait la grange ; la grange, avec ses chauves-souris, ses araignées, et la vieille voiture qu'elle avait abritée, comme un secret bien gardé. La voiture, elle-même détentrice d'un secret. Le chewing-gum.

Elle baissa les yeux, à tout hasard, même si elle savait qu'elle ne le trouverait jamais parce qu'il n'était pas là. Il n'avait jamais été là : ç'avait été le fruit de son imagination, comme tout le reste. Rien de plus.

Elle ouvrit la porte de la maison ; l'entrée était plongée dans le noir. Elle alluma la lumière et ferma derrière elle.

Les mugissements du vent avaient cessé, le bief était silencieux. Le temps semblait s'être arrêté.

— Ben ! C'est moi ! cria-t-elle. Ben ? (Elle emprunta le couloir qui menait à la cuisine. Silence.) Ben ?

Le voyant rouge du répondeur clignotait avec frénésie dans l'obscurité. La pluie crépitait sur les fenêtres.

Elle ouvrit brusquement la porte de la buanderie et vit la petite flamme de la chaudière.

— Ben ?

Elle alluma la lumière.

Il était recroquevillé contre le mur du fond, gémissant, le poil dressé sur le dos, comme s'il avait été brossé dans le mauvais sens.

Elle courut s'agenouiller près de lui et l'entoura de son bras.

— Ben ? Qu'est-ce qui ne va pas ? (Il tremblait et il y avait une flaque d'urine à côté de lui.) C'est fini, mon grand. Tout va bien.

Elle lui caressa la tête et lui frotta la poitrine.

La chaudière se mit en marche et elle sursauta. La flamme gronda, l'air siffla et le métal se mit à vibrer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es malade ? Qui t'a enfermé ici ? Un des ouvriers ? Viens, je vais te donner à manger.

Elle retourna dans la cuisine ; elle sortit sa viande du réfrigérateur et la mit dans sa gamelle, près de son panier, et y ajouta quelques biscuits. Tapi dans la buanderie, il l'observa un moment puis, lentement, avec méfiance, il se décida à bouger. Le répondeur continuait à clignoter. Les fenêtres tremblèrent, la pluie redoubla de violence. Le vent fit osciller le séchoir qui grinça, ses tringles projetant des ombres qui ressemblaient aux barreaux d'une prison.

Elle épongea la flaque laissée par Ben et le caressa encore une fois. Il commença à manger. Elle appuya sur la touche de lecture des messages du répondeur et, pendant que l'appareil rembobinait, elle alla se laver soigneusement les mains à l'évier. Avec précaution, elle rinça son doigt sous l'eau froide, inquiète à cause de la rouille sur le couteau, essayant de se rappeler à quand remontait son dernier vaccin antitétanique. Sa main n'était vraiment pas belle à voir, et lui faisait très mal. Chaque fois qu'elle bougeait un doigt, la peau autour de la plaie s'écartait.

Le répondeur était prêt et elle tendit l'oreille pour écouter le premier message. Il y eut un « bip », puis un sifflement, puis le « bip » de fin de message. Elle fronça les sourcils. De nouveau le même « bip ». Un autre sifflement. Silence. Sifflement. Le bruit du défilement de la bande dans l'appareil. Un autre « bip ». Le vent secoua la maison, ébranlant les barreaux que projetait le séchoir en travers de la table. Ben leva la tête vers elle, puis il retourna à sa gamelle. Il tremblait toujours.

« Bip ». Sifflement. La bande défila. La pluie, encouragée par le vent, repartit à l'assaut de la maison. « Bip ». Sifflement. L'appel d'un maniaque, quelqu'un qui refusait de parler, et se contentait d'écouter.

Tom ? Tom qui l'appelait et raccrochait parce qu'il n'avait pas le courage de lui parler ? Elle monta le volume et s'efforça de distinguer des bruits de fond, ceux d'un bureau, d'autres personnes qui discutaient, et qui lui auraient permis de déterminer la provenance de l'appel.

Ben dressa les oreilles et laissa échapper un grondement sourd. La fenêtre ne lui renvoyait que son propre reflet se détachant sur les ténèbres. Un dernier long « bip » marqua la fin des messages. Un courant d'air froid traversa les vieilles vitres fatiguées. La maison était vulnérable, quelqu'un de déterminé n'aurait aucun mal à entrer par effraction...

Elle décrocha le téléphone, écouta le bourdonnement de la tonalité et se sentit rassurée, mais elle aurait préféré avoir des rideaux aux fenêtres, ou des stores, peu importe, pourvu que ça la mette à l'abri des regards indiscrets. N'importe qui pouvait l'observer là-dehors. Ben mâcha un morceau de viande sans enthousiasme.

Elle sortit de son sac les cassettes de la session de la journée qu'Ernest Gibbon lui avait remises et les posa sur la table de la cuisine. Au moins Tom ne les verrait pas ; il ne pourrait pas se mettre en colère et lui reprocher de dilapider l'argent qu'il gagnait.

Elle appliqua un antiseptique qu'elle gardait sous l'évier sur la coupure et mit un pansement. Ben se précipita dans le couloir et commença à aboyer. Il y eut plusieurs bruits sourds dans l'entrée – le heurtoir. Elle se hâta à la suite de Ben ; à travers le panneau de verre coloré de la porte, elle devina une silhouette jaune de petite taille.

— Oui ? fit-elle. Qui est là ?

— Viola Letters, cria une voix étouffée.

Charley ouvrit la porte, retenant Ben par son collier. Emmitouflée dans un ciré jaune, coiffée d'un suroît et portant des bottes en caoutchouc rouge, sa voisine se tenait sur le seuil, une grosse torche électrique à la main, complètement trempée. Elle donnait l'impression de descendre d'un canot de sauvetage.

— Je suis terriblement désolée de vous déranger par un temps pareil, aboya-t-elle de sa voix de stentor. Vous n'auriez pas vu Nelson, par hasard ?

Le vent souffla quelques gouttes de pluie dans leur direction et Charley

sentit que l'haleine de la vieille femme empestait l'alcool.

— Nelson ? Votre chat ? Non, je suis désolée. (Elle fit un pas en arrière.)
Mais entrez, je vous en prie.

— Je ne voudrais pas mouiller votre couloir.

— Je peux peut-être vous offrir un verre ?

— Ah, si vous insistez... (Elle entra.) « Déchaînez-vous, rugissez, éclatez... » Ce genre de nuits me fait toujours penser au *Roi Lear*, dit-elle d'une voix forte. Saleté de chat. Voilà une journée qu'il est parti, il n'est même pas revenu pour manger. D'habitude, il ne va pas bien loin – avec un seul œil, il n'y voit pas très bien.

Ben trottina vers elle, sa tête de Neil Kinnock en caoutchouc en bouche. Elle le caressa du plat de la main.

— Merci, mon grand. Quel bonhomme horrible, ce Neil Kinnock, mais c'est gentil de ta part.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Je ne voudrais pas m'imposer...

Viola Letters la regarda d'un œil interrogateur et commença à défaire le nœud de son surôit.

— Mais non, pas du tout. Je ne faisais rien. Whisky ? Gin ? On a presque de tout.

— Je suis allée à l'office du soir dimanche dernier, dit la vieille dame en suivant Charley dans la cuisine. Vous connaissez le pasteur ? Je ne sais pas ce qui me retient d'écrire à l'évêque. Il a complètement perdu la boule. Ou alors il était beurré. Gin tonic, ma chère, sans glace.

Elle s'extirpa de son ciré et Charley le mit à sécher au-dessus de l'Aga.

— Il n'arrêtait pas de parler d'agriculture biologique ; il a dit que si le Christ revenait aujourd'hui, il ne serait pas prêtre, mais fermier bio. D'après lui, il vaut mieux tomber sur un asticot de temps en temps (et l'enlever de son assiette) que d'avaler une tonne de produits chimiques invisibles. Il a fait une analogie avec les prêteurs sur gages qui m'a totalement échappé.

Charley versa une bonne dose de gin.

— Nous n'allons pas à l'église.

Elle décapsula la bouteille de tonic ; il y eut un sifflement.

— Je vous comprends. Les prêtres sont devenus dingues. Complètement mabouls. (Elle prit son verre.) À la vôtre !

Charley se servit un verre de vin blanc.

— À la vôtre, répondit-elle et elle s’assit.

Viola Letters regarda autour d’elle.

— Vous avez bien travaillé ici, commenta-t-elle.

— Il reste beaucoup à faire.

La vieille dame sirota son gin tonic.

— Mon pauvre matou... Je lui ai donné son petit déjeuner hier matin et je ne l’ai pas revu...

Elle s’interrompit au milieu de sa phrase, lorsque son regard s’arrêta sur le cadre en Plexiglas posé sur le rebord de la fenêtre. Charley avait fait un montage à partir de différentes photos de vacances : elle et Tom devant le mur de Berlin, lui dans un manteau en daim, elle dans un manteau en poil de chameau, un style très début des années soixante-dix ; Tom, à la terrasse d’un café, des lunettes de soleil sur le nez ; ensemble, dans le cockpit d’un yacht à Poole Harbour ; sa seule et unique tentative en deltaplane ; Tom, sur une plage, en tenue de plongée ; au restaurant, avec des amis sérieusement éméchés.

Viola Letters cligna des yeux et se pencha plus près, puis elle pointa du doigt la photo de Charley et Tom devant le mur de Berlin.

— C’est vous là ?

Charley hocha la tête.

— J’ai un peu changé depuis.

Elle dévisagea Charley, puis elle fourra ses doigts grassouillets dans le col de son pull-over et en sortit un monocle ; elle ferma un œil et étudia la photographie.

Elle regarda de nouveau Charley. Une certaine méfiance apparut dans ses yeux de crabe.

— C’est troublant, ma chère. Vraiment troublant.

Charley était mal à l’aise.

Viola Letters se tamponna le front.

— Je... Ne m’en voulez pas, mais je crois que je ne me sens pas très bien.

Elle posa son verre à moitié plein sur la table et leva les yeux au plafond, comme si elle avait entendu un bruit.

— Je peux faire quelque chose ? demanda Charley. Vous voulez que j’appelle un médecin ?

— Non. Non, ça ira.

— Je vais vous raccompagner jusque chez vous.

— Non, je... (Elle se leva.) Je pense que j'ai dû prendre froid.

Elle regarda de nouveau la photographie.

Elle avait été prise par un autre touriste, un Américain. Il avait eu des difficultés avec l'appareil, il ne cessait d'appuyer sur le mauvais bouton et ç'avait fini par exaspérer Tom. Curieux, ces petits détails qu'on était capable de se rappeler des années plus tard. Ça datait d'avant leur mariage, elle devait avoir dix-neuf ans. Elle se souvenait de l'Américain. Il ressemblait à Jack Lemmon avec une bedaine de buveur de bière.

— Qu'est-ce qu'il y a de si troublant ? demanda-t-elle.

La vieille dame remit son ciré encore humide et enfila ses bottes en caoutchouc.

— La ressemblance, fit-elle. Je suis navrée. Ça m'a fait un choc. Ça ira mieux demain.

— Quelle ressemblance ?

Ben gronda, la tête inclinée vers le haut, et les yeux de la vieille dame glissèrent de nouveau vers le plafond. Puis elle se retourna vers Charley et parvint à sourire faiblement.

— Ne faites pas attention, je raconte des bêtises. Je n'ai plus toute ma tête, c'est l'âge... C'est juste que... (Elle hésita.) Peut-être une autre fois, d'accord ? Passez me voir et nous en discuterons.

— Je passerai demain, dit Charley. Pour voir si vous vous sentez mieux. Je peux vous rapporter quelque chose de la pharmacie ?

— C'est juste un petit refroidissement de rien du tout, dit Viola Letters, nouant son surôit sous son menton. Si seulement le temps ne changeait pas du jour au lendemain ! Hier une chaleur étouffante, aujourd'hui, ça !

— Dans cette photo, je ressemble à quelqu'un que vous connaissez, c'est ça ?

Elles s'arrêtèrent devant la porte d'entrée et la vieille dame secoua la tête.

— Non... Je préfère qu'on en parle une autre fois.

Elle se pencha en avant, sa voix presque réduite à un chuchotement. Sa bouche forma un petit cercle tendu. Elle baissa les yeux, puis croisa de nouveau son regard avec méfiance.

— La première fois que nous nous sommes rencontrées, vous êtes venue me voir avec un message de la part de mon mari décédé. Je vous ai dit qu'on m'avait déjà transmis le même message auparavant, le jour de sa mort, vous vous rappelez ?

— Oui, acquiesça Charley. Très bien.

— Cette photo de vous – il y a une ressemblance extraordinaire avec la jeune fille qui m’a transmis le message. Pendant un moment, j’ai cru que c’était elle. (Elle ouvrit la porte.) Plus tard, nous en reparlerons plus tard.

CHAPITRE 25

« Cette photo de vous – il y a une ressemblance extraordinaire avec la jeune fille qui m’a transmis le message. Pendant un moment, j’ai cru que c’était elle. »

La voix de Viola Letters sonnait aussi claire que du cristal. Comme si elle était dans la pièce. Le soleil entra à flots dans la chambre. Son doigt la faisait souffrir et elle avait mal à la tête. Elle se leva et alla à la fenêtre.

L’orage s’était terminé peu avant l’aube. Les oiseaux en avaient profité pour sortir en force : grives, moineaux, merles et rouges-gorges, tous à la recherche de vers de terre. De l’eau ruisselait des arbres. Le seuil et le bief semblaient plus bruyants ce matin.

« Cette photo de vous... »

Il était sept heures et demie. Les ouvriers ne tarderaient plus à arriver. Elle enfila son peignoir, ses mocassins et descendit au rez-de-chaussée.

Alors qu’elle se baissait afin de ramasser les journaux, elle entendit un bruissement en provenance de la cuisine, une sorte de grésillement électrique. Elle sentit une odeur de plastique brûlé. Elle courut dans le couloir.

— Ben ! hurla-t-elle, dans une rage folle.

Mais il était trop tard. Les deux cassettes d’Ernest Gibbon gisaient sur le sol, cassées, les fines bandes désembobinées, froissées, entortillées autour de la table et des pieds de chaise. Ben s’amusait comme un fou, il se roulait dedans, y fourrait son nez, les emmêlant encore plus.

— Ben ! fulmina-t-elle, élevant encore la voix.

Le chien s’immobilisa et la regarda. Il se leva, la tête drapée de bande brune, comme une perruque, dont il se débarrassa en se secouant.

Elle contempla l’étendue des dégâts. Comment diable Ben avait-il pu faire tomber les cassettes de la table ? Elle s’agenouilla et commença à ramasser les bandes par poignées, se demandant s’il y avait quelque chose à

sauver. Mais tout était tordu, plié, plein de nœuds. C'était sans espoir. Elle fourra le tout dans un sac-poubelle qu'elle irait jeter plus tard dans l'un des grands conteneurs au bout du chemin. Puis elle remarqua de nouveau cette odeur de plastique brûlé, de plus en plus forte. Ça venait de l'Aga.

Le couvercle de la plaque chauffante était levé et le cadre de leurs photos de vacances, ou ce qui en restait, était posé sur le recto, déjà ramolli, en train de fondre. À l'intérieur, les photographies n'étaient plus que des gouttelettes figées de couleurs délavées.

Alors qu'elle tendait la main pour sauver ce qui pouvait l'être, le cadre prit feu et elle recula précipitamment devant la fumée noire et sale qui s'élevait en volutes agressives. Elle saisit un torchon de cuisine et donna de grands coups sur le cadre. Des morceaux de plastique fondu et de photos en feu s'éparpillèrent dans toute la cuisine. Un petit fragment atterrit sur sa main, et y resta collé, brûlant ; elle la secoua et la frotta contre son peignoir. Des portions du linoléum étaient en train de fondre. Elle fit couler de l'eau dans la bassine dont elle se servait pour la vaisselle et, une fois le récipient rempli, alla le vider sur le plastique en feu sur l'Aga, puis elle éteignit les autres foyers d'incendie, plus petits.

Elle ouvrit les fenêtres en toussant, la gorge pleine de cette fumée écœurante. Les vestiges du cadre photo sifflaient et grésillaient sur le four. Elle les racla avec une spatule en métal, les jeta dans l'évier et ouvrit le robinet d'eau froide. De la vapeur se dégaugea et le Plexiglas noirci se courba sur lui-même comme s'il était doté d'une vie propre, les photos carbonisées l'imitèrent.

Le nouveau formulaire de demande de certificat de naissance était arrivé au courrier. Elle le parcourut en mangeant son muesli, sans appétit ; elle n'ouvrit pas les journaux posés à côté d'elle sur la table de la cuisine.

L'odeur nauséabonde de plastique brûlé et de papier carbonisé était très forte, et le sol était encore humide là où elle venait de le laver. Elle s'en sortait avec une nouvelle blessure à la main, qui la faisait souffrir autant que les autres. Elle termina ses céréales. Elle faisait une nouvelle tentative afin d'éliminer les dernières traces de Plexiglas sur l'Aga quand le téléphone sonna. Elle décrocha machinalement, presque distraitement.

— Oui, bonjour ?

— Charley ?

C'était Tom.

Elle lui raccrocha au nez et resta assise, frissonnante, alors que le téléphone se remettait à sonner. Le répondeur prit le relais au bout de trois sonneries et Tom commença à parler tandis que la bande tournait.

— Charley ? Ma chérie ? Je veux te parler, s'il te plaît, décroche. (Il y eut une pause.) Rappelle-moi, au moins. Je suis au bureau toute la journée. (Une autre pause.) Ma chérie ? Charley ?

Puis le bruit du combiné qu'on remet en place.

— Va au diable, dit-elle.

Après avoir préparé du thé pour les ouvriers, elle emmena Ben et partit voir si Viola Letters se portait mieux. Peut-être la vieille dame accepterait-elle de lui expliquer pourquoi une simple photographie l'avait mise dans un état pareil.

Charley était satisfaite d'avoir raccroché au nez de Tom, d'avoir été forte. Elle se demanda combien de temps elle saurait le rester.

Les rideaux de Rose Cottage étaient toujours tirés, ce qui la surprit. Il était plus de 11 heures. Elle entendit un miaulement lugubre ; Nelson, le chat borgne, se frottait contre la porte d'entrée.

— Tu n'étais pas perdu, toi ? lui dit-elle.

Il y avait deux bouteilles de lait sur le seuil et le *Daily Telegraph* dépassait de la boîte aux lettres. Charley ferma la porte derrière elle, attacha Ben à la clôture et lui ordonna de rester assis. Elle sonna la cloche de marine en cuivre, se sentant un peu ridicule. Aucun effet. Elle sonna plusieurs fois, puis frappa à la porte pour faire bonne mesure.

Elle nota l'autocollant jaune « Neighbourhood Watch » ² appliqué sur le carreau en verre dépoli à côté de la porte, puis elle regarda par la fente de la boîte aux lettres. Elle voyait le tapis, l'escalier et un tableau sur le mur. Tout paraissait très calme.

Elle fit le tour de la maison. Au-delà de la pelouse parfaitement entretenue et de la clôture, il y avait une vue magnifique sur la vallée et les bois. Le chat la suivit, miaulant avec insistance.

Un ventilateur tournait sur la fenêtre de la cuisine. Sur un plateau, elle aperçut un verre en cristal et une bouteille de vin qui n'avait pas été ouverte, une serviette de table dans un rond en argent, le magazine *Country Life*, une pêche et un couteau sur une petite assiette. Elle toqua sur la vitre de la porte

de derrière, doucement d'abord, puis plus fort.

— Madame Letters ? Vous êtes là ?

Elle hésita. Peut-être que la vieille dame dormait et ne voulait pas être dérangée.

Elle retourna à l'avant de la maison et observa le mur de pierre grise et les crénelures le long du toit. Quelque chose n'allait pas. Une plainte stridente vint troubler le calme de la matinée. Probablement Hugh, en train de travailler sur un de ses bolides. Elle détacha Ben et décida d'aller voir.

La Jaguar de Hugh était garée dans la cour et les portes de son atelier en tôle ondulée étaient grandes ouvertes. Il était penché sur le moteur de la Triumph, elle-même perchée, sans ses roues, sur des crics en métal. Une lampe puissante, avec une ampoule à l'intérieur d'une cage en treillis métallique, était suspendue au plafond, directement au-dessus de lui. L'atelier sentait l'huile et le vieux cuir, il y avait des émanations âcres d'électricité brûlée.

Elle serra les dents à cause du vacarme insupportable.

Deux autres voitures étaient entassées dans cet espace réduit, dissimulées sous des housses de protection. Des outils et des pièces détachées traînaient sur le sol, le plan de travail, les étagères. Il y avait aussi toutes sortes de rangements, des boîtes de boulons et d'écrous, des bougies. D'autres outils pendaient à des râteliers. De vieilles roues et des pneus étaient appuyés contre les murs un peu partout. Le capot d'une voiture était suspendu par des câbles aux poutres du toit et plusieurs panneaux publicitaires en métal décoraient les murs (pour les cigarettes Woodbine, Esso Extra), ainsi que d'anciennes plaques minéralogiques, américaines pour la plupart.

Le bruit mourut. Il y eut un cliquetis et quelque chose de métallique roula sur le sol en béton crasseux. Hugh sortit la tête du compartiment moteur et la vit.

— Bonjour ! la salua-t-il avec un sourire de bienvenue, et il posa son outil par terre.

Derrière lui, les deux moitiés du capot à charnières noir dressées en l'air faisaient penser à des serres.

— Ça avance ?

— J'ai démonté la culasse.

Il se frotta le front avec le dos de son poing graisseux et fit un signe de la tête en direction du compartiment moteur.

Elle regarda à l'intérieur. Les moteurs restaient un mystère pour elle. Elle vit un enchevêtrement de fils, des tubes en caoutchouc, plusieurs fines tiges en métal à côté de trous dans ce qui semblait la partie principale du moteur.

— Elle n'est pas en trop mauvais état, pour une voiture qui n'a pas roulé depuis des années. J'ai besoin de deux joints de culasse et je pourrai sans doute la faire démarrer. Je vous emmènerai faire un tour.

Elle eut un faible sourire, se sentant de nouveau envahie par cette impression de familiarité.

Le chewing-gum.

— Qu'est-ce que vous savez de l'histoire de cette voiture ? demanda-t-elle.

— Je vais essayer d'en déterminer la provenance. Je ne pense pas que Mlle Delvine était la propriétaire d'origine.

Non, eut envie de dire Charley. *Le premier propriétaire s'appelait Dick.*

Elle avait la sensation que ses doigts touchaient de la glace.

Ou la lame d'un vieux couteau.

— J'ai écrit au service des cartes grises, à Swansea.

Il lui lança un regard pénétrant, plein de curiosité, et elle détourna les yeux avec gêne.

— Vous avez vu Viola Letters aujourd'hui ?

— Non. Elle est passée hier soir, elle cherchait son chat.

— Elle est aussi venue chez moi. Elle ne se sentait pas bien. Je reviens de chez elle. Son chat attendait sur le pas de la porte. Apparemment, elle n'est pas encore levée. J'espère qu'elle va bien.

— Si elle a pris un somnifère, peut-être qu'elle dort encore. Vu comme elle picole, deux aspirines suffisent probablement à la mettre KO.

Charley sourit.

— Et si on essayait de l'appeler ?

Ils entrèrent dans sa maison, Ben fut également invité. À la différence de l'extérieur bien entretenu, il y régnait un chaos indescriptible, essentiellement des livres et des manuscrits, parmi lesquels elle remarqua, à sa grande surprise, une rangée de romans de James Herbert. Les murs étaient couverts de vieilles cartes encadrées ; il n'y avait guère de mobilier, et le peu de meubles présents étaient d'allure masculine et un peu délabrés. Rendus confortables par le temps et l'usage, tous auraient été à leur place dans une chambre d'étudiant.

Il dénicha le téléphone sous une pile de papiers sur son bureau massif, feuilleta un cahier à la recherche du numéro de Viola Letters. Après l'avoir composé, il laissa sonner une dizaine de fois, puis il recommença.

Toujours pas de réponse.

— Je ferai un saut plus tard, pour voir si elle a besoin de quoi que ce soit, dit-il. Tenez, tant que je vous ai sous la main, je me demandais si vous et votre mari me feriez le plaisir de venir dîner samedi soir – si vous n'avez rien d'autre de prévu.

Elle blêmit.

— Je... Nous... Il est en déplacement... pour le travail. J'ignore quand il sera rentré.

— Vous êtes toute seule ?

Elle hocha la tête.

Il resta silencieux pendant un moment.

— Je vais au pub ce soir. Ça vous dit ? Il y aura du monde.

— Je...

Des visages joyeux. Non, sans façon, c'était au-dessus de ses forces. Mentir à propos de Tom. Non, vraiment...

Se retrouver seule dans la maison. Attendre l'appel de Tom. Tom n'avait qu'à aller au diable.

— Oui, ce sera avec plaisir. Merci.

Une voiture de police était garée dans l'herbe, près du skiff retourné, et deux policiers se tenaient sur la passerelle, en compagnie d'un fermier du coin qu'elle crut reconnaître. Ils regardaient dans le bassin de retenue. Elle passa entre les piliers du portail, se demandant ce qui pouvait bien avoir retenu leur attention.

Puis elle vit à son tour. Pendant un moment, elle ne put distinguer de quoi il s'agissait. Un sac en plastique emporté par le vent, peut-être ?

Il s'était enroulé autour d'une des pales de la roue du moulin, claquant comme un animal piégé dans l'eau qui déferlait par le dessus.

Jaune vif.

Son cœur se serra. Jaune. Elle se mit à courir. Ben l'imita, pensant qu'il s'agissait d'un jeu. Jaune.

Viola Letters portait un surôit jaune la nuit dernière.

C'était un surôit jaune qui était enroulé autour de la pale de la roue du

moulin.

Puis elle vit qu'un pan entier de la berge s'était détaché de l'autre côté de la passerelle. Le sentier et le massif d'arbustes avaient disparu, ils s'étaient effondrés dans le bassin de retenue, laissant la terre exposée, comme une plaie à vif dont le pansement aurait été arraché.

Le suroît jaune claqua de nouveau.

Charley hurla.

[Z](#) Système de surveillance assuré par les habitants d'un quartier. (NdT)

CHAPITRE 26

Le représentant de l'Office régional de l'eau tourna la petite manivelle à côté de la roue ; le mécanisme était rouillé, il grinça. L'un des policiers fit tourner la manivelle opposée. Les deux portillons en acier corrodé bougèrent lentement, un centimètre après l'autre, jusqu'à se fermer.

Charley prit conscience d'un silence différent, comme si un robinet avait été fermé. Un silence bizarre.

Ce qui restait d'eau glissa sur les blocs de béton visqueux du seuil et le niveau baissa rapidement le long des murs du bassin de retenue.

Le représentant de l'Office régional de l'eau s'agenouilla, regarda par-dessus le bord de la berge et se munit d'un mètre.

— Dix centimètres, dit-il. Le niveau est haut. Dans une heure, il aura augmenté d'autant. Je vous donne quarante-cinq minutes, pas une de plus. Après, je devrai rouvrir les vannes.

Charley entendait à peine ce que ces hommes disaient ; elle gardait les yeux rivés par-dessus le parapet, sur la vase qui s'élevait autour des parois en brique et les formes sombres qui se précisaient sous la surface.

Faites que ce soit un vieux sac. Un vieux sac ou une bâche en plastique.

Le dessus d'une cuisinière à gaz apparut en premier ; mais à ce stade, il n'y avait plus guère de doutes sur la nature de la forme juste à côté d'elle, et la tension devint visible sur tous les visages alors que l'eau continuait à baisser, révélant le corps en ciré jaune et bottes rouges, face contre terre, coincé entre une calandre, une bicyclette et une armature de lit rouillée.

— Elle cherchait son chat ? Vous pensez que c'est pour ça qu'elle est venue ici ?

L'agent Tidyman avait posé son calepin devant lui, sur la table de la cuisine. Approchant de la cinquantaine, il avait le visage bouffi, la peau lisse,

striée de veines rouges. Ses yeux rappelaient ceux d'un petit oiseau.

La cuisine sentait encore le plastique fondu. Par la fenêtre, elle apercevait deux policiers en train de tendre une bande blanche autour du seuil. Le technicien de scène de crime prenait des photos.

— Oui. Sa disparition l'avait mise dans tous ses états.

De la vapeur s'éleva de son thé. Elle revit Viola Letters, étalée dans la vase, les bras écartés, comme si elle était tombée de très haut. Charley n'avait pas pu rester, quand ils avaient remonté le corps.

Le policier tapota son stylo contre son calepin, fronçant le nez à cause de l'odeur désagréable qui persistait. Des coups de marteau résonnaient dans toute la maison, il y eut même la plainte stridente d'une perceuse.

— Vous l'avez vue hier soir ?

Charley hocha la tête.

— À quelle heure ?

— Vers 21 heures.

— Et vous lui avez servi à boire ?

— Un gin tonic.

— Un grand ?

La question la troubla ; elle voyait où il voulait en venir et elle sentit brusquement la colère monter en elle. Mme Letters n'était pas tombée, bon sang ! C'était un glissement de terrain. Elle contint sa colère.

— Non.

— D'après vous, elle était un peu éméchée quand elle est partie ?

— Non.

— Est-ce qu'elle avait bu *avant* d'arriver chez vous.

— Je ne saurais vous le dire.

Ses yeux de fouine la regardèrent d'un air accusateur.

— Le mur du bassin de retenue n'était pas bien entretenu. L'eau a dû s'infiltrer, et saper le sentier. Les fortes pluies ont fait le reste.

Charley secoua la tête sans comprendre. Elle n'aimait pas la façon dont le policier venait brusquement de changer de tactique, comme s'il était bien décidé à lui faire porter le chapeau.

— L'entretien du mur est de la responsabilité de l'Office régional de l'eau. Il fait l'objet d'une visite d'inspection annuelle, je crois, dit-elle.

Le policier ajouta une cuillerée de sucre dans son thé, remua, puis tapota sa cuillère sur le bord de la tasse, pour la sécher, mais sembla prendre un

malin plaisir à prolonger l'exercice plus que nécessaire.

— Son chat fugait souvent ?

— Je l'ignore. Nous n'habitons ici que depuis quelques semaines.

— Voyez-vous une autre raison qui aurait pu la pousser à aller là-bas ?

— Non, je...

Son esprit s'embrouilla.

« Vous voulez bien aller prévenir Viola que je serai un peu en retard ? J'ai perdu ma fichue montre et je dois retourner la chercher. »

La voix du mari de Viola Letters résonna sous son crâne, et elle sentit le rouge lui monter aux joues. L'agent Tidyman se pencha vers elle comme s'il avait flairé une piste.

— Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'étrange dans le comportement de Mme Letters hier soir ?

Oui, monsieur l'agent, elle a été bouleversée par une photographie. Malheureusement, celle-ci a été brûlée ce matin.

— Comme elle ne se sentait pas très bien, je lui ai proposé de la raccompagner chez elle.

« La première fois que nous nous sommes rencontrées, vous êtes venue me voir avec un message de la part de mon mari décédé. Je vous ai dit qu'on m'avait déjà transmis le même message auparavant, le jour de sa mort, vous vous rappelez ? »

— Avez-vous autre chose à me dire, madame Witney ?

— Non. Non, je suis désolée. Je suis très émue ; c'était quelqu'un de bien ; Viola Letters a été si gentille avec moi.

Ses yeux de fouine ne la lâchaient pas.

— J'ai appris qu'elle avait perdu son chien récemment.

Son regard agissait comme un aimant sur elle, il la transperçait. Elle hocha la tête.

— Un accident avec une bouilloire ?

— Une théière, articula-t-elle.

— Encore un accident, dit-il.

Elle se mordit la lèvre. Tidyman semblait massif dans sa veste de serge avec ses boutons en chrome brillant. Il avait l'air d'un homme qui aimait déguster une part de gâteau devant la télévision l'après-midi et boire une bière avec ses amis, un homme qui préférait s'occuper de permis de fusil de chasse et d'objets perdus. Il lui posa encore quelques questions, puis il se

prépara à prendre congé et elle le raccompagna. Au bout de l'allée, deux hommes chargeaient un long sac en plastique noir dans une camionnette blanche. Le technicien de scène de crime changeait d'objectif. L'eau coulait de nouveau librement sur le seuil.

Pour certaines personnes, la mort n'était pas un problème, elles pouvaient l'accepter. Pour certaines religions aussi. Ce n'était pas son cas. Elle était toujours très affectée par le décès d'un proche. La mort était malfaisante. Elle la troublait, la désorientait, comme si le monde avait fait un demi-tour sur lui-même, et qu'au lieu d'avoir les yeux levés vers le ciel, elle plongeait son regard dans un abîme.

Parfois, elle se demandait ce que ça faisait de mourir ; qu'avait éprouvé Viola Letters quand elle s'était sentie glisser sur la berge, quand elle avait été aspirée sous l'eau ? Au cours d'une émission de télévision sur la mort, elle avait entendu un homme jovial dont elle avait oublié le nom déclarer sans rire que la noyade était une belle façon de mourir.

Du haut du bassin de retenue, ça ne lui avait pas vraiment laissé cette impression.

Ni quand les policiers avaient mis le corps de Viola Letters dans ce qui ressemblait à un sac-poubelle.

Le formulaire de demande de son certificat de naissance n'était plus sur la table. Elle fouilla la cuisine, mais il avait disparu.

Elle essaya de se rappeler la veille au soir, quand Viola Letters était entrée dans la cuisine. Les cassettes se trouvaient sur la table, la vieille dame les avait remarquées. Les avait-elle déplacées ? Et le cadre photo ? Les choses étaient un peu confuses dans son esprit ; sa mémoire semblait la trahir.

« Plus tard, nous en reparlerons plus tard. »

Mais il n'y aurait pas de « plus tard ».

Hugh passa prendre Charley à sept heures et demie dans sa vieille Jaguar, une berline plutôt pittoresque, mais qui donnait une impression de solidité. Le contact était sur le tableau de bord et il y avait un bouton de démarrage. Elle tâtonna à la recherche d'une ceinture de sécurité.

— J'ai bien peur qu'il n'y en ait pas.

— Oh, bien sûr, dit-elle, se sentant un peu bête, comme si elle aurait dû le savoir.

Au démarrage, la boîte de vitesse émit un gémissement discret qui se transforma en vrombissement bourru quand il accéléra dans l'allée. Sur le tableau de bord, les instruments oscillèrent, l'aiguille du compteur de vitesse s'agitant, comme prise de folie.

Les phares capturèrent dans leur faisceau le ruban blanc qui bouclait le bassin de retenue et le seuil ; un grand panneau « POLICE DANGER » avait été accroché à un piquet devant le sentier.

Elle attendit qu'ils aient dépassé le cottage de la vieille dame pour dire :

— Belle voiture.

Il sourit.

— Elle commence à être un peu fatiguée.

Il changea de vitesse, puis il ralentit pour franchir un nid-de-poule, juste devant *Yuppie Towers* ; il s'arrêta au bout du chemin, avant de s'engager sur la route. Il conduisait en douceur, posément, comme s'il ménageait la voiture, par respect pour son âge. Il inclinait la tête et tendait l'oreille, tel un médecin, sensible aux avertissements du moteur. Elle se surprit à comparer sa conduite avec celle, frénétique, de Tom.

— Où est parti votre mari ?

Son mari. L'acide dans son estomac monta aussi régulièrement que l'eau avait baissé dans le bassin de retenue.

— Il... il est aux États-Unis.

— Il voyage beaucoup ?

Jamais.

— Oui. Pas mal.

— Il s'occupe de droit international ?

— Oui, un peu. Des affaires de garde d'enfant, ce genre de choses.

Elle n'aimait pas lui mentir.

— Et ça ne vous dérange pas de rester toute seule ?

— Non, ça va, répondit-elle un peu trop rapidement. Je suppose que j'ai plus l'habitude de la solitude en ville qu'à la campagne. Il faudra que je m'y fasse.

— Pour un début, vous n'avez vraiment pas eu de chance.

— Non, c'est vrai.

Le pub était calme ; elle était contente de ne pas voir Zoe et Julian, leur enthousiasme était parfois difficile à supporter (est-ce qu'Elmwood Mill n'était pas *super* ? Elle et Tom devaient *adorer* !)

Deux hommes ratatinés étaient assis au bar, chacun sa chope, l'un fumant une pipe, l'autre tapotant sa casquette posée près du cendrier. Hugh les salua d'un signe de la tête et l'homme à la casquette hocha la tête à son tour, sans manifester d'intérêt. Un jeune homme jouait à la machine à sous et une fille grassouillette au sortir de l'adolescence mangeait un paquet de chips à côté de lui. La machine laissa échapper un « bip », suivi par le cliquetis de pièces qui s'entrechoquaient.

Hugh commanda à boire à Charley et échangea quelques mots avec Vic, le patron, à propos de Viola Letters.

— Ce fichu sentier ! Ça fait des années qu'on en parle. Ça devait arriver, dit à Vic le vieil homme à la pipe.

Vic hocha la tête, son visage sombre et funèbre convenant parfaitement à l'atmosphère lugubre.

Charley était assise sur un tabouret de bar. Tom avait téléphoné et avait laissé un autre message dans l'après-midi, au moment où elle était sortie avec Ben faire une longue promenade à travers champs. Elle ne l'avait pas rappelé ; elle était contente, elle avait éprouvé une certaine satisfaction, pleine d'amertume, en réécoutant sa voix. Ça ne durerait pas, elle le savait ; ça venait par vagues, et quand elle surfait au sommet, tout allait bien, mais chaque fois qu'elle retombait dans le creux, elle n'avait qu'une envie, décrocher le combiné et composer son numéro, pour l'entendre dire que tout allait s'arranger et qu'il revenait.

Elle songea à Viola Letters et au glissement de terrain qui lui avait coûté la vie. Qu'est-ce qui avait bien pu la pousser à emprunter ce sentier dans le noir ? Était-elle allée chercher son chat ? Ou son mari ? Avait-elle voulu essayer de communiquer avec lui ?

— Charley est probablement la dernière personne à l'avoir vue vivante, était en train d'expliquer Hugh.

— Des années qu'ça dure, répéta l'homme à la pipe. Des années.

Hugh tendit sa Jacqueline à Charley et trinqua avec son verre de bière.

— À la vôtre, dit-il.

— À la vôtre. Merci.

Elle but à petites gorgées ; c'était frais et plutôt sec. Vic retourna laver des verres à l'autre bout du bar.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Hugh.

— C'est pas brillant.

— Vous vous en voulez ?

— Je lui ai proposé de la raccompagner chez elle. Elle a refusé. Si j'avais insisté... (Elle resta silencieuse un instant.) Elle n'avait pas d'enfants, n'est-ce pas ?

— Non.

Hugh portait une veste qui avait connu des jours meilleurs, une chemise fripée et une cravate rouge vif avec des rayures verticales qui rappelait à Charley la pâte dentifrice. Il la dévisagea longuement, comme s'il cherchait quelque chose de précis sur son visage.

En cet instant, Tom ne lui manquait pas. Elle était heureuse de passer la soirée seule avec Hugh, d'avoir une vraie conversation avec lui.

— Hugh. Si... si je vous disais que je détiens la preuve que j'ai vécu une vie antérieure, comment réagiriez-vous ?

Son visage garda son expression sérieuse ; il l'observa un peu plus attentivement.

— Quel genre de preuve ?

— Vous m'avez bien dit que, pour prouver qu'on a déjà vécu, il faut avoir connaissance d'un fait qui s'est déroulé dans une vie antérieure, un fait que personne d'autre ne connaît et qu'il est impossible d'avoir découvert autrement qu'en ayant vécu auparavant ?

— Oui, fit-il.

Il prit sa pipe dans la poche de sa veste.

— Vous avez dit que ça pouvait même être quelque chose d'insignifiant.

Il fouilla dans une autre poche et en sortit une blague à tabac en cuir.

— J'ai deux preuves.

Il ouvrit la blague et poussa le fourneau de sa pipe à l'intérieur.

— Je vous écoute.

Elle lui raconta tout : ses origines ; tout ce dont elle se souvenait de ses séances de régression ; l'écurie, le mari de Viola Letters, la Triumph et le chewing-gum, le médaillon et le billet qu'il contenait, l'inscription sur le rocher et le couteau.

Elle ne lui dit pas qu'elle était retournée déterrer le médaillon une seconde fois, et elle ne lui parla pas non plus des photos brûlées, tout comme elle omit de mentionner que Tom l'avait quittée. Elle ne voulait pas qu'il la croie folle et refusait de courir le risque qu'il mette tout sur le compte de son imagination. Parce qu'elle n'était pas folle, enfin pas vraiment, même si

certains signes permettaient d'en douter. Pas encore en tout cas.

— D aime BJ ? (Il tapota ses dents avec le tuyau de sa pipe.) Ces initiales ont une signification pour vous ?

— Il s'appelle Dick.

— Et vous, quel est votre nom au cours de ces régressions ?

— Je l'ignore.

Hugh gratta une allumette et alluma sa pipe ; la fumée bleue flotta vers elle.

— Vous avez été adoptée et vous ne connaissez pas l'identité de vos parents biologiques ?

— J'essaie justement de découvrir qui ils étaient.

— Alors la cryptomnésie serait l'explication la plus probable.

— La cryptomnésie, ce sont bien ces choses qu'on savait étant enfant et qu'on a oubliées ?

— Complètement oubliées, comme si elles n'avaient jamais existé. (Il tira sur sa pipe.) Des souvenirs remontant à l'âge d'un ou deux ans, par exemple. Très peu de gens sont capables de se les rappeler sans l'aide de l'hypnose. (Il regarda dans le fourneau et tassa le tabac avec le doigt.) Peut-être que vous êtes venue ici avec vos parents biologiques, avant votre adoption.

— J'ai été adoptée à la naissance.

— Vous en êtes certaine ?

— C'est ce que ma mère m'a toujours...

Elle s'interrompt.

— Il n'est pas rare qu'une mère cherche à protéger son enfant de mauvais souvenirs. Vous ne pensez pas qu'elle ait pu vouloir vous protéger ?

« *Mensonges, mort. La vérité. Retourne là-bas.* »

Elle jeta un coup d'œil dans le pub. Un des vieux au bout du bar la regardait fixement. Elle se tourna de nouveau vers Hugh ; du coin de l'œil, elle vit le vieil homme tirer sur la manche de son compagnon et marmonner quelque chose.

— Tout de même, si j'étais venue dans la région avec mes parents biologiques ou adoptifs, il m'en resterait quelque chose, vous ne croyez pas ?

Hugh sortit la pipe de sa bouche et ajusta le tuyau en le tordant.

— Il vous reste des souvenirs. Vous vous rappelez l'emplacement de l'écurie. Vous saviez où était enterré le médaillon, où se trouvait le couteau.

Elle hocha la tête.

— Vous êtes absolument certaine que vos parents adoptifs ont toujours vécu à Londres. Bien. Mais peut-être que votre mère biologique était originaire de la région et que vous avez vécu ici un an ou deux avant d'être adoptée ? Ou alors, si vous avez effectivement été adoptée à la naissance, il se peut que votre mère adoptive ait eu de la famille dans les environs ? Ça vous paraît possible ?

— Je suppose que oui, admit-elle. Mais alors, est-ce que je n'aurais pas dû me souvenir de bien plus que ça ?

— Ça vous revient progressivement. Vous avez d'abord perdu votre père biologique, puis votre père adoptif. C'est un fardeau lourd à porter pour un enfant. Vous vous en êtes sortie en enterrant tout ça. Il vous a fallu un hypnotiseur pour commencer à le déterrer.

— Je croyais que la philosophie était votre domaine, pas la psychiatrie.

Il tassa le tabac dans le fourneau avec le doigt.

— Je me fais l'avocat du diable, rien de plus. (Il haussa les épaules.) Il y a généralement une explication rationnelle. Si votre mère ne veut (ou ne peut) pas vous en parler, vous avez essayé du côté de sa famille ?

— Elle n'a plus de parents en vie.

— Des amis ?

— Non. J'aurais dû mener ces recherches dix ans plus tôt.

— Vous ne connaissez pas les noms de vos parents biologiques ?

« *LAISSE TOMBER, SALE GARCE.* »

— J'espère bien les obtenir.

— Ça ne vous aidera peut-être pas beaucoup, mais vous saurez au moins d'où ils sont.

Elle vida son verre et commanda une autre Jacqueline et une bière pour Hugh. De simples souvenirs, c'était tout. À l'autre bout de la salle, la machine à sous poussa un hurlement démentiel et vomit un plein seau de pièces de monnaie. Des souvenirs. Le goût mentholé du chewing-gum. La femme sur le cheval. Le médaillon. Le sang dégoulinant du cou du mastiff. Elle baissa les yeux sur ses mains, éraflées et lacérées. Les blessures étaient des souvenirs. Grâce à elles, à la douleur, le corps n'oubliait pas et apprenait à ne pas les reproduire. Son esprit avait été blessé, lui aussi et elle avait trop mal pour que ces blessures appartiennent à une autre qu'elle.

Et, à en juger par son expression, Hugh le savait aussi.

Ils dînèrent dans le petit restaurant à l'arrière du pub. Charley toucha à peine sa salade de crevettes, qu'elle regrettait d'avoir commandée. Les crevettes la perturbaient, elles avaient quelque chose de trop intense, le goût de poisson, la texture de la chair. Elle avait l'impression de manger des asticots.

Une brume basse bavait sur le faisceau des phares de la Jaguar quand il la reconduisit chez elle, peu après 23 heures. Ils passèrent devant Rose Cottage, plongé dans le noir sous la lune marbrée. Un petit point rouge cligna près de la porte d'entrée.

Hugh freina. Elle descendit de voiture, d'un pas mal assuré, plus ivre qu'elle l'avait cru. Nelson miaula tristement. Hugh s'arrêta à côté d'elle. Elle ouvrit le portillon. Le moteur de la Jaguar cliquetait derrière eux.

— Nelson ! dit-il.

Le chat miaula encore et le cri résonna dans la nuit.

— Je vais lui donner du lait, reprit Hugh.

— J'ai de la nourriture pour chien, s'il en mange. Qu'est-ce qui va lui arriver ?

— Je préviendrai la police demain matin. Des agents l'emmèneront probablement dans un refuge. À moins que vous songiez à le garder ?

— Je crois que Ben n'apprécierait pas. Et vous ?

— Il me flanque la chair de poule.

Nelson gémit de nouveau, son œil unique luisant dans l'obscurité.

— Je vous raccompagne.

— Je peux marcher.

— Ça ne me dérange pas. Ça fait partie du service.

Alors qu'il se garait derrière la Citroën, elle sentit la tristesse s'abattre sur elle. Elle n'avait pas envie d'être seule, ne voulait pas entrer dans cette maison toute seule. À travers le pare-brise, elle observa les formes sombres de la nuit.

— Je n'arrête pas de penser à Viola Letters.

— Vous n'êtes pour rien dans ce qui lui est arrivé.

— Je vous offre un café ?

— Je dois rentrer. J'ai vraiment pris du retard sur mon prochain bouquin.

— Sur quoi écrivez-vous en ce moment ?

— Oh, je m'intéresse aux aspects philosophiques des phénomènes surnaturels comme les fantômes.

Elle haussa les sourcils.

— Vous pouvez être plus clair ?

Il sourit.

— Je crois que je vais accepter votre café, mais je ne resterai pas longtemps.

Elle ouvrit la portière de la Jaguar ; à la faible lumière du plafonnier, la nuit au-delà du pare-brise parut encore plus noire. La maison semblait pencher dans différentes directions. Il y avait des lampes allumées à l'intérieur ; elle les avait laissées ainsi, ne voulant pas être accueillie par les ténèbres à son retour.

Hugh descendit à son tour et ferma sa portière. Le seuil grondait, l'eau cascadant comme s'il ne s'était rien passé. La lune glissait lentement dans le ciel, un voyage qu'elle effectuait depuis des millions d'années, bien avant la naissance de Charley, et qu'elle poursuivrait, longtemps après sa mort.

— Ah, les étoiles, dit Hugh.

— Vous les connaissez toutes ?

— Pour en revenir à notre sujet, je me demande souvent combien d'entre elles sont des fantômes. (Il pointa sa pipe vers le ciel.) Vous ne voyez pas les étoiles telles qu'elles sont en ce moment, vous les voyez telles qu'elles étaient il y a des centaines, des millions d'années ; certaines d'entre elles n'existent plus. Vous regardez la lumière qu'elles ont émise, des images d'elles-mêmes. Voilà ce que sont les fantômes pour moi. Des images des morts, comme des enregistrements vidéo qu'on repasse.

Ben aboya quand Charley ouvrit la porte d'entrée. Ils empruntèrent le couloir menant à la cuisine. Elle alluma la lumière et fut surprise d'entendre un craquement sec au niveau de l'interrupteur. La lumière vacilla avant de se stabiliser.

— On a des problèmes d'électricité, expliqua-t-elle.

— Je croyais que vous aviez fait refaire l'installation.

— C'est le cas.

Ben bondissait d'excitation et elle le laissa sortir dans le jardin. Elle mit de l'eau dans la cafetière et prit un filtre à café dans un paquet. Hugh regarda autour de lui, puis leva les yeux au plafond en fronçant les sourcils d'un air inquiet. Le répondeur clignotait et elle se demanda si Tom avait laissé un autre message – comme elle l'espérait. *Qu'il aille se faire foutre.*

— Vous croyez vraiment aux fantômes, Hugh ?

— Oui, je crois aux fantômes, mais j’ignore ce qu’ils sont. Je ne sais pas s’ils sont dotés d’une quelconque intelligence, s’ils disposent de leur libre arbitre ou s’ils sont capables de faire autre chose que simplement apparaître au même endroit et répéter les mêmes mouvements, comme un extrait de film repassé à l’infini. Je ne suis pas sûr qu’un fantôme puisse réellement faire du mal à quelqu’un, si on exclut la frayeur causée par ses manifestations. Ça fait partie de la thèse que je développe dans mon livre.

— Vous en avez déjà vu un ?

— Non.

— Vous aimeriez en voir un ?

— Oui. Pas vous ?

— Non. (Elle fit rentrer Ben et s’assit à la table.) J’aurais vraiment trop peur.

— C’est sans doute moins effrayant qu’on l’imagine. Nous parlons de la réalité et du surnaturel comme s’il s’agissait de deux choses différentes. Mais c’est une erreur.

— Que voulez-vous dire ?

La cafetière gargouilla et le café commença à couler lentement dans la carafe.

— Nous savons ce qu’est un cadavre, mais je ne pense pas que nous sachions ce qu’est la mort. Je ne crois pas plus en la mort que je ne crois en la vie.

— Vous ne pensez pas que Viola Letters est morte ?

— On a repêché son corps dans le bassin de retenue.

— Mais son esprit est tout ce qui compte ?

— Le corps est important, lui aussi. Toutes les cellules qu’il contient, toutes les minuscules particules, les particules atomiques et subatomiques. Les gènes. L’électricité.

— L’électricité ?

— Les particules de notre corps ont une charge électromagnétique. Quand notre corps se décompose, que ce soit par enterrement ou par crémation, tout finit par retourner à la terre, d’une manière ou d’une autre, tout est recyclé. Chaque particule conserve sa mémoire, comme un très court extrait d’une vidéo. Il est possible que vous et moi soyons constitués de particules ayant appartenu à des centaines d’autres êtres humains. Vous pourriez très bien avoir en vous des particules d’Einstein, de Michel-Ange ou Boadiccée.

— Ou d'un tueur en série ?

— Nous ne sommes pas nécessairement reconstitués en tant qu'êtres humains. Il se peut que nous revenions (ou que des parties de nous reviennent) sous la forme de bousiers. Ou d'un arbre qui pourrait être utilisé dans la fabrication d'une table.

— Ou l'impression d'une encyclopédie.

Hugh eut un large sourire et ralluma sa pipe.

Elle essaya de comprendre son raisonnement.

— L'autre jour, vous m'avez dit que des lieux étaient capables de garder en mémoire des événements.

— Il existe une théorie selon laquelle les particules électromagnétiques des atomes des murs d'un endroit absorbent les manifestations d'émotions intenses ; ensuite, la présence de certaines personnes ou certaines conditions atmosphériques déclenchent la « rediffusion ». (Il haussa les épaules.) Ça explique une bonne partie des phénomènes de hantise.

Charley posa deux tasses sur la table.

— Du sucre ?

— Oui, merci.

— Et les autres ?

Il fit rouler une allumette utilisée entre ses doigts.

— Les fantômes dotés d'intelligence ? Apparemment, ils utilisent la même énergie électromagnétique, mais elle ne leur suffit pas. Ils absorbent la chaleur, ce qui explique les brusques chutes de température qui précèdent leurs apparitions ; ils prennent leur énergie aux gens, ils cannibalisent même l'électricité dans une maison.

Ses yeux firent de nouveau le tour de la cuisine, s'arrêtant sur l'interrupteur et l'ampoule au plafond.

Elle le remarqua.

— Que... Qu'est-ce que les fantômes font de cette énergie ? demanda-t-elle.

— Pas grand-chose eux-mêmes. Ils sont pure énergie, mais ils n'ont ni voix, ni corps, ni membres. Ils peuvent déplacer des objets et se livrent à quelques autres manifestations d'esprit frappeur, mais s'ils veulent *faire* quelque chose, ils ont besoin d'un intermédiaire humain, ou peut-être parfois d'un animal.

— Comment ?

— En utilisant son énergie physique.

Elle regarda fixement son café ; brun foncé, tourbillonnant, comme le bassin de retenue ; comme la vase ; la vieille dame face contre terre.

— On peut donc agir sous l'influence d'un fantôme ?

— C'est possible. Il y a des cas répertoriés.

— Viola Letters allait me révéler quelque chose. Hier soir, quand elle était ici, elle a vu une vieille photo de moi et elle m'a dit que je lui rappelais quelqu'un. Ça l'a vraiment perturbée (elle n'a même pas fini son verre) et elle est partie.

— Qu'est-ce qu'elle a ajouté ?

— Elle a promis qu'elle m'expliquerait plus tard.

— C'est tout ?

— Non. Elle m'a dit que le jour où son mari était mort, quelqu'un était venu lui transmettre un message de sa part. Une jeune fille. Et que, sur cette photo, je lui ressemblais trait pour trait.

— Je peux voir cet instantané ?

— Il... Je... je l'ai brûlé.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Il la regarda avec plus d'insistance, et elle se sentit rougir.

— Je ne sais pas.

Sans la quitter des yeux, il reprit :

— Parfois, une photo peut être trompeuse. Prise sous un angle particulier, avec une certaine lumière, une personne peut facilement être confondue avec une autre.

— Hugh, croyez-vous sincèrement à la réincarnation ?

Après un long moment, il hocha la tête.

— Oui, j'y crois.

— J'ai longtemps pensé que la mort était une fin, dit Charley. C'était plus facile. Vous pensez qu'on revient, encore et encore, et qu'on répète le même scénario ?

— La vie n'est pas un jeu vidéo qui affiche « *Game Over !* Vous êtes mort. Une autre partie ? » Mais il se peut que nous ayons à subir les mêmes épreuves chaque fois, à affronter les mêmes situations jusqu'à ce que nous sachions nous en sortir.

L'espace d'un instant, Charley eut l'impression d'avoir enfoncé les doigts dans une prise électrique. Elle sursauta, son esprit sous le choc.

— Vous pensez que le passé peut se répéter ?

Hugh sourit.

— Vous n’avez pas à vous inquiéter ; vous n’êtes pas enceinte, n’est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Dans votre régression, la jeune femme est enceinte. C’est donc différent, d’accord ?

— D’accord, admit-elle à contrecœur.

— Même si votre mari vous a quittée.

Elle se redressa brusquement sur sa chaise, les yeux écarquillés de stupéfaction.

— Quoi ? Comment est-ce que vous... ?

— J’ai raison, n’est-ce pas ?

Elle s’appuya sur ses coudes, fermant énergiquement les yeux, sentit les larmes couler sur ses joues.

— Oui.

— Votre existence n’est pas de tout repos en ce moment.

Elle renifla et se sentit soudain en colère, contre elle-même, contre le monde entier.

— Et avec la chance que j’ai, je vais y avoir droit encore une fois dans une autre vie, puis dans une autre, puis dans une autre.

Hugh se resservit du café.

— Je ne pense pas que nous soyons condamnés à revivre la même chose au même endroit pour l’éternité, comme un poisson rouge tournant dans son bocal. (Il fronça les sourcils.) Où est votre poisson ?

— Mort.

— Je suis désolé.

— Pas la peine. Quand il reviendra, il sera le prochain pape. (Elle se moucha.) Je suis navrée, ne croyez pas que je prenne ça à la légère, mais c’est tellement bizarre. Ces régressions. Je n’ai vraiment plus envie de continuer. (Elle but son café à petites gorgées.) Qu’est-ce que vous en dites ?

Il la regarda droit dans les yeux – un regard inquisiteur. Il jeta un bref coup d’œil à travers la pièce, puis se pencha vers elle et baissa la voix.

— Je pense que vous êtes sur le point de découvrir quelque chose ; ça pourrait être très important, parce que vous êtes intelligente, que vous savez vous exprimer et que vous êtes prête à en parler.

Il resta silencieux un moment, puis il ajouta :

— Je pense aussi que vous êtes en danger. Que vous courez un grand risque.

— Quel risque ?

Il ne dit rien.

— Je risque de devenir folle ? C'est ça ?

— Il est toujours dangereux de se frotter au paranormal, au surnaturel, à l'occulte – appelez ça comme vous voulez. Toujours.

CHAPITRE 27

Le lendemain matin, en route pour le *George and Dragon*, elle essayait de se rappeler à quelle heure Hugh avait fini par rentrer chez lui. Quatre heures ? Quatre heures et demie ? Probablement plus tard, parce qu'il avait commencé à faire jour.

Ils avaient parlé toute la nuit. De la vie après la mort. De religion. D'eux-mêmes. Ils avaient parlé comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Hugh avait un fils qui vivait au Canada avec son ex-femme ; ça l'avait surprise, elle n'aurait jamais pensé qu'il puisse avoir un enfant. Il ne l'avait pas vu depuis deux ans, lui et son ex s'en disputaient la garde, et ça traînait. Tom pourrait l'aider, avait-elle proposé. Tom. Elle l'avait mentionné comme s'il était une simple connaissance,

Elle avait eu une drôle d'impression, quand Hugh était parti. Elle l'avait raccompagné, comme elle le faisait avec Tom, quand ils sortaient ensemble. À l'époque, ils revenaient à l'appartement de sa mère, après avoir été en boîte toute la nuit, et s'enlaçaient sur le canapé ; quand ils étaient certains que sa mère dormait, ils faisaient l'amour, essayant de rester discrets, mais incapables de retenir de petits rires nerveux, terrifiés à l'idée de la réveiller. Parfois, ils s'assoupissaient, et Tom partait à l'aube, quand débutait la tournée du laitier.

Elle s'était sentie à l'aise avec Hugh la nuit précédente, tellement à l'aise que si, plutôt que de se dire au revoir au petit matin, ils étaient montés se coucher, ça lui aurait paru tout aussi naturel.

Reprends-toi, ma fille, songea-t-elle. C'était un peu tôt pour s'enticher d'un autre homme. On dit que, quand on a reçu une balle, la blessure ne commence à faire souffrir réellement qu'après quelques instants, le temps que le choc et la torpeur se dissipent. Et alors, ça fait vraiment mal. Peut-être était-elle encore sous le choc, toujours engourdie ? Non. Elle ressentit

soudain un tiraillement de rage et de peine à la pensée de Tom et Laura se réveillant l'un à côté de l'autre, de Laura en train de préparer le petit déjeuner de Tom.

Le pub était désert. Derrière le bar, Vic était plongé dans la lecture de *Sporting Life*. La machine à sous était silencieuse, ses lumières étaient éteintes ; un léger arôme de café était perceptible malgré l'odeur de bière incrustée dans les murs et les poutres. Il faisait frais dans la salle.

Elle attendit patiemment pendant que Vic faisait sa sélection parmi les chevaux engagés dans une course. Puis il leva les yeux vers elle et il sourit comme un homme surpris chez le marchand de journaux en train de feuilleter un magazine coquin.

— Vous avez un bon tuyau ? demanda-t-elle.

— J'aimerais bien.

— Les deux anciens qui étaient ici hier soir, assis juste là. (Elle désigna l'endroit du doigt.) Vous les connaissez ?

— Ce sont des habitués. Arthur Morrison et Bill Wainwright.

— Lequel était celui qui fumait la pipe ?

— Bill Wainwright.

C'était l'autre homme qui ne l'avait pratiquement pas quittée des yeux.

— Vous savez où je peux trouver Arthur Morrison ?

— Il habite la ferme Crampton. À Saddlers Cottages.

— Où est-ce ?

— C'est facile.

Charley vit le panneau après avoir roulé moins d'un kilomètre. Elle tourna sur un chemin complètement défoncé qui traversait un champ ouvert, puis passa devant une grange imposante avant d'arriver dans une cour de ferme. Un chien noir et blanc se précipita vers sa voiture en aboyant. Quelques centaines de mètres plus loin se trouvait une rangée de petites maisons en brique délabrées ; elle s'arrêta devant la dernière d'entre elles, derrière une vieille fourgonnette, et descendit de voiture.

Le jardin était broussailleux, envahi de mauvaises herbes et rempli d'un bric-à-brac d'objets rouillés. Une vieille bicyclette noire était appuyée contre le mur et des poules gloussaient quelque part à l'arrière.

Elle s'immobilisa, brusquement prise d'un mal de tête – la fatigue, sans doute. Pendant un bref instant, elle eut le sentiment d'être déjà venue ici, il y

a peu, peut-être quand elle et Tom avaient cherché une ferme qui vendait ses produits, ou quand elle avait accompagné Gédéon pour acheter les poules.

Arthur Morrison. Arthur Morrison, avec son visage lugubre et ratatiné, la moitié des dents en moins, avait siroté sa bière assis au bar, et ne l'avait pas quittée des yeux. Et quel regard il lui lançait.

Elle avança jusqu'à la porte d'un bleu passé et chercha la sonnette. Il n'y en avait pas. Pas de heurtoir, non plus, alors elle frappa et la douleur des plaies sur ses doigts qui commençaient seulement à cicatriser la fit grimacer.

D'abord, le silence. Puis elle crut entendre le bruit de pas traînants et un tintement de vaisselle. Elle frappa encore, mais en utilisant sa clé de voiture cette fois. Un rideau bougea derrière la fenêtre à côté d'elle.

Dans la cour de la ferme, le chien aboya. La porte fut entrebâillée de quelques centimètres et une tête surgit de l'obscurité qui régnait à l'intérieur. Un visage flétri, méfiant, qui paraissait même plus vieux que la veille au soir ; le cuir chevelu était visible à travers les cheveux, comme un sol en pierre sous un tapis usé. Son apparition s'accompagna d'une odeur, celle de l'âge : une odeur de renfermé, de vieux meubles, de vieilles personnes, de pourriture.

— Monsieur Morrison ? dit Charley en s'efforçant de sourire poliment.

Son expression devint de plus en plus hostile, ses mains noueuses commencèrent à trembler. Et pourtant, derrière l'hostilité et les tremblements, elle vit de la tristesse monter dans les petits yeux jaunissants, de la tristesse et des larmes.

— Allez-vous-en, dit-il, d'une voix chevrotante. Laissez-nous tranquilles. Allez-vous-en. On ne veut pas de vous ici.

Il recula vivement et ferma la porte.

Tom rentra à la maison cette nuit-là. Il était tard, plus de minuit, il faisait noir, et Charley dormait légèrement, de façon intermittente, quand la porte s'ouvrit avec un déclic. Ben aboya.

— Bonsoir, ma chérie.

Son cœur trépida quand il vint s'asseoir au bord du lit et lui prit la main. La sienne était froide au toucher, comme s'il revenait d'une promenade dans la neige ; elle la serra.

— Je suis désolé, dit-il.

— C'est bon, marmonna-t-elle d'un ton endormi.

Il se pencha sur elle et elle sentit une forte odeur de parfum musqué sur lui, son haleine aussi, fétide, qui empestait la fumée, pas de cigarette ou de cigare, mais de bois et de paille brûlés. Il l'embrassa.

Ses lèvres étaient dures et froides.

Elle eut un mouvement de recul, horrifiée. L'odeur de brûlé et de parfum devint plus forte, plus âcre, envahit ses narines. Les lèvres dures et froides se pressèrent contre les siennes comme si elles essayaient de les réduire en pulpe. Elle tenta de se dégager, de reculer, mais ses bras se refermèrent sur son cou et il l'attira vers lui, serrant toujours plus fort.

Elle secoua la tête, poussa un cri ; elle entendit Ben gronder féroce ; des punaises et des aiguilles glacées s'enfonçaient dans son corps. Il faisait un froid glacial dans la chambre. Elle respira son haleine, infecte, cette épouvantable odeur de brûlé ; la pression de ses mains se faisait de plus en plus insistante. Elle essaya de sortir du lit, puis elle prit conscience qu'elle était déjà hors du lit, qu'elle était debout ; elle s'écrasa contre quelque chose.

Les mains se resserrèrent autour de son cou.

— Tom ! parvint-elle à crier d'une voix étranglée.

Elle se dit que les os de son cou n'allaient plus résister longtemps. Elle avait de plus en plus de mal à respirer, les aboiements de Ben devenaient assourdissants. Elle donna des coups de pied, mais elle avait l'impression de toucher à peine le sol. Elle haletait, maintenue sur la pointe des pieds. Elle leva les mains, tourna sur elle-même et tomba en avant, se cognant la tête contre quelque chose ; elle s'écroula sur le côté. La pression autour de son cou empira. Elle leva les yeux, paniquée, mais ne vit que la lune par la fenêtre.

La lune.

La fenêtre.

La fenêtre n'était pas au bon endroit.

Puis elle prit conscience du silence. De la brise d'air froid. De l'étau autour de son cou.

Pas des mains. Ce n'étaient pas des mains qui la serraient, mais quelque chose de doux qui semblait dur lui sciait la peau. C'était supportable si elle restait debout, sur la pointe des pieds, sans bouger, alors ça allait, c'était tolérable.

La prise autour de son cou se resserra.

C'était de la soie. Elle tira dessus. Les odeurs avaient disparu. Elle avait

de la soie nouée autour du cou. Elle se dressa sur la pointe des pieds, aussi haut que possible, afin de tenter de la desserrer un peu. Elle trouva un nœud et tira, mais il était trop serré. Elle trébucha et le nœud l'étrangla de nouveau. Ben aboya furieusement.

— Aide-moi.

Elle leva les mains au-dessus de sa tête, sentit la soie tendue. *Où suis-je, bon sang ? Je dois me réveiller, et tout de suite. Allez, réveille-toi.*

Mais elle ne dormait pas, elle le savait. Elle était réveillée et se balançait au bout d'un nœud coulant en soie. Quelqu'un le lui avait noué autour du cou. Quelqu'un qui se trouvait dans la chambre.

Ses yeux s'ajustaient peu à peu à l'obscurité éclairée par la lune. Elle voyait son lit, vide ; la voûte menant à la salle de bains ; Ben. Elle était adossée à la penderie. Elle essaya de ne pas bouger, mais le nœud se contracta brusquement. Elle l'agrippa avec ses doigts, s'efforçant de le desserrer, mais chaque nouvelle tentative semblait produire l'effet contraire ; elle tremblait, complètement paniquée, suffoquant, obligée de se mettre sur la pointe des pieds pour respirer.

Cherchant à tâtons derrière elle, sa main trouva la poignée de la porte de la penderie et tira. Le battant s'ouvrit, et elle put reculer de quelques centimètres ; elle s'agrippa aux robes qu'elle savait trouver derrière elle, toucha les housses en plastique, entendit le froufrou des vêtements, le cliquetis des cintres. Elle tendit la main vers le fond de la penderie. Il était haut, reposant sur des tiroirs à une cinquantaine de centimètres du sol, mais elle n'arrivait pas à se baisser suffisamment, le nœud ne le lui permettait pas et la rappela à l'ordre.

Elle essaya encore, tendit les bras aussi bas qu'elle le pouvait ; ses doigts touchèrent une chaussure, la firent tomber sur le côté, hors de portée. Elle réessaya, retrouva la chaussure qu'elle réussit tout juste à attraper du bout des doigts. Elle dut lutter pour respirer et, pendant un moment, elle crut qu'elle allait perdre connaissance. Puis ses doigts touchèrent de nouveau la chaussure et elle la ramassa.

Une fois qu'elle l'eut bien en main, elle brandit le talon et l'abattit sur l'intérieur de la porte de la penderie. Elle entendit un bruit de verre brisé, transféra la chaussure dans sa main gauche, au cas où elle en aurait encore besoin, puis leva prudemment la main droite vers le miroir fracassé et tâtonna jusqu'à trouver un éclat qui bougeait.

Elle l'attrapa entre le pouce et l'index, le décrocha, le leva au-dessus de sa tête et commença à trancher dans la soie entortillée.

La corde se relâcha, juste un peu. Elle continua à couper, puis, brusquement, les dernières fibres cédèrent et elle tomba à plat ventre.

Elle resta étendue ainsi, tremblante, respirant à grandes goulées ; il lui fallut plusieurs minutes avant d'être capable de se mouvoir, de se mettre à quatre pattes et d'allumer sa lampe de chevet.

Clignant des yeux devant l'intensité de la lumière, elle regarda craintivement la penderie. Une partie de son négligé en soie noire pendait mollement au treillage sculpté qui surmontait la penderie. Le reste était noué autour de son cou.

Elle frissonna de peur, encore sous le choc, quand elle comprit ce qui venait de se passer, ce qu'elle avait fait.

Elle avait tenté de se pendre dans son sommeil.

Elle avait pris le négligé dans le tiroir du bas, l'avait sorti de son sac, avait grimpé sur la petite chaise que Tom utilisait généralement pour plier ses vêtements ; elle avait attaché le haut de son négligé à une spirale sculptée au sommet de la penderie, noué l'autre bout autour de son cou, puis elle avait donné un coup de pied dans la chaise qui gisait renversée, sur le côté.

Je deviens folle. J'ai fait tout ça en dormant. Je suis complètement dingue. Je déterre des médailles dans mon sommeil. J'ai tué un chien dans une vie antérieure. J'essaie de me pendre. Peut-être que je suis morte d'ailleurs. Peut-être que je suis un fantôme.

« On peut donc agir sous l'influence d'un fantôme ?

— C'est possible. Il y a des cas répertoriés. »

Son sang coulait lentement, si lentement qu'elle avait l'impression qu'il s'était figé ; des gouttelettes tombaient dans ses veines, l'une après l'autre, comme de la condensation depuis le plafond d'une grotte. Elle tendit la main et caressa Ben, elle avait besoin de toucher quelque chose de vivant. Il avait la consistance d'une statue.

De la buée lui sortait de la bouche. Elle avait l'impression de se trouver dans un congélateur, et il faisait de plus en plus froid dans la chambre. Elle avança jusqu'à la fenêtre ouverte, se frayant un passage dans le froid comme si elle marchait sous l'eau. Elle mit la main dehors pour fermer la fenêtre et prit conscience qu'il faisait doux.

Il ne gelait qu'à l'intérieur de la chambre.

Une créature poussa un cri de frayeur, qui résonna dans l'obscurité. Il était trois heures et demie. De minuscules fantômes brillaient dans le ciel et la lune, un spectre bien plus imposant, suivait en silence un itinéraire qu'elle connaissait par cœur, couvrant le lac d'un lustre qui ressemblait à de la glace. Tout aussi silencieuse, la peur traça sa propre trajectoire le long de son dos.

Elle poussa les éclats de verre du miroir sous la penderie afin d'éviter que Ben ne marche dessus, puis elle passa un jean, un chemisier propre et un pull. Ben remua la queue.

— Non, ce n'est pas l'heure de ta promenade, mon grand. Allez, viens ! dit-elle avec plus d'entrain dans la voix qu'elle n'en ressentait réellement.

Elle attrapa son sac, sortit de la chambre en laissant la lumière et descendit au rez-de-chaussée, allumant toutes les lampes en chemin ; elle prit la laisse de Ben en passant, ouvrit la porte, sortit, attendit Ben, puis ferma derrière elle. Elle se dirigea vers sa voiture et tint la portière ouverte pour Ben.

Elle essuya la rosée sur les vitres, démarra et remonta l'allée à toute vitesse, fonça sur le chemin, se moquant des éventuelles embardées et ne ménageant pas ses suspensions. Des lapins s'enfuirent dans toutes les directions quand elle prit le virage devant Rose Cottage et elle nota que la Jaguar de Hugh était garée devant sa grange.

Elle s'arrêta au bout du chemin, le faisceau faiblard des phares de la Citroën éclairant la haie de l'autre côté de la route ; elle se massa le cou ; ses muscles lui faisaient un mal de chien. Elle poussa le levier de vitesse en avant et s'engagea sur la route silencieuse.

CHAPITRE 28

Un camion de la voirie longea le trottoir de King's Road en ronronnant, faisant tournoyer ses brosses contre le caniveau. Dans la vitrine d'en face, les mannequins prenaient des poses cambrées, vêtus de tenues branchées aux couleurs *acid-house*, fusillant les ténèbres d'un regard démoniaque derrière leurs lunettes de soleil Ray Ban.

Un filet de lumière cramoisie apparut dans le ciel sombre et coula lentement le long des murs en béton gris de la tour d'habitation à la silhouette imposante. Les fenêtres de Laura étaient là-haut. Au septième étage. Elle essaya de deviner lesquelles exactement, mais il faisait encore trop sombre.

Une jeune goth aux cheveux hérissés, visiblement très agitée, passa en trépignant sur le trottoir en se répétant « C'est dingue-c'est dingue-c'est dingue-c'est dingue », comme s'il s'agissait de la clé de tous les mystères de l'univers.

Deux agents dans une voiture de police ralentirent afin de jeter un coup d'œil par les fenêtres de la Citroën, et Charley se rappela qu'elle avait bu la nuit dernière. La voiture de patrouille poursuivit sa route.

Elle sortit de la Citroën, marcha jusqu'à l'entrée de la tour, lut la liste des noms et appuya sur la sonnette de Laura. Peut-être que Tom et elle n'étaient pas là, peut-être qu'ils étaient partis pour le week-end. Elle allait appuyer une seconde fois quand il y eut un crépitement, puis la voix de Laura, presque méconnaissable, très fatiguée :

— Qui est là ?

— Charley, dit-elle.

Il y eut un silence, puis le dé clic de la serrure et le bourdonnement du mécanisme. Charley poussa la porte vitrée et entra ; elle traversa le vestibule et appela l'ascenseur.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit immédiatement avec un bruit métallique

qui résonna dans le calme de l'immeuble. Elle se ferma et la cabine entama son ascension ; elle s'arrêta au septième. Charley sortit dans le couloir, avança jusqu'à la porte de Laura et frappa doucement.

Elle entendit le cliquetis de la chaîne de sûreté et la porte s'ouvrit. Les cheveux en bataille, Laura portait une chemise de nuit usée jusqu'à la corde et sa peau avait la couleur du porridge.

— Il faut que je parle à Tom, dit Charley.

— Il n'est pas là, répondit-elle.

Charley la regarda d'un air incrédule.

— Tu veux entrer ?

Laura ferma la porte et elles allèrent dans la cuisine. Charley jeta un coup d'œil en direction du couloir qui menait à la chambre à coucher, à l'affût d'un mouvement ou d'un son. Tom était-il caché quelque part là-bas ?

— Café ?

Charley hocha la tête. Laura alluma la bouilloire.

— Tom n'est pas là. C'est vrai, je te le jure.

La bouilloire commença à siffler.

Charley s'assit d'un air las à la table de la cuisine. Laura s'installa face à elle ; elles se dévisagèrent en silence pendant un moment.

— Je dois absolument lui parler, dit Charley.

— Je ne sais pas où il est.

— Je croyais... (Charley fit tourner son alliance autour de son doigt.) Je croyais que vous deux...

Laura se frotta le visage avec les mains.

— Bon Dieu, fit-elle. Je me sens tellement coupable. (L'eau se mit à bouillir et la bouilloire s'éteignit.) Quel gâchis.

Charley la regarda, sentant la colère l'emporter sur la peur et la fatigue. Laura servit le café et sortit une bouteille de lait du réfrigérateur. Charley inspecta la cuisine, espérant dénicher une preuve de la présence de Tom – un stylo, une cravate, n'importe quoi.

— Dieu sait ce que tu dois penser de moi, dit Laura, tendant une tasse à Charley et se rasseyant.

Charley ne répondit pas.

Laura avait les yeux plongés dans son café.

— Je suis navrée. Je n'ai rien prémédité. Lui non plus, je pense. Je n'ai pas vraiment d'explication. (Elle posa un doigt sur le bord de la tasse.) J'ai

été tellement malheureuse ces temps-ci ; ces derniers mois, ma vie a vraiment été merdique. Bob a été un vrai salaud, et à la boutique, les affaires vont mal. (Elle renifla.) Je me suis conduite comme une idiote. Et Tom ne s'est pas mieux comporté. (Elle haussa les épaules.) Pas terrible comme excuse.

— Où est Tom ?

Charley regarda son café, mais elle n'avait pas envie d'en boire.

— Je l'ignore. Il est resté deux nuits, mercredi et jeudi, après t'avoir... après être parti de chez vous. (Un sourire joua sur son visage, presque un tic.) Ça n'a pas été brillant. Je m'en veux. Je m'en veux terriblement.

Charley se leva ; son esprit se débattait avec bien trop de problèmes pour pouvoir tous les affronter en même temps. Voyant que Laura observait son cou, elle se détourna et examina une carte postale de Tanger accrochée sur le réfrigérateur à l'aide d'un aimant Snoopy. Elle ne voulait pas que Laura pense qu'elle n'était pas capable de se débrouiller toute seule ; si elle soupçonnait qu'elle avait essayé de se pendre...

Elle-même n'avait pas les idées claires, elle ne savait pas quoi dire. Elle n'avait pas besoin d'une dispute, ni d'une confession. Tom n'était pas là, c'était déjà ça, et elle en éprouvait un certain soulagement. Mais pour le reste, elle était comme paralysée.

— Je ferais mieux d'y aller, dit-elle, et elle repartit par le couloir.

Laura la suivit jusqu'à la porte et lui posa la main sur l'épaule.

— Je suis navrée, Charley. Sincèrement navrée, répéta-t-elle.

Charley se gara devant la maison de retraite et fit sortir Ben de la voiture. Ils allèrent se promener dans le parc d'en face, sous les veines cramoisies des premières lueurs de l'aube.

Ben courut joyeusement dans tous les sens ; elle s'assit sur un banc humide de rosée et ferma les yeux, serrant ses bras contre sa poitrine. L'air était doux, mais elle éprouvait une sensation de froid qui refusait de se dissiper. Elle baissa la tête et s'assoupit un moment ; quand elle se réveilla, Ben frottait sa truffe humide sur ses mains.

Elle avait les pieds mouillés à cause de l'herbe, ses ballerines blanches étaient complètement trempées. Elle caressa Ben, se prélassa sur le côté et continua à dormir. Quelqu'un passa devant le banc avec un chien, mais elle garda les yeux fermés, essayant de se reposer, de savourer l'engourdissement qui, pour le moment, étouffait la peur et la douleur.

À sept heures et demie, elle se leva, attacha la laisse de Ben, le fit remonter dans la Citroën et traversa la rue vers la maison de retraite.

L'infirmière de nuit fut surprise de la voir, et Charley la gratifia d'un sourire peu convaincant, sachant qu'elle avait une mine de déterrée ; elle monta péniblement l'escalier qui menait à l'étage où se trouvait la chambre de sa mère. La pièce silencieuse était plongée dans le noir, les rideaux encore tirés.

Elle ferma doucement la porte derrière elle et écouta la respiration paisible, tellement faible qu'on aurait aisément pu la confondre avec le murmure de la climatisation.

Elle aurait voulu que le lit soit plus grand, pour qu'elle puisse se glisser à côté de la vieille femme, comme elle le faisait quand, enfant, elle avait peur du noir, parce qu'elle savait que ses bras offraient la sécurité.

Elle s'assit sur une chaise près du lit, respira les odeurs habituelles de lin fraîchement lavé et d'urine fétide. En sécurité. Elle dormit.

Un bruit de vaisselle qui s'entrechoque sur un plateau. Charley ouvrit les yeux, désorientée, se réveillant lentement. Elle avait terriblement mal au cou et son dos lui faisait souffrir le martyre, il était si raide qu'elle pouvait à peine bouger.

Merde. Le fourneau. Elle avait oublié de remettre du charbon dans l'Aga. Elle allait s'éteindre et c'était toujours une vraie galère pour la rallumer.

Une infirmière était en train de redresser sa mère dans son lit, le plateau du petit déjeuner posé sur la table à côté d'elle. Elle se tourna vers Charley.

— Vous êtes venue tôt, dit-elle d'un ton jovial. Votre maman vous manque ? (Elle hocha la tête.) La mienne était à l'hospice. Parfois, il m'arrivait de dormir avec elle, dans sa chambre. (Elle sourit.) On ne pense jamais que le temps nous fera défaut, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Vous avez faim ? Je peux vous apporter des céréales, ou des œufs.

— Un jus d'orange, dit Charley. Un jus d'orange suffira.

L'infirmière tint le verre de jus d'orange aux lèvres de sa mère pendant que cette dernière buvait à toutes petites gorgées.

— Vous avez de la compagnie pour le petit déjeuner, ce matin, madame Booth. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Elle continua à fixer son regard sur le vide d'un air absent.

Après le départ de l'infirmière, Charley alla se regarder dans la glace de

la petite salle de bains. Bon Dieu. Elle avait l'air d'un fantôme. Blême. Les yeux tirant sur le jaune et injectés de sang. Elle leva la tête et inspecta son cou. Il y avait des marques rouges et les ecchymoses avaient laissé des bandes bleues. Elle avait espéré avoir fait un mauvais rêve. Que lorsqu'elle se réveillerait, le lendemain matin, le négligé serait toujours dans son sac, que tout irait bien et que son cou ne garderait aucune trace des événements de la nuit.

Elle se lava le visage à l'eau froide, se sécha et releva le col de son chemisier. Elmwood. Elle avait fui sa maison. Fui... pourquoi ? Dans un accès de folie ? Était-elle vraiment en train de perdre la raison ?

La pauvre ; bien sûr, elle n'a pas supporté que son mari la quitte ; ç'a été le coup de grâce.

Quelle horrible façon d'en finir, se pendre dans sa chambre.

Des voix murmuraient sous son crâne, elle entendait des bribes de conversations, comme si elle était assise dans un bus.

Elle sortit de la salle de bains et embrassa sa mère, elle caressa ses cheveux blancs et remit en place quelques mèches rebelles.

— Parle, maman, parle-moi. J'aimerais qu'on bavarde aujourd'hui. C'est dimanche. Le dimanche, tu m'emmenais à la campagne, tu t'en souviens ?

L'infirmière apporta un plateau.

— Je vous ai mis quelques céréales et du pain grillé, au cas où vous auriez faim.

Charley la remercia ; elle mangea un peu et se sentit mieux. Elle but son jus d'orange, revint s'asseoir à côté de sa mère et lui prit la main.

— Qui suis-je, maman ?

Pas l'ombre d'une réaction.

— Qui suis-je ?

Un glapissement retentit à l'extérieur. Peut-être Ben, dans la voiture. Elle devrait bientôt le laisser sortir.

— Qui sont mes parents biologiques ?

Le silence. Un autre glapissement lugubre.

— « Mensonges, mort. La vérité. Retourne là-bas. » Qu'est-ce que tu as essayé de me faire comprendre ? Est-ce que ça signifie que tu ne m'as pas toujours dit la vérité ?

La vieille femme se redressa un peu, un mouvement infime. Elle battit des paupières et écarquilla les yeux. Elle ouvrit la bouche et regarda fixement

Charley pendant un bref instant ; puis elle reprit son air absent et ferma la bouche, sa mâchoire se relâcha, comme si elle avait fini de parler. Elle se laissa retomber contre son oreiller, comme si l'effort l'avait épuisée.

Charley se demanda ce qui pouvait bien se passer à l'intérieur de la tête de sa mère. Dans son état de confusion, croyait-elle réellement avoir parlé ?

— Je ne t'ai pas entendue, maman. Tu veux bien répéter ?

Mais la vieille femme était de nouveau immobile, ses yeux avaient recommencé à cligner de manière intermittente, comme si quelque chose avait été débranché en elle.

CHAPITRE 29

— Je n'ai pas de rendez-vous, dit Charley. Le docteur Ross pourrait-il tout de même me recevoir ?

— Je suis persuadée qu'il pourra vous prendre, madame Witney.

La réceptionniste était une blonde bien conservée d'une quarantaine d'années qui lui faisait inmanquablement penser à la Miss Money Penny des premiers *James Bond*. Elle secoua ses cheveux ondulés et gratifia Charley d'un sourire plein de chaleur.

— Vous n'aurez pas à attendre longtemps.

Elle alla s'installer dans la salle d'attente à l'opulence miteuse. Une mère et son petit garçon étaient assis juste à côté de la porte. Pendant toutes ces années où Tony Ross avait été leur médecin, la pièce n'avait jamais été redécorée. Les moulures en plâtre s'écaillaient et se lézardaient ; un lustre hideux était suspendu au-dessus d'une table de salle à manger en acajou couverte de magazines. Les murs, qui auraient eu besoin d'un bon coup de pinceau, étaient bordés d'un méli-mélo de chaises hétéroclites. La fenêtre à guillotine ouverte derrière les rideaux en dentelle crasseux laissait entrer les gaz d'échappement et le vacarme de la circulation de Redcliffe Road.

— Non !

— Allez, s'il te plaît !

Le garçon donna un coup de poing sur la poitrine de sa mère qui le fit taire, lançant à Charley un regard gêné.

— Non !

— Mon copain Billy a un gros zizi...

— C'est vulgaire.

Le garçon gloussa et se tourna vers Charley, cherchant à obtenir son approbation. Mais elle le remarqua à peine, prisonnière de ses pensées. Elle se sentait sale, elle portait toujours les vêtements qu'elle avait mis tôt le

dimanche matin. Elle n'était pas rentrée. Son jean la démangeait, il lui paraissait lourd et lui collait aux jambes.

Elle était restée à la maison de retraite tout le dimanche, trop fatiguée pour rentrer chez elle et affronter la maison vide.

Pour faire face à ce qui se trouvait dans sa tête ou dans la maison.

Elle finirait bien par devoir rentrer, elle le savait. Il fallait qu'elle se montre forte, si elle voulait récupérer Tom. Il n'était pas seulement parti parce qu'ils ne faisaient l'amour qu'une fois par mois ces derniers temps ; peut-être que ça avait joué, mais il n'y avait pas que ça. Il pensait qu'elle était en train de perdre la boule, voilà probablement le facteur qui avait précipité sa décision.

Ses régressions l'avaient agacé, comme tous ses traitements parallèles de la stérilité. Le fantôme du mari de Viola Letters avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. L'écurie. La voiture dans la grange. Le médaillon. Tom avait même eu l'impression que son instabilité mentale grandissante avait contribué, d'une certaine manière, à la mort du chien de Viola Letters.

Si elle quittait la maison et laissait les ouvriers livrés à eux-mêmes, ce serait le point de non-retour.

Désolée, Tom, j'ai dû aller m'installer à l'hôtel, parce qu'un fantôme a essayé de me pendre.

Elle devait retourner dans la maison, et y rester – faire preuve d'audace. Pour elle, comme pour Tom.

La réceptionniste appela la mère et l'enfant. Le personnel de la maison de retraite s'était montré très compréhensif à l'égard de Ben ; on l'avait laissé entrer et il avait même eu droit à une écuelle d'eau et, plus tard, à quelques biscuits et une boîte de nourriture pour chien.

Dans la soirée, l'infirmière de nuit avait apporté un lit de camp. Ça lui avait fait tout drôle de dormir dans la chambre de sa mère, rassurée par sa respiration ; elle avait eu l'impression d'être redevenue une enfant.

Elle s'était demandé, toute la journée de la veille et toute la nuit, si Laura lui avait dit la vérité. Si Tom et Laura n'étaient pas ensemble, il lui était plus facile d'accepter le départ de Tom.

Rétrospectivement, elle était contente que Tom n'ait pas été là quand elle était arrivée chez Laura. Ç'avait été une mauvaise idée, une idée idiote. Vouloir paraître forte, faire comme si elle se fichait bien de lui et débarquer sur le pas de la porte de Laura en pleine nuit... Mais elle était bien décidée à

être forte, quoi qu'il lui en coûte. Elle en voulait presque plus à Laura qu'à Tom.

Dehors, dans le couloir, Tony Ross disait au revoir au garçon et à sa mère, l'intérêt et la passion que lui inspiraient ses patients étaient perceptibles dans sa voix chaude et bienveillante. Pour lui, chaque patient devait se sentir spécial et il faisait le nécessaire pour qu'il en soit ainsi.

— Charley ! Que me vaut le plaisir ? Entrez donc !

Il portait un costume prince-de-galles gris, une cravate avec des motifs de raquettes de squash croisées, et des tennis Adidas aux pieds. Il avait un visage aux traits fins, des yeux gris-bleu pétillants et une bouche qui souriait presque en permanence. Ses cheveux étaient grisonnants, coupés ras sur les côtés et presque chauves sur le dessus, à l'exception d'un léger duvet. Il respirait la santé, l'énergie, la bonhomie.

— Comment ça va ? (Il lui serra la main avec fermeté pendant plusieurs secondes.) Content de vous voir ! Vraiment. Et Tom, comment va-t-il ?

— Bien.

Elle déglutit.

— Parfait !

Elle le suivit dans son petit cabinet.

— Merci de me recevoir à l'improviste, dit-elle.

— Ça fait un moment, dit-il.

— Nous avons déménagé dans le Sussex.

— Oui, j'ai reçu votre mot. La vie à la campagne, alors ? Vous en avez de la chance.

— Nous ne voulons pas changer de médecin.

— Bien sûr, je serai ravi de continuer à vous suivre, mais je vous recommande quand même de choisir un médecin traitant près de chez vous pour les urgences. Comme ça Tom est un châtelain, maintenant ? Ça fait de vous la châtelaine, alors ? Votre nouvelle vie vous plaît ?

Elle haussa les épaules.

— Ça peut aller.

— Ça peut aller ? (Son front se rida et il haussa un sourcil.) Quel est le problème ?

— Il y a plusieurs choses, en fait. (Elle baissa les yeux sur ses genoux.) D'abord, je n'arrête pas de sentir deux odeurs : la première, un fort parfum, comme si la personne qui le portait se trouvait dans la pièce, la seconde une

odeur de brûlé vraiment horrible. (Elle fronça les sourcils.) J'ai lu quelque part que sentir le brûlé était un des symptômes d'une tumeur au cerveau.

Ses yeux l'étudièrent, ne laissant rien paraître.

— Ces odeurs, elles se manifestent à des moments particuliers ?

— Ça varie.

— Vous arrive-t-il d'avoir des vertiges ? De voir flou ? D'avoir des maux de tête ?

— Oui, des maux de tête.

— Une douleur sourde ou violente ?

— Sourde. Comme si toute ma tête m'élançait.

Il prit un stylo plume en argent dans sa poche et griffonna sur une fiche.

— Quoi d'autre ?

— J'ai l'impression que mon thermostat s'est détraqué. Un moment, je claque des dents tellement j'ai froid ; l'instant d'après, je trouve qu'il fait une chaleur atroce. Peu importe quelle température il fait.

Il prit des notes.

— J'ai aussi souvent mal au cœur.

— Autre chose ?

— J'ai eu plusieurs fois une impression bizarre de déjà-vu.

— Des endroits où vous pensez déjà être allée ?

— Oui. (Il avait remarqué les marques sur son cou et s'était légèrement penché pour les examiner.) C'est assez étrange. J'ai aussi fait des crises de somnambulisme.

— Avez-vous changé quelque chose à votre régime alimentaire ? demanda-t-il.

— Pas vraiment.

— Vous n'avez pas eu envie d'aliments sortant de l'ordinaire ?

Le steak cru dont elle avait pris une bouchée.

Ah, oui, j'oubliais, Tony. J'ai aussi eu envie d'enterrer une boîte pleine d'asticots pour la déterrer deux semaines plus tard et déguster le dernier survivant. Un gros asticot. « Miam ».

— Pas particulièrement. Il m'arrive peut-être de boire trop de thé ou de café.

Il nota autre chose. Son stylo plume en argent brilla et une minuscule boule de lumière du soleil se refléta en dansant sur les murs.

— Combien de crises de somnambulisme avez-vous faites, Charley ?

— Je n'en suis pas certaine. Trois, je pense.

— Et vous vous réveillez ?

— Non.

— Et Tom, il ne se réveille pas non plus ?

Elle hésita.

— Non.

Il resta silencieux un moment.

— Ça n'est pas le fruit de votre imagination ?

— Non. Certainement pas.

— Comment dormez-vous, à part ça ?

— Mal.

— Vous vous sentez fatiguée au réveil ?

Elle hocha la tête.

— Effrayée ?

— Oui.

— Et pendant la journée ?

— Aussi.

— Vous allez à la selle normalement ?

— Oui.

— Vous urinez plus que d'habitude ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas vraiment.

— Et votre poids ?

— J'ai pris un peu de poids depuis le déménagement. Je ne suis plus allée à mes cours de gym et je n'ai pas fait de vélo du tout.

Il lui sourit d'un air rassurant.

— Et vos règles ?

— Rien de changé.

— Toujours aussi irrégulières ?

— Oui.

— À quand remontent les dernières ?

Charley essaya de se rappeler.

— À environ un mois.

— Vous preniez un traitement pour les régulariser, non ?

— Mon acuponcteur m'a demandé d'arrêter.

— Vous avez vu un acuponcteur ?

— Oui.

Elle rougit.

— Et pourquoi pas, Charley ? Il faut tout essayer. J'ai entendu d'excellentes choses sur l'acupuncture. (Il parcourut ses notes.) Combien de fois avez-vous eu vos règles au cours des six derniers mois ?

— Je ne suis pas sûre. Deux, peut-être trois fois.

— Vous et Tom tentez toujours de fonder une famille ?

Tom. Tom. La mention de son nom était comme une piqûre.

— Oui.

— Vous allez refaire une tentative de fécondation *in vitro* ?

— Je ne sais pas. Je ne pense pas que je supporterai l'idée d'une autre grossesse extra-utérine.

— Vous n'avez pas eu de chance, Charley. La probabilité d'une seconde grossesse extra-utérine est faible.

— Mais il ne me reste qu'une trompe de Fallope.

— Vous avez encore du temps devant vous, rien ne presse. (Il posa son stylo et retroussa ses manches sur ses poignets velus.) La vie ne vous a pas fait de cadeau ces dernières années, pas vrai ? dit-il.

Elle eut soudain envie de pleurer, et dut lutter pour retenir ses larmes. Elle regarda le petit jardin par la fenêtre, une pelouse bornée par un massif de roses devant le haut mur de brique et l'escalier de secours du bâtiment d'en face. C'était calme, elle pouvait à peine entendre la circulation.

Ross regardait de nouveau son cou.

Dis-lui. Dis-lui.

« *Tom, c'est Tony Ross à l'appareil. J'ai pensé que ça vous intéresserait de savoir que Charley a perdu la boule ; elle a essayé de se pendre.* »

— Changer de domicile est un événement traumatisant, Charley. Il est probable que l'ensemble de ces symptômes soit dû au stress, mais j'aimerais quand même vous faire passer quelques examens. Je vais vous faire un prélèvement de sang et d'urine, et je pense qu'il serait prudent de prendre rendez-vous avec un neurologue pour un électroencéphalogramme.

— Tony, dit-elle, je peux vous poser une question ?

— Bien sûr.

Elle rougit.

— Avez-vous déjà eu des patients qui pensaient avoir été réincarnés ?

— Oui, j'en ai eu plusieurs, au fil des ans, répondit-il, rangeant son stylo

dans sa poche. Je soigne une femme en ce moment, qui souffre de douleurs dorsales sans raison apparente. C'est une originale. Elle est convaincue que la source de son mal est un accident de diligence survenu dans une vie antérieure.

— Vous la croyez ?

— Je suis docteur en médecine, Charley, pas parapsychologue. Je pense que ce sont des âneries. Pourquoi cette question ?

— Je... Simple curiosité. Alors d'après vous, il y a une explication médicale à tout ce que je viens de vous dire ?

— Oui, bien sûr, et bien plus convaincante qu'une vie antérieure. (Il sourit d'un air confiant.) Ce n'est pas une tumeur au cerveau, ne vous inquiétez pas pour ça, mais il y a une autre possibilité que j'aimerais éliminer. À tout hasard, vous ne sauriez pas si vous avez des antécédents familiaux d'épilepsie ?

— D'épilepsie ? Non.

— Bien sûr que non, où avais-je la tête ! Ces fichues lois d'adoption sont tellement stupides. Alors qu'il existe tant d'informations héréditaires qui pourraient se révéler utiles.

— Épilepsie, répéta-t-elle.

— Faites-moi confiance, Charley. Vous n'avez aucune inquiétude à avoir.

— Mais c'est grave, l'épilepsie, non ?

— Plus de nos jours. Je ne cherche pas à vous effrayer, Charley. Tous vos symptômes correspondent au stress et c'est de loin la cause la plus probable, mais je dois écarter les autres possibilités. Vous avez toujours souffert du stress et votre déménagement n'a sans doute fait qu'ajouter à la pression. Et c'est presque certainement tout ce qui ne va pas chez vous, mais certains des symptômes correspondent également à une forme d'épilepsie bénigne, l'épilepsie du lobe temporal. Les changements de température du corps, les hallucinations sensorielles, les hallucinations olfactives – le parfum, le brûlé, les impressions de déjà-vu, vos sentiments de peur, de dépression, vos crises de somnambulisme. Les malades souffrant de cette forme d'épilepsie s'acquittent souvent de certaines fonctions de manière inconsciente, ils marchent en dormant ou font des choses en étant éveillés mais sans s'en rendre compte.

Charley fixa son regard sur lui, l'esprit agité.

— Ils font des choses sans en avoir conscience ?

— Comme nous tous, quotidiennement. Il ne vous est jamais arrivé de rouler sur une autoroute et de soudain vous apercevoir que vous avez parcouru dix à quinze kilomètres sans vous en être rendu compte ?

Elle écarta quelques mèches de cheveux de son front.

— Et il n’y a aucune limite à ces actes inconscients ? Rien qui empêche un malade de se faire du mal par exemple ?

Les coins de ses yeux se plissèrent et il secoua la tête.

— Le corps humain possède un fort instinct de conservation. En général, les somnambules se réveillent face au danger.

— Mais pas toujours ?

— Il y a eu quelques cas de personnes tombant dans l’escalier ou basculant d’un balcon. Nul n’est totalement à l’abri d’un accident, mais c’est très rare.

— Avez-vous déjà entendu parler de cas de... (Elle hésita.) De cas de tentatives de suicide en plein sommeil ?

Leurs regards se croisèrent, ses yeux bleu-gris étaient clairs comme le jour, comme s’il les sortait parfois de leurs orbites et les astiquait.

— Non, dit-il.

— Croyez-vous que ce soit possible ?

— Non. (Il observa son cou, plus franchement cette fois.) Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Il n’y a aucune raison en particulier. J’étais simplement curieuse.

Il se leva.

— Passons dans la salle d’examen, si vous voulez bien. (Il contourna son bureau et posa la main sur son épaule.) Quelque chose ne va pas, Charley ? Vous avez de bien vilaines marques au cou.

— Oh... (Elle haussa les épaules.) C’est arrivé bêtement... avec une malle que j’étais en train de déballer... le couvercle est retombé et...

Il lui serra l’épaule avec douceur.

— Vous me le diriez, si vous aviez des problèmes, n’est-ce pas ?

Elle hocha la tête, mais fut incapable de le regarder dans les yeux, ou de parler pendant un moment, de peur de ne pas pouvoir retenir ses larmes. Elle sentait son regard, de nouveau sur son cou, aussi bien que s’il avait examiné les marques avec ses doigts.

CHAPITRE 30

Charley suivit Ernest Gibbon à l'étage ; la cage d'escalier sentait le chou bouilli et le désodorisant parfumé, et les marches grinçaient sous les pas pesants de l'hypnotiseur. Elle regarda les murs en crépi désormais familiers et les assiettes en bois décorées de scènes de la campagne suisse pendant qu'il faisait une pause sur le premier palier, le temps de reprendre son souffle.

La peau de son visage pendait mollement et ses yeux, derrière les verres épais de ses lunettes, semblaient s'être enfoncés encore un peu plus dans leurs orbites. Il respirait comme un accordéon asthmatique. Arrivé devant la porte de sa mère, il frappa avant d'entrer.

— J'ai une cliente, maman. Je t'ai préparé ton déjeuner et j'ai fermé la porte en bas.

Ils montèrent dans la mansarde et Charley s'allongea sur le canapé, sous le microphone.

— Merci de me recevoir aussi rapidement, dit-elle.

Il se laissa tomber dans son fauteuil, se pencha afin de vérifier que son matériel d'enregistrement était prêt, puis fit faire un test de voix à Charley qu'il écouta.

— Comment allez-vous, depuis la dernière fois ? demanda-t-il.

— Pas très bien.

— Vous vous sentez de taille pour aller jusqu'au bout cette fois ?

— Il le faut.

— Oui. Vous avez raison. (Il la regarda comme s'il savait exactement ce qui s'était passé.) Il va falloir être forte. Lors de nos précédentes séances, je vous ai rappelée dès que vous commenciez à crier. Je ne le ferai pas cette fois. Vous êtes d'accord ?

Elle mordit la peau au-dessus d'un de ses ongles et sentit sa gorge se serrer.

Gibbon éteignit le plafonnier.

Elle s'arrêta, en nage, fatiguée et assoiffée par son long trajet, s'appuya sur le parapet en brique du seuil et baissa les yeux vers la maison nichée dans la cuvette, une centaine de mètres plus bas. La maison appartenant à la femme qui avait gâché sa vie.

Elle essuya la sueur sur son front du dos de la main et accueillit avec reconnaissance le nuage de gouttelettes rafraîchissantes qui s'élevait du barrage tandis qu'elle fouillait la propriété de son regard voilé de larmes, à l'affût d'un signe de vie. Le moulin à eau désaffecté. L'écurie. La niche vide et silencieuse, devant la grange, avec l'anneau en cuivre à côté.

La voiture de sport noire était garée dans l'allée. Bien. Il était là. Quelque part. Elle glissa la main dans son sac et sentit l'acier froid de la lame du couteau.

Parler. Je suis venue pour parler. C'est tout.

Elle se tourna de nouveau vers la demeure, essayant de distinguer un mouvement dans les rideaux des fenêtres à meneaux, un visage.

— Reconnaissez-vous l'endroit où vous êtes ? entendit-elle une voix demander, une voix plate et distante.

Le soleil se couchait juste derrière la maison, les rayons de lumière lui piquaient les yeux et l'éblouissaient, projetant de longues ombres noires vers elle.

— S'agit-il du même endroit que la fois précédente ?

La voix était faible, un écho lointain. Elle se demanda distraitement d'où cette voix venait alors qu'elle franchissait lentement les piliers du portail et que ses pas crissaient sur le gravier de l'allée. Le fœtus qu'elle portait en elle donna brusquement un coup de pied, comme s'il sentait sa peur et qu'il essayait de l'empêcher d'aller plus loin ; elle posa la main sur son ventre gonflé qu'elle tapota.

— Tout va bien, dit-elle. Parler. Je veux parler. C'est tout.

Elle s'arrêta au pied des marches du perron et tamponna la transpiration sur son front du dos de la main. De là où elle se trouvait, la maison semblait bien plus grande, inhospitalière. Elle observa chacune des petites fenêtres sombres, une à une, et tendit l'oreille, essayant de discerner un autre son que ses halètements ou le grondement de l'eau, dans l'air immobile de cette chaude soirée d'été.

Elle regarda de l'autre côté du bief, en direction de l'écurie, de la grange et du moulin ; puis elle se tourna de nouveau vers la voiture. Une grive s'envola, un ver dans son bec. Elle entendit au loin la détonation d'un fusil de chasse, puis une autre, le bêlement d'un mouton, les aboiements d'un chien.

Elle monta les marches jusqu'à la porte et marqua une pause, regardant nerveusement le heurtoir brillant en forme de tête de lion qui semblait la toiser d'un air menaçant. La porte était légèrement entrouverte ; elle la poussa un peu plus et jeta un coup d'œil dans l'entrée.

Personne. Elle hésita, puis elle entra, s'immobilisa et tendit de nouveau l'oreille. Dans l'obscurité, un miroir pailleté accroché au mur lui renvoyait son reflet indistinct. Devant elle se trouvait un escalier, avec un couloir partant sur la droite ; il y avait des portes à gauche et à droite de l'entrée. La maison sentait l'encaustique et un parfum puissant, musqué ; une atmosphère féminine, élégante, étrangère.

Il y eut un grincement à l'étage et elle se figea.

Elle resta ainsi, en silence, une minute entière, à écouter, mais elle n'entendit rien de plus que le « tic-tac » d'une horloge et sa propre respiration laborieuse. Elle souleva le loquet et poussa la porte à sa gauche.

La pièce était vide. L'éclairage indirect des rayons du soleil couchant à travers les portes-fenêtres mettait en valeur les couleurs pêche et eau de Nil. Tout semblait si beau, si somptueux – c'était sans espoir, et elle faillit tourner les talons. Tout le mobilier était Art déco, grandiose ; sur les murs, des photos de femmes élégantes habillées de vêtements chic ; même les lampes étaient décoratives. C'était un autre monde.

Sur le chambranle au-dessus de la cheminée vide, le visage d'albâtre d'un bouffon du roi sur un buste en bronze lui souriait d'un air menaçant, comme pour l'inciter à se tourner vers le canapé, à regarder les bosses dans les coussins rebondis. Il semblait narquois.

Puis elle aperçut un bloc-notes sur le secrétaire, avec quelques mots griffonnés à la hâte, de la main d'une femme, à l'encre noire.

« Hector et Daphne, cocktails, le 20 août ? »

La garce. Elle allait à des soirées pendant qu'elle... L'écriture était familière. Elle l'avait déjà vue auparavant.

— C'est l'écriture d'une femme ? demanda une voix lointaine. Pouvez-vous me lire ce que ça dit ?

La voix s'estompa. Elle retourna dans l'entrée et emprunta un couloir

sombre qui menait à la cuisine. Il y avait un beau linoléum brun sur le sol, les murs étaient peints en jaune vif et l'Aga était bordée de carrelage. Des assiettes sales encombraient la table et des plats s'empilaient autour de l'évier.

Quelle souillon, pensa-t-elle, repartant par le couloir. Deux couverts étaient dressés sur la grande table de réfectoire de la salle à manger, pour un repas qui avait déjà été pris, mais que personne n'avait débarrassé. Une bouteille de bordeaux rouge débouchée et à moitié vide était posée sur le buffet et deux verres, avec encore une goutte de vin à l'intérieur, traînaient toujours sur la table. La pièce sentait la fumée de cigare. Les cigares de Dick.

L'escalier était raide ; arrivée en haut, elle haletait, à cause de l'effort qu'elle venait de fournir, bien sûr, mais la peur y était aussi pour quelque chose. Elle tendit l'oreille. La maison était silencieuse. Elle regarda des deux côtés de l'étage plongé dans le noir, puis elle tourna à droite et entra dans la pièce du fond.

Il y avait deux mannequins de couturière sur piédestal, l'un nu, avec le mot « Stockman » marqué au pochoir sur la taille, l'autre avec une robe en taffetas turquoise partiellement terminée épinglée dessus. Elle vit également quatre mannequins de vitrine chauves, deux complètement nus, deux vêtus de robes de soirée absolument éblouissantes (l'un portait une robe noire, sans bretelles, cousue de paillettes, avec des gants noirs ; l'autre était enveloppé de soie moirée noire, chatoyante.) Elle était intimidée par tant d'élégance, en partie parce qu'elle n'avait jamais rien vu de tel hors des vitrines des boutiques dans les rues les plus chic de Londres.

Son cœur se serra. Londres. Elle se sentait morose rien que d'y penser. Londres. Là où elle vivait, dans ce bâtiment sinistre. Londres. Elle y était prisonnière.

Elle remonta le couloir dans l'autre sens, passa devant une autre volée de marches et hésita devant une porte fermée. Elle l'ouvrit lentement sur une chambre à coucher avec un grand lit défait, les draps en désordre. Il régnait de fortes odeurs de parfum musqué, de fumée froide et de savon parfumé. Un téléphone noir luisant était posé sur une des tables de nuit, un cendrier rempli de mégots portant des traces de rouge à lèvres à côté de lui.

La souillon.

Elle ouvrit les portes d'une énorme penderie en érable. Des robes luxueuses pendaient à l'intérieur, des manteaux et des fourrures. Une

magnificence qui était définitivement hors de sa portée.

Elle alla s'asseoir devant la coiffeuse et regarda dans la glace ; son manque de classe lui faisait honte : ses kilos en trop, ses cheveux emmêlés et sa robe de maternité en mousseline bon marché. Elle n'était pas de taille.

Un flacon de parfum en cristal épais se trouvait sur la coiffeuse. Elle le toucha, en effleura les contours du bout des doigts ; elle le soupesa et enleva le bouchon en verre. Elle se versa un peu de liquide musqué sur chaque poignet et frota. Son doigt la piqua et elle remarqua une légère éraflure. *J'ai dû me couper avec le couteau*, pensa-t-elle, mais elle s'en fichait ; la douleur lui fit du bien. Elle s'en mit aussi dans le cou et derrière les oreilles, et s'en frictionna la poitrine. L'odeur l'enivra. Prise d'une sorte de frénésie, elle s'en badigeonna le visage, s'en versa sur les vêtements, les cheveux, elle agita le flacon jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte à l'intérieur.

Elle emporta la fiole dans la salle de bains attenante, s'arrêta et tendit l'oreille. Toujours le silence. Elle retira les brosses à dents d'un verre posé sur le lavabo, baissa sa culotte et urina dans le verre à dents. Puis, au-dessus du lavabo, elle versa avec soin le contenu du verre dans le flacon de parfum ; elle le boucha, l'essuya avec un gant de toilette et le remit à sa place sur la coiffeuse.

Elle se sentit un peu mieux, un peu plus forte.

Alors qu'elle redescendait au rez-de-chaussée, un cheval hennit. Elle se précipita dans l'entrée et regarda dehors. Deux chevaux étaient attachés devant l'écurie, encore sellés. Son cœur battit la chamade. Ils n'étaient pas là à son arrivée. L'un d'eux hennit de nouveau ; Jemma.

Elle dévala les marches du perron, traversa l'allée, la pelouse, le pont en bois ornemental enjambant le bief et gravit la pente en direction de l'écurie.

À présent, un autre son en provenance de l'écurie était audible, couvrant le grondement de l'eau, mi-cri, mi-gémissement. Puis une voix de femme hurla :

— Oh, oui ! Ta dague ! Donne-moi ta dague !

Elle s'immobilisa. Le soleil était descendu plus bas et la cuvette venait d'être plongée dans l'ombre. Elle sentit un frisson glacé parcourir son corps et, avec lui, un bloc de glace s'installer au creux de son estomac.

— Encore ! Encore ! Oh mon Dieu, encore !

L'espace d'un instant elle resta figée, incapable de bouger. Puis elle reprit sa course.

— Oh Dieu, oui ! Ta dague ! Ta dague merveilleuse. Encore ! Encore ! Oh ! Oh !

Elle atteignit la porte et l'ouvrit.

— Empale-moi ! Empale-moi ! Empale-moi !

La voix de la femme résonnait à travers la paille, l'odeur des chevaux, de l'essence, du parfum musqué. Elle entra dans la sellerie, il y faisait sombre. On y avait entreposé une tondeuse à gazon, un jerrycan, plusieurs bidons plus petits contenant de l'essence et du pétrole à lampe, des sacs de fourrage, une meule de foin ; des harnachements pendaient à des crochets, il y avait aussi une pile de bûches contre un mur, avec une hache et une scie à côté.

Par l'embrasement de la porte donnant sur les stalles, elle vit ce qu'elle prit tout d'abord pour deux bûches. Puis, alors que ses yeux s'ajustaient à l'obscurité, elle comprit qu'il s'agissait des jambes d'un homme, dépassant d'une des stalles, son pantalon et son slip sur les chevilles, ses chaussures et ses chaussettes toujours aux pieds.

— Oh, oh, oh, c'est si bon !

Elle sentit quelque chose s'écouler d'elle. Elle commença à frémir de rage, plus fort, plus vite, jusqu'à ce que tout devienne flou. Elle tripota le fermoir de son sac à main et fit glisser ses doigts le long de la lame du couteau.

Non. Elle ressortit sa main et ferma son sac. Parler. Elle voulait juste parler. C'était tout.

— OH, TA DAGUE, EMPALE-MOI ! PLUS FORT ! PLUS FORT !

Elle s'approcha, passant devant la première stalle vide. Elle les voyait nettement à présent. Les jambes nues et velues de Dick et ses fesses, se tendant brusquement vers elle, sa chemise à moitié remontée sur son dos ; les jambes fines et blanches de la femme s'élevaient de part et d'autre de lui, les genoux pliés, formant un angle, les ongles des doigts de pieds vernis grattant la paille ; la femme secouait la tête avec frénésie, ses cheveux noirs battant l'air dans tous les sens, ses ongles enfoncés à la base des épaules de Dick, le derrière de ce dernier pompant, poussant, plus vite, toujours plus vite.

— OH ! OH !

Elle voyait entre ses jambes, ses testicules qui battaient l'air, la toison noire, les lèvres rouges, son membre qui s'enfonçait. Elle regarda le visage de sa rivale, son beau visage si dur, les yeux fermés, ses cheveux rejetés en arrière ; elle vit ses yeux s'ouvrir brusquement, et croiser son regard.

Pendant un instant, le temps s'arrêta. Puis les yeux de la femme lancèrent des éclairs remplis d'un venin qui la fit sursauter.

À son tour, Dick sentit soudain sa présence et il se retourna, les cheveux en désordre, sa figure déjà rougie par l'effort s'enflammant sous l'effet de la colère.

— Bon Dieu ! hurla-t-il. Qu'est-ce que tu fiches là ? (Il se releva tant bien que mal.) Tu vas foutre le camp, oui ? Fous-moi le camp, pauvre conne ! Non mais, tu t'es vue ? Tu m'entends ?

Il avança vers elle en chancelant, n'essayant même pas de remonter son pantalon, et la gifla ; puis il la gifla encore.

— Non ! S'il te plaît... Il faut qu'on...

Il la bouscula, la faisant trébucher par la porte des stalles, jusque dans la sellerie. Elle tomba en arrière et se cogna la tête contre quelque chose de dur.

— Allez, barre-toi, ma pauvre fille ! Fous le camp et que j'te revoie pas, t'as compris ? Fiche-nous la paix !

Elle leva les yeux vers lui, étourdie. « Parler », articula-t-elle, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Parler. Je veux parler. C'est tout. Il faut qu'on parle, regarde-moi, regarde mon ventre, huit mois, tu dois m'aider. S'il te plaît...

La femme sortit de la stalle, uniquement vêtue de son chemisier en soie déboutonné.

— Si vous remettez les pieds chez moi, je vous ferai jeter en prison, dit-elle.

Elle s'appuya sur sa main pour se relever, et quelque chose céda. Elle sentit une douleur et entendit le cliquetis des lames de la tondeuse qui tournaient puis elle retomba sur la machine.

La femme éclata de rire.

Elle se leva en titubant et lui cracha au visage ; puis, soudain prise de fureur, elle se jeta sur elle et commença à la bourrer de coups. Son adversaire répliqua avec ses ongles et elle sentit une douleur cuisante quand ils lui déchirèrent la peau. Du sang gouttait des doigts de la femme, puis elle sentit qu'on la tirait en arrière, par les cheveux. Elle se dégagea, roula sur le sol et entra en collision avec un bidon ; elle s'en saisit sans réfléchir et le lança. Il s'écrasa sur le mur derrière Dick, le bouchon se détacha et le bidon tomba sur le sol dans un gargouillis d'essence.

— T'es complètement cinglée, ma parole ! cria Dick, la rouant de coups

de pied, à la cheville, puis à la hanche, alors qu'elle se couchait en boule sur le sol, les bras autour de son ventre, tentant désespérément de protéger son bébé.

Son pied s'écrasa sur ses côtes, sur son épaule. Elle s'éloigna tant bien que mal et finit par réussir à se relever ; puis elle empoigna la scie qui se trouvait à côté d'elle et la balança violemment vers Dick. Les grandes dents irrégulières s'enfoncèrent dans son cou, faisant jaillir son sang ; il s'écroula. Puis vint le tour de sa compagne. Elle abattit la scie sur son visage, tranchant profondément dans la joue ; sa rivale s'effondra contre le mur.

Dick se releva avec difficulté. La femme hurlait, étendue sur le sol, une main pressée contre sa joue, l'autre tendue vers la hache. La scie tailla dans son bras, puis dans son ventre. Elle vit Dick approcher et empoigna la hache ; elle le frappa en pleine poitrine, puis la brandit à nouveau, visant entre les jambes ; il se tordit de douleur en hurlant, les mains sur son aine, le sang jaillissant comme d'un tuyau percé. Elle brandit de nouveau sa hache, le manqua et fracassa une prise électrique sur le mur derrière lui. Il en jaillit des étincelles, puis il y eut un terrible craquement, suivi d'un « woumph », comme le bruit d'une chaudière à gaz qui s'allume, et une traînée de flammes traversa le sol à toute vitesse, atteignant le foin qui explosa en une boule de feu.

Il tomba à la renverse dans les flammes en hurlant et en agitant les jambes. La femme essaya de ramper à l'abri, mais le feu s'attaqua à son chemisier en soie et soudain toute l'écurie ne fut plus qu'un rideau de flammes.

Dehors, les chevaux hennirent. Elle courut à la porte. Jemma et l'autre cheval se cabraient, tirant sur leurs longues, tentant de s'échapper. Elle esquiva leurs sabots et les détacha ; les rênes lui fouettèrent les mains alors qu'ils s'éloignaient au grand galop.

Derrière elle, le bruit était assourdissant. Elle repartit en trébuchant vers la maison, descendit la berge, traversa l'allée de gravier, monta les marches du perron et entra.

Un téléphone.

Elle se précipita au salon, regarda autour d'elle, n'en vit aucun.

Un téléphone. Il y en avait un, quelque part. La mémoire lui revint et elle grimpa en titubant l'escalier menant à la chambre à coucher. Il était sur la table de nuit. Elle s'empara du combiné et tapota plusieurs fois le socle de

l'appareil. *Je vous en prie. Vite. Répondez. Oh, mon Dieu, répondez.*

Elle entendait le feu gronder et crépiter dehors. Elle tapota de nouveau le socle. *Je vous en prie. C'est une urgence.*

Elle surprit son reflet dans le miroir de la coiffeuse. Elle avait le visage maculé de sang et de taches noires.

— Opératrice, j'écoute, dit une voix féminine.

— Au feu ! Il y a un incendie ! À Elmwood Mill ! Venez vite, je vous en prie !

— Je vous mets en relation avec les pompiers.

Sa vision se brouillait. Une silhouette s'encadra dans la porte derrière elle. Elle sentit la fumée, le bois et le foin brûlés. La chair carbonisée. Elle vit ses yeux, uniquement ses yeux. À vif, à travers la peau noircie.

Il y eut une détonation. Le miroir se lézarda. Un gros éclat de verre aux contours irréguliers se détacha et tomba à ses pieds.

Elle hurla.

— Tenez bon, Charley. (Une voix assourdie, faible.) Essayez de tenir le coup.

Elle se retourna. La femme tenait un fusil, elle avait des difficultés à ouvrir la culasse. Par endroits, les flammes avaient brûlé ses cheveux, ne laissant qu'un fin duvet. Son visage était noir et se couvrait de cloques. Des pans fumants de son chemisier collaient à sa chair noircie. De sa bouche s'échappait un hurlement rappelant celui d'une sirène. Du sang coulait de son bras.

Elle lâcha le téléphone et recula.

La femme tanguait, elle tenait à peine debout. La balle trembla contre la culasse ouverte, avant de tomber par terre avec un bruit sourd.

Elle tâtonna sur la coiffeuse derrière elle à la recherche d'une arme, fit tomber une brosse à cheveux, renversa le flacon de parfum, puis son regard s'arrêta sur l'éclat de verre à ses pieds. Elle le ramassa et se jeta en avant, percutant le fusil ; elle renversa sa rivale et l'accompagna dans sa chute.

Son adversaire essaya de lui arracher les yeux, l'aveuglant l'espace d'un instant. Celle-ci était plus forte qu'elle le pensait et semblait reprendre du poil de la bête, revenant à la charge avec ses ongles, crachant, pressant son visage hideux tout près du sien ; elle sentit l'odeur nauséabonde presque comme si elle venait directement de l'intérieur des poumons de la femme. Cette dernière grimpa sur elle, la clouant au sol, et lui fit lâcher l'éclat de verre en

lui tordant la main.

Elle se débattit, essaya de se dégager, vit les yeux rouges, rendus fous par la douleur, vit l'éclat de verre luisant dans la main carbonisée qui s'abattit en un éclair ; elle sentit une douleur atroce à l'aine.

— Mon bébé ! cria-t-elle. Mon bébé ! Mon bébé ! (Le même éclair, encore une fois.) Non, ne faites pas ça ! Mon bébé ! Mon bébé !

Le bras calciné s'abaissa. La douleur était inimaginable, comme si quelqu'un lui avait enfoncé un tisonnier chauffé au rouge dans l'estomac et tournait le fer dans la plaie.

Une fine bande blanche apparut dans le masque noirci de la femme.

Elle souriait.

Le visage s'estompa.

La souffrance aussi, avant de revenir, encore plus forte ; elle se redressa en laissant échapper un cri qui allait probablement lui déchirer la gorge.

Puis elle s'évanouit.

CHAPITRE 31

L'intérieur de l'ambulance tremblait dans un bruit de ferraille. Le grondement du pot d'échappement tambourinait contre les parois en acier et les gaz qui s'infiltraient piquaient le nez de l'ambulancier et du policier qui s'efforçaient de la maintenir en vie.

Des bouteilles vibraient furieusement dans les casiers en métal, une sangle en cuir oscillant au-dessus de sa tête et frappant le support du goutte-à-goutte à chaque passage avec un petit bruit sec, comme un gant de boxe. Elle glissa vers l'avant alors que l'ambulance freinait brusquement, puis sur le côté quand elle prit un virage, dans un crissement de pneus.

Quatre minutes. Après la mort d'une femme enceinte, on n'a que quatre minutes pour sortir le bébé, avant qu'il meure, lui aussi. C'était ce que pensait l'ambulancier. Elle le savait parce qu'elle était capable de lire dans ses pensées ; elle pouvait lire dans leurs pensées à tous, alors qu'elle s'élevait près du toit de l'ambulance, contemplant son corps, comme si elle assistait à une pièce de théâtre depuis le balcon. Tout semblait si loin, et pourtant elle entendait chaque mot, percevait chaque pensée. Elle ressentait tout, excepté la douleur. Elle n'avait plus mal, là-haut, et c'était un soulagement.

Ne me ramenez pas, je vous en supplie. Ne me ramenez pas dans mon corps. Sauvez mon bébé, mais laissez-moi partir. Je ne veux plus avoir mal.

L'ambulancier prit son pouls, son stéthoscope se balançant à son cou. Le policier lui maintenait un masque à oxygène sur le nez et la bouche d'une main, et lui pressait un épais tampon sur l'aine de l'autre. Des bandes de gaze couvraient sa poitrine, son abdomen gonflé et le haut de sa cuisse droite, toutes tachées de rouge, et des ruisselets de sang s'écoulaient de sa blessure au côté.

— Elle est de plus en plus faible, dit doucement l'ambulancier. On est en train de la perdre.

La douleur est partie, pensa-t-elle. Je suis bien.

Le policier relâcha la pression pendant un bref instant et de fines gouttes de sang giclèrent sur sa manche. Il pressa de nouveau, alarmé.

L'ambulancier écouta son cœur et appliqua une nouvelle bande de gaze sur une plaie.

— Comment se fait-il qu'elle soit restée aussi longtemps dans cette maison ? demanda-t-il. Voilà plus de deux heures qu'on a récupéré la femme avec les brûlures.

— Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un d'autre. Je ne m'en suis rendu compte qu'en fouillant la maison, expliqua le policier. L'autre femme, la brûlée, n'était pas en état de dire grand-chose – elle était étendue au bas de l'escalier.

Une contraction lui déchira les entrailles et elle ouvrit momentanément les yeux, fixant sur l'homme un regard vide, aveugle, comme celui d'un poisson sur l'étal du poissonnier.

Le policier réussit à lui sourire faiblement.

— Tout va bien, tenez bon.

— Elle se bat encore.

Une autre contraction, puis une autre, bien plus violente ; soudain, elle perdit les eaux. L'ambulance fit une embardée.

— Le seau. Mettez le seau en dessous, dit l'ambulancier, sans quitter sa montre des yeux. (Il se pencha vers l'avant, passant la tête par le guichet de la cloison qui le séparait du chauffeur.) Contractions toutes les trois minutes et elle a perdu les eaux.

— Je fais de mon mieux.

Il chercha de nouveau son pouls et sentit soudain la panique l'envahir quand il dut s'y reprendre à plusieurs fois. Elle avait les yeux fermés et son visage avait la couleur de la craie. *C'est foutu, pensa-t-il. On la perd.* Le pouls était à peine plus fort que le « tic-tac » d'une montre ; bon Dieu, elle s'était presque vidée de son sang. L'ambulance ralentit, puis s'arrêta. Les portes à l'arrière s'ouvrirent ; un chariot les attendait déjà.

Elle regarda les infirmiers transférer son corps sur le chariot, et continua de flotter au-dessus de la scène, comme si elle était dans un bassin d'eau chaude, alors qu'ils la faisaient entrer dans la salle vert pâle des admissions de l'hôpital.

— Plusieurs blessures à l'arme blanche, constata l'interne. Certaines très profondes. Forte hémorragie interne. Il lui faut au moins trois litres de sang.

— Nous n'avons qu'un litre de sang groupe O négatif ayant subi les tests de réaction croisée, dit l'infirmière-chef.

— C'est tout ? (Il s'éloigna du chariot et l'infirmière lui emboîta le pas.) Ça ne suffira pas, constata-t-il à voix basse. Appelez l'hôpital de Londres et demandez qu'une ambulance ou la police nous en apporte. En attendant, faites-lui une transfusion de ce que vous avez sous la main et mettez la sous dextrose – cinq pour cent – immédiatement.

La porte s'ouvrit et un homme entra en courant, une veste blanche passée sur sa chemisette et son short de squash. Il regarda son corps pâle et moite, les yeux grands ouverts, bienveillants, essayant de comprendre la situation le plus rapidement possible, observant tour à tour chaque pansement taché de sang. Il souleva avec précaution celui de son aine, et du sang jaillit de la blessure. D'un signe de la tête, il demanda à l'infirmière de le lui tenir pendant qu'il examinait le vagin.

— Présentation par le siège, dit-il calmement, comme s'il lisait ses notes. Le bébé est un prématuré, il est tout petit. Présentation par le siège avec impact sur le bassin, dilatation du col de l'utérus à quatre doigts. (Il plaça son stéthoscope fœtal sur l'utérus et écouta.) Le bébé est en vie. Placenta postérieur. La lame n'a peut-être pas pénétré, mais on ne peut pas prendre le risque. Nous allons procéder à une laparotomie immédiatement. Il lui reste très peu de sang, il lui faudra au moins trois litres avant l'anesthésie.

— Un litre, c'est tout ce que nous reste, dit l'interne. On essaie de s'en procurer.

— L'anesthésie va la tuer.

— Le bébé aussi.

D'en haut, elle observa l'obstétricien et l'interne sortir dans le couloir et fermer la porte derrière eux.

— Je ne pense pas qu'on pourra les sauver tous les deux, dit l'obstétricien.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que nous allons devoir faire un choix.

— La mère ou l'enfant ?

— Oui.

L'interne secoua la tête.

— À quel stade ?

— Maintenant. Si vous voulez que la mère vive, nous devons la faire avorter.

— On ne peut pas faire ça.

— Si elle accouche, la mère a quatre-vingt pour cent de risques de mourir. Vous voulez avoir ça sur la conscience ?

— Qu'est-ce que vous recommandez ?

Leurs regards se croisèrent et chacun d'eux sut ce que l'autre pensait. *Il est probablement déjà trop tard pour elle. Laissons-la mourir en paix. Laissons-la mourir et sauvons l'enfant.* Sauf qu'ils savaient ne pas être compétents pour prendre une telle décision.

— Faites venir l'anesthésiste de service.

Le derrière du bébé sortit le premier dans un film de membrane et de sang. L'interne clampa le cordon et la sage-femme aspira la bouche de l'enfant.

— Il a l'air normal et en bonne santé, constata l'obstétricien. Il ne semble pas avoir été affecté par l'hémorragie de la mère. Deux coupures superficielles à suturer, provoquées par les coups de lame. (Il montra du doigt les entailles sur le côté gauche du bébé et à l'intérieur de sa cuisse droite, puis il regarda à l'intérieur de l'incision énorme dans le ventre de la mère.) D'autres clamps, s'il vous plaît.

Elle prit conscience que le saignement s'arrêtait, et que le peu de sang qui coulait encore était bleu foncé. Son corps commençait à palpiter et son visage changea de couleur, d'abord cramoisi, puis violet profond. Le chirurgien leva la tête vers l'anesthésiste qui haussa les épaules. Le violet perdait de son éclat, au profit d'un gris ardoise, ses pupilles se dilatant de plus en plus.

— Plus de sang. Un demi-litre de plus.

Il était trop tard.

En dessous d'elle, les gens dans leurs blouses vertes et leurs masques de coton avaient les yeux braqués sur le niveau de la bouteille en verre et le regardait baisser dans le tube en caoutchouc qui alimentait sa veine. L'aiguille mesurant sa pression sanguine revint à sa position de repos et oscilla, deux fois. Les personnes rassemblées dans la pièce pouvaient presque sentir sa vie la quitter.

Libre, pensa-t-elle. Enfin libre. Finie, la souffrance. Les ténèbres

tombèrent, douces, chaudes, comme la nuit sur une soirée d'été. Elles se transformèrent en un long tunnel sombre, avec un petit rai de lumière au bout. La lumière l'attira, devenant progressivement plus brillante, plus chaude, d'un jaune doré profond, la remplissant d'une intense sensation de joie ; elle était la bienvenue ici. Elle tendit les bras, aveuglée par la lumière à présent, souriant, riant comme une enfant. Puis il y eut un courant d'air froid et elle eut l'impression de glisser en arrière, comme si quelque chose la retenait.

Non. Par pitié. Laissez-moi partir.

Une tornade sombre et glaciale tourbillonna, la fit virevolter, l'entraîna violemment vers le bas comme un ascenseur express. *Pitié, non.* Elle tombait à pic. Au-dessus, la lumière se réduisit à une toute petite tache, puis disparut complètement.

La peur monta en elle, l'enveloppa comme dans un cocon, brouillant son esprit. De la lumière commença à s'infiltrer sous ses yeux, une lumière crue, froide, hostile, pleine de formes vertes et floues, de sons étranges. Elle sentit une piqûre dans son estomac, puis une deuxième. Elle hurla de terreur.

— Là, là ! Tout va bien ! Tout va bien !

Des visages. Des yeux derrière des masques.

— Calmez-vous ! Tout va bien !

Quelqu'un leva une seringue. Un homme la saisit. Et l'abassa. Elle ressentit une douleur lancinante dans l'aine et poussa de nouveau un cri.

— Tout va bien ! Tout va bien !

Les visages se fondirent pour n'en former plus qu'un. Des yeux, derrière des verres épais. Un visage baigné dans la faible lumière rouge, immobile, qui la regardait sans ciller. Ernest Gibbon.

Elle avait l'impression d'être sous l'eau, à des kilomètres de profondeur, et la pression était terrible. Elle tenta de bouger, mais son corps était de plomb. Morte. Elle était morte. Il l'avait prévenue : elle pouvait mourir. Et elle était morte.

Il continua de l'étudier sans bouger. Elle lui rendit son regard. Lui, l'homme qui, d'une certaine manière, avait le pouvoir de la ramener parmi les vivants. Il connaissait la clé, il savait comment la faire revivre ; il connaissait les mots magiques, les trucs, les astuces, le signe de tête capable de la ramener, de la faire sortir de la régression. Il resta silencieux.

Elle se demanda l'heure qu'il était. Apparemment, il faisait nuit. Son esprit était embrouillé et elle ne parvenait plus à se rappeler l'heure à laquelle

elle était arrivée, ni depuis combien de temps elle était là. Elle aurait voulu qu'il parle, sourie ou fasse un geste.

Il lui fallut une bonne minute avant de comprendre que ce n'était pas elle qui était morte mais lui.

CHAPITRE 32

Charley était assise sur un banc, entre Hugh et Zoe, aux obsèques de Viola Letters. Vic et sa femme étaient un peu plus loin dans la même rangée. Plusieurs autres visages dans l'église semblaient familiers, elle les avait croisés au cours du match de cricket, ou en faisant les courses au village.

Elle lut les mots du service funèbre et retint un bâillement. Elle n'avait dormi que deux heures. Son tailleur bleu marine la serrait, alors qu'elle ne l'avait acheté que l'année précédente ; elle espérait que la couleur était suffisamment sombre.

« Les particules dans notre corps ont une charge électromagnétique. Quand notre corps se décompose, que ce soit par enterrement ou par crémation, tout finit par retourner à la terre, d'une manière ou d'une autre, tout est recyclé. Chaque particule conserve sa mémoire, comme un très court extrait d'une vidéo. »

Les paroles de Hugh résonnèrent dans son esprit.

Le regard fixe d'Ernest Gibbon, son visage livide. Immobile.

Elle regarda le cercueil en chêne, avec ses poignées en cuivre et les fleurs par-dessus, songeuse. Elle se demanda s'il y avait un rapport entre ce qui avait tant perturbé Viola Letters dans la photographie et sa mort.

Ridicule. C'était juste un accident.

L'espace d'un instant, tout parut se mélanger dans sa tête, et elle pensa qu'il s'agissait peut-être du corps d'Ernest Gibbon dans le cercueil posé sur les tréteaux, devant l'autel, dans la petite église aux fresques datant de la conquête normande (quelqu'un le lui avait dit.)

Les fidèles chantaient *Jerusalem*. Charley tenait le livre de cantiques et chantait les paroles à voix basse. C'était son cantique préféré ; d'habitude, elle le trouvait entraînant, mais aujourd'hui elle avait l'impression d'être ailleurs.

La régression avait débuté peu avant 13 heures, et elle aurait dû durer deux ou trois heures. Elle avait repris ses esprits vers 22 heures, et avait été accueillie à la sortie de sa transe par Ernest Gibbon, mort dans son fauteuil. Elle l'avait touché et avait poussé un gémissement effrayé, sachant qu'elle était restée en transe une, peut-être deux, trois heures ou même plus longtemps, en présence d'un mort. Elle s'était demandé si elle était bel et bien sortie de sa transe, et elle craignait toujours de n'en avoir pas été extraite correctement.

Elle était descendue frapper à la porte de la mère de Gibbon. En l'absence de réponse, elle était entrée et avait vu une dame âgée et frêle dans son lit, les yeux rivés sur la télévision.

— Madame Gibbon, avait-elle dit, il faut appeler une ambulance.

— Mon fils est avec un patient. Il ne doit pas être dérangé, avait-elle répondu, sans tourner la tête. Rien ne doit le perturber.

— C'est une urgence.

— Il ne faut pas le déranger. C'est trop dangereux.

À l'instar de sa mère adoptive, Mme Gibbon montrait les premiers signes de la maladie d'Alzheimer ; ça n'avait pas échappé à Charley. À l'étage du dessous, elle avait trouvé un téléphone au salon et avait appelé une ambulance. Puis elle avait laissé Ben sortir de la voiture et avait été étonnée qu'il ne l'ait pas transformée en champ de bataille.

Les ambulanciers avaient manifesté leur mauvaise humeur en arrivant. Ernest Gibbon était mort depuis au moins six heures et elle aurait dû téléphoner à un médecin pour qu'il délivre un certificat de décès. Ce n'était pas de leur ressort.

La mère de Gibbon était sortie de sa chambre, un sein flétri pendant hors de sa chemise de nuit, et leur avait dit que son fils était avec un patient et ne devait pas être dérangé.

Quand Charley avait essayé d'expliquer aux ambulanciers qu'elle avait été plongée dans une transe hypnotique dans la même pièce qu'un homme mort, ils avaient pensé qu'elle devait être aussi cinglée que la vieille ; ils étaient partis après avoir appelé la police.

Elle avait attendu l'arrivée des forces de l'ordre, consciente que la mère de Gibbon serait complètement dépassée par la situation ; la vieille dame avait eu une crise de nerfs en voyant le corps de son fils et en comprenant enfin la vérité.

Une policière avait fini par la prendre en charge et Charley avait enfin pu rentrer chez elle, peu après 5 heures du matin. Il faisait jour, c'était déjà ça.

Trois messages de Tom l'attendaient sur le répondeur. Le premier remontait à tôt le dimanche matin, et il lui avait laissé un numéro de téléphone et de chambre ; un hôtel, avait-elle pensé. Le deuxième était de lundi matin. Il était au bureau toute la journée, disait-il. Le troisième datait de lundi soir. Il partait en Écosse pour une affaire de garde ; il l'appellerait pour lui donner ses coordonnées dès qu'il arriverait sur place.

Elle s'était mise au lit et avait essayé de dormir, mais elle avait été incapable de chasser de son esprit les événements des deux derniers jours, ainsi que la régression qu'elle se repassait sans cesse ; l'expérience était si vivace que chaque fois elle se réveillait en nage, persuadée qu'elle se poursuivait. Persuadée que la femme aux cheveux brûlés et au visage noirci se tenait dans l'embrasure de la porte et l'observait. Persuadée, ensuite, qu'elle se trouvait dans une ambulance, qu'elle était mourante, mais qu'on refusait de la laisser mourir, de la laisser partir.

Épileptique. « *Certains des symptômes correspondent également à...* » Parfait. Il ne fallait pas chercher plus loin. Épilepsie du lobe temporal. Illusions. Hallucinations.

L'assemblée des fidèles s'agenouilla pour une dernière prière, et la cérémonie s'acheva. La famille descendit l'allée centrale en premier : un homme âgé et rondlet, dont les traits évoquaient vaguement ceux de Viola Letters, ouvrait la marche avec raideur, bras dessus, bras dessous avec une femme élégante au visage livide. Des gens de tout âge suivirent depuis les bancs du premier rang, des enfants bien habillés et des adultes snobs, différents des gens du coin, qui eux étaient venus dire au revoir à une amie. Ceux-là avaient l'air tristes ; la famille donnait l'impression d'être là par devoir.

— Bonjour, vous devez être madame Witney ? l'accueillit le pasteur à la sortie, avec une gaieté dans la voix que Charley aurait pensé être plus appropriée à un mariage. (Il lui serra la main avec vigueur.) Vous venez de vous joindre à notre petite communauté, n'est-ce pas ? J'avais l'intention de venir me présenter.

Charley sortit de sous le porche dans le matin gris et maussade, se joignant au petit groupe de gens et au brouhaha des voix.

— Une cérémonie menée au pas de course, vous ne trouvez pas ? lui

murmura Zoe.

Elle hocha la tête distraitement, se rappelant les plaintes de Viola Letters à l'égard du pasteur, et elles se joignirent au cortège funèbre derrière les porteurs du cercueil.

Le ciel était gris anthracite et le vent soufflait dans le cimetière. Le cercueil était posé sur ses cordes sur le tapis de feutre vert.

— ... notre sœur, et nous commettons son corps au sol ; la terre à la terre, les cendres aux cendres, la poussière à la poussière ; dans l'espérance sûre et certaine de la résurrection à la vie éternelle, par Jésus-Christ Notre-Seigneur ; et les corps corruptibles de ceux qui sont morts en lui seront changés...

Le changement. La résurrection à la vie éternelle. La vie éternelle, ici, sur terre. Avec des souvenirs éternels. Éternellement hantée par le passé.

— Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion de l'Esprit-Saint soient toujours avec vous, maintenant et pour l'éternité. Amen.

Charley s'éloigna de la foule, errant dans le cimetière et laissant vagabonder ses pensées. Elle passa devant des pierres tombales en marbre avec du gravier devant, des pierres sculptées en forme de rouleaux de parchemin, de livres ouverts, des pierres avec des anges, des pierres neuves, claires et brillantes, des tombes plus anciennes, tachées, aux inscriptions à peine lisibles, certaines sérieusement penchées, d'autres enfoncées dans le sol, couvertes de mauvaises herbes et de lichen. Certaines avaient droit à un vase rempli de fleurs fraîches ou à une couronne, d'autres, que plus personne n'entretenait, devaient se contenter d'une urne vide.

Elle monta la pente douce, se frayant un passage entre les tombes, sans rien remarquer, à part un nom par-ci ou une inscription par-là.

« Ernest Arthur Lamb, qui s'est endormi. »

« Il existe un pays où ceux qui se sont aimés ici se retrouveront pour continuer à s'aimer. »

Il régnait un parfum automnal dans l'air, qui convenait parfaitement aux pierres froides des morts.

« John Rowe Buckmaster. Un homme bon dans la vie, serein dans la mort. »

« Barbara Jarrett. †12 août 1953. »

« Alice Madeleine Wells. »

Charley s'arrêta. Elle fit un pas en arrière, relut l'inscription sur la pierre

tombale toute simple.

« Barbara Jarrett. †12 août 1953. »

Le 12 août 1953.

Sa date de naissance.

Aucune autre précision sur la pierre tellement ordinaire qu'elle avait failli passer sans la voir.

« *Cher rocher, je l'aime. Fais qu'il me revienne. Barbara.* »

L'inscription sur le médaillon. « D aime BJ. »

BJ.

Quelqu'un approcha derrière elle. C'était Hugh.

— Tout le monde se retrouve au *George*. On est invités.

— J'arrive.

— Je vous attends ?

— Non. Allez-y. Je vous rejoins un peu plus tard.

— Ça va ?

Elle hocha la tête.

— Et si on dînait ensemble, ce soir ? Ça vous remontera le moral. C'est moi qui régale. Qu'est-ce que vous en dites ?

— D'accord, mais c'est moi qui paie, répondit-elle d'une voix impassible, sans quitter des yeux la pierre tombale. C'est mon tour.

Hugh regarda la tombe.

— Quelqu'un que vous connaissiez ?

— Peut-être.

Il s'éloigna, et elle frissonna. Ça ne voulait rien dire. C'était une simple coïncidence. Elle se retourna et vit Hugh se joindre aux parents et amis de Viola Letters qui sortaient en file indienne par le porche du cimetière. Elle entendit le raclement d'une pelle, puis le son de la terre qui tombait sur le bois. Mère nature réclamait ce qui lui revenait de droit, une fois encore.

— Tout le monde sait comment y aller ? demanda une voix puissante. Suivez-nous !

« *Barbara Jarrett. †12 août 1953.* »

De l'herbe avait poussé devant la pierre tombale. Pas de bordure soignée pour tenir les chiens à l'écart, ni parchemins ni chérubins, ni urne ni fleurs. Pas de « À notre chère disparue... », pas de « Épouse bien-aimée... » Juste un nom, une date.

« *Plus tard, nous en reparlerons plus tard.* »

Elle pensa au vieil homme à Saddlers Cottages qui lui avait claqué la porte au nez. « *Allez-vous-en. Laissez-nous tranquilles. Allez-vous-en. On ne veut pas de vous ici.* »

Deux personnes âgées. Viola Letters avait remarqué quelque chose sur une photographie ; Arthur Morrison sur son visage.

Soudain, la pierre changea de couleur, brilla comme si quelqu'un venait de braquer une torche électrique dessus. Elle sursauta, avant de se sentir stupide. Ce n'était que le soleil, se faufilant à travers la couverture nuageuse.

La camionnette plutôt pittoresque de l'électricien était garée devant chez elle et Charley fut soulagée d'avoir quelqu'un dans la maison. Des bandes blanches interdisaient toujours l'accès au sentier ; l'une d'elles s'était détachée et flottait au vent comme un serpent. Au pub, l'agent Tidyman lui avait expliqué qu'il était de sa responsabilité de rendre la berge de nouveau praticable. C'était un sentier public et elle ne devrait pas trop tarder.

Elle avait du mal à croire qu'il ne s'était écoulé que quatre mois depuis la première fois où Tom et elle avaient posé les yeux sur cette maison. Depuis toute cette excitation, ce sentiment de paix et d'espoir. Elle se rappelait aussi cette sensation, dès le départ, qu'il manquait quelque chose. L'écurie. Sauf qu'elle ne manquait plus. Elle était bien là, de l'autre côté du bief, là où elle avait toujours été, un beau bâtiment blanc. La tête d'un cheval alezan dépassait d'un des box. Jemma.

Elle cligna des yeux.

L'écurie était toujours là.

Elle fit volte-face. Sa voiture avait disparu. La camionnette de l'électricien aussi. La Triumph noire, elle, était là, le toit rabattu, peinture luisante et chromes rutilants. Elle leva la tête vers la maison. Les châssis des fenêtres venaient d'être repeints, la maçonnerie avait été rejointoyée. Elle se retourna vers le seuil. Il n'y avait plus de bandes blanches, la berge était intacte.

Le sang s'écoula dans ses veines comme le sable dans un sablier.

Elle ferma les yeux, les rouvrit. Dans l'écurie, un cheval hennit. Le sable continuait à tomber, mais il devenait plus bruyant et elle entendait un léger sifflement. Puis elle comprit qu'il ne s'agissait que du grondement du seuil.

Je me suis trompée de maison, pensa-t-elle. J'ai tourné au mauvais endroit et je me suis trompée de maison...

« Ici, je fais mon possible pour tout maîtriser. Si vous vous sentez mal à l'aise ou que vous avez peur, je peux vous ramener, rapidement. Si vous deviez commencer à régresser seule, ailleurs qu'ici, et que la silhouette dans le miroir prenait les rênes... »

Je ne vois pas pourquoi cela se produirait. Ce n'est qu'un souvenir après tout. »

« Ce n'est peut-être pas un simple souvenir. »

Elle cligna de nouveau des yeux. La Triumph noire avait disparu. L'écurie aussi. Les bandes blanches étaient de retour, et la moitié de la berge manquait. La maison faisait son âge et était en mauvais état ; une bâche en plastique claquait au-dessus de la pile de matériaux des maçons. Deux longues échelles étaient posées contre le mur, sur le côté. Ben aboyait à l'intérieur.

Elle toucha la carrosserie de la Citroën pour se remettre d'aplomb ; elle respirait à grandes goulées, comme si elle venait de nager plusieurs longueurs de bassin sous l'eau. Elle avait eu peur, si peur, que Gibbon ne l'ait pas ramenée.

Tout va bien, tu es sortie de la transe normalement. Tu es juste un peu fatiguée et encore bouleversée ; les gens surmenés ont souvent toutes sortes d'hallucinations bizarres.

Elle entra dans la maison. Ben courut l'accueillir et, alors qu'elle se penchait pour le caresser, elle surprit un mouvement à la périphérie de sa vision, quelque chose qui descendait l'escalier.

Elle releva brusquement la tête. L'électricien. C'était l'électricien. Il marchait lentement, de façon étrange, il était pâle comme un linge, les yeux écarquillés, sous le choc ; le petit homme d'ordinaire si énergique avançait avec précaution, se cramponnant à la rampe comme un vieillard.

— C'est vous ? demanda-t-il. C'est vous qui venez de remettre le jus ?

— Pardon ?

Il pressa la main contre sa bouche. Quand il la retira, elle vit une marque noire en travers de la paume.

— L'électricité, dit-il. C'est vous qui avez remis l'électricité ?

— Je viens à peine de rentrer.

— Vous êtes pas allée à la cave ?

— Non.

— J'ai coupé le courant pour recâbler les prises de la chambre à coucher.

Un petit plaisantin s'est amusé à le remettre. (Il leva sa main vers elle.) Je me suis salement brûlé.

— Mon Dieu ! J'ai des pansements dans la cuisine...

— Ça va aller.

Il décocha des regards furtifs autour de lui.

— Vous pensez qu'un des maçons a pu vous jouer ce mauvais tour ?

— Ils ne travaillent pas aujourd'hui. (Il examina la brûlure.) Je ne sais vraiment pas ce qui se passe. J'ai changé toute l'installation électrique, les fils comme l'appareillage. (Il suça sa main.) Laissez-moi vous montrer quelque chose, madame Witney. (Il avança un peu dans le couloir et s'arrêta devant un interrupteur.) Regardez-moi ça !

Il y avait des traces de brûlure sur le mur autour de l'interrupteur, et le boîtier en plastique avait en partie fondu.

— C'est pareil dans toutes les pièces. Les fils ont recommencé à fondre. Comme la dernière fois. D'abord, j'ai cru que c'était la faute de l'ouvrier à qui j'avais confié le chantier. Alors j'ai fait tout refaire par un autre de mes gars. J'ai cru qu'il avait salopé le boulot, mais c'est pas lui.

— J'ai laissé quelques lumières allumées tout le week-end. Je... J'étais partie.

— Ça ne devrait pas avoir d'influence.

Il ouvrit la porte menant à la cave et elle remarqua une autre odeur, en plus du charbon, de l'humidité et du moisi ; une odeur légère, mais âcre, d'électricité brûlée. Il alluma la lumière et elle le suivit en bas ; ils passèrent devant une brèche sombre dans le mur et il l'emmena jusqu'au disjoncteur en dessous duquel se trouvaient plusieurs bobines de fil. Le gros boîtier blanc portait également des marques de brûlure. Ils entendirent un bourdonnement aigu.

L'électricien regarda autour de lui. Il repartit vers la brèche dans le mur et elle attendit qu'il reparaisse. Le bourdonnement résonna plus fort, dans toute la cave.

L'électricien tapota la vitre du compteur. À l'intérieur, un disque en métal plat tournait tellement vite qu'il devenait presque une masse indistincte. Au-dessus du disque se trouvaient plusieurs cadrans, comme des montres miniatures, dont les aiguilles semblaient, elles aussi, prises de folie.

— Z'avez vu la quantité de jus que ça consomme ? dit-il. Même avec toutes les lumières allumées et en faisant fonctionner tous les appareils

électriques de la maison, vous pourriez pas en consommer le dixième. Et vous n'avez pas grand-chose qui tourne, à part le frigo, le minuteur de la chaudière et un radioréveil. Non seulement c'est dangereux, mais ça va vous coûter une fortune.

Il tendit la main et abaissa l'interrupteur principal. Il y eut un déclic et la cave fut plongée dans le noir. Il alluma une torche électrique.

— C'est comme ça que je l'avais laissé.

— Quelqu'un l'a remis en marche ? dit-elle d'une voix tremblante. Vous êtes sûr qu'il n'a pas pu redémarrer tout seul ?

Le faisceau de la torche éclaira le compteur. Le disque ralentissait à présent, le bourdonnement s'estompant petit à petit.

— Je ne sais pas ce qui se passe.

— Vous deviez vous renseigner auprès de l'Office régional de l'électricité, pour voir s'il n'y avait pas des lignes ou des câbles par ici, qui pourraient affecter...

— Je suis allé jeter un coup d'œil aux plans de son réseau dans la région et il n'y a rien dans les environs. (Il remet le courant.) Il faut qu'un de ses ingénieurs vienne voir. Ça dépasse mes compétences. J'ai jamais vu ça, et j'ai pourtant pas mal d'années de métier.

— Qu'est-ce qui peut en être la cause, alors ?

Il haussa les épaules.

— J'sais pas. Peut-être un problème lié à l'eau, avec le lac à proximité, mais je ne vois pas quoi. Ça n'a aucun sens. Je pense qu'il serait plus prudent de couper le courant en attendant que cette histoire soit réglée.

— Couper complètement l'électricité ?

Il hocha la tête.

— Je ne veux pas faire ça.

— Vous risquez un incendie.

— Je croyais que vous aviez changé les fusibles, que vous les aviez remplacés par quelque chose de plus moderne. Tom a dit qu'il vous avait demandé d'installer le système le plus sûr.

— C'est ce que j'ai fait.

— Alors pourquoi y a-t-il un risque d'incendie ?

— Le disjoncteur ne fonctionne pas. Et je ne sais pas pourquoi.

— J'ai besoin d'électricité.

— Vous feriez mieux de loger à l'hôtel, le temps que le problème soit

réglé.

— Je... je ne peux pas faire ça. Je dois rester là. Faites quelque chose.

Elle avait conscience du désespoir dans sa voix.

— Je ne vois pas ce que je peux faire de plus. J'ai tout vérifié. J'ai refait toute l'installation électrique de cette baraque – deux fois ! (Il sourit.) Vous avez peut-être un fantôme.

Il perdit son sourire et parut mal à l'aise, comme s'il avait lu sur son visage quelque chose qui l'effrayait.

— J'essaierai de faire venir quelqu'un de l'Office régional demain ou après-demain. Je dirai que c'est une urgence. Vous allez devoir être vigilante. Si vous sortez, coupez le courant. Vous avez des denrées périssables dans votre frigo ou votre congélateur ?

— Rien d'important.

— Je vais faire un dernier essai, mais je n'y crois pas trop.

— Merci, dit-elle, la voix à peine plus audible qu'un chuchotement. (Ils remontèrent au rez-de-chaussée.) Je peux vous offrir une tasse de thé ?

— Avec plaisir, merci.

Au passage, elle ramassa le petit tas de courrier sur la table du couloir. Il faisait frais dans la cuisine. L'Aga était éteinte, voilà l'explication.

Une mouche bleue passa près d'elle en bourdonnant. Elle remplit la bouilloire et s'assit ; elle dénoua le foulard bleu et blanc qu'elle portait autour du cou, et appuya sur la touche lecture du répondeur.

« Tom, vieux filou, alors comme ça, tu pars t'installer à la campagne ? J'ai reçu ta carte de changement d'adresse – très classe. Qu'est-ce que tu dirais de prendre une branlée au tennis un soir de cette semaine ? Appelle-moi. C'est Tim – Tim Parker. »

« Euh... Bonjour. C'est M. West, de la *Maison du bricolage*. Ceci est un message pour M. Witney : votre commande est arrivée. Merci de nous rappeler pour fixer une date de livraison. »

« Ma chérie, c'est moi. S'il te plaît, appelle-moi. Je suis à Édimbourg. Mon numéro à l'hôtel est le 031-556 7277. Chambre 420. Tu peux me joindre aux heures de bureau, en composant le même indicatif, suivi du 332 2545. J'y serai jusqu'à mercredi. »

Elle laissa défiler la bande sans se donner la peine de noter les numéros, un léger sourire sur les lèvres. Tom semblait de plus en plus soucieux.

« Madame Witney, c'est la secrétaire du docteur Ross à l'appareil. Le

docteur Ross aimerait vous voir le plus tôt possible. Un rendez-vous à 15 heures, demain après-midi, vous conviendrait-il ? Appelez-nous en cas d'empêchement, sinon nous vous attendons demain à 15 heures. Merci. Nous sommes mardi et il est 14... »

La voix s'arrêta brusquement et le témoin lumineux du répondeur s'éteignit. Le courant. L'électricien l'avait probablement de nouveau coupé.

Tony Ross n'avait pas perdu de temps : il avait déjà les résultats de ses examens. Peut-être parce qu'il était plus inquiet qu'il ne l'avait laissé paraître ? Épilepsie ? Ou pire ? Lui avait-il menti à propos d'une possible tumeur au cerveau ?

La mouche se cogna contre la fenêtre. Il n'y avait presque que des factures au courrier. Elle essaya de se rappeler quels matériaux ils avaient commandés à la *Maison du bricolage*. Elle sentit une vague de tristesse l'envahir en pensant aux projets qu'ils avaient eus pour la maison, elle et Tom. Pour leur nouvelle vie ici.

« *Ma chérie, c'est moi. S'il te plaît, appelle-moi.* »

Va te faire foutre.

Elle déchira l'enveloppe suivante. Elle contenait un autre formulaire du service de l'état civil. On lui demandait des détails de son acte de naissance d'adoption. Où l'avait-elle fourré ? Dans une enveloppe, avec son passeport, ses certificats de vaccination et d'autres papiers. *Merde*. Elle n'arrivait pas à se concentrer. Dans un des cartons. Mais lequel ? Elle réfléchit un moment. Au grenier.

« *Barbara Jarrett. †12 août 1953.* »

Qui étais-tu ? Qui étais-tu, Barbara Jarrett ?

« *Cher rocher, je l'aime. Fais qu'il me revienne. Barbara.* »

La Barbara du rocher des Amoureux ?

La bouilloire était silencieuse ; il n'y avait pas d'électricité, bien sûr, et l'Aga était éteinte. Elle alla à l'escalier menant à la cave.

— Désolée, mais je ne peux pas faire de thé sans électricité, s'excusa-t-elle auprès de l'électricien.

— J'en ai pour une dizaine de minutes, cria-t-il.

Elle monta au grenier et poussa la porte. Une petite fenêtre au fond à droite de la pièce dispensait juste assez de lumière pour y voir. La partie gauche était plongée dans une obscurité de plus en plus profonde. Elle distingua le ballon d'eau chaude. Les trous dans la toiture avaient été

rebouchés, empêchant la lumière d'entrer par là. La poussière lui chatouillait le nez et elle faillit éternuer. Le plafond était plus bas que dans son souvenir et les murs lui semblaient moins espacés ; elle se sentait à l'étroit dans cette pièce pourtant grande. Elle avait une conscience aiguë du silence.

Les caisses en bois et les grands cartons qui avaient servi lors du déménagement avaient été jetés en désordre près de la fenêtre par les déménageurs, et il lui fallut plusieurs minutes de travail acharné avant de dénicher enfin le carton qu'elle cherchait. « AFFAIRES PERSONNELLES » était écrit au marqueur sur deux des côtés.

Elle piétina quelque chose de mou qui émit un craquement ; elle baissa les yeux. Une souris morte, le museau en partie décomposé. Cette vision lui retourna l'estomac, et elle poussa l'animal derrière les caisses du bout du pied, pour éviter que Ben joue avec.

Une rafale de vent fit trembler la fenêtre dans son châssis. Elle arracha le ruban adhésif du couvercle du carton et l'ouvrit. Il était à moitié rempli de vieux habits, des vêtements bizarres enveloppés dans leur housse en plastique avec les odeurs du passé. Ils étaient impeccablement repassés, pliés, l'étiquette du pressing attachée avec une épingle à nourrice. Elle ne les avait pas portés depuis des années, mais les avait tout de même gardés – elle se demandait bien pourquoi. Peut-être parce que, d'une certaine façon, ils représentaient ses racines.

Elle trouva un jean à pattes d'éléphant, une minijupe, une petite boîte en bois remplie de perles et des bijoux fantaisie hippies, de longues bottes en plastique blanc, une casquette en velours côtelé, un sachet rempli de badges : « CND », « IMPEACH NIXON ! », « LEGALISE POT ! », « I AM GROOVY ».

Elle entendit un son qui ressemblait au raclement d'un pied et scruta l'obscurité à l'autre bout du grenier, l'extrémité plongée dans le noir, avec la silhouette du réservoir d'eau ; mais elle ne vit rien.

Elle poursuivit l'exploration du carton et découvrit un autre sachet en plastique, entouré plusieurs fois par un élastique qui avait séché et qui cassa quand elle voulut l'enlever. Elle retourna le paquet, déroulant le plastique jusqu'à ce qu'elle puisse voir à l'intérieur. Des lettres et des cartes. Une carte était plus grande que les autres, une carte de la Saint-Valentin avec un petit homme maussade sur le recto, tenant un énorme cœur rouge. À l'intérieur, Tom avait écrit « À ma bien-aimée, pour toujours ».

Des larmes coulèrent sur ses joues, elle referma la carte et la remit dans le sachet.

Quelque chose attira son regard dans l'obscurité. Un mouvement. Elle fit un pas en arrière. Quelque chose bougeait dans le noir.

Puis elle comprit que c'était son ombre – elle se tenait dans la lumière de la fenêtre.

Cela se produisit très vite, sans prévenir. Il y eut un craquement, et sa jambe droite s'enfonça dans le sol. Elle tomba en avant, se cognant le menton sur l'Isorel. Le sol fléchit sous son poids. Sa jambe avait traversé le plancher jusqu'au genou.

Elle resta immobile, pétrifiée, essayant de comprendre ce qui venait de se passer. Elle prit appui sur ses mains et le sol s'affaissa davantage ; il y eut un nouveau craquement. Sa respiration s'accélérait, sous l'effet de la panique. Elle extirpa sa jambe d'un coup sec, puis elle rampa en direction de la porte où le sol paraissait solide et se releva tant bien que mal. Elle frota sa jambe éraflée ; son collant était en lambeaux.

Brusquement, elle remarqua une odeur de parfum. Le grenier empestait. Un parfum fort, âcre, musqué. Un courant d'air froid lui effleura la peau. En bas, l'électricien l'appela :

— Madame Witney ? Je vais remettre le courant maintenant.

CHAPITRE 33

Une chandelle brûlait dans un bougeoir en verre sur la table. Ils étaient assis à côté d'une grande cheminée à l'ancienne, éteinte, avec un entourage en marbre gris, comme une pierre tombale. Le restaurant était calme. Seules deux autres tables étaient occupées, chacune prise par un couple parlant à voix basse.

Charley leva son menu afin de dissimuler un bâillement ; la fatigue venait par vagues. Hugh avait l'air moins désabusé, moins miteux que d'habitude. Il semblait avoir fait un effort d'élégance ce soir : ses cheveux étaient brossés, ses ongles propres et ses vêtements repassés.

Elle avait hésité pendant une demi-heure avant de décider quoi mettre ; elle avait essayé plusieurs tenues : elle voulait être belle. Elle se sentait mieux après avoir pris un long bain et s'être lavé les cheveux ; elle s'était maquillée et avait enfilé un haut noir dos nu, un pantalon, une veste en satin blanc, des chaussures en cuir verni. Et la touche finale : un collier à gros maillons. Elle se sentit mieux, aussi, après une nouvelle gorgée de gin tonic.

— Je vous trouve bien silencieuse ce soir, dit Hugh. J'imagine que vous n'êtes pas encore remise du choc de la mort de votre hypnotiseur – c'est vraiment horrible, ce qui vous est arrivé.

— Oui. Et l'enterrement de Mme Letters n'a rien arrangé.

— Vous vous en voulez toujours ? (Elle hocha la tête.) Elle va me manquer cette pauvre vieille. Je l'aimais bien. (Il leva son verre et fit s'entrechoquer les glaçons.) Mais c'était un accident. Rien de plus.

Elle aurait tant aimé pouvoir le croire.

— Où sont gardées les archives des tombes ? demanda-t-elle. À qui doit-on s'adresser pour en savoir plus à propos d'un nom aperçu sur une pierre tombale ?

— Une tombe récente ?

— Du début des années cinquante.

— Je commencerais par les archives du comté, à Lewes. (Il baissa les yeux sur son verre, puis les releva vers elle.) C'est pour la tombe que vous regardiez après l'enterrement ?

— Oui.

Il l'étudia attentivement, mais derrière son attention, elle lut quelque chose d'autre dans son regard, une chaleur, un intérêt non feint. Pour la première fois depuis qu'elle avait fait sa connaissance, elle avait la sensation qu'il ne la regardait pas uniquement pour comprendre ce qui se passait dans sa tête. Elle rougit et il sourit ; il leva son verre et trinqua avec elle. Elle but un peu plus et commença à se sentir bien, en sécurité. Après tout, peut-être qu'un jour, sa vie redeviendrait normale.

— Avez-vous jamais essayé de vous réconcilier avec votre femme ? demanda-t-elle.

Il fit de nouveau s'entrechoquer les cubes de glace.

— Quelqu'un a dit un jour qu'un mariage était comme un verre. Une fois qu'il est cassé, on peut recoller les morceaux, mais les fêlures resteront toujours visibles.

— Vous avez fait votre choix ?

La serveuse souriait ; elle semblait décontractée – probablement une étudiante.

— Donnez-nous encore quelques minutes, dit Hugh, lui retournant son sourire.

Il flirtait avec elle et Charley ressentit une pointe de jalousie. Il parcourut son menu pendant quelques instants.

— Et vous et Tom, alors ? Vous allez recoller les morceaux ?

Elle haussa les épaules.

— Je pense que je n'ai plus foi en rien.

Sa grande main glissa de l'autre côté de la table et ses doigts effleurèrent le bout des siens. Puis il les saisit, avec douceur, mais fermement.

— Vous avez tort.

D'étranges émotions remuèrent en elle.

— Être adopté est une chose étrange. Vous ne vous sentez jamais en sécurité. On vous a donné, quelle qu'en soit la raison, même si vos parents ont été tués ; vous savez que quelqu'un a dû vous trouver un foyer, vous a abandonné. Et votre vie durant, vous gardez cette peur de l'abandon. Je pense

que j'ai trop voulu croire que ce mariage durerait toujours. Rien n'est éternel.

Il serra ses doigts.

— Tout dépend de la signification que vous donnez à ce mot.

— Pourquoi ? Vous pensez que les gens sont destinés à se revoir dans des vies futures ?

— Certaines personnes expliquent de cette façon l'attrance qu'un individu peut exercer sur un autre. Comme quand vous arrivez dans une soirée pleine de monde et que vous êtes immédiatement attiré par une personne parce qu'il s'agit de quelqu'un que vous avez connu dans une vie antérieure.

— Mais sans en être conscient ?

— Certaines personnes le sont. Pas beaucoup.

— Et vous croyez que c'est possible ?

— Oui.

Elle joua avec sa serviette.

— Mon médecin pense que je pourrais être épileptique.

— Il est dans son rôle.

Leurs regards se croisèrent et tous deux sourirent.

— Vous avez découvert à qui appartenait la Triumph ?

— Pas encore. J'espère réussir à la faire démarrer demain. Il ne me manque plus que des joints de culasse qui doivent arriver au courrier. Je vous emmènerai faire un tour.

— Ça risque d'être une expérience pour le moins insolite.

— Vous savez, votre cas pourrait intéresser l'université d'Édimbourg. Il y a une faculté de parapsychologie là-bas.

— Non, merci, fit-elle sèchement.

Elle jeta un coup d'œil au menu. Elle n'avait pas faim et se moquait de ce qu'elle allait manger. Elle chercha un nouveau sujet de conversation, un sujet qu'il trouverait intéressant.

— Parlez-moi des lignes de Ley, dit-elle. Que sont-elles, exactement ?

— Des champs magnétiques étroits qui forment des lignes droites. Personne ne comprend vraiment ce qu'elles sont. Dans l'Antiquité, elles servaient à l'alignement des lieux sacrés. On attribue aux Romains la construction des premières routes rectilignes, mais ils n'ont fait que suivre les lignes de Ley. Les champs électromagnétiques semblent provenir de dépôts minéraux, de veines de minerai et de courants souterrains.

— Peuvent-elles affecter l'électricité ? demanda-t-elle, sentant son pouls s'accélérer.

— Les champs de force les plus puissants sont à l'intersection des lignes de Ley. Ils peuvent provoquer des perturbations électromagnétiques.

— Quel genre de perturbations ?

— L'*Alexandra Palace*, à Londres, est construit au-dessus de l'intersection de deux lignes de Ley. Il a brûlé trois fois.

— C'est vrai ?

— Oui. Mais ce n'est pas tout : fantômes et esprits frappeurs se manifestent fréquemment au-dessus de ces intersections. Certains travaux semblent avoir établi que les esprits tirent leur énergie de ces endroits. Les Anciens ont construit tous leurs lieux de culte (cimetières, tumulus, pierres sacrées) le long de ces lignes. Et les plus importants se trouvent aux intersections. Stonehenge, par exemple.

Elle fronça les sourcils.

Il lui lança le même regard inquisiteur que lors de leur première rencontre.

— Et Elmwood Mill aussi.

La lune était pleine quand ils descendirent de la Jaguar ; l'eau se déversait avec régularité par-dessus le seuil. Charley tendit l'oreille, mais contre toute attente, Ben n'aboyait pas.

Hugh resta immobile pendant un instant.

— Vous savez à quoi je pense en voyant la lune ? dit-il.

— Non, à quoi ?

— À trois sacs d'urine américaine.

— Trois sacs de... ?

Elle ramassa la grande torche électrique en caoutchouc qu'elle avait mise sur le siège arrière de la Jaguar, et ils marchèrent en direction du perron.

— C'est ce qu'ils ont laissé là-haut – les premiers hommes, quand ils se sont posés. Trois sacs d'urine.

Il passa son bras autour de ses épaules.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix tremblante, anormalement aiguë.

— La raison officielle ? Ils voulaient voir ce qui se produirait. Mais je me pose souvent la question : et si la vraie raison était totalement différente ?

Peut-être que les hommes ne valent pas mieux que les chiens et les chats, et se sentent obligés de pisser un peu partout pour marquer leur territoire.

Elle rit. Le contact de son bras était agréable, réconfortant.

— Que faut-il en conclure, alors ? Que malgré toute sa technologie, l'homme est impuissant face à ses plus bas instincts ?

— Quelque chose dans ce genre.

Le grondement de l'eau semblait assourdissant face au silence de la maison. Elle introduisit la clé dans la serrure et ouvrit la porte. La lumière blanche de la torche trancha brusquement dans l'obscurité de l'entrée, puis rebondit dans l'escalier, entraînant de grandes ombres dans un ballet, comme si elles étaient solidaires du faisceau. Toujours aucun signe de Ben.

Elle fit décrire à la torche un grand arc de cercle et vit ses yeux, deux billes rouges luisantes, dans le couloir.

— Ben, tu es là ! Bon chien !

Il ne bougea pas.

Elle se précipita vers lui, s'agenouilla et le caressa. Il était assis sur son derrière, et il grelottait ; son poil était hérissé.

— Je suis désolée, Ben. Tu n'aimes pas rester dans le noir ? (Elle le serra contre elle.) Allez, viens, on sort !

Il s'éloigna à pas de loup vers la porte d'entrée, puis parut se ragaillardir alors qu'il dévalait les marches du perron et traversait la pelouse. Charley ouvrit la porte de la cave, sentit un courant d'air froid sur son visage et descendit, contente d'avoir Hugh près d'elle. Le disjoncteur principal s'enclencha en émettant un claquement bruyant et la lumière s'alluma au plafond.

Hugh jeta un coup d'œil autour de lui, sa tête touchant presque le plafond. Charley regarda le disque du compteur. Il tournait à peine.

— Vous vous y connaissez en électricité ? demanda-t-elle.

— Vous avez une bonne installation. C'est la technologie la plus récente et la plus fiable. J'ai la même chose chez moi.

Ils remontèrent au rez-de-chaussée et elle ferma la porte. Hugh prit ses épaules entre ses grandes mains et les tint avec douceur ; ses yeux souriaient, ceux de Charley aussi. Ils s'embrassèrent. Un baiser étrange, malicieux, une sensation qui faisait du bien. Sa bouche était plus douce qu'elle l'avait imaginé. Ils s'embrassèrent à nouveau, plus longtemps, beaucoup plus longtemps, peut-être pendant cinq minutes, jusqu'à ce que Ben vienne les

interrompre en aboyant et en faisant des bonds ; Hugh éclata de rire et dit que Ben s'était apparemment vite remis de ses émotions.

Ils s'embrassèrent encore dans le couloir, malgré le courant d'air froid venant de la porte d'entrée restée ouverte ; elle sentit les mains de Hugh se glisser sous sa veste, sous son haut et lui caresser le dos.

Alors qu'elle tirait le pan de sa chemise hors de son pantalon et faisait remonter ses mains sur son dos musclé, elle n'entendit pas le bourdonnement sourd qui avait commencé à la cave.

Hugh était allongé, respirant bruyamment, une sueur froide et collante séchant sur son corps ; il avait vaguement l'impression de se trouver du mauvais côté du lit. Le clair de lune rayonnait sur son visage, *assez fort pour bronzer*, songea-t-il. Il entendait la respiration de Charley, profonde, rythmée, sentait son parfum, sa sueur, les odeurs animales de son corps, et il était de nouveau excité.

Il avait un goût infect dans la bouche, un mélange d'ail, de cognac et de fumée de cigare. Il essaya de bouger, mais quelque chose le retenait, le plaquait contre le lit, un poids sur sa poitrine. Il tendit la main et toucha quelque chose de dur et de lisse. Une des jambes de Charley. Il la souleva avec douceur et se faufila en dessous, puis marcha à pas feutrés jusqu'à la fenêtre ouverte où il écouta les bruits de la nuit, le grondement de l'eau, le petit cri d'une créature inconnue, le ululement solitaire d'un hibou.

Il passa dans la salle de bains et tâtonna autour du lavabo à la recherche du dentifrice. Il dévissa le bouchon, pressa un peu de pâte sur son doigt et la frotta contre ses dents. Elle avait un goût frais, mentholé. Il fit couler le robinet et se rinça la bouche ; du coin de l'œil, il vit une silhouette avançant vers lui dans l'embrasure de la porte, une forme indistincte dans l'obscurité.

Charley. Alors que la lune éclairait ses seins et ses jambes, il se sentit soudain de nouveau plein d'énergie et de désir. Il voulait la prendre ici, l'asseoir sur le lavabo et...

Elle fit courir un doigt le long de son dos, dessinant la courbe de ses fesses, descendant le long de sa cuisse, puis remontant, lentement, jusqu'à son érection ; elle commença à le caresser de ses doigts fins, de longues caresses légères, si légères qu'elle le touchait à peine. Il lui sourit et elle en fit autant, mais son sourire était curieux, inquiétant.

Puis il vit le reflet de l'acier.

Il vit l'ombre alors que son bras s'abattait et que le couteau tranchait dans son érection, provoquant une douleur atroce ; le sang jaillit comme d'une fontaine, des giclées noires et terrifiantes dans les ténèbres, qui lui éclaboussèrent le visage et aspergèrent les seins de Charley, son ventre, ses cuisses, son rictus dément.

Le couteau brilla une nouvelle fois, et s'enfonça dans son ventre. La souffrance explosa en lui et la lame tourna dans la plaie, lui arrachant un hurlement de douleur.

— Arrête ! brailla-t-il, baissant les mains pour empoigner la lame, mais elle tira sur le manche du couteau, lui ouvrant les paumes et coupant dans les os de ses doigts.

Après un nouveau coup dans le ventre, elle le souleva avec une force incroyable, et il retomba sur la lame qui l'ouvrit comme un couteau à désosser.

— Arrête ! Charley ! Arrête ! Pour l'amour de Dieu...

Il hurlait, donnait des coups de poing, tremblait comme un fou, essayait de reculer. Il heurta le mur, sauf que le mur était doux, qu'il amortit sa chute et l'accueillit en douceur.

Le visage de Charley était blanc, brillant. Blanc comme la lune.

La lune.

Il contemplait la lune par la fenêtre ouverte, respirant à grandes goulées. La chambre était silencieuse. Le silence. À part le grondement de l'eau du bief dehors et les battements de son cœur. Il tendit le bras vers Charley, mais ne trouva qu'un oreiller vide.

Il y avait une forte odeur de parfum, un parfum capiteux, musqué. Charley avait dû en mettre, pensa-t-il, pour se rafraîchir. L'odeur semblait devenir de plus en plus forte, comme si elle était dans la pièce et s'approchait de lui. Mais il n'y avait personne. Il entendit la porte s'ouvrir et se retourna ; il vit Charley qui entrait, une silhouette indistincte au clair de lune.

Quelque chose luisait dans sa main.

Il eut l'impression de sentir sa peau se tendre sur ses os. Appuyant les paumes de ses mains sur le matelas, il recula, contractant ses muscles, ramenant ses jambes contre lui. Il fut envahi par une terreur aveugle. Il commença à bouger, glissant en travers du lit.

— Salut, dit-elle. Je t'ai apporté un verre d'eau.

Il se figea, son cœur battait la chamade, et il la regarda approcher avec

méfiance, alors que le clair de lune se reflétait sur l'objet qu'elle tenait dans sa main. Il ne se détendit qu'au contact du verre sur ses dents, quand l'eau fraîche coula dans sa bouche ; il but avec reconnaissance, il but comme un enfant. Puis elle le débarrassa du verre et le remplaça par ses lèvres.

Ils s'embrassèrent, et elle renversa la tête en arrière d'un air taquin, fit courir ses doigts dans ses cheveux et dit :

— Tu sens bon le frais. Tu t'es brossé les dents ?

Au matin, ils refirent l'amour. Hugh était couché sur elle, il l'écrasait sous son poids, et elle sentait la chaleur et la force de son corps ; les poils de sa barbe lui chatouillaient le visage. Il la soulagea d'un peu de son poids en s'appuyant sur les coudes et elle se perdit dans ces yeux gris-bleu tellement proches qu'ils en étaient flous.

Elle se sentait en sécurité. Avec lui, ici. Elle se sentait bien. Dehors, un oiseau pépia. Elle entendit le cliquetis de la bicyclette du porteur de journaux et Ben, en bas, aboya.

— Je vais bientôt devoir te mettre à la porte, dit-elle.

— Ah bon ?

Il lui mordilla le bout du nez.

— L'électricien et les maçons vont arriver. Je ne pense pas que ce serait une bonne idée de...

— On se voit ce soir ?

Il roula sur lui-même et s'adossa à la tête de lit.

Elle sourit.

— Je ne demande pas mieux.

Ses yeux redevinrent sérieux.

— Charley, j'ai quelque chose à te demander.

Son changement de ton l'effraya.

— Quoi ?

Il rougit.

— Tu te souviens de ce que je t'ai expliqué hier soir, à propos des lignes de Ley, des intersections ? (Elle ne dit rien.) Je... je ne sais pas ce que c'est exactement, mais cette maison a quelque chose de vraiment bizarre... Il y règne une atmosphère... (Il sourit, mais son sourire ne parvint pas à effacer l'inquiétude qu'elle lisait soudain sur son visage.) Ma théorie est probablement la bonne : une interférence électromagnétique causée par les

lignes de Ley est la source de tes problèmes d'électricité.

— Mais pourquoi ces problèmes n'auraient-ils commencé que maintenant ? Pourquoi ne se sont-ils pas manifestés plus tôt ?

— Tu n'en sais rien. La précédente propriétaire était folle à lier et elle a très bien pu ne se rendre compte de rien.

— Ou alors, c'est ça qui l'a rendue folle.

Ses yeux sondèrent ceux de Charley.

— Les lignes de Ley ne figurent pas sur les levés topographiques ; peu de géomètres experts y croient ou sont conscients de leur existence. Je connais un spécialiste qui pourrait...

Il ne termina pas sa phrase.

— Je croyais que tu étais un expert de la question.

— C'est vrai, mais je ne suis pas...

— Pas quoi ?

Il sembla mal à l'aise.

— Pas comme lui. Il est... Il « sent » ces choses-là.

— Je ne comprends pas.

— En fait, nous ne sommes pas si différents, mais là où j'adopte une démarche scientifique, sa vision des choses est plus... paranormale, je suppose.

Elle fronça les sourcils. Il se montrait évasif et elle n'aimait pas ça.

— Je ne te suis pas.

Il écarta une mèche de cheveux tombée sur son front et l'embrassa.

— Je pense qu'un spécialiste de ces phénomènes devrait venir inspecter la maison. Et je pense aussi que tu ne devrais pas rester ici toute seule.

— Je n'ai pas le choix, dit-elle.

— Tu peux loger chez moi. Je suis sûr que je pourrais faire venir mon expert d'ici à un ou deux jours.

— Le type qui « sent » ces choses-là...

Elle était découragée, comme si un nuage noir venait d'apparaître dans un ciel radieux. Tom. Viola. Gibbon. Peregrine, le yorkshire. La semence de Hugh coulait le long de sa cuisse. Trahison. Ç'avait été si bon quelques minutes plus tôt. Si bon.

— Qu'est-ce qu'il fera, cet expert ?

— Lui pourra te dire.

Elle mordit la peau résistante sous l'ongle du pouce et regarda la

coiffeuse. La coiffeuse avec le médaillon en forme de cœur dans sa boîte en fer-blanc, au fond du tiroir de droite.

— Me dire quoi ?

— Ce qui se passe dans cette maison, répondit-il. Si tu as une présence surnaturelle sur les bras.

CHAPITRE 34

Charley se gara dans le parking à horodateur, au pied du château, et marcha pour remonter High Street à pied. Elle s'arrêta devant un panneau qui indiquait la direction de tous les bâtiments municipaux sauf celui qu'elle cherchait.

Elle se renseigna auprès d'un homme dans un costume bien coupé qui marchait d'un bon pas vers elle, balançant son parapluie fermé en dépit de la bruine.

— Les archives du comté ? dit-il, pivotant sur ses talons ferrés et pointant du doigt avec obligeance. Allez jusqu'au bout de la rue, puis à droite, et ensuite toujours tout droit. Jusqu'aux anciennes malteries ; c'est la porte bleue.

Un passage voûté la mena dans une oasis de calme, puis elle monta une rue pavée en pente raide, passant devant plusieurs beaux bâtiments de style géorgien bien conservés, en silex et brique rouge. Elle essayait de penser clairement, de mettre de l'ordre dans ses pensées. Soudain, elle avait peur. Peur d'aller plus loin. Au cas où...

Au cas où elle découvrirait... quoi ?

Il pleuvait plus fort à présent. Une partie d'elle-même n'avait qu'une envie, retourner au parking et oublier les archives du comté. Une autre partie continua de marcher, tête baissée contre la pluie.

Devant elle se trouvait l'ancienne malterie, un bâtiment bas avec une porte bleue. Une plaque en cuivre indiquait : « Comté d'East Sussex. Archives. »

À l'intérieur, un petit hall d'entrée sentait l'encaustique et le parapluie mouillé. Les murs étaient tapissés de présentoirs remplis de dépliants ; à l'accueil, une jeune femme à l'air joyeux se tenait devant une étagère de volumes reliés en cuir portant la mention « Décès 1745 – 1803 » et montant

jusqu'au plafond.

— Excusez-moi, où pourrais-je trouver le registre des inhumations de l'église d'All Saints, à Elmwood ?

— Salle C. Droit devant vous, en haut de l'escalier.

La salle C occupait la plus grande partie de la surface sous le toit du bâtiment. C'était un long grenier avec des lucarnes, vivement éclairé au néon. À sa droite se trouvait un guichet, à sa gauche des étagères métalliques contenaient les dossiers des archives et une rangée de postes permettaient de consulter des microfiches. Le reste du mobilier était constitué de tables et de chaises métalliques.

Il n'était que neuf heures et demie et pourtant Charley fut surprise par le nombre de personnes déjà présentes. Il régnait une atmosphère studieuse. Les gens faisaient défiler le contenu des microfiches, feuilletaient des classeurs de vieux journaux, déployaient des plans d'architecte jaunissants, prenaient des notes. Tout au bout, un groupe d'étudiants était réuni autour d'une femme qui parlait à voix basse, l'air concentré.

Charley enfonça ses mains dans les poches de son imperméable, avança jusqu'au guichet et attendit que l'employée lève les yeux de ses fiches.

— Oui ? Je peux vous aider ?

— J'aimerais consulter le dossier de quelqu'un qui a été enterré dans le cimetière d'All Saints, à Elmwood.

— Le registre des inhumations ? Vous avez rempli un formulaire ?

Elle brandit un petit bloc.

Charley secoua la tête.

— Il vous faut un numéro. (La femme pointa du doigt une des chaises.) Celle-là fera l'affaire. Donnez-moi le numéro écrit dessus.

Charley alla relever le numéro et revint au guichet.

— Onze.

L'employée lui tendit le formulaire.

— Remplissez-le, avec vos nom et adresse. Vous avez un numéro d'inscription ?

— Non. Il m'en faut en ?

— Ça dépend : vous avez l'intention de faire régulièrement des recherches ou est-ce qu'il s'agit d'une consultation à titre exceptionnel ?

— C'est seulement pour cette fois.

Charley sortit un stylo de son sac à main.

— Ici, seul l’usage des crayons est autorisé, dit l’employée. Je peux vous en vendre un, si vous n’en avez pas. 12 pence.

Charley paya pour le crayon.

— Vous souhaitez consulter une année en particulier ?

— Mille neuf cent cinquante-trois.

— Écrivez « Registre des inhumations d’Elmwood, 1953 », puis retournez vous asseoir et quelqu’un viendra vous l’apporter.

Charley s’assit à une table en face d’une femme élégante d’une trentaine d’années à l’air sérieux qui parcourait rapidement un volume relié en cuir et prenait des notes sur un bloc sténo. À côté d’elle, un couple d’une quarantaine d’années étudiait de près les plans d’une maison.

Elle se demanda si l’attente serait longue. Elle devait être partie au plus tard à midi et quart si elle voulait prendre le train à temps pour arriver à l’heure à son rendez-vous avec le docteur Ross.

Une femme vint déposer un volume relié en cuir couleur crème sur la table devant elle et s’éloigna en silence. Il y avait un blason doré en relief sur la couverture, et les mots « Registre des inhumations », dactylographiés sur une étiquette blanche, en bas.

Elle le regarda fixement. *Oublie ça, pensa-t-elle. Rapporte-le. Ne l’ouvre pas.*

Elle l’ouvrit, tourna les pages épaisses avec soin, les entendit retomber avec un léger craquement. Les colonnes s’étalaient sur toute la largeur des doubles-pages ; les intitulés des rubriques étaient imprimés ; en dessous, les inscriptions étaient soigneusement écrites à la main, au stylo plume, le style d’écriture et la couleur de l’encre changeant au fil des pages. Elle reconnut le nom de plusieurs églises : « Nutley », « Fletching », « Danehill » ; d’autres lui étaient inconnus. « 1951 »... « 1952 »... « 1953 ». Elle s’arrêta et parcourut les intitulés. « Nom ». « Date du décès ». « Lieu ou paroisse du décès ». « Lieu d’inhumation ». Ses yeux descendirent la liste des noms. Et elle trouva ce qu’elle cherchait.

« Barbara Jarrett. Le 12 août. Hôpital de Cuckfield. All Saints, Elmwood. »

C’était tout. Elle feuilleta encore quelques pages, mais elles étaient toutes pareilles.

Elle relut l’inscription, sentant la déception l’envahir, puis elle retourna au guichet. L’employée leva la tête.

— Ça vous a été utile ?

Charley hochait la tête, ne voulant pas la vexer.

— Oui, merci. Mais j'aurais vraiment voulu en savoir plus sur une personne enterrée à Elmwood. Elle est dans le registre, mais il y a peu d'informations.

— Que souhaitez-vous savoir, exactement ?

— Je... je veux savoir qui elle était, mieux la connaître.

— Vous avez sa date de naissance ?

— Non.

— Elle ne figure pas sur la pierre tombale ?

— Non.

— Avec ça, on aurait pu regarder dans le registre des baptêmes, ce qui nous aurait appris les noms de sa mère et de son père. Et à partir de là, en consultant les listes électorales, vous auriez obtenu leur adresse.

— Je n'ai aucune idée de sa date de naissance.

— Absolument aucune ?

— Je sais juste quand elle est morte.

— Il y a probablement quelqu'un au village qui pourrait vous aider, quelqu'un qui pourrait se souvenir d'elle. Vous avez essayé par cette méthode ? Les pubs sont généralement une bonne source d'informations. Ou certains des commerçants les plus anciens.

Le visage de Viola Letters s'imposa dans son esprit. Et le vieil homme du bar, Arthur Morrison, lui claquant la porte au nez.

— Sinon, il y a toujours les journaux locaux, poursuivit l'employée. Vous pourriez jeter un coup d'œil aux rubriques nécrologiques. Vous savez comment elle est morte ?

— Non.

— Si c'était un accident, il a probablement été signalé à la police qui connaît donc l'adresse de sa famille.

Les mots de l'employée résonnèrent dans sa tête. « *Si c'était un accident...* » Sa dernière régression. L'écurie en feu, la bagarre. L'ambulance. La pièce se mit à tourner. Charley dut se rattraper au guichet ; son cœur martelait sa poitrine. *L'inscription dans le registre des inhumations : « Lieu ou paroisse de décès ».*

Hôpital de Cuckfield.

Hôpital.

— Vous vous sentez bien ? s'inquiéta l'employée.

— Désolée, dit Charley à voix basse.

Un hôpital. Calme-toi. Ce n'est rien. Des millions de gens meurent à l'hôpital.

— À l'époque, le journal local qui tenait la rubrique nécrologique était le *Sussex Express*.

Charley retourna patienter sur sa chaise, essayant de se détendre, mais elle était trop excitée à présent. Face à elle, la femme à l'air sérieux lui lança un regard irrité ; Charley se demanda si les battements de son cœur troublaient sa concentration. Il était bruyant. Comme un tambour.

— Et voilà. Attention, c'est lourd.

L'employée posa un énorme volume devant elle, par-dessus le registre des inhumations.

Charley souleva le classeur en cuir. Une odeur de vieux papier sec s'éleva des journaux jaunis par le temps.

« SUSSEX EXPRESS & COUNTY HERALD. Vendredi 2 janvier 1953. »

Dans le coin en haut à droite, une publicité vantait les mérites d'une marque d'imperméables (« avec capuche ») et en dessous se trouvaient les gros titres. « UN HABITANT DE LEWES FAIT CHEVALIER ! »

Suivait, sur plusieurs colonnes, la liste des titres et distinctions honorifiques décernés par la reine à l'occasion de la nouvelle année. Le reste de la première page couvrait les nouvelles locales. Un accident de voiture. Le succès d'un bal de charité du Nouvel An. Elle les parcourut rapidement, fascinée pendant un moment par ce journal à l'ancienne, avec sa maquette improbable, ses réclames insipides, ses informations presque toutes locales ; il avait quelque chose de rassurant. Elle tourna plusieurs pages à la fois, sautant quelques mois. C'était un hebdomadaire qui consacrait systématiquement sa principale manchette à l'actualité de la région, ce qui se passait dans le reste de l'Angleterre et du monde avait moins d'importance.

« UN HÉROS DE GUERRE DE CUCKFIELD SE MARIE. »

« Staline est mort ! »

« ROCADE : LE COMTÉ PREND UNE DÉCISION ! »

« Fidel Castro en prison ! »

Vendredi 7 août.

« CARAMBOLAGE À BOLNEY : 5 MORTS. »

Elle parcourut les pages d'informations, la rubrique des sports, les publicités.

« Chez Bobby : un grand choix de couleurs gaies pour vos draps de plage ! »

Vendredi 14 août.

Avec, en gros titre : « MORT ATROCE DE DEUX JEUNES MARIÉS DANS UN INCENDIE. »

Il fallut un moment pour que les mots fassent leur effet. Pour qu'elle comprenne que ce n'était pas le fruit de son imagination. Elle essaya de les relire, mais les caractères étaient devenus flous. Elle plissa les yeux, et cela ne fit qu'empirer. Puis elle prit conscience que tout semblait flou parce qu'elle tenait le classeur entre ses mains tremblantes, et elle le reposa sur la table.

Sous la manchette se trouvait une photographie en noir et blanc d'un bâtiment détruit par le feu, méconnaissable. La légende disait : « Les vestiges de l'écurie. »

Une photo d'Elmwood Mill avait été insérée en encadré à côté, une vue latérale, montrant la maison et le moulin à eau, avec la légende : « La propriété historique du moulin. »

Puis elle lut l'article.

« Le corps carbonisé et mutilé de Richard Morrison, trente-deux ans, a été découvert dans les vestiges calcinés de l'écurie, à son domicile d'Elmwood, hier soir, après avoir été victime d'une agression au couteau par une forcenée qu'on pense être son ex-fiancée.

La femme identifiée par la police comme étant Mlle Barbara Jarrett, dix-neuf ans, habitant Londres, est morte en couches, à l'hôpital de Cuckfield, des suites des blessures qu'elle aurait elle-même reçues lors de l'agression. Les médecins ont réussi à sauver la vie de sa petite fille prématurée.

La femme avec qui M. Morrison était marié depuis moins de deux mois, la couturière mondaine Nancy Delvine, trente-cinq ans, qui a aussi été sauvagement agressée, a été admise la nuit dernière dans un état critique dans le service des grands brûlés de l'hôpital d'East Grinstead où la police attend de pouvoir l'interroger.

L'attaque a eu lieu dans la propriété isolée où M. et Mme Morrison avaient organisé, moins de deux mois plus tôt, une réception de mariage

éblouissante à laquelle avaient assisté quelques-uns des plus grands noms de la mode anglaise, y compris les couturiers de la famille royale, M. Hardy Amies et M. Norman Hartnell.

M. Morrison, lui-même propriétaire d'une écurie de chevaux de louage, était le fils unique d'Arthur Morrison, ouvrier agricole à la ferme Crampton, et de sa femme Maud, de Saddlers Cottages. Il avait épousé Mlle Delvine après un coup de foudre. Ils ne s'étaient connus que quelques mois plus tôt, quand Mlle Delvine avait loué la propriété idyllique d'Elmwood Mill pour l'été.

Une voisine, Mme Viola Letters, a déclaré qu'elle avait aperçu plusieurs fois Mlle Jarrett, à un stade avancé de sa grossesse, marchant en direction du moulin ces dernières semaines, et qu'elle lui avait paru inquiète et tourmentée. Mlle Jarrett, dont l'adresse était un foyer pour mères célibataires à Londres, était originaire de Fletching ; elle était la fille unique de Bob Jarrett, garde-chasse à Hurstgate Park, et ancien soldat décoré de la DSO. M. Jarrett et sa femme étaient trop affligés pour répondre à nos questions hier. (Suite page 5, colonne 2.) »

Charley essaya de tourner les pages, mais ses doigts tremblaient tellement qu'elle était incapable de les saisir. Elle alla trop loin, revint en arrière, entendit une page se déchirer.

Puis elle vit les photographies.

En haut, celle du mariage, un couple sortant de l'église d'Elmwood, la mariée en blanc, le marié en queue-de-pie, pantalon gris et haut-de-forme gris. Un grand sourire vulgaire sur le visage dur de l'homme, un sourire froid et arrogant sur celui de la femme. Aucune erreur possible. Il s'agissait bien des deux personnes qu'elle avait vues au cours de sa régression.

En dessous, il y avait des photos plus grandes de chacun d'eux. L'homme à cheval, la femme parée de ses plus beaux atours, une frange de cheveux noirs cachant en partie ses yeux. La femme qui avait lâché son chien à ses trousses, la femme à qui Dick Morrison avait fait l'amour dans l'écurie, qui était venue dans la chambre à coucher, avait tiré sur elle et l'avait frappée à l'aide d'un éclat de verre du miroir.

Puis ses yeux furent attirés par un autre cliché, plus petit, moins net. Elle le regarda en silence, tétanisée.

« Barbara Jarrett. Abandonnée par son amant ? »

La jeune fille lui rendit son regard. Encore une adolescente. Jolie.

Toute chaleur sembla quitter le corps de Charley. Elle sentit des fourmillements sur sa peau.

La coiffure était différente, elle portait ses cheveux plus longs, bouclés, dans un style années cinquante. Mais à part ça, il n'y avait aucune différence.

Elle avait l'impression de regarder une vieille photo d'elle-même.

CHAPITRE 35

Tony Ross avait l'air en pleine forme, aussi guilleret qu'à l'accoutumée, alors qu'il se glissait tant bien que mal derrière son petit bureau.

— Alors, Charley, comment vous sentez-vous ?

— Plutôt bizarre.

— Oh ?

Il haussa les sourcils. Ses yeux pétillaient et, l'espace d'un instant, elle se demanda s'il était ivre ; mais elle le connaissait trop bien pour envisager sérieusement cette hypothèse.

— J'ai les résultats des examens des échantillons de sang et d'urine.

Elle hocha la tête, la mine abattue.

— Je veux procéder à un rapide toucher vaginal pour qu'il n'y ait aucun doute possible. Je pense que mon diagnostic devrait vous réjouir.

Il se leva d'un bond et lui tint la porte, puis traversa la réception, la précédant dans la salle d'examen. Miss Money Penny leva la tête de son bureau, elle aussi avait un grand sourire. Charley se demanda s'ils avaient trop bu tous les deux. Ou alors, peut-être qu'ils venaient de s'envoyer en l'air, un petit coup vite fait après le déjeuner – sinon, comment expliquer cet air niais ?

Il lui demanda de se déshabiller et de s'allonger sur la table d'examen. Elle envoya valser ses chaussures, baissa sa jupe en coton, ôta son slip et déboutonna son chemisier ; puis elle s'étendit sur le drap en papier. Elle le regarda enfile un gant chirurgical, faire sortir un peu de lubrifiant médical d'un tube ; elle sentit son doigt s'introduire en elle et tressaillit sous l'effet du froid du lubrifiant.

Elle étudia la concentration sur son visage, le mouvement de ses yeux, à l'affût d'un signe de doute ou d'anxiété, mais il se contenta de hocher la tête et de sourire. Elle renifla pour voir si son haleine sentait l'alcool, mais ne put

rien détecter, même quand il se pencha au-dessus d'elle. Ses doigts l'explorèrent en profondeur, puis il retira sa main, enleva le gant et le jeta dans une poubelle. Il fit couler un robinet et se lava les mains.

— Vous m'avez bien dit que vos dernières règles remontaient à un mois ?

— Oui.

— Vous en êtes sûre ?

Il s'essuya les mains avec une serviette en papier.

— Oui. Ça fait peut-être cinq ou six semaines. Les choses ont été un peu chaotiques ces derniers temps, avec le déménagement...

— Rhabillez-vous et repassons dans mon cabinet.

Elle s'exécuta, agacée par ce petit jeu qui semblait tant l'amuser. Quand elle le rejoignit, il notait quelque chose sur une fiche. Il posa son stylo.

— Résumons-nous : vous ne vous rappelez pas la date exacte de vos dernières règles, mais vous me confirmez qu'elles ne remontent pas à plus de cinq ou six semaines ?

— C'est ça.

Son visage s'épanouit en un sourire encore plus large et il se cala dans son fauteuil.

— Eh bien... vous êtes enceinte !

Il fallut un moment pour que le mot fasse son effet. Puis il la frappa comme une vague déferlante. Il la balaya sauvagement, il lui coupa le souffle. Elle regarda Tony Ross, sans voix.

— Il est tout à fait possible pour une femme de continuer à avoir ses règles pendant sa grossesse, poursuivit-il. C'est rare après les deux premiers mois, mais ça arrive. D'après moi, vous êtes enceinte de seize semaines environ.

Enceinte. Seize semaines. Les mots se brisaient sur eux-mêmes après avoir heurté les parois de son crâne, dans une sorte de ressac mental.

— Tout va bien dans l'utérus, tout est bien en place. Il faut faire quelques examens, à cause de votre âge, mais il n'y a vraiment pas de quoi s'inquiéter, je vous assure. Nous prendrons rendez-vous pour la première échographie aussi vite que possible.

— Seize semaines ?

— Vous n'avez senti aucun mouvement dans votre ventre ? Ça ne devrait plus tarder. (Il retourna sa fiche et tapota son stylo contre ses dents.) Une sacrée surprise, pas vrai ?

— Comment... comment ai-je pu ne pas savoir, pendant tout ce temps ?

— Ça arrive. Une de mes patientes, vraiment très grosse, n'a su qu'au bout de sept mois.

Enceinte.

Le mot était en elle, échoué. Il se ratatinait sous le soleil qui tapait dur, et le transformait en une carcasse noircie.

« *MORT ATROCE DE DEUX JEUNES MARIÉS DANS UN INCENDIE.* »

— Vous n'avez pas l'air très heureuse. Moi qui croyais que vous sauteriez de joie.

— Je ne comprends pas. Tous ces examens. On a tout essayé, pendant des mois. L'acuponcteur voulait qu'on attende que l'équilibre de mon corps...

Le médecin agita son stylo dans tous les sens.

— Vous savez, Charley, la médecine est une chose curieuse. C'est une science très inexacte. Je suis bien incapable de vous dire pourquoi vous ne vous êtes rendu compte de rien, pas plus que je ne sais pourquoi vous êtes tombée enceinte maintenant et pas cinq à dix ans plus tôt. Il y a tant de facteurs, psychologiques et physiques, et les premiers ne sont pas les moins importants, au contraire. (Il sortit un bloc d'un tiroir et griffonna dessus.) Je vous prescris du fer et quelques compléments alimentaires. Vous devez cesser immédiatement toute consommation d'alcool et éviter tous les médicaments. Vous n'avez rien pris ces derniers mois, n'est-ce pas ?

— Non.

— Vos symptômes m'avaient mis la puce à l'oreille, mais je n'ai rien dit pour ne pas risquer de vous donner de faux espoirs.

— Vous saviez ?

— Je n'avais aucune certitude. Ça aurait pu être une épilepsie du lobe temporal, mais je n'y croyais pas. Tom va être sacrément content. Vous voulez l'appeler ?

Il poussa le téléphone vers elle.

Elle secoua la tête.

— Vous préférez lui faire la surprise en rentrant, c'est ça ?

Elle ne dit rien.

— Ne faites pas cette tête ! Je n'ai jamais vu une future maman aussi maussade à l'annonce de la bonne nouvelle.

— Ce n'est pas une bonne nouvelle, dit-elle. Pas du tout.

Il fronça les sourcils et se pencha vers elle.

— Pas une bonne nouvelle ?

Elle se mordit la lèvre, puis tira sur la peau de son pouce.

— Alors d'après vous, tous mes symptômes, tous sans exception, s'expliquent par ma grossesse ?

— Oui.

— Je ne suis pas épileptique, c'est sûr ?

— Je suis absolument certain que vos symptômes sont dus à votre grossesse. Et le fait que vous ayez ignoré votre état pendant si longtemps rend votre perplexité bien compréhensible. La grossesse cause des changements hormonaux qui peuvent affecter les femmes sur un plan aussi bien physique qu'émotionnel.

Elle s'attaqua à l'ongle d'un autre doigt.

— La médecine a toujours réponse à tout, observa-t-elle avec amertume.

— Que voulez-vous dire, Charley ?

— Vous pouvez tout expliquer, pas vrai ? Super.

— C'est ce que les médecins essaient de faire.

Elle se leva, déboutonna son chemisier et l'ouvrit. Elle pointa du doigt la petite ligne striée à peine visible de sept centimètres de long, sur le côté gauche de son ventre. Puis elle rabaissa sa jupe et montra une ligne similaire à l'intérieur de sa cuisse, sous l'aîne.

— Comment expliquez-vous ces marques de naissance ? demanda-t-elle.

Il fit le tour de son bureau et les examina attentivement.

— Ce ne sont pas des marques de naissance, ce sont des cicatrices.

— Des cicatrices ? Ma mère m'a toujours dit qu'il s'agissait de marques de naissance.

— Elles ont été suturées il y a très longtemps. Vous avez dû avoir un accident quand vous étiez très jeune. Les lignes sont bien nettes. Probablement faites par un couteau, ou du verre.

Elle remonta sa jupe et s'assit, reboutonnant son chemisier.

— Vous en êtes sûr ?

Il se rassit à son tour.

— Oui. Les points de suture laissaient des marques de ce genre à l'époque ; on fait beaucoup mieux de nos jours.

Elle resta silencieuse, consciente de son regard inquiet sur elle.

— Tony, un fœtus est-il capable d'enregistrer ce qui se passe autour de

lui pendant qu'il est dans l'utérus ? Ce que je veux dire, c'est... est-il possible que nous vivions la vie de notre mère en même temps qu'elle... et que nous nous en souvenions plus tard ?

— Que nous nous rappelions les choses que notre mère faisait pendant que nous étions dans l'utérus ?

— Oui.

Il se cala profondément dans son fauteuil.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Charley ? Quelque chose semble vraiment vous tracasser. Lors de votre précédente visite, vous m'avez posé des questions sur la réincarnation, maintenant vous me parlez de souvenirs prénataux. (Il plissa les yeux et hocha la tête d'un air pensif.) Les fœtus sont capables de réagir à des stimuli, c'est vrai ; des tests l'ont prouvé.

Elle continua à se ronger l'ongle.

— Donc, il n'y a rien de... de surnaturel... dans le fait de se souvenir d'événements survenus quand on était dans le ventre de sa mère ?

— Un fœtus âgé de cinq mois peut entendre une porte claquer à une distance de quatre mètres.

— Vous croyez aux fantômes ?

Il sourit.

— Écoutez, vous allez m'obliger à me montrer strict avec vous. Je sais que les femmes enceintes ont des peurs anormales, mais vous dépassez la mesure. Vous devez vous détendre. Vous êtes une jeune femme normale et en bonne santé, et je suis tout à fait convaincu que vous avez un bébé normal et en bonne santé en vous. Vous avez été pas mal secouée par tous ces symptômes que vous ne compreniez pas. Maintenant, vous en connaissez la raison, et vous n'avez plus besoin d'avoir peur. Vous n'avez aucune inquiétude à avoir. Profitez de votre grossesse. Sinon le pauvre gosse va être à bout de nerfs dès sa naissance.

Elle entendit une voix quelque part à l'intérieur de sa tête, faible, comme un écho pris au piège dans le vide.

« Il a l'air normal et en bonne santé. Il ne semble pas avoir été affecté par l'hémorragie de la mère. Deux coupures superficielles à suturer, provoquées par les coups de lame. »

Elle sentit un souffle d'air froid dans le cou ; il n'en fallut pas plus pour que la peur l'envahisse, si forte et si profonde que la toute petite créature dans son ventre la perçut également.

Elle donna un coup de pied.

Elle s'engagea dans le chemin à la tombée de la nuit. Elle avait quitté le docteur Ross stupéfaite et avait erré au hasard, essayant d'assembler toutes les pièces du puzzle, de trouver une signification à toute cette histoire. La Citroën cahota sur le nid-de-poule devant *Yuppie Towers*.

Dans le passé, elle avait eu plusieurs fois ses règles avec du retard, et elle avait espéré... Elle s'était imaginé l'expression sur le visage de Tom quand elle lui apprenait la nouvelle. Les jours heureux.

Alors qu'elle passait devant Rose Cottage, la lumière du jour qui diminuait rapidement sembla changer et perdre encore de son éclat. La Morris de Viola Letters n'était plus dans l'allée, remplacée par une vieille berline noire. Elle était tellement distraite qu'elle faillit ne pas voir la silhouette devant elle.

Elle écrasa la pédale de frein, les roues dérapant sur les gravillons et fut projetée contre sa ceinture de sécurité. La voiture s'arrêta en faisant une embardée et elle toucha son ventre, inquiète pour l'enfant qui s'y trouvait ; elle plissa les yeux devant la vision qui s'offrait à elle de l'autre côté du pare-brise.

Un homme, assis devant un chevalet, bien droit, la posture impeccable et portant une chemise blanche, une cravate et un pantalon en tricotine. Il pencha la tête en arrière, sans la voir, leva son pinceau, ferma un œil et l'aligna avec le cottage, avant de faire une marque sur sa toile. C'était le mari de Viola Letters.

Il se tourna vers elle, comme s'il avait soudain pris conscience de sa présence, et se leva avec raideur.

Puis il disparut. Plus une trace.

La lumière s'éclaircit de manière infime. Elle regarda le cottage. La voiture noire n'était plus là. La Morris Minor de la vieille dame était de retour dans l'allée.

Gibbon. Elle était toujours sous hypnose. Elle avait à peine conscience de l'endroit où elle se trouvait et elle se demanda si elle avait imaginé sa visite chez le docteur Ross, si tout n'avait été qu'un rêve. Puis elle sentit un autre mouvement dans son ventre, léger, comme un grattement.

— Salut, dit-elle sans conviction. Ça va là-dedans ? Comment on va t'appeler ? Garçon ou fille ? Moi, je crois que tu es un garçon. Je ne sais pas

pourquoi – tu me donnes cette impression. (Elle se tapota doucement le ventre.) Reste à l'intérieur tant que tu voudras. C'est merdique, là-dehors.

Une odeur de fumée et une brume légère d'émanations bleues et âcres flottèrent en travers du chemin ; elle entendit le vrombissement saccadé d'un moteur sans silencieux. Elle allait repartir quand elle aperçut Zoe et son chien d'arrêt qui se dirigeaient vers elle.

Zoe se pinça le nez avec les doigts.

— Bon Dieu, quelle puanteur ! (Elle chassa les vapeurs d'essence de la main.) Là, Hugh dépasse les bornes ! Franchement !

— Ça vient de chez lui ?

— Bien sûr. Il pollue la moitié du Sussex. Je n'arrive pas à comprendre comment il peut travailler dans ces conditions. Toute personne normalement constituée serait asphyxiée. Mon invitation tient toujours, pour vous et Tom. Je n'ai pas oublié, il faut juste que je trouve une date.

Charley poursuivit sa route et passa devant la maison de Hugh. Il était dans son atelier, penché sur le compartiment moteur de la Triumph, des gaz d'échappement s'élevant autour de lui. Il semblait vraiment absorbé par son travail, comme s'il essayait de serrer un écrou ; elle eut envie de s'arrêter pour lui annoncer la nouvelle, mais elle n'en fit rien, de peur qu'il ne s'intéresse plus à elle s'il la savait enceinte.

Enceinte. Qui avait envie de se coltiner une espèce de cinglée en cloque ?

L'enfant de Tom. Tom allait-il seulement s'intéresser à lui ?

Hugh allait-elle la croire quand elle lui montrerait les photocopies de l'article du journal ?

Les maçons et l'électricien étaient partis, et elle fut soulagée en entendant Ben aboyer. Elle monta les marches du perron à la hâte, puis elle remarqua que les aboiements de Ben avaient quelque chose de curieux ; ils semblaient étouffés, violents, ne ressemblant pas du tout à sa manière habituelle de l'accueillir.

Comme si Ben était en colère.

Elle ouvrit la porte et appuya sur l'interrupteur de la lumière de l'entrée. Rien ne se produisit. *Merde*. Elle renifla. Une odeur de viande avariée flottait dans la maison. Peut-être le frigo. Elle courut à la cuisine. Ben était dans la buanderie et aboyait en direction du plafond, des aboiements rauques, comme s'il était enrôlé à force de donner de la voix.

Il se tourna vers elle, gémit, puis leva la tête vers le plafond et se remit à

aboyer, comme s'il essayait de lui faire comprendre quelque chose. Elle le regarda, puis s'intéressa au plafond noir où couraient les conduites du chauffage central.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Ben ?

Il ne fit pas attention à elle, il tourna sur lui-même et aboya vers le mur derrière lui ; il montra les dents et sortit de la cuisine en courant. Elle le suivit. Il s'arrêta au pied de l'escalier, lança un regard furieux en haut et aboya encore.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il recula de deux pas, son poil presque dressé à la verticale.

Elle monta quelques marches. L'odeur de viande avariée était plus forte ici. Elle avança jusqu'au palier. Une rafale de vent souffla dehors ; quelque chose glissa le long d'un mur. La porte de sa chambre était entrouverte ; le parquet flottant n'était pas encore complètement installé et un rouleau de fil électrique était posé contre la plinthe. L'odeur de viande avariée s'amplifia encore ; elle se demanda si c'était une souris morte, comme celle du grenier. Sauf que ça semblait trop fort pour une souris.

Elle marcha vers sa chambre, les lames de parquet pas encore emboîtées vibrant sous ses pas et résonnant dans la pénombre silencieuse. Elle poussa la porte un peu plus et regarda à l'intérieur.

La boîte en fer-blanc était posée sur la coiffeuse. Elle n'était plus rouillée, elle avait l'air flambant neuve. Aussi neuve et brillante que quand elle l'avait portée au sommet de la colline au cours de sa première régression avec Ernest Gibbon.

Quelqu'un l'avait astiquée.

Sa tête tourna en une série de mouvements brefs et saccadés ; la pièce sembla se refermer sur elle. Elle saisit la boîte et ouvrit le couvercle. Puis elle hurla.

À l'intérieur, le médaillon avait été remplacé par un cœur bien réel. Petit, fétide, en train de pourrir et grouillant d'asticots blancs.

Elle eut un mouvement de recul, mais la boîte paraissait être devenue solidaire de sa main ; l'odeur nauséabonde qu'elle avait libérée lui retourna l'estomac.

Elle heurta le mur derrière elle, secouant la boîte. Le cœur frémit et certains des asticots en tombèrent. D'autres se tortillèrent par-dessus le bord de la boîte et atterrirent sur sa main, froids, secs, leurs pattes lui piquant la

peau, essayant de s'agripper à sa chair tremblante avant de dégringoler vers le sol.

L'un d'eux s'extirpa de la boîte, plus gros que ses congénères, et se percha sur le bord. Il se balançait, puis roula sur son poignet et la mordit comme s'il lui en voulait d'avoir interrompu son repas ; puis il cabriola dans les airs alors qu'elle lançait la boîte qui alla heurter le plafond, puis le sol avec un rebond qui envoya le cœur ensanglanté contre un pied de table, éparpillant les asticots dans toutes les directions.

Mais elle ne vit rien de tout cela ; elle avait déjà fui la chambre en courant et dévalé l'escalier vers la sortie.

Ben, pour qui tout pouvait se transformer instantanément en jeu, courut joyeusement à côté d'elle dans l'allée. Alors qu'ils approchaient de la maison de Hugh, le ronflement du moteur devint de plus en plus bruyant, mais il y avait des à-coups à présent, comme s'il accélérât, puis décélérait, accélérât, décélérait, et, toutes les deux ou trois secondes la voiture avait un raté.

Elle hésita devant l'atelier de Hugh et toussa violemment à cause des gaz d'échappement. Ben resta en arrière, ne les appréciant pas du tout. Le vrombissement du moteur était assourdissant, mais les ratés devenaient plus fréquents. L'air était un épais brouillard de fumée bleue. Une torche puissante avec une grille en métal suspendue à un long fil éclairait directement le capot de la Triumph, qui était ouvert d'un côté, avec la silhouette de Hugh penché à l'intérieur. Il inspectait ou ajustait quelque chose, et semblait hocher la tête pour lui tout seul. Un tournevis menaçait de tomber de la poche arrière de son bleu de travail. Elle avança vers lui, mais il ne l'entendit pas, rien d'étonnant avec un vacarme pareil. De la vapeur et des gaz d'échappement s'élevaient autour de lui et elle se demanda comment il pouvait respirer dans cet enfer.

— Hugh ! cria-t-elle.

Il ne se retourna pas ; il continua à écouter le moteur, sans changer de position, hochant la tête. Elle se tint à côté de lui et jeta un coup d'œil sous le capot ; elle eut un mouvement de recul, alarmée par la chaleur torride qui faisait vibrer les gaz d'échappement et la vapeur.

— Hugh ! cria-t-elle, de la panique dans la voix. Hugh !

Elle le tira par le bras, mais il ne bougea pas. Pourtant, il continuait à hocher la tête.

— Hugh !

Son bras était rigide, comme si on l'avait mis dans un plâtre. Elle

contourna le capot, vers la longue aile noire, afin de voir son visage, mais sa tête était enfoncée dans le chaudron de métal qui vibrait, palpitait.

Sa cravate était plantée dans le moteur, tendue comme une aussière, le nœud formant une petite boule, son col de chemise serré autour de son cou. Elle se pencha plus près et vit que sa cravate était entortillée autour de la poulie du ventilateur qui était coincée.

De la fumée s'échappait de son visage, de ses cheveux. Elle empoigna sa cravate, mais elle était dure comme de l'acier. Elle tira dessus de toutes ses forces, sans effet notable. Elle se précipita vers la portière de la Triumph et l'ouvrit ; l'espace d'une seconde, l'odeur de vieux cuir assaillit ses narines, ce qui changeait agréablement des vapeurs d'essence. Elle scruta désespérément le tableau de bord, à la recherche de la clé ; elle la vit, et la tourna.

Rien ne se produisit.

Le moteur continua à vrombir bruyamment. À travers le pare-brise, elle voyait l'arrière de son crâne. Hugh hochait toujours la tête, comme s'il était satisfait que le moteur tourne, et manifestait silencieusement son approbation.

Alors qu'elle se précipitait de nouveau vers lui, le moteur eut un raté et sa tête se redressa brusquement. Après un autre raté, il s'arrêta. Des volutes de fumée s'élevèrent, de la vapeur siffla et une sorte de ronronnement mécanique résonna ; elle sentit la puanteur de la chair brûlée, avant d'entendre un déclic, suivi du bruit de l'eau qui gargouillait. Elle parcourut l'atelier du regard à la recherche d'un couteau, d'un objet tranchant. Un grand tournevis dont la lame était ébréchée gisait à ses pieds. Elle le ramassa et essaya de couper la cravate, mais elle réussit à peine à attaquer le tissu, et elle le jeta. Elle pleurait à chaudes larmes, à cause du choc, de la fumée et de la vapeur, de l'horreur.

Bon sang, il devait bien y avoir un couteau dans cet atelier. Elle tenta de déplacer Hugh, de le faire basculer un peu en avant, afin qu'elle puisse desserrer le nœud, mais il ne voulait pas bouger. Elle frissonna de la tête aux pieds. Elle vit sa boîte à outils bleue sur le sol, avec plusieurs tiroirs ouverts, remplis d'écrous, de vis, de rondelles, de clés polygonales... et d'une scie à métaux. Elle prit la scie et fit courir la lame en travers de la cravate. Une première rangée de fils céda, s'enroulant sur eux-mêmes comme autour d'une bobine. Puis elle poussa la scie en avant et la tira en arrière, et la cravate céda.

Hugh ne glissa que de quelques centimètres, sa tête se tournant sur le

côté, vers elle. Son visage était une masse de chair noircie. Il avait les yeux ouverts, exorbités, vides d'expression. Alors qu'elle le regardait, une bande de peau se détacha, se courbant vers le haut, comme la peau d'un poulet resté trop longtemps sur un barbecue.

CHAPITRE 36

Charley se précipita hors de l'atelier et vomit dans la cour. Puis elle se dirigea vers la maison de Hugh, un gémissement de terreur sourd résonnant en elle ; c'était fermé. Elle essaya la porte de la cuisine – fermée, elle aussi.

Elle resta figée un moment dans la lumière blanche et crue qui se déversait de l'atelier dans la nuit tombante. Le corps de Hugh était toujours penché au-dessus du capot de la voiture. Le silence l'enveloppait, oppressant. Le goût de vomi dans sa bouche lui retourna l'estomac. Elle s'entendit haleter.

— Hugh ? pleurnicha-t-elle.

Un animal fit bruire les feuilles d'un buisson derrière elle.

Elle avança d'un pas en direction de l'atelier. L'odeur de viande rôtie était très forte. Elle regarda une dernière fois le visage noirci et aveugle de Hugh, puis repartit en courant avec Ben à ses côtés. Elle ne cessa de courir qu'une fois arrivée chez elle.

Elle marqua une pause dans l'entrée, momentanément perplexe. Il y avait quelque chose de différent ; l'atmosphère semblait avoir changé. Un buste ailé posé sur la table la toisait d'un air menaçant.

Le téléphone.

Elle courut au salon ; désorientée, elle écarquilla les yeux devant les couleurs des peintures, pêche et eau de Nil, riches et luxueuses dans la chaleur du soleil couchant. La pièce était entièrement meublée en style Art déco, avec des lampes Lalique.

Le téléphone.

Elle traversa la pièce vers une commode en noyer, essayant de remettre de l'ordre dans son esprit embrouillé, de sortir de ce cauchemar. Soudain, la pièce devint sombre, vide ; le sol était couvert de bâches de protection, des pinceaux baignaient dans la térébenthine dans un pot de peinture vide. Les

coloris eau de Nil et pêche avaient disparu, il n'y avait plus ni meubles ni soleil couchant.

Et pas de téléphone.

Elle respira à grandes goulées, sentant la poussière sèche des bâches. Une régression. Elle venait de régresser toute seule. Le soulagement balaya sa confusion. Hugh allait bien. Elle avait vu quelque chose qui s'était déroulé il y a longtemps, quelqu'un qui ressemblait à Hugh. Elle s'était affolée, voilà tout. « *La grossesse cause des changements hormonaux.* » *Merci pour le tuyau, docteur Ross !*

Un mur buta contre elle, la poussant légèrement. Il recommença, et elle s'écarta, irritée, essayant de se concentrer, de chasser l'image de Hugh de son esprit. Ç'avait été si net, si saisissant. Aussi saisissant que le cœur fétide et couvert d'asticots dans la boîte en fer-blanc. La boîte astiquée.

Ça aussi, elle l'avait imaginé. La boîte se trouvait dans le tiroir de la coiffeuse, là où elle l'avait rangée. Bien sûr. Elle était enceinte. *Tout va bien.* Tout allait bien se passer. Elle monta l'escalier d'un pas presque leste, Ben sur ses talons, et entra dans sa chambre.

Le tiroir était ouvert et la boîte gisait sur le sol, vide, le couvercle pas très loin. Tous deux étaient piqués de rouille et couverts de boue. Personne ne les avait astiqués.

Alors qu'elle faisait un pas en avant, elle sentit une bosse sous son pied et entendit un craquement ; elle baissa les yeux. C'était le médaillon. Une fine fêlure était apparue sur le cœur en émail.

Elle s'agenouilla, et quelque chose cliqueta contre la chaîne. Quelque chose qu'elle tenait en main. *Oh mon Dieu, non.* Elle se figea, fermant les yeux. Les rouvrant, adjurant intérieurement l'objet de disparaître, de ne pas être là.

Mais elle était toujours là. La scie à métaux, avec les fils rouges et verts coincés entre ses dents. Les fils de la cravate de Hugh.

Elle décrocha le téléphone sans fil, composa le numéro des urgences et mit le combiné à son oreille. Rien ne se passa. Elle refit le même numéro, « bip bip bip », et puis rien. Le téléphone était mort. L'électricité. Elle n'avait pas remis le courant. Peut-être que le téléphone sans fil ne pouvait pas fonctionner sans électricité ?

Il y eut une odeur infecte de vieux bois brûlé. Quelque chose bougea dans le miroir. Une ombre dans le couloir. Quelqu'un entrant dans la chambre.

Alors qu'elle se retournait, sa main lâcha le téléphone qui tomba bruyamment sur le sol. Elle recula, terrifiée, heurta le lit, voulut le contourner pour mettre le plus de distance possible entre elle et la vision de cauchemar qui s'offrait à elle. La silhouette était nue, à part un chemisier en soie déboutonné, le visage noirci, les yeux rouges, à vif, les cheveux carbonisés.

C'était Nancy Delvine. Immobile, elle la regardait avec une haine absolue.

Les oreilles de Charley se bouchèrent, comme si elle se trouvait dans un avion au décollage. Tous les sons s'évanouirent à l'exception des battements sourds de son cœur.

« Je crois aux fantômes, mais j'ignore ce qu'ils sont. »

Charley fut parcourue de frissons. Il faisait plus froid. De la vapeur s'échappait de sa bouche.

« Je ne sais pas s'ils sont dotés d'une quelconque intelligence, s'ils disposent de leur libre arbitre ou s'ils sont capables de faire autre chose que simplement apparaître au même endroit et répéter les mêmes mouvements, comme un extrait de film repassé à l'infini. »

Les paroles de Hugh résonnaient dans la boîte insonorisée qu'était sa tête.

« Je ne suis pas sûr qu'un fantôme puisse réellement faire du mal à quelqu'un, si on exclut la frayeur causée par ses manifestations. »

L'apparition leva un de ses bras. Quelque chose brilla dans sa main. Charley se couvrit le ventre d'un geste protecteur ; elle recula, trébucha, tomba et se cogna la tête. Elle entendit le bruit du verre qui se brisait ; des éclats du miroir tombèrent autour d'elle.

La main de Nancy Delvine s'éleva plus haut.

Charley combattit sa peur, respirant de manière régulière, luttant contre son envie de hurler, de se rouler en boule sur le sol, impuissante.

Tu n'es qu'un fantôme. Une trace du passé. Tu n'es rien.

Elle se releva sans détourner les yeux. *Une manifestation.* Elle fit un pas vers l'apparition. *Tu n'es qu'une manifestation.* Le fantôme ne bougea pas. Sa main resta en l'air. Ben montrait les dents. Un pas de plus.

Il faisait plus froid à chaque pas. Elle sentit sa peau être envahie par la chair de poule. Elle avait l'impression qu'une bande de fer lui enserrait le crâne, et qu'un million d'asticots grouillaient sur sa tête, leurs pattes fourmillant sur son cuir chevelu. Elle regarda l'apparition droit dans les yeux. Nancy Delvine lui lança un regard furieux.

Une manifestation. Tu ne peux pas me faire de mal.

Tout devint flou, se figea. Elle eut l'impression de marcher au ralenti ; chaque pas lui demandait une éternité, comme si elle devait supporter une forte pression, à l'instar d'un plongeur marchant au fond de l'océan. Il faisait froid, tellement froid. La terreur tourbillonnait en elle, le vent soufflait dans ses cheveux, sur son visage, s'introduisait à l'intérieur de ses vêtements, sous sa peau.

Ne crie pas, ne montre pas ta peur, ne t'arrête surtout pas.

Puis elle se retrouva subitement sur le palier. La pression avait disparu. Elle continua à marcher, plus vite, descendit l'escalier et sortit. Dehors, il faisait nuit. De l'air froid lui soufflait dans le dos. Elle avait toujours la chair de poule.

Que Dieu me vienne en aide. Elle posa délicatement ses mains sur son ventre. « Tout va bien, articula-t-elle en silence à l'intention de son bébé. Tout va bien. »

Le téléphone de la chambre était mort, voilà tout. Mort, parce qu'étant sans fil, il avait besoin d'électricité. Elle n'avait qu'à se servir de celui de la cuisine. Elle regarda la maison plongée dans le noir, tendit l'oreille, puis elle rentra et alla dans la cuisine. La table était plus proche qu'elle ne le pensait et une chaise glissa en faisant hurler ses pieds sur le sol quand elle la heurta de plein fouet. Elle prit le téléphone et le porta à son oreille.

La ligne était morte.

Elle tapota le socle du combiné, regardant vers la porte, de crainte de voir surgir l'apparition à tout moment. Le témoin lumineux du répondeur était éteint. L'électricité. Les téléphones avaient-ils besoin d'électricité ? Elle courut dans l'entrée et récupéra la torche électrique sous la table. Puis elle ouvrit la porte de la cave et, frissonnante, descendit péniblement.

Elle entendit un bourdonnement sourd et régulier. Elle déchira l'obscurité avec le faisceau de sa lampe, puis le braqua sur le panneau de distribution. Le disjoncteur principal était en position arrêt, mais le disque du compteur tournait. Il n'aurait pas dû. Elle baissa le disjoncteur avec un déclic qui résonna dans toute la cave. Le bourdonnement augmenta de volume. Elle essaya de l'éteindre, mais il refusa de bouger.

Quelque chose siffla sur le mur, il y eut des crépitements en cascade et l'installation électrique s'embrasa dans un déluge d'éclairs aveuglants, aussi impressionnants que la foudre lors d'un orage. Une fumée âcre envahit ses

narines. Quelque chose heurta sa main et elle eut la sensation qu'une guêpe l'avait piquée ; un petit bout de plastique en train de brûler. Elle secoua la main pour s'en débarrasser, toussant à cause de la fumée. Puis les crépitements et les éclairs s'arrêtèrent aussi soudainement qu'ils avaient commencé.

Elle braqua de nouveau le faisceau de sa lampe sur le disjoncteur. Il était en position marche. Il y eut un grésillement et le plafonnier commença à émettre une lumière jaune, faible et vacillante, comme une bougie dans un courant d'air. Elle réessaya de couper le disjoncteur principal, mais il était trop chaud au toucher. Elle l'enveloppa dans son mouchoir et tenta de nouveau sa chance. Rien à faire. Le bourdonnement devenait de plus en plus bruyant.

Elle remonta l'escalier d'un pas chancelant et retourna dans la cuisine. Le témoin lumineux du répondeur clignotait. Elle décrocha le combiné du téléphone.

Toujours aucune tonalité.

Elle tapota le socle du combiné. Elle entendit un sifflement derrière elle, et une volute de fumée bleue s'éleva de l'interrupteur ; sous ses yeux, une cloque brune se forma sur le mur autour de l'interrupteur et commença à s'étendre.

Elle courut dans le couloir. Une épaisse fumée s'élevait en tourbillons depuis la cave, tellement épaisse qu'elle avait du mal à respirer. Aveuglée, elle rentra dans un mur. Elle tenta de chasser la fumée en battant des mains en tous sens. Elle toussait, elle suffoquait, tout en essayant de réfléchir.

Et si elle téléphonait de chez Zoe ? C'était à deux pas. Non, ce serait trop long. Elle devait d'abord éteindre l'incendie. C'était une priorité absolue. Il lui fallait de l'eau. Elle courut à la cuisine, ouvrit le robinet et sortit le seau de sous l'évier. Le mur autour de l'interrupteur brûlait furieusement. De l'eau coula lentement dans le seau. Elle regarda désespérément autour d'elle, essayant de trouver quelque chose qui pourrait lui être utile. *Je dois sauver ce qui peut l'être. Nos affaires, les papiers, les objets précieux...*

Ben.

— Ben ! cria-t-elle, la gorge en feu, courant dans l'entrée. Ben !

Elle se précipita dans l'escalier et, arrivée sur le palier, se rua dans la chambre à coucher.

Il était tapi derrière le lit.

— Allez, viens, mon grand ! Il faut sortir de là. (Elle tenta de le traîner, mais il ne voulut rien savoir.) Allez.

Elle le flatta gentiment, puis tira sur son collier. Il leva les yeux vers elle en gémissant.

Le sol tressauta comme si quelqu'un avait donné un grand coup par-dessous, et des spirales de fumée s'élevèrent entre les lames du parquet. Elle tira brutalement sur son collier, mais Ben resta assis, paralysé par la peur. Elle tira plus fort et ses pattes glissèrent sur le bois nu.

— Allez, viens ! cria-t-elle.

Un rideau de flammes jaillit le long du mur et noircit la fenêtre. Le verre explosa. Ben lui échappa et fonça sur le palier. Elle le suivit, puis s'arrêta, horrifiée.

Les flammes léchaient déjà l'escalier.

Ben se retourna, paniqué, gronda férocement face aux flammes et à Charley. Le bruit du feu était assourdissant, la chaleur lui brûlait le visage. La chambre à coucher s'embrasa derrière elle et Ben prit la fuite par l'escalier menant au grenier.

— Ben ! Non ! Non ! En bas ! Il faut descendre !

Elle monta à sa suite, les yeux ruisselants de larmes.

— Quel imbécile, ce chien ! Reviens ! hurla-t-elle.

Il était tout au bout du grenier et aboyait en direction de la petite fenêtre. De la fumée s'élevait par le trou qu'elle avait laissé quand son pied avait traversé le plancher lors de sa dernière visite.

— Ben ! cria-t-elle.

Puis la maison tout entière sembla s'ébranler, se déformer, et le palier du dessous disparut dans les flammes.

Elle claqua la porte du grenier derrière elle, courut vers Ben et appuya sur le loquet de la fenêtre, mais il était rouillé. Elle insista et le levier cassa net. Elle donna un coup d'épaule dans la vitre qui vola en éclats ; le châssis en bois pourri céda également et elle faillit tomber. Elle se rattrapa au rebord, sentant l'air lui rafraîchir le visage. Elle respira à grandes goulées, avidement, puis elle toussa ; l'air était enfumé. Elle regarda en bas, mais la fumée, l'obscurité et les larmes l'empêchaient de voir quoi que ce soit.

Ben geignait à côté d'elle en grattant le sol de ses pattes. Elle se pencha par la fenêtre, mit ses mains en porte-voix et cria :

— Au secours ! Au secours ! Au feu ! À l'aide !

Sa voix rauque s'éteignit, noyée par le crépitement et le grondement des flammes.

Le sol se souleva et elle perdit l'équilibre. Les planches étaient chaudes. Du plâtre et du bois pourri pleuvaient depuis le plafond.

Sortir. Il faut que je sorte de là. Elle traversa le plancher incliné à quatre pattes, jusqu'aux cartons du déménagement, et plongea la main dans celui qu'elle avait ouvert. Un jean, un autre. Elle noua les jambes entre elles, tira sur le nœud. Il faisait de plus en plus chaud. Elle fouilla encore, à la recherche de quelque chose de solide, sa vieille veste de treillis, qu'elle noua à la jambe d'un des jeans.

Ben courut jusqu'à la porte en aboyant. Quelqu'un était là, juste une silhouette à travers la fumée. De l'aide, enfin. Les pompiers. Elle était tirée d'affaire, ils étaient sauvés, tous les deux. Le soulagement l'envahit.

— Par ici, cria-t-elle. Par...

La fumée étouffa sa voix, avala la silhouette.

Elle laissa tomber les vêtements et courut vers la porte. Puis elle se figea, en proie à une terreur absolue, alors que la fumée se dissipait suffisamment pour révéler une femme élégante, en tenue d'équitation, tête nue, ses cheveux noirs négligemment ramenés sur son visage.

Nancy Delvine.

La belle Nancy Delvine, la couturière du Tout-Londres.

Ben gémit, grattant le sol de ses pattes, comme s'il voulait reculer, mais n'y parvenait pas. Il était cerné par la fumée. Alors qu'elle avançait vers lui, elle sentit le plancher s'affaisser.

— Ben ! hurla-t-elle.

Il y eut un craquement épouvantable, suivi du bruit du bois qui se fend. Le chien regarda Charley pendant un bref instant.

— Ben !

Il avança en titubant vers Charley, eut à peine le temps de faire un pas avant d'être plongé dans un volcan de flammes.

Charley se jeta en avant.

— Non ! Ben !

Le plancher s'affaissa de plusieurs centimètres. Les flammes atteignirent les chevrons, léchèrent les poutres et passèrent en trombe au-dessus de sa tête, l'arrosant d'étincelles brûlantes.

Le sol trembla, fléchit un peu plus. Nancy Delvine avançait lentement

vers elle, les flammes dévorant le plancher dans son sillage.

Charley cria de rage et de douleur :

— Mon chien ! Tu as tué mon chien, salope !

Elle s'éloigna des flammes à quatre pattes et se cogna contre le mur. Elle s'accroupit, terrorisée, et leva les yeux ; elle croisa le regard dur et venimeux de Nancy Delvine. Malgré la fumée et les flammes, elle sentait le parfum suave et musqué.

Une manifestation. Une apparition. Rien. Tu n'es rien.

Nancy Delvine sourit, approcha plus près.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Charley.

Plus près.

Nancy Delvine parla. C'était la même voix froide et arrogante qu'elle avait entendue sur le pas de la porte d'Elmwood, au cours de sa régression.

— Tu as tué mon chien.

Plus près.

— Et mon mari.

Plus près.

— Tu as détruit ma vie.

Des vagues de picotements atrocement douloureux déferlèrent sur Charley, pires que la chaleur, bien pires. Elle serra les dents.

— Ce n'était pas moi. C'était ma mère.

Nancy Delvine approcha encore.

— Tu es ta mère.

Elle sourit encore. Puis les flammes l'engloutirent, et elle disparut.

Le plancher pencha, entraînant Charley avec lui. Elle se cramponna avec l'énergie du désespoir au rebord de la fenêtre. Les flammes cinglaient sa chair comme des coups de fouet.

Elle se hissa sur le rebord, les yeux exorbités de terreur à la vision du sol, à présent éclairé par le rougeoiement des flammes, en dépit des ténèbres enfumées. C'était très haut. Ses vêtements fumaient. Serrant l'appui de la fenêtre entre ses mains, elle commença à se laisser glisser lentement vers le bas, essayant de réduire la hauteur de sa chute. Ses pieds pendaient dans le vide, cherchaient désespérément une prise sur les murs rugueux, mais il n'y avait rien. Le rebord était chaud et s'effritait. Elle ferma les yeux. D'un moment à l'autre, elle allait devoir sauter.

Puis une voix hurla :

— Charley ! Attends ! Ma chérie ! Ne saute pas ! Tiens bon !

La voix de Tom.

Ses doigts glissaient, ses bras lui faisaient mal ; et puis, il y avait la douleur, la chaleur, la fumée suffocante. Il était plus facile de lâcher, de tomber, plus facile de mourir. Sa prise se relâcha.

Elle entendit le fracas d'une échelle et de nouveau la voix de Tom. Le rebord de la fenêtre lui brûlait les doigts. L'échelle vibra sous les pas de Tom. Elle sentit sa main se refermer sur sa jambe et la guider jusqu'au dernier barreau. Des flammes sortirent par la fenêtre au-dessus d'elle, jaillissant dans les ténèbres comme dans une ultime tentative pour l'atteindre, mais elle ne les remarqua pas. Pour elle, plus rien ne comptait, à part le visage de Tom dans la lumière flamboyante.

ÉPILOGUE

Alice Hope Witney naquit le 14 février. Charley et Tom choisirent ce second prénom parce que, d'une certaine manière, sa naissance leur avait donné à tous deux l'espoir d'un nouveau départ.

Alice faisait des éclaboussures dans la baignoire en gazouillant. Charley la sortit de l'eau, la sécha et lui mit sa grenouillère. Puis elle la descendit avec elle, dans la cuisine.

La cuisine était belle et bénéficiait de la technologie dernier cri. Charley l'avait conçue aussi différente que possible de celle qu'elle avait imaginée pour Elmwood. Les flammes avaient tout englouti, photos, vêtements, meubles, livres – tout. C'était comme si son passé n'avait jamais existé. Elle s'en fichait. Elle s'en réjouissait même, secrètement.

L'assurance les avait largement dédommagés et ils avaient vendu le terrain à un promoteur immobilier. Leur nouveau foyer était une maison jumelée située dans une avenue bordée d'arbres de Barnes, près de la Tamise. La vie à la campagne ne faisait plus partie de leurs rêves.

Elle alluma la télévision au salon, s'assit sur le canapé et donna son biberon à Alice. Elle avait hérité de Tom ses cheveux et son air sérieux – trop parfois, comme si, âgée d'à peine huit mois, elle essayait déjà de tout comprendre. Charley se demanda si Alice se rappellerait un jour les événements du passé comme ç'avait été son cas.

Ça remontait à un an maintenant, presque jour pour jour. Parfois, elle avait l'impression que ça faisait une éternité, juste un rêve en train de s'effacer ; mais d'autres fois, ça semblait dater de la veille. De petites choses suffisaient à solliciter sa mémoire : une odeur de tabac à pipe, un homme penché sur son capot, la couleur d'une cravate.

Elle se demandait souvent, dans des moments paisibles comme celui-là, alors que la nuit tombait et que l'écran de télévision scintillait, ce qui s'était

réellement passé, et s'il restait beaucoup de choses en elle qu'un hypnotiseur aurait pu l'aider à découvrir. Mais elle n'avait pas l'intention de continuer son exploration du monde des esprits. Sa curiosité appartenait au passé. Aujourd'hui, elle voulait oublier.

Certaines nuits, elle se réveillait en hurlant, ayant revécu en cauchemar une partie de l'horreur qu'elle avait connue. Il arrivait alors qu'Ernest Gibbon soit assis au bord du lit, le suroît de Viola Letters à la main. Ou Hugh, avec sa cravate coupée à la scie, une expression déchirante sur son visage noirci. Ou Ben, trotinant vers elle, mais quand elle tendait la main vers lui, il plongeait dans un enfer de flammes. Parfois, elle voyait Nancy Delvine à travers le brasier et, alors que les camions de pompier fonçaient dans l'allée, elle serrait Tom et hurlait : « Ne les laisse pas l'éteindre ! Il ne faut pas. Laisse-la ! Laisse-la brûler ! »

Les enquêtes judiciaires avaient été la partie la plus pénible : celle concernant Viola Letters, puis celle concernant Hugh. Le même coroner pour les deux. Il avait conclu à une mort accidentelle dans le cas de Viola Letters. Il avait été moins formel pour Hugh et avait conclu à un décès sans cause déterminée.

Alice finit son lait et fit son rot, puis elle somnola dans ses bras. Charley la porta à l'étage et la borda dans son lit d'enfant. Sa fille se réveilla et leva les mains vers le mobile suspendu au-dessus d'elle, hors de portée – des bourdons et des papillons en plastique. Charley le fit tourner et sa fille regarda les éléments qui se balançaient, miroitant à la lumière. Tout ce qui brillait la fascinait.

Charley alluma la veilleuse rose et l'écoute-bébé, puis elle descendit préparer le dîner. Tom serait bientôt rentré. Elle sortit des côtelettes d'agneau du frigo et mit une noix de beurre dans la poêle. Il y eut un grésillement dans le récepteur de l'écoute-bébé, un rot, puis la respiration régulière et cadencée d'Alice. Elle dormait.

Soudain, le jardin s'éclaira. Une lumière vive et crue. Le détecteur d'intrusion. Les yeux de Charley scrutèrent la pelouse, les parterres de fleurs bien entretenus, la serre. Un chat surpris sauta par-dessus la clôture et elle eut un sourire de soulagement. Le beurre grésilla dans la poêle et de minces volutes de vapeur s'élevèrent. Elle jeta un nouveau coup d'œil au-dehors ; la lumière était toujours allumée, et elle se sentit curieusement rassurée par la banalité de leur jardin. La normalité. Elmwood ne lui avait jamais paru

normal et peut-être que cela expliquait en partie les événements.

Elle se demanda si elle avait réellement vu le fantôme du capitaine Letters ce jour-là, et le fantôme de Nancy Delvine dans la maison en flammes, ou s'ils n'avaient été que des souvenirs de sa mère dont elle avait hérité à sa naissance. Ç'avait été la théorie de Hugh Boxer, et il y avait même eu un article dans la presse que Tom avait découpé pour elle, avec une émission de télévision sur le même sujet. Apparemment, la science était de cet avis.

Et pourtant. La vie vous réservait de ces surprises ; on ne savait jamais tout. Elle s'était rendue dans deux bibliothèques et avait lu tout ce qu'elle avait pu trouver sur la réincarnation. Mais elle avait vite compris que plus elle avançait dans ses recherches, plus le mystère s'épaississait.

« *Oublie ça* », lui avait dit Tom et il avait été de bon conseil. Peut-être que la nature l'aidait à sa manière. La vie avait été bonne pour elle l'année passée. Un équilibre ; il y avait toujours un équilibre. Le yin et le yang. Le bon avait succédé au mauvais. Les affaires marchaient bien pour Tom et ses associés. Leur couple avait survécu, même si Hugh avait eu raison en comparant un mariage à un verre : une fois qu'il était cassé, on pouvait toujours recoller les morceaux, mais les fêlures restaient visibles.

Laura allait se remarier. Leur amitié ne s'était jamais remise de sa trahison. Tom et Charley avaient échangé des cartes de Noël avec Zoe et Julian, et Zoe avait ajouté quelques lignes leur promettant de les appeler pour le Nouvel An et de les inviter à dîner. Elle ne l'avait jamais fait. Charley était secrètement soulagée de voir rompu le dernier lien avec Elmwood.

Il y eut de nouveau un grésillement dans l'écoute-bébé, puis un bruit sec, comme si quelqu'un avait donné un coup dans le mobile. Un mobile hors de portée d'Alice.

Puis un grand craquement. Alice cria.

Charley sortit de la cuisine et se précipita à l'étage, dans la chambre du bébé. Elle alluma la lumière. Le mobile était cassé et pendait dans le lit d'enfant. Alice hurlait, paniquée, faisant des moulinets avec ses bras enchevêtrés dans les fils de coton et les petites formes opaques.

Alors que Charley se penchait par-dessus le lit en disant, « Ça va ! Tout va bien, maman est là », Alice tendit brusquement le bras droit. Charley sentit une douleur fulgurante au visage et porta la main à sa joue, surprise. Elle la retira, le bout des doigts taché de sang.

Alice était immobile dans son lit et la regardait. L'espace d'un instant,

Charley fut terrifiée par ce qu'elle vit dans ses yeux, dans le noir des minuscules pupilles. Le mal, victorieux, se transmettant de génération en génération, voyageant à travers le temps, avec son lot de haine et de fourberie.

Il fit soudain froid dans la chambre, comme si le bébé avait absorbé toute la chaleur. Charley avait la chair de poule ; quelqu'un se tenait derrière elle, la poussait vers le lit. Vers la chose qui se trouvait à l'intérieur.

— Non. Lâchez-moi ! cria-t-elle en se retournant.

Il n'y avait personne. Juste le mur. De la transpiration coula sur sa peau, elle eut l'impression d'être un bloc de glace en train de fondre. Alice ferma les yeux et pencha la tête de côté ; son petit poing serré s'ouvrit et un éclat de plastique fendu tomba sur le drap, le tachant de sang.

La peur serrait la gorge de Charley comme un étau et il lui fallut un moment avant d'être de nouveau capable de bouger, de se baisser et de toucher son enfant. Puis elle prit la main d'Alice, terrifiée à l'idée de la voir s'animer et s'accrocher à elle pour ne plus jamais la lâcher. Elle l'examina attentivement, mais elle n'avait rien. Elle ramassa l'éclat de plastique, démêla les vestiges du mobile et le sortit du lit. Alice s'était rendormie, comme si rien ne s'était passé, sa respiration avait repris son rythme normal.

Charley alla jeter le mobile dans la poubelle de la salle de bains. Dans le miroir, elle vit un filet de sang couler sur sa joue. Et elle lut la peur dans ses yeux. L'incrédulité.

Elle avait tout imaginé.

Tony Ross l'avait prévenue : il lui faudrait du temps pour se remettre complètement du choc qu'elle avait vécu, et il risquait de se manifester de bien des façons, sous la forme de symptômes étranges, pour les années à venir.

Elle avait tout imaginé.

Elle pressa une serviette contre sa joue et retourna dans la chambre. Alice dormait, les lèvres retroussées dans un sourire de contentement. Il y avait ce calme chez elle, cette sérénité. Alors que Charley l'observait, son expression changea à plusieurs reprises, ses yeux clignant d'un air affairé, sa petite bouche passant d'un sourire à une moue, puis à une question ; son visage était comme un kaléidoscope tournant en permanence, comme si elle réagissait à des choses qui l'occupaient dans les profondeurs de son esprit.

Des souvenirs, dans ses gènes. Rien de plus.

Charley l'espérait.

Peter James, né en 1948 à Brighton (Grande-Bretagne), est scénariste et producteur. Il est surtout réputé pour ses thrillers à succès parmi lesquels *Comme une tombe* et *Mort imminente*. Sa maîtrise parfaite du suspense lui vaut d'être traduit dans le monde entier et de recevoir les prix Polar International 2006 et Cœur Noir 2007.

REMERCIEMENTS

Mes livres nécessitent une bonne documentation et, pendant l'écriture de *Hypnose*, de nombreuses personnes se sont montrées plus que généreuses avec moi, m'accordant leur temps et partageant leurs connaissances sans compter. Parmi elles figurent : Eleanor O'Keeffe de la Society for Psychical Research ; David et Anne Anderson qui ont eu la gentillesse d'accepter avec enthousiasme que leur belle maison serve de modèle pour Elmwood Mill ; Jan Newton, David Venables et Bill McBryde de l'Office of the Official Solicitor ; Simon Fraser de Fraser & Fraser ; Vicki et Polar Lahaise ; Mick Harris de la police de Brighton ; Ren Harris ; Marie Helene Roussel ; Linden Hardisty (grâce à qui j'ai également fait de gros progrès en tennis !) ; le chanoine Dominic Walker OGS ; le vénérable Michael Perry de la revue *The Christian Parapsychologist* ; le docteur Duncan Stewart ; Robert et Felicity Beard ; Ian Wilson du cabinet Dean-Wilson ; Sarina LaRive ; Sue Ansell ; Jill Bremer ; le docteur S. Domoney qui a réussi à me retourner l'estomac ; Veronica Keen ; et bien d'autres.

Mention spéciale à Peggy Fletcher, mon infatigable secrétaire, à Jon Thurley, mon agent (tout aussi infatigable), et à Joanna Goldsworthy, mon éditrice. Je n'oublie pas non plus ma mère et ma sœur, Genevieve, qui m'ont toujours soutenu, et ma femme, Georgina, dont la patience semble n'avoir aucune limite.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne, en grand format :

Alchimiste
Faith
Deuil
Hypnose

Chez Milady, en poche :

Possession
Mort imminente
Prophétie
Rêves mortels
Vérité
Alchimiste
Faith
Deuil
Hypnose

Chez d'autres éditeurs :

Comme une tombe
La mort leur va si bien
Mort... ou presque
Tu ne m'oublieras jamais
La mort n'attend pas
À deux pas de la mort

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Cet ouvrage a été originellement publié en France par *L'Ombre de Bragelonne*

Titre original : *Sweet Heart*

Copyright © The Peter James Partnership 1990

Originellement publié en Grande-Bretagne en 1990 par Gollancz, une maison d'édition de Orion Publishing Group

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Illustration de couverture : Anne-Claire Payet

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-1424-0

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C’EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l’adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d’Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d’autres surprises !